







g - 253

P. 24523

TRAITÉ SUR LA CAVALERIE,

PAR
*M. LE COMTE DRUMMOND
DE MELFORT,*
MARÉCHAL DE CAMP DES ARMÉES DU ROI, ET INSPECTEUR-GÉNÉRAL
DES TROUPES-LÈGÈRES.

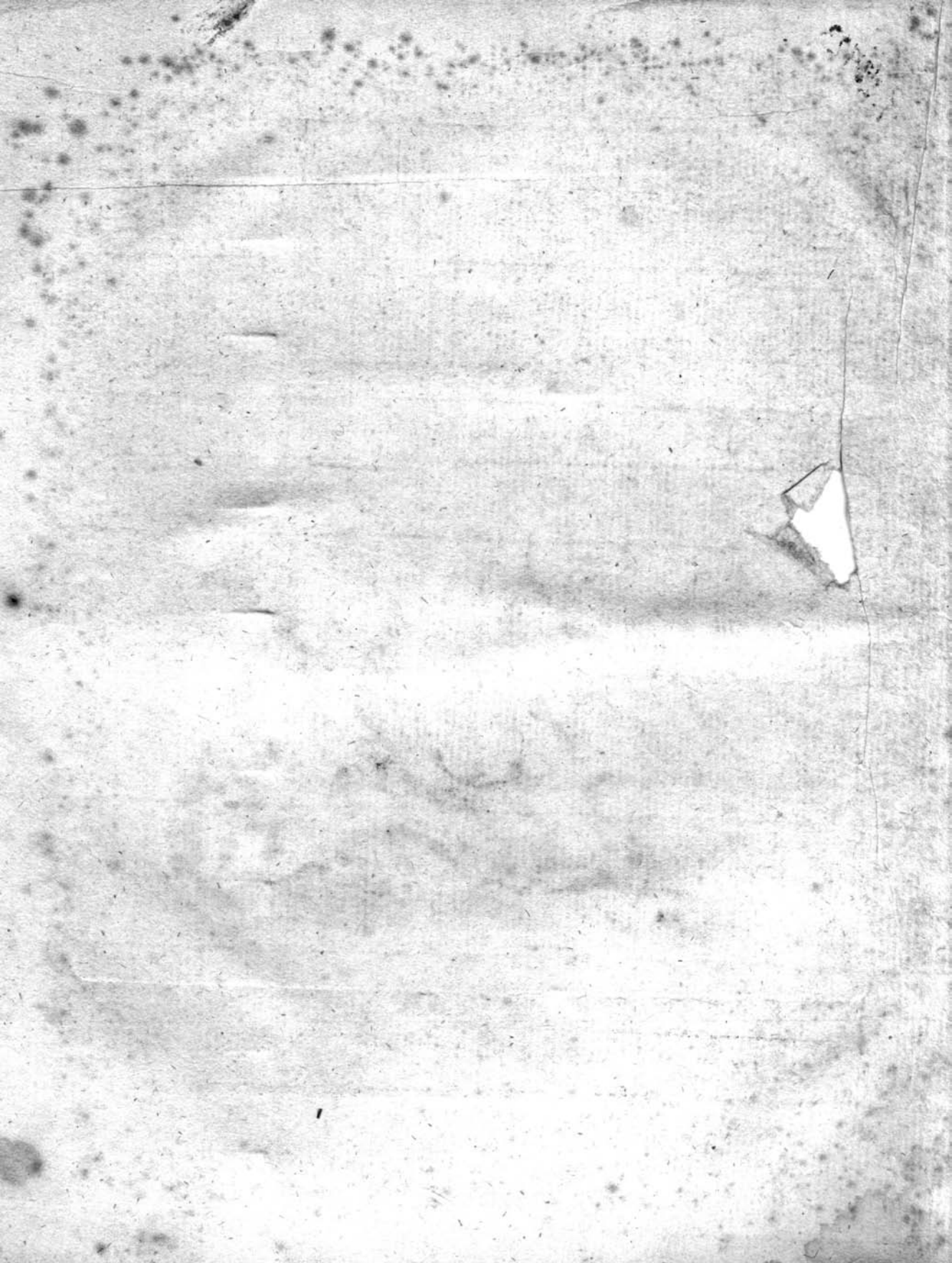
4617 307542



TOME SECOND.

à DRESDE, 1786.
CHEZ LES FRÈRES WALTHER.





R. 24923



TABLE DES ARTICLES DU TOME SECOND.

TROISIEME PARTIE.

Introduction à la troisieme Partie.	page: 1
Combinaisons de marche pour la Cavalerie.	5
Exemple. Journal des essais de marche, faits par tel Regiment de Cavalerie, de Dragons, de Hussards, ou de Troupes-Légeres, dans un tems limité, sur différens terrains, après en avoir fait toiser les distances.	7
Maniere dont la Cavalerie se dispose ordinairement pour entrer dans son camp, avec l'exemple d'une autre méthode, à laquelle je crois qu'on doit donner la préférence, Fig. 1. 2.	12
Méthode de la Cavalerie pour sortir de son camp, que je trouve défectueuse, & à laquelle je supplée par une plus réguliere & plus simple en même-tems, Fig. 3. 4.	14
Des marches d'Armée, ou des marches à faire faire à de gros corps de Cavalerie.	17
Moyens à employer de la part d'un Officier-Général, commandant un corps de Cavalerie, dont l'objet principal doit être de s'occuper sans cesse de sa conservation.	18
Observations sur le service de la Cavalerie par piquet.	21
Observations sur le service des Grand-Gardes.	23
Disposition d'une Grand-Garde à son poste de jour, Fig. 5.	26
La Grand-Garde attaquée, Fig. 6.	27
Maniere de former l'Escadron quarré, Pl. Lit. A.	29
Maniere de rétablir l'Escadron dans son ordre primitif.	32

)(



TABLE DES ARTICLES DU TOME SECOND.

La Grand-Garde en retraite, Fig. 7.	page: 33
La Grand-Garde à son poste de nuit, Fig. 8.	34
Observations sur les fourrages.	35
Maniere de faire la reconnoissance & la disposition d'un fourrage au verd. Pl. Lit. B.	40
Détail de la composition d'une Armée de soixante-douze mille hommes, dont l'objet est de savoir combien elle peut entraîner de chevaux à sa fuite.	41
Disposition d'une chaîne de fourrage, Fig. 9.	61
Disposition pour la réunion des Troupes d'une chaîne de fourrage qui seroit me- nacée d'une attaque prochaine, Fig. 10.	64
Des fourrages au sec.	69
Maniere de faire la reconnoissance d'un poste.	73
Maniere de se garder dans les postes avancés.	78
Des Troupes-Légeres.	90
Composition d'une Légion en tems de paix.	98
Composition d'une Légion pour entrer en campagne.	101
Composition d'une Légion pour servir la seconde campagne.	103
Motifs qui doivent servir de base à la conduite & aux entreprises du Comman- dant en chef d'une division, placée hors de la ligne, au détail desquels motifs on a joint celui de quelques exemples relatifs à la même circonstance.	106
Exemple d'un convoi attaqué dans sa marche, Fig. 11.	114
Détachement de Cavalerie attaqué par des Hussards, Fig. 12.	116
Des Détachemens.	119
Précautions à prendre lors de l'assemblée des détachemens.	121
Assemblée, marche & disposition préparatoire d'un détachement qui va à la guerre, Fig. 13.	122
Ordre de marche dudit détachement sur une seule colonne.	123
Disposition de ce même détachement.	ibid.

TABLE DES ARTICLES DU TOME SECOND.

Embuscade préparée par le même détachement, Fig. 14.	page: 124
Tableau de la disposition générale des différentes opérations du détachement sorti de son embuscade, Fig. 15.	126
Méthode propre à bien fouiller un pays, pour pouvoir s'éclairer à la fois, tant en avant, que sur ses flancs, Fig. 16.	129
Apparition d'un Corps ennemi qui n'avoit pas été reconnu, & qui sort d'un bois où il s'étoit embusqué, Fig. 17.	139
Colonne de Cavalerie en masse, forcée de gagner une hauteur voisine de l'un de ses flancs, Pl. Lit. C.	142
Des embuscades.	147
Précautions à prendre après s'être embusqué.	151
Obstacles qui s'opposent communément à la réussite des embuscades.	154
Disposition de retraite pour un corps de Cavalerie composé de douze, ou de quinze Escadrons.	155
Autre manœuvre de retraite qui peut s'opérer par le passage d'une ligne de Cavalerie au travers d'une autre.	159
Maniere dont on peut faire combattre les dernières Troupes de Cavalerie qui ont à se jeter dans un défilé.	161
Principes d'alignement pour la marche en bataille de la Cavalerie, Fig. 18.	162
Principes pour une ligne marchant en bataille, & rencontrant un obstacle.	169
Combat de Cavalerie, Fig. 19.	170
Principes qui traitent du passage d'une ligne de Cavalerie au travers d'une ligne d'Infanterie, pour se porter en avant d'elle, Fig. 20.	173
Détail des mouvemens respectifs, tant de l'Infanterie, que de la Cavalerie, dans le cas où il paroîtroit nécessaire de faire passer cette dernière en première ligne, <i>ibid.</i>	174
Passage de la Cavalerie en avant & au travers d'une ligne d'Infanterie, <i>ibid.</i>	177
Du passage rétrograde d'une ligne de Cavalerie à travers une ligne d'Infanterie, <i>ibid.</i>	180

TABLE DES ARTICLES DU TOME SECOND.

Tableau du passage rétrograde de la Cavalerie, à travers une ligne d'Infanterie, Fig. 21.	page : 184
Disposition pour l'attaque d'une ligne d'Infanterie, par un Corps proportionné de Cavalerie, Pl. Lit. D.	186
Nécessité d'avoir du canon à la suite de la Cavalerie.	190
Des Signaux.	195
Observations sur l'utilité dont il pourroit être qu'on fit revivre la charge de Maré- chal, ou celle de Sergent-Général de Bataille.	198
Des Batailles, Charges, ou Combats, Fig. 22.	204
Détail de la vingt-deuxieme Planche.	216



TRAITÉ
SUR LA CAVALERIE.
TROISIEME PARTIE.



INTRODUCTION.

Après avoir établi dans les deux premières Parties qui viennent d'être traitées, qu'avant la guerre de 1740, la Cavalerie n'avoit pas eu le moindre guide qu'elle pût suivre, sans crainte de s'égarer, & que ce n'étoient que les lumières de quelques Colonels, ou l'arbitraire du plus grand nombre, qui dirigeoient les principes sur lesquels on la faisoit exercer, si tant est qu'on le fit, puisqu'il étoit connu alors que tel Régiment qui avoit passé trois années de suite en quartiers d'hiver, n'avoit peut-être pas monté à cheval une seule fois pour s'exercer: on a pu voir, qu'aussi-tôt après la paix de 1748, on avoit commencé à s'occuper un peu davantage de ce qui pouvoit tendre à son instruction, & que ce n'est que par gradation, qu'elle est parvenue à acquérir les connoissances qui la mettent aujourd'hui en état d'exécuter les manœuvres les plus difficiles; mais pour que l'on pût tirer de la Cavalerie Française tout le parti dont elle est susceptible, & mettre à profit l'intelligence & le zèle des individus qui la composent, il faudroit qu'on voulût se persuader que la diversité de sentimens sur les principes de son instruction, qui existe encore aujourd'hui, empêchera indubitablement qu'elle ne soit poussée à sa perfection, & que la quantité d'opinions particulières qui s'élevent sans cesse les unes contre les autres, en n'établissant rien de fixe, ne servira, tout au plus, qu'à multiplier les difficultés de son instruction. Or, comme ce vice doit nécessairement influencer sur les opérations de la guerre, & qu'il est prouvé que la manière de la faire, n'est plus une routine, si l'on ne s'attache sérieusement à former au Roi une Cavalerie nerveuse, & dont la science puisse suppléer au nombre, non-seulement le bien de l'État en souffrira, mais même c'est que ceux qui auroient à la conduire, quoiqu'en état de la bien commander, pourroient être souvent très-embarrassés dans le choix des moyens. En effet, est-il rien de plus affligeant dans les circonstances, où un homme de guerre sentiroit qu'un mouvement de Cavalerie fait à propos, pourroit remplir un objet utile, & produire une action d'éclat, que de se voir contraint, par l'inaptitude des Troupes, de la laisser échapper, n'osant, ni ne pouvant alors l'entreprendre avec confiance?

La confiance dont je parle, est celle que doit inspirer à un Chef la certitude d'avoir à ses ordres des Troupes assez instruites, pour qu'un mot lui suffise pour être entendu. Car, comme le coup-d'œil est ce qui décide l'instant où il faut ébranler une ligne, un Général seroit trop à plaindre, s'il étoit obligé d'employer ces momens décisifs à expliquer une manœuvre quelconque, dont quelquefois cinq minutes de retard peuvent faire manquer l'exécution; mais comment la Cavalerie saura-t-elle exécuter ces mouvemens de grande tactique, qui exigent une précision & un ensemble parfaits, si, d'une part, l'on conteste toujours, & si, de l'autre, au lieu d'exercer des ailes entières de Cavalerie, on se borne à faire manœuvrer des Troupes de vingt-quatre Maîtres, qui figurent pour des Escadrons? L'on a beau dire que les camps sont trop dispendieux, pour qu'on puisse se déterminer à en faire la proposition; toutefois comme une bonne armée peut seule assurer de grandes possessions, j'avoue que je ne puis concevoir comment on peut mettre en balance la foible dépense que les camps occasionneroient, contre les avantages immenses qui en résulteroient.

Ce n'est que par une longue suite d'années & des travaux continuels, que les Romains sont parvenus à former des Soldats, qui sont devenus les vainqueurs du monde. Des multitudes innombrables d'hommes n'ont pu résister à leurs petites armées, par la raison que les forces les plus considérables, fussent-elles même jointes aux richesses du monde entier, & fussent-elles encore accompagnées d'une intrépidité sans bornes, mais aveugle en même-tems, finiroient par être la proie d'une petite armée, qui seroit aguerrie & disciplinée. Le hazard procure quelquefois des avantages; mais l'ignorance ne tarde pas à les rendre infructueux, tandis qu'au contraire, la science, soutenue de la valeur, peut trouver des ressources, même dans les revers les plus affreux.

Comment pouvoir se flatter, par exemple, que les Colonels, Lieutenants-Colonels & Majors, tous destinés à remplir un jour les fonctions d'Officiers-Généraux, puissent jamais, dans cette dernière classe, devenir des hommes supérieurs, si on leur fait passer leur vie à ne voir manœuvrer qu'un seul Régiment? Peut-on croire que la science de la guerre puisse s'apprendre, en ne fournissant que de petits moyens à ceux dont on seroit fondé à attendre de grandes choses, s'ils avoient été instruits, & que leur coup-d'œil eût été de longue main formé dans les camps de paix?

Si le nom d'Officier-Général pouvoit entraîner après lui les talens & les connoissances requises dans un état de cette importance, on auroit raison d'éviter les dépenses extraordinaires des Camps, où l'on peut seulement espérer de les former; mais quoique la tranquillité où nous sommes ait l'air de devoir durer encore long-tems: cependant comme elle peut être troublée d'un instant à l'autre, parce qu'il est impossible qu'un grand Royaume ne se voie forcé, même malgré lui, de prendre part à de certains événemens; cette seule réflexion devroit suffire, pour que tous les Ordres de l'État, sans exception, dussent concourir avec joie à l'établissement des Camps proposés.

Par le maintien de la discipline, & par le secours des exercices particuliers, on peut former parfaitement un, ou plusieurs Régimens; mais ce seroit trop se flatter, que d'imaginer que la réunion d'un grand nombre d'excellens Régimens, dût suffire pour composer, dès les premiers momens, une excellente armée. En effet les Régimens accoutumés, vu leur petit nombre, à manœuvrer dans des espaces rétrécis, comment peut-on se flatter qu'aucun Officier puisse, par ce moyen, jamais se former le coup-d'œil pour de plus grands objets?

A la guerre ce n'est pas par des à peu près, qu'il convient de calculer; tout art à ses principes, & pour y exceller, il faut plus que les connoître; mais la guerre étant de toutes les sciences celle qui ouvre le champ le plus vaste, on ne peut se flatter d'en acquérir les connoissances, que par des travaux assidus, & malheur aux Nations qui négligent de les approfondir: c'est dans une léthargie de cette espèce, que les plus grands Empires, après s'être énervés, ont fini par trouver leur destruction; tandis qu'au contraire, en choisissant pour exercer les Troupes, des Généraux capables de diriger leurs études, & en ne fermant jamais les trésors lorsqu'il est question d'un objet qui tend à former une Milice redoutable, on peut être assuré, si l'on est forcé de faire la guerre, de conserver ses frontieres intactes, & si l'on est en paix, de la prolonger, en raison de ce qu'on la juge plus ou moins avantageuse au bien général.

Une Puissance pour être pacifique, n'en doit pas moins, en tout tems, être menaçante, & pour maintenir la paix, à l'ombre de laquelle elle est à même de retrouver l'abondance que la guerre lui auroit fait perdre, & conséquemment d'affermir le bonheur de ses Peuples; elle n'a pas, dans ce cas, de moyen plus solide à employer que celui de tenir toujours ses armées prêtes à entrer en campagne.

A quelle dépense excessive, ne manquera-t-on pas de dire, s'exposeroit un Empire, qui, dans le sein de la paix, se tiendroit en armes, comme s'il avoit l'ennemi prêt à dévaster ses Frontieres! Cette observation, sans doute, est spécieuse; mais quand on semble exiger une armée toujours prête à entrer en campagne, on prétend dire, que si une Puissance quelconque ne peut entretenir que quatre-vingt mille hommes, ces quatre-vingt mille hommes doivent se trouver tellement en état de tous points, que dans tous les tems, le Souverain puisse les rassembler, & entamer la guerre à l'instant où il le juge convenable.

On n'entrera point ici dans toutes les discussions qu'un zele ardent pourroit faire naître, dans la vûe de présenter les moyens d'entretenir toujours les Troupes sur un pied respectable; on se contentera de dire, que toute Nation belliqueuse, & qui tient un rang dans l'Europe, doit tout mettre en usage pour se faire craindre & respecter, & que quelques millions de plus employés aussi utilement, ne font pas à mettre dans la balance, avec le danger dont tout État est menacé, lorsqu'il ne met pas à profit les tems de repos, & les ressources qu'il a pour bien composer ses Armées, & former ses Généraux, ses Chefs & ses Soldats,

Tout nous annonce la nécessité de nous occuper d'un soin si important, & l'on conviendra, pour peu qu'on médite sur les événemens extraordinaires qui se sont succédés depuis environ un demi-siècle, qu'avec des Armées disciplinées, il n'est rien qu'on ne puisse entreprendre; mais avant que de prendre le parti d'augmenter le nombre de ses Troupes, il faudroit au moins que ce qu'on en auroit, fût dans le meilleur état possible: d'où je conclus qu'il faudroit commencer par former un Bataillon, & de même un Escadron, mais d'une manière assez solide, pour qu'une légère augmentation pût y être admise, sans courir le risque d'en diminuer le nerf, afin qu'ensuite, en les multipliant, on pût en avoir le nombre qui seroit jugé nécessaire pour la défense de l'État.

D'après cette base, il faudroit déterminer également la composition des Régimens, & ce préalable rempli, ce seroit alors à la prévoyance des Membres du Conseil du Souverain, à juger sagement de la quantité de Régimens dont l'État auroit besoin pour sa sûreté, & si un plus grand nombre que celui qui existeroit, étoit considéré comme indispensable, rien alors ne devoit arrêter sur la nécessité prouvée d'une augmentation, tant de Cavalerie, que d'Infanterie, parce que si elle étoit indispensable, ce seroit s'aveugler, que de ne pas s'y soumettre.

Si, par une autre supposition, un homme qui seroit possesseur de grandes Terres, & qui auroit un Château unique, qu'il seroit forcé d'habiter, n'y faisoit pas tous les ans les réparations qu'un Architecte, honnête homme, lui conseilleroit, cet homme, au bout de quelques années, ne seroit-il pas contraint d'aller habiter quelque Métairie, pour donner le tems de faire à son Château les réparations urgentes, que son peu de prévoyance lui auroit occasionnées? & cette dépense ne lui seroit-elle pas alors infiniment plus onéreuse, que s'il s'étoit soumis, dès les premiers instans, à en faire une proportionnée aux dégradations? Si cette observation a quelque apparence de similitude, avec un Empire dont on négligeroit les moyens de défense, parce qu'on ne se trouveroit pas avoir les fonds suffisans, pourquoi n'appréhenderoit-on pas les suites funestes qui peuvent résulter pour ce même État, tel florissant qu'il pût être, du malheur irréparable d'être pris au dépourvu? Comme ce ne sont, ni les richesses, ni la population qui pourroient, en pareil cas, le préserver d'une ruine totale, on est fondé à croire, ce me semble, que tout État qui auroit cette perspective à redouter, ne sauroit trop tôt songer à employer les moyens propres à s'en garantir.

Que l'on jette les yeux sur la consommation, en hommes & en argent, qui s'est faite en Europe pendant la dernière guerre, les calculs les moins enflés, n'en sont pas moins effrayans pour les Puissances qui auroient à la faire de nouveau. Or si quatre, ou cinq millions, dépensés de plus par années de paix, pour l'entretien d'un nombre plus considérable de Troupes, ainsi que pour leur amélioration, pouvoient, ainsi que cela doit être, en procurer cinquante à soixante d'économie par campagne, ne seroit-ce pas avoir placé les fonds à un assez gros intérêt, pour ne pas devoir les regretter?

Mais si, au lieu d'une foible différence de dépense en argent, on venoit à perdre une grande Province, ne seroit-ce pas pour lors qu'on auroit à se désespérer, de n'avoir pas pris les mesures propres à empêcher ce désastre?

D'ailleurs, une paix honteuse ne se racheteroit-elle pas par des sommes immenses? Au reste, pour nous il en est tems encore; toutes nos Troupes sont, ou peuvent être excellentes, puisque ce n'est, ni l'intelligence, ni la valeur qui leur manquent; elles n'ont besoin véritablement que d'être soignées, & d'être mises dans un état propre à recevoir une augmentation graduelle & proportionnée.

En en fixant le nombre comparativement à l'état de celles des autres Puissances de l'Europe; en saisissant tous les moyens convenables de travailler à leur instruction; en ouvrant les trésors toutes les fois qu'il seroit question de subvenir à leurs besoins, ou à former des établissemens utiles; en exigeant que la discipline soit observée sans rigueur, mais avec exactitude, & sur-tout de grade à grade; enfin en accordant aux Troupes, pour leur subsistance, ce qui leur est essentiellement nécessaire, avec de pareils soins, on fera des nôtres tout ce que l'on voudra, sur-tout si l'œil du Maître, à l'exemple des rayons du Soleil qui vivifient la Nature, se plaît à jeter sur elles ces regards paternels, que méritent si bien des hommes qui portent le titre de défenseurs de la Patrie.

COMBINAISONS DE MARCHÉ POUR LA CAVALERIE.

Avant d'entrer dans les détails du Service de campagne de la Cavalerie, j'ai une proposition à faire, dont le résultat peut devenir un jour infiniment intéressant pour les Généraux d'armée, tant parce que leurs combinaisons sur les marches, ou mouvemens quelconques de corps plus, ou moins considérables de Cavalerie, pourroient porter sur des bases plus solides, que parce que l'étude dont il va être question, pourroit les mettre à même de former des entreprises plus hardies & plus sûres, si une fois la Cavalerie étoit familiarisée aux recherches que je vais détailler.

On observera, peut-être, que comme ce que je vais traiter est encore un objet d'instruction pour elle, j'aurois dû l'insérer dans la seconde partie; mais comme la chose en question a trait aux combinaisons du Général d'armée, j'ai pensé qu'elle seroit mieux placée au commencement de celle qui traite essentiellement de la guerre, d'autant que rien n'empêche qu'on n'en transpose les détails dans une ordonnance, si on le juge à propos: l'essentiel est que le principe soit goûté; on en fera après l'usage qu'on voudra.

Toutes les opérations de la guerre étant soumises à des calculs, je ne vois pas pourquoi jusqu'ici on ne s'est pas plus occupé de combiner les différentes allures du cheval.

Si cependant, par approximation, l'on pouvoit, à quelques minutes près, s'affirmer du tems que pourroit mettre une colonne à parcourir un espace déterminé, de même qu'une ligne marchant en bataille au pas, au trot, ou au galop; il me semble qu'un Général pourroit retirer de cette connoissance, aussi approfondie qu'elle pourroit l'être, des avantages inappréciables, puisqu'un mouvement de Cavalerie fait trop tôt, ou trop tard, peut entraîner une foule d'inconvéniens; tandis que s'il étoit fait à tems, il pourroit être décisif.

De même que si l'on favoit, à quelques minutes près, le tems qu'un corps de trois à quatre mille chevaux devoit mettre, par quatre, six, huit, ou douze Cavaliers de front, à passer un défilé, & à se remettre en bataille lorsqu'il l'auroit passé.

Si, par le rapport de gens sûrs qu'on auroit envoyés à la découverte, on favoit que l'ennemi est encore à telle distance.

D'après les connoissances acquises sur les différentes progressions de la marche de la Cavalerie, il s'ensuivroit qu'un Général oseroit entreprendre, à coup sûr, ou suspendre, avec connoissance de cause, le passage d'un pont, d'une trouée, ou d'un défilé, & qu'il pourroit se rencontrer mille circonstances dans le cours d'une guerre un peu savante, où les Généraux tireroient un parti infini de cette connoissance: en conséquence on ne craint pas de dire que c'est peut-être un des objets des plus intéressans dont puissent s'occuper ceux qui ont de la Cavalerie à instruire, à gouverner, ou à exercer.

Pour parvenir, à cet égard, à déterminer une méthode quelconque de calculer, si ce n'est d'une manière positive, du moins approximative, il semble qu'il n'y a pas d'autre moyen que de charger les différens Régimens de Cavalerie, de faire, la montre à la main, des essais de marche dans tous les terrains possibles, & d'en tenir un journal, dont les rapports donneroient à connoître que tel jour tel Régiment a parcouru tant de centaines de toises par un terrain de telle nature, en marchant sur tel front & en allant telle allure.

Au reste, ces épreuves pouvant être faites sous les yeux même des Officiers-Généraux, ils seroient à portée de rectifier ce qu'ils remarqueroient de défectueux dans la méthode que les Régimens suivroient pour remplir le but qu'on se propose dans ces fortes d'essais, & d'après le résultat de leurs observations, il seroit possible d'évaluer le tems qu'il faudroit pour la marche d'un Régiment, d'une Brigade, & même pour une aile de Cavalerie qui auroit à se porter à telle distance, en marchant sur tel front, ou qui auroit tant de toises à parcourir en bataille, dont tant au pas & tant au trot, ou au galop.

Tout étant ainsi calculé, il s'ensuivroit que l'on sauroit à point nommé, en combien de minutes un Régiment, une Brigade, ou plusieurs pourroient faire un changement de front de telle, ou de telle manière.

Sortir de l'ordre ferré pour prendre telle distance.

Faire des déploiemens par la tête, ou par la queue d'une colonne, ou par toutes les deux à la fois.

Enfin, on le répète, cette connoissance approfondie pourroit procurer une infinité d'avantages, & auroit un mérite de plus, qui seroit celui de ne devoir son existence qu'à nous seuls.

On trouvera ci-après un exemple de la forme dans laquelle pourroit être tenu le journal des essais dont il vient d'être question.

E X E M P L E.

Journal des essais de marche, faits par tel Régiment de Cavalerie, de Dragons, de Hussards, ou de Troupes-Légères, dans un tems limité, sur différens terrains, après en avoir fait toiser les distances.

Dat. des jours du mois.	Nom- bre de che- vaux.	DESIGNATION DES TERREINS.	Quan- tité de toises.	Min.	Sec.
Le 1 ^{er}	192	En colonne, formant huit pelotons, ont parcouru sur un terrain doux, plat & uni, une distance de	600		
		Au pas, dans l'espace de	—	10	
		Au trot	—	5	10
		Au galop	—	4	—
— 5	192	En colonne, formant huit Troupes, ont parcouru sur une chaussée pierreuse, par un tems de pluie, une distance de	1200		
		Au pas, dans l'espace de	—	20	48
		Au trot	—	11	30
		Au galop	—	8	39
— 10	192	En bataille, formant quatre Escadrons, ont parcouru un terrain de six cents toises, dont une partie plate & unie contenoit 250 toises.			
		En terres spongieuses, où les chevaux enfonçoient de trois à quatre pouces	280 —		
		En plus mauvais chemin encore	70 —		
		Au pas, dans l'espace de	—	11	20
		Au trot	—	6	30
		Au galop	—	4	30
— 15	192	En bataille, formant quatre Escadrons, ont parcouru un terrain de neuf cents toises, dont une partie unie & plate, contenoit 300 toises.			
		En bois épais & fourré	600 —		
			900		

Dat. des jours du mois.	Nom. bre de che- vaux.	DESIGNATION DES TERRAINS.	Quan- tité de toises.	Min.	Sec.
		<p>(Trois cents toises de terrain <i>min. sec.</i> uni & plat, dans l'espace de 2 45 Six cents dans un bois épais & fourré 9 7)</p> <p>Le bois fort épais & fourré, le seul dans lequel on ait pu manœuvrer, les autres étant entourés d'un foillé fort large & plein de ronces.</p> <p>On a passé ce bois au pas, au trot, & même au galop, où le terrain le permettoit, enfin aussi légèrement qu'il étoit possible.</p> <p>Dans les neuf minutes sept secondes, qu'on a mis à passer le bois, est compris le tems qu'il a fallu pour être reformé en bataille.</p>			
Le 20	192	<p>En colonne, formant huit Troupes sur douze hommes de front, ont parcouru un terrain dont à monter 96 toises.) Et à descendre 83 — Fangeux 40 — Plate & bonne terre 381 —</p> <p>Au pas, dans l'espace de — Au trot — Au galop —</p>	600	9 5 3	20 6 20
— 25	192	<p>En bataille, formant quatre Escadrons, ont parcouru le même terrain que ci-dessus & la même distance de 600</p> <p>Au pas, dans l'espace de — Au trot — Au galop —</p>	600	9 5 3	7 15 4
— 30	192	<p>En colonne, formant huit Troupes sur douze hommes de front, ont parcouru, sur une chaussée pierreuse & montueuse, une distance de 2400</p> <p>Au pas, dans l'espace de — Au trot —</p>	2400	42 28	9 3
— 5	192	<p>En colonne, formant huit Troupes sur douze hommes de front, ont parcouru le même chemin & la même distance que ci-dessus 2400</p> <p>Au pas, dans l'espace de — Au galop —</p>	2400	40 18	34 7
— 10	192	<p>En bataille, formant quatre Escadrons, ont parcouru, dans un terrain montueux, fangeux & pierreux, une distance de 600</p>	600		

Dat. des jours du mois.	Nom- bre de che- vaux.	DESIGNATION DES TERRAINS.	Quan- tité de toises.	Min.	Sec.
Le 15	192	Au pas, dans l'espace de	—	11	8
		Au trot	—	5	37
		Au galop	—	4	13
— 20	192	En bataille, formant quatre Escadrons, ont par- couru, dans un terrain dont presque tous les sillons sont creux & fangeux, les deux tiers desdits sillons en travers, une distance de	600		
		Au pas, dans l'espace de	—	11	18
		Au trot	—	6	15
— 25	192	Au galop	—	4	29
		En bataille, formant quatre Escadrons, ont par- couru, dans un terrain nouvellement labouré, terre forte & grasse, un peu montueux, une distance de	600		
		Au pas, dans l'espace de	—	12	7
— 30	192	Au trot	—	6	30
		Au galop	—	5	18
		En colonne, formant seize Troupes de six hom- mes de front, ont parcouru, sur une chaussée, en passant un gué de quatre-vingt-douze pieds de lar- ge & trois pieds onze pouces d'élévation d'eau, dans sa plus grande profondeur, une distance de	600		
— 30	192	Au trot, dans l'espace de	—	5	30
		Le gué de quatre-vingt-douze pieds de large sur trois pieds onze pouces dans sa plus grande pro- fondeur, a été passé par les cent quatre-vingt-douze chevaux en colonne, sur six hommes de front			
		Au pas, dans l'espace de	—	1	30
— 30	192	Au trot	—	1	2
		La Troupe, sur un petit front, n'ayant d'autre distance que celle d'un pied d'un cheval à l'autre, a tellement fait gonfler l'eau, que lorsqu'environ qua- tre-vingt-douze chevaux ont été passés, le reste a été obligé de nager la valeur de cinq à six pieds.			
		En colonne, par Escadron, ont parcouru un terrain, dont plat & uni	430		
— 30	192	Coupé par un premier fossé de la largeur de cinq pieds, bonne terre	45		
		Coupé par un second fossé, de la largeur de six pieds & demi, terre nouvellement labourée	85	600	
		Coupé par un troisième fossé, de la largeur de six pieds, terre bonne & ferme	40		
— 30	192	Au trot, dans l'espace de	—	7	4
		Au galop	—	4	39



Dans toutes ces différentes marches, les Escadrons ont toujours observé leurs intervalles, étant en bataille, & les Troupes leurs distances, étant en colonne.

L'on peut d'autant plus ajouter foi à ces calculs, que ce n'est qu'après des essais non approximatifs, mais duement constatés, qu'ils ont été faits, & que l'Officier supérieur de Troupes-Légeres qui s'en est chargé, sur la demande que je lui en ai faite, est un homme de mérite, & rempli d'intelligence & de zèle.

L'on peut être assuré de plus, qu'au bout des différentes carrières, énoncées ci-dessus, les chevaux étoient très en état de combattre; certitude sans laquelle aucune de ces épreuves ne pourroit rien prouver: seulement on doit dire qu'avant de les pousser jusqu'à deux mille quatre cents toises, il faut y amener, par degrés, la Cavalerie, à laquelle on voudroit faire faire de pareils essais.

J'observerai, à l'égard des fossés qui peuvent se rencontrer sur le terrain qu'on auroit à parcourir, qu'avant de déterminer les Escadrons à les sauter, un Officier-Major qui seroit placé sur le flanc de chaque Escadron, doit, à vingt pas, ou environ, faire au second rang, le commandement: *attention*, auquel ledit second rang doit ralentir son train pour donner au premier le tems de le franchir; après quoi, au commandement: *en avant*, le second doit approcher les jambes, soutenir les chevaux de la main, & en approchant du fossé, les ferrer dans les jarrets, en ayant, au moment de le franchir, la main extrêmement légère, afin de leur donner toute liberté pour le sauter à leur aise: par ce moyen on peut être à l'abri des inconvéniens qui pourroient résulter de la mal-adresse des hommes & des chevaux du premier rang qui seroient restés en arriere.

Au reste ce n'est que par de pareilles épreuves, que l'on sera sûr que notre Cavalerie pourra tout entreprendre; car tant que l'on ne l'exercera que dans des prairies & sur des terrains doux & dégarnis d'obstacles, comme il est certain qu'à la guerre on n'a pas le choix du local, & qu'il faut pourtant se mouvoir avec la plus grande rapidité sur tous les emplacements qui se présentent, on doit sentir quels seroient les avantages d'une Cavalerie qui, dans ses exercices de paix, se seroit familiarisée avec tous les obstacles, ou empêchemens qui peuvent se rencontrer dans les plaines où elle auroit à manœuvrer en présence de l'ennemi.

Cet exemple suffira, sans doute, pour que les Officiers supérieurs, chargés de faire de pareils essais, puissent étendre leurs recherches jusqu'au point où elles pourroient aller, qui seroit de savoir ce qu'un corps de Cavalerie, chargé de tous ses attributs de guerre, pourroit parcourir de toises sur tous les terrains qui se présentent, sans négliger de tirer parti des bois, des bruyeres, des gués, des ruisseaux qui se trouveroient à portée, & dont il ne seroit pas moins utile de constater le tems que l'on mettroit à les traverser.

Toutes ces épreuves, qui seroient impossibles à faire de la part d'un seul Régiment, pourroient avoir lieu, si elles étoient faites par le plus grand nombre, & ce que

L'on ne pourroit pas essayer, faute de ce que le terrain ne s'y trouveroit pas propre, un autre en trouveroit peut-être les moyens : & le résultat de toutes ces combinaisons bien conflaté, fourniroit indubitablement des moyens infiniment moins incertains, que ceux qui ont été employés jusqu'ici pour calculer la durée du passage d'un gros corps de Cavalerie au travers d'un obstacle quelconque que le hazard offriroit.

Il ne faut pas croire, par exemple, que l'on puisse calculer le tems que mille chevaux mettroient à passer un gué, dont la profondeur seroit de trois pieds, & la largeur de trente, par le tems qu'une division, ou un Escadron qui marcheroit sur huit hommes de front, mettroit à le passer, puisque si, au lieu de cent chevaux, il en passoit seulement trois cents de suite, les rangs marchant à un pied de distance les uns des autres, les eaux supérieures de ce gué viendroient si fort à se gonfler, que les derniers cent chevaux seroient peut-être obligés de le passer à la nage, à plus forte raison s'il y en avoit mille qui dussent le passer ; & si, au lieu de trois pieds d'eau, il y avoit seulement deux pouces de plus, on sent combien dans ce cas les difficultés de ce passage augmenteroient.

A l'égard des gués, dont le fond est rempli de cailloux larges & glissans ; des ruisseaux, dont les bords sont fangeux & escarpés ; des terrains glissans, tels qu'ils le sont dans l'arrière-saison, sur lesquels on auroit à passer avec des chevaux qui ne feroient pas cramponnés ; des terres qui, vers la tête de la colonne, ne paroissent que molles, & qui, vers le milieu, deviennent impraticables ; de telles difficultés, sans doute, ne sont pas susceptibles d'un calcul assuré : aussi les combinaisons qu'elles exigent, sont-elles purement du ressort du Général d'Armée. Mais pour tout ce qui regarde les terrains ordinaires, quand même les Officiers de Cavalerie, chargés de faire les essais proposés, n'en retireroient d'autre fruit que celui de s'accoutumer à calculer le tems & les distances, ce seroit toujours un objet utile ; puisque d'après leur propre expérience, en voyant, par exemple, l'ennemi prêt à se développer à portée d'un bois, d'une hauteur, ou d'un village, qu'ils sauroient être à une demi-lieue d'eux, ils sauroient, conséquemment, que pour remplir tel espace où il pourroit se mettre en bataille, il lui faudroit tant de minutes, que pour franchir ensuite la distance qui sépareroit les deux partis, il lui faudroit telle autre mesure de tems. D'après ce calcul, un homme qui auroit un corps de Cavalerie à conduire, & qui sauroit qu'il a derrière lui un gué, un pont, ou un défilé à passer, si ce même homme, étant à portée, par les expériences précédentes qu'il auroit faites, de comparer le tems qu'il faudroit à l'ennemi pour arriver sur lui, avec la quantité de minutes dont il auroit besoin, tant pour se reposer en colonne, que pour aboutir ensuite à l'entrée du défilé, en sachant apprécier de même le tems qu'il lui faudroit pour le passer, alors étant presque sûr de la justesse de ses combinaisons, s'il prévoyoit que l'ennemi pourroit le joindre à moitié passé, & que par conséquent il s'exposeroit à une défaite presque certaine, dans ce cas, plutôt que de risquer d'être

battu sans coup-férir, & de se couvrir de honte aux yeux de tout son détachement, il n'auroit d'autre parti à prendre, que de saisir une position, la plus resserrée sur son front qu'il lui seroit possible, & de charger l'ennemi avec la plus grande vigueur, quand même il lui seroit inférieur en nombre de moitié; parce qu'en effet, ce ne seroit pas la première fois où l'audace & la valeur auroient tenu lieu du plus grand nombre, & que dans les circonstances forcées, souvent c'est être prudent, que de devenir téméraire.

M A N I È R E

dont la Cavalerie se dispose ordinairement pour entrer dans son camp, avec l'exemple d'une autre méthode à laquelle je crois qu'on doit donner la préférence.

(I. PLANCHE.)

Cette Planche *) représente un Escadron, qui, après avoir fait demi-tour à droite, se dispose à entrer sur le terrain où il doit venir camper, par la méthode défectueuse, selon moi, mais qui étoit pourtant en usage dans la Cavalerie pendant la guerre de 1740. & à laquelle on n'avoit pas encore remédié pendant la dernière guerre.

On y voit les rues du camp marquées par des fiches, & les Cavaliers de campement disposés sur le terrain que doivent occuper les chambrées dont ils font partie.

A droite & à gauche de ce même emplacement, on apperçoit des tentes déjà tendues, que l'on n'a figurées que pour mieux représenter l'espace vuide qui est nécessaire pour le campement d'un Escadron.

En avant des fiches, sur le front de bandière, on apperçoit l'Escadron qui, après avoir fait demi-tour à droite, se dispose à arriver sur le terrain sur lequel il doit camper, & c'est parce que j'ai trouvé que cette maniere d'entrer dans le camp étoit vicieuse, que j'ai fait dessiner le Tableau suivant pour y représenter la maniere méthodique que j'avois établie à cet égard, pendant la guerre de 1740, dans le Régiment que je commandois.

*) Travail de 1748.

(II. PLANCHE.)

Les inconveniens du mouvement indiqué dans la premiere Planche dont on vient de donner l'explication, sont, en premier lieu, que si un Régiment, formé en avant de l'emplacement où il doit camper, fait, après le demi-tour à droite achevé, le mouvement nécessaire pour que chaque chambrée aille se porter sur l'emplacement où elles doivent camper; un pareil mouvement, fait à la volonté de chaque individu qui compose un Escadron, ne peut manquer de produire, si ce n'est un grand désordre, du moins de la confusion.

Et c'est pour remédier à cet abus, que je donne ici des moyens plus réguliers.

Voici l'explication de la manœuvre que ce second Tableau représente.

En premier lieu, il faut porter en avant de l'étendue du front d'une Compagnie, toutes les Compagnies paires, ou impaires de chaque Escadron; ce qui fait qu'alors le Régiment se trouve formé sur deux lignes dans l'ordre, tant plein, que vuide.

Chaque Compagnie, ainsi disposée, se met au commandement du Colonel, ou du Major, en mouvement pour entrer dans les rues du camp, en défilant chacune séparément; le premier rang par la droite, & le second par la gauche; tous les deux s'ébranlant à la fois par des à droite & à gauche par file, à la suite duquel mouvement on doit voir que chaque Cavalier va dans le meilleur ordre possible, trouver son emplacement, sans fouler aux pieds, ni les selles, ni les brides, ni les armes des Cavaliers de campement, qui, pour l'ordinaire, sont éparfés sur le terrain où ils viennent de planter les fiches qui désignent l'emplacement de leurs chambrées; inconvenient qui ne peut manquer d'arriver, si l'on suit la méthode vicieuse, représentée dans le premier de ces deux Tableaux, où l'on voit que tous les Cavaliers entrent pêle-mêle & en confusion dans le camp.

Ce seroit, peut-être, ici l'instant de parler de la maniere dont les camps devoient être choisis, relativement à la Cavalerie, à l'instruction de laquelle j'ai pour objet principal de travailler; mais outre que cette matiere, qui est une des parties sublimes de la guerre, regarde principalement les Généraux d'armées, sur les opérations desquels je ne me permettrai pas de m'étendre, c'est que d'aussi grands détails me meneroient insensiblement au-delà des bornes que je me suis prescrites; d'autant que pour embrasser, d'une maniere satisfaisante pour le Lecteur, tout ce qui pourroit regarder la castramétation, comme il faudroit entrer dans tous les objets qui peuvent déterminer un Général à prendre une position offensive, ou une défensive, faire des détails à l'infini sur les différentes positions à prendre, & des suppositions sans nombre, pour établir de quelle maniere on peut prévoir les différentes espèces d'attaques, ou de manœuvres que l'en-

nemi peut faire pour vous y forcer, ou pour vous déposter, & par contre, détailler les différens partis qu'il y auroit à prendre, suivant celui auquel l'ennemi se détermineroit: par cette exposition seule, on peut juger que le travail qu'exigeroit un objet de cette importance, doit être réservé au Général consommé, qui, indépendamment de l'étude qu'il en auroit pu faire dans son Cabinet, auroit eu de grosses Armées à faire mouvoir, soit pour attaquer, soit pour se défendre contre un émule digne de lui. Quant à moi, tout ce que je me permettrai de dire, c'est qu'autant qu'on le peut, il faut que la Cavalerie soit campée sur un terrain, en avant duquel elle se trouve avoir l'espace convenable pour se former, pour se mouvoir & pour combattre; préalable nécessaire, non-seulement pour celle de première ligne, mais encore pour celle de seconde, & même pour celle de réserve; j'ajouterai que les camps ne doivent pas être commandés par des hauteurs voisines, où l'ennemi pourroit établir des batteries, excepté dans le cas où la nécessité commande à la loi; que d'ailleurs les camps de Cavalerie doivent être placés, autant qu'il est possible, près des rivières, à cause de la commodité de l'eau, tant pour les hommes, que pour les chevaux, sans pourtant se mettre au hazard d'être forcé de lever son camp, ainsi que cela nous est arrivé sur les bords du Neckar, en passant en Bavière, pour nous être campés trop près de cette rivière, du bord de laquelle un parti ennemi s'étant approché, à la faveur de la nuit, vint nous tirer des coups de fusils tout au travers de nos tentes; mais quand, au contraire, il n'y a rien dans ce genre à redouter de la part de l'ennemi, alors tout camp est bon, pourvu qu'il ne soit pas malsain, & qu'il soit commode pour les subsistances.

M É T H O D E

de la Cavalerie pour sortir de son camp, que je trouve défectueuse, & à laquelle je supplée par une plus régulière & plus simple en même-tems.

(III. PLANCHE.)

Le Tableau que renferme cette Planche, *) représente l'emplacement du camp d'un Escadron, compassé d'après les justes proportions qu'il doit avoir, & donne à connoître le désordre dans lequel se trouvoient, pendant la guerre de 1740, la plupart des Régimens de Cavalerie, lorsqu'ils sortoient de leur camp, pour se mettre en bataille sur le front de bandière; motif qui m'a déterminé à faire dessiner deux Tableaux, afin de faire connoître, d'un côté, le désordre habituel, & de l'autre le moyen de le réparer.

*) Travail de 1748.

On y voit les tentes, le fourrage, les piquets, les fumiers qui sont dans les rues du camp & derrière, les cuisines des Cavaliers, les tentes des Vivandiers, celles des Lieutenants & des Sous-Lieutenants, ainsi que celles des Capitaines.

Comme ces détails pourroient sembler puérils, je fais forcé de dire pour ma défense, que si j'y suis entré, c'étoit pour indiquer la manière dont devoient se faire ces différentes distributions, que l'on croira, sans doute, avoir toujours existé, tandis qu'au contraire, pendant la guerre de 1740, loin que les tentes des Officiers fussent tendues sur l'alignement de celles des Cavaliers, elles étoient, au contraire, toutes éparées, & quelquefois celles des Capitaines, sur-tout de ceux des Régimens de seconde ligne, étoient, le plus souvent, à cinq cents pas de la queue du camp, dans des vergers, & même dans les bois, s'il s'y trouvoit un emplacement convenable; ce qui est une des raisons qui m'ont le plus déterminé à faire faire ces deux Tableaux, pour présenter, dans le premier, la méthode vicieuse que l'on suivoit, & dans le second, l'utilité de l'ordre qu'on y voit établi.

Pour rendre le premier de ces deux Tableaux plus frappant, on a fait voir la Garde à l'Étendard, ainsi que les Trompettes déjà rendus à la tête du camp. On peut y voir des Compagnies qui commencent à se former, un grand nombre de Cavaliers déjà à cheval, d'autres qui sont encore pied à terre dans les rues du camp, & les Officiers qui commencent à peine à quitter leurs tentes, mais qui se disposent pourtant à venir rejoindre leurs Troupes.

On n'est entré dans tous ces détails, que pour faire sentir tous les inconvéniens d'une pareille confusion, & pour faire adopter les mesures qu'on a jugé convenable de prendre pour remédier à cet abus, en suivant les principes dont on fournit l'exemple dans le second Tableau.

(IV. PLANCHE.)

L'exemple que fournit ce second Tableau, est une représentation exacte de l'ordre que j'avois établi, pour faire monter le Régiment d'Orléans à cheval, & pour le préparer à sortir des rues du camp, en faisant faire à toutes les Compagnies à la fois des à droite & des à gauche par files, dans l'objet de les faire arriver ensemble sur le front de bandière, de former sur le champ les Escadrons, & rompre ensuite le Régiment par sa droite, ou par sa gauche pour le porter où les circonstances l'exigeoient.

Par l'ordre figuré dans ce Tableau, on voit que la Garde à l'Étendard devant être la première à cheval, est déjà formée à la tête du camp avec le Timbalier & les Trompettes qui y sont aussi déjà placés.

Que les Cavaliers de chaque chambrée, après être montés à cheval, font ranges, la tête tournée vers leurs tentes, dans l'ordre où ils y étoient campés.

Qu'en se rapprochant, ainsi qu'on le voit, près de leurs piquets, ils laissent un espace libre dans les rues du camp, pour que leurs Officiers puissent, en les parcourant, voir s'il ne manque rien à leur tenue, ou à leur équipement.

Et qu'enfin à mesure qu'une Compagnie est prête, un des Officiers de cette même Compagnie, en venant se placer seul sur le front du camp, doit, par sa présence, indiquer au Major que telle Compagnie est prête à déboucher à l'instant où il le jugera convenable.

De cette sorte on peut juger qu'en voyant à la tête du camp autant d'Officiers arrivés, qu'il y a de Compagnies dans le Régiment, le Colonel, ou le Major, sans autre préparation, peut être sûr que la totalité de son Régiment se trouve prête à exécuter les ordres, & qu'en faisant un signal aux Trompettes, auxquels il sera convenu qu'ils devront sonner un appel, tout le Régiment peut déboucher à la fois, & se former dans la minute à la tête du camp.

Ceci m'a été suggéré, par un esprit d'ordre, pour tout ce qui tient au service, & c'est un pareil motif qui m'engage à observer que si les Régimens de Cavalerie, qui auroient à sortir d'un camp, avoient pour objet d'en aller occuper un autre par une marche de flanc, & que l'ordre de marche fût conçu de telle manière, que ceux qui feroient partie d'une aile, eussent à attendre, pour se mettre en mouvement, que la tête des colonnes de l'autre fût arrivée à leur hauteur, le Lieutenant-Général, qui se trouveroit commander l'aile qui devoit se mettre en mouvement la dernière, pourroit épargner, aux Régimens qui seroient à ses ordres, une peine que j'ai vu mille fois prendre en pure perte à des corps de Cavalerie nombreux, tandis qu'on auroit pu leur éviter une fatigue inutile, non-seulement en les faisant monter à cheval deux heures plus tard que ceux qui avoient à marcher les premiers, mais même en combinant le tems de manière à laisser les chevaux dessellés & le camp tendu, jusqu'à l'heure précise, où pour se mettre en marche, il n'auroit plus été question que de mettre tente à bas & de monter à cheval; mais ce qui a empêché les Officiers-Généraux de Cavalerie d'avoir des ménagemens aussi utiles à la conservation de ce Corps, c'est sans doute le tems énorme que la plupart des Régimens mettoient à abattre leurs tentes, celui qu'ils employoient à se préparer à monter à cheval, & la lenteur avec laquelle les Escadrons se formoient à la tête du camp.

Mais si, par l'établissement des camps de paix sur lesquels il est impossible de ne pas insister, on accoutumoit la Cavalerie à de fréquentes alarmes, on verroit qu'en partant du point où les chevaux sont dessellés au piquet & les Cavaliers dans leurs tentes, il est possible qu'en laissant le camp tendu, tous les Escadrons d'une ligne soient formés & mis en marche en moins de dix minutes.

Ces sortes de leçons font d'une trop grande conséquence pour n'en pas faire usage, & si l'on fait bien, au défaut des camps, dans les tems destinés aux exercices, on donnera dans chaque quartier, où il y aura de la Cavalerie, deux, ou trois alarmes de cette espèce dans le cours d'un été: cela ne feroit pas assez fréquent pour tourmenter les Troupes, & cela suffiroit pour donner à la Cavalerie cette prestesse qui fait le mérite principal de ses opérations.

DES MARCHES D'ARMÉE,

ou des Marches à faire faire à de gros Corps de Cavalerie.

Les marches en général, étant du ressort du Maréchal-Général-des-Logis de l'Armée, & cette partie étant une de celles qui ont été le mieux administrées pendant la dernière guerre, je me bornerai à n'entrer, sur cet objet, que dans quelques détails auxquels ils ne me paroît pas qu'on ait donné une attention suffisante. Je crois devoir faire cette observation, parceque les soins dont je veux parler pourroient, par campagne, sauver plusieurs milliers de chevaux qui périsseroient, au contraire, par l'indifférence, pour ne pas dire la nonchalance avec laquelle on veille à leur conservation.

Les attirails qu'entraîne la nécessité de camper, ainsi que celle pour les Cavaliers d'être munis de toutes les choses utiles, ou indispensables pour leur service, sont trop immenses, pour qu'on puisse exiger de leurs chevaux, sur-tout vers l'arrière-saison, de faire des marches de l'espèce de celle qu'il feroit à désirer que pût faire la Cavalerie dans l'objet de ces coups d'éclat auxquels elle est si propre.

Il est des circonstances cependant, dont l'objet est de telle importance, qu'au risque de faire une grande consommation de chevaux, il faut pourtant faire des marches forcées. Mais pour que cela devienne possible, sans écraser en un jour la plus grande partie de la Cavalerie, il convient de la tenir en haleine, & plus encore de ne pas l'énerver par des fatigues outrées, & souvent très-inutiles, telles que celles qu'on lui fait ordinairement éprouver dans les marches d'Armée, & dans les courses extravagantes qu'occasionnent les fourrages, où l'usage est de permettre aux Fourrageurs de se débânder, au moment qu'ils sont à portée des lieux qui y sont destinés, & ce dont ils profitent quelquefois, au point de fouler aux pieds les plus belles récoltes, dans l'espoir, en traversant le fourrage d'un bout à l'autre, de se soustraire à la vigilance de leurs Officiers, & de pouvoir profiter de leur absence, pour commettre quelquefois les plus grands désordres.

Sans souffrir de pareilles licences, on peut tenir la Cavalerie en haleine, en l'exerçant dans les tems où, par l'éloignement de l'ennemi, elle pourroit rester longtemps à ne faire autre chose que de consommer du fourrage.

A l'égard des moyens à employer pour épargner, pendant la guerre, une grande quantité de chevaux au Roi, on va entrer, à ce sujet, dans des détails qui, à ce que j'espère, ne paroîtront pas superflus.

Dans les marches d'Armée, il n'est pas possible d'imaginer le soulagement répété que l'Officier-Général commandant une division, peut procurer aux Corps &c la conduite desquels il est chargé pendant la durée d'une campagne, & furement selon les détails ci-après, on conviendra que de pareilles attentions doivent nécessairement, à la longue, produire le double avantage d'abord de conserver un plus grand nombre de chevaux, & ensuite d'avoir, conséquemment, une plus grande quantité d'hommes en état de combattre; ce qui devient incalculable, par la progression d'une première déprédation, laquelle assujettit la faine partie qui reste, à multiplier ses travaux, pour suppléer à l'autre, & finit, vers la fin de la campagne, par écraser le tout.

MOYENS à EMPLOYER

de la part d'un Officier-Général, commandant un Corps de Cavalerie, dont l'objet principal doit être de s'occuper sans cesse de sa conservation.

Premier moyen. De ne faire feller, détendre, charger & brider, qu'à l'instant où chacun de ces différens articles devient successivement nécessaire.

Deuxieme moyen. Que si les Régimens sont formés à la tête du camp, il convient de les rompre le plutôt possible sur tel front qu'il aura été mis à l'ordre que les Escadrons devront marcher, de les mettre aussi-tôt après en colonne; d'abord avec des distances entieres, si dans la marche les lignes doivent s'étendre par un de leurs flancs, & toujours, au contraire, à demi-distance, si c'est en avant du front de bannière que la marche doit se faire, de porter ensuite la tête de ces colonnes sur les débouchés indiqués, & s'il y a apparence d'une halte, ne dût-elle être que d'un quart d'heure, de faire mettre pied à terre aussi-tôt, si toutefois on est en pleine sécurité de la part de l'ennemi, pendant lequel tems alors les Cavaliers peuvent s'employer utilement à remettre leur charge en état, à mieux brider leurs chevaux, à les resangler, & enfin à réparer à tout leur attirail, ou enharnachement, tout ce qu'un peu de négligence, ou trop de précipitation, peut-être, leur auroit fait omettre au moment où ils seroient montés à cheval.

Troisième moyen. De veiller à ce que toute la colonne, une fois remontée à cheval, s'ébranle à la fois, lorsqu'il sera question de la mettre en mouvement, afin d'éviter que les divisions, ou les pelotons ne courent pour reprendre leurs distances, & afin de leur donner au contraire, en les faisant partir tous à la fois, les moyens de

marcher d'un pas égal, depuis l'instant de leur départ, jusqu'au moment de leur arrivée au nouveau camp.

Quatrième moyen. Que si la tête d'une colonne, supposée de vingt Escadrons, rencontre un défilé où l'on ne puisse marcher que par quatre, par trois, ou par deux, le Général commence par faire ferrer toutes les divisions de la queue sur celles de la tête, de manière à ce qu'elles soient presque en masse, en se réservant toutefois l'espace nécessaire pour pouvoir faire mettre pied à terre aux quinze derniers Escadrons; ce qui, en supposant les cinq premiers occupés à passer le défilé, pourra procurer aux cinq premiers suivans un repos de vingt minutes, aux cinq autres une halte de quarante, & aux cinq derniers peut-être une heure entière d'une tranquillité parfaite; tandis, qu'au contraire, si les chevaux étoient restés montés, plusieurs d'entr'eux se feroient tracassés, auroient tourmenté leurs Cavaliers, & en auroient été tourmentés eux-mêmes en raison de leur plus, ou moins d'impatience, sans compter que d'autres hommes plus nonchalans & fatigués d'être toujours dans la même posture, ne manquent presque jamais de quitter leur assiette pour changer de position; de sorte que cet abandon, trop en usage dans la Cavalerie, qui, en faisant porter tout le poids du corps de l'homme sur un seul point de la selle, ne manque pas d'occasionner aux chevaux des blessures considérables, ce qui en fait aller une grande partie aux esclopés communément, dès le lendemain d'une marche où il y a eu quelque halte un peu longue.

De même, si, après avoir passé le défilé, il paroïssoit nécessaire de reformer les pelotons, alors les Escadrons de la tête, toujours dans la supposition qu'on n'a rien à craindre de l'ennemi, après s'être avancés à la distance nécessaire pour contenir entr'eux & la sortie du défilé, les vingt Escadrons en colonne en ordre ferré, mettroient pied à terre à leur tour, & lorsque le Général seroit averti que la tête du vingtième Escadron viendroit à déboucher, il seroit alors le commandement: *garde à vous*, ensuite à cheval, & sans la moindre perte de tems la colonne se remettrait en marche, & les chevaux arriveroient au camp dans le meilleur état possible.

Cinquième moyen. Si l'on prévoyoit que dans la marche il y eût plusieurs bourbiers fangeux à passer, comme les terrains qui sont mauvais pour la tête d'une colonne, deviennent quelquefois impraticables, lorsque cent, ou deux cents chevaux y ont passé, & que les efforts que ces pauvres animaux font pour se tirer de pareils mauvais pas, leur sont très-préjudiciables, tant par les *ner-ferrures* que cela leur occasionne, que parce que leurs charges s'étant dérangées, au moyen des secousses que produisent les efforts dont il vient d'être question, finissent par les blesser quelquefois, de manière à ne pouvoir s'en servir de six semaines. Dans ce cas, si, au milieu de bourbiers pareils à celui dont on vient de parler, il se trouvoit par hazard, ainsi que cela peut se rencontrer, un passage sec, ou sablonneux, où un cheval seul pût passer librement, il vaudroit mieux alors, en prenant les précautions des haltes susdites, faire défiler toute la colonne en entier, au hazard de la faire arriver un peu plus tard au camp, que de



la faire marcher sur un plus grand front, en exposant la plus grande partie des chevaux à s'estropier, ou à être harrassés de fatigue ; parce qu'en la faisant défiler, au moins la plupart des chevaux seroient en état de remarcher le lendemain, & que de l'autre maniere il y en auroit sûrement une très-grande quantité, dont il ne seroit pas possible de tirer le moindre service, si l'on devoit encore marcher le jour suivant.

Sixieme moyen facile à employer, lorsqu'on a des Troupes disciplinées, & qu'elles sont commandées par des Officiers surveillans, qui est, dans les camps d'abondance, d'empêcher que les Cavaliers ne soient prodigues de leur fourrage, au point où j'ai remarqué, depuis que je sers, qu'ils l'étoient presque toujours.

Premierement, parce que ce n'est pas communément aux debuts d'une campagne, où les chevaux fatiguent le plus, & que si on les habitue à une nourriture trop abondante dans les tems où ils patissent le moins, & que quand ils sont assujettis à un service plus multiplié & plus pénible, ils n'aient plus que ce qui leur est exactement nécessaire pour subsister, il est aisé de concevoir que le dépérissement le plus affreux doit s'en suivre, & conséquemment des pertes presque impossibles à réparer, non-seulement pour la campagne, mais le plus souvent encore pour tout le reste de la guerre.

Secondement, parce que l'habitude de gaspiller le fourrage, fait que les Cavaliers, qui craignent de n'en avoir jamais assez, lorsqu'on les y envoie pour quatre jours, en rapportent plutôt pour six, que pour le tems qui leur est prescrit.

Cette remarque me conduit, malgré moi, plus loin que je ne voudrois, puisque je hazarderai de censurer la conduite des Généraux, qui, après avoir ordonné un fourrage pour quatre jours, le font durer cinq, & quelquefois davantage: car dès ce moment, ne pouvant plus être sûr de rien, le Cavalier, ainsi que l'Officier une fois trompé de cette maniere, emporteroit plutôt, ou feroit emporter au camp, s'il le pouvoit, jusqu'au champ même du fourrage, que de courir le risque d'en manquer une autre fois.

Une dernière raison, pour laquelle il faut prendre les plus grandes précautions pour empêcher le gaspillage du fourrage, c'est que plus on en fait de consommation inutile, moins on peut séjourner dans un camp, qu'il seroit quelquefois de la dernière importance d'occuper huit, ou dix jours de plus, & dans les cas où le Général d'Armée juge que ce séjour de plus est indispensable, alors les chevaux sont contraints de rester au piquet presque sans manger, ou d'aller chercher le fourrage à de trop grandes distances du camp, pour que cela n'en énerve pas le plus grand nombre: cet inconvénient d'aller chercher au loin le fourrage, est d'autant plus dangereux, que les Cavaliers se font entr'eux une espèce de mérite, de ce que leurs chevaux rapportent au camp des trousses plus fortes que celles de leurs camarades, & que d'après cela, ils écrasent les leurs sous des poids énormes; ce qui devient d'une incon séquence si complète, que ce même cheval, épuisé par la fatigue du jour, ne fait que boire, ne mange pas, & n'aspire qu'à s'étendre sur la paille, pour pouvoir prendre le repos dont il a

besoin, & comme son tour peut venir, dès de lendemain matin, d'aller monter la Grand-Garde, ou d'aller en détachement, ce cheval, au retour, est tout-à-fait sur la litière, & par conséquent l'homme hors de combat.

Je ne fais si de semblables observations paroîtront futiles; mais tout ce que je puis dire, c'est que quand les Troupes étoient administrées par les Capitaines, que je l'étois moi-même alors, & que depuis que j'ai fait la guerre à la tête d'un Régiment de Cavalerie, puisque les choses se pratiquoient ainsi, il est à présumer que cela se passera encore de même à la première guerre, à moins que le Gouvernement ne fasse travailler à un réglemant pour le service de campagne, où tous ces inconvéniens seroient prévus, de manière à ce que personne, sous quelque prétexte que ce fût, ne pût s'écarter de la règle qu'on établiroit pour y apporter remède.

OBSERVATIONS

SUR LE SERVICE DE LA CAVALERIE PAR PIQUET.

D'après la proposition que j'ai faite, dès les commencemens de ce travail, de donner pour base au service de la Cavalerie en campagne, que les choses soient arrangées de manière à ce que chaque Régiment composé, soit de trois, soit de quatre, ou de cinq Escadrons, eussent toujours, par Escadrons, le nombre de cent-huit hommes, y compris les Officiers, prêts à monter à cheval, pour former, en tout tems, un ordre de bataille sur l'effectif duquel on pût compter, & qu'ainsi que je l'ai encore proposé, les Escadrons fussent portés, pour la guerre, à cent soixante Cavaliers: si on adoptoit cette proposition, il en résulteroit qu'à moins d'épidémie inattendue, ou de gens tués, ou blessés dans les combats, le Général de l'armée pourroit compter à peu près jusques vers le milieu de la campagne, sur autant de Troupes de cinquante Maîtres, qu'il y auroit d'Escadrons dans la ligne, desquelles il pourroit conséquemment faire usage pour le service journalier de l'armée, tels que sont les Grand-Gardes, les escortes de convois, celles des Fourrageurs, les détachemens à envoyer à l'appui des Corps avancés, ceux destinés à la garde des tranchées, ou à porter la fascine, enfin pour tous les objets indistinctement, auxquels la Cavalerie peut être employée pendant la guerre.

Par cet arrangement, la ligne restant toujours composée d'Escadrons pleins, & conséquemment en état de se montrer en bataille rangée; puisque ce ne seroit que sur l'excédant desdits Escadrons, que se tireroient les hommes nécessaires pour le service extérieur, un Général, dans ce cas, pourroit toujours être en mesure de faire des mouvemens, dont les combinaisons seroient certaines, parce qu'il sauroit sur quoi compter.

Ceux qui n'ont pas fait la guerre en Bohême, en Bavière, ou en Italie, ne sentiront pas la nécessité d'un pareil établissement : pour moi, qui me suis trouvé dans ces différens Pays, étant Capitaine de Cavalerie, & commandé de piquet avant que je fusse de retour de ma Grand-Garde, & commandé de même le lendemain pour un détachement, tandis que j'étois encore de piquet, j'ai vu, à n'en pouvoir douter, que les Généraux ignoroient pleinement à quoi se montoit l'état de la Cavalerie qu'ils avoient à leurs ordres, puisqu'ils exigeoient continuellement des Régimens plus de détachemens qu'ils ne pouvoient en fournir, même en étant tous les jours à cheval, & en repartant, pour faire un autre service, presque aussitôt qu'on étoit arrivé; enfin c'est au point que dans de certaines marches d'armée, j'ai vu quelquefois ne pas exister au fond du corps le nombre d'hommes nécessaire pour composer la garde des Etendards, parce que tout étoit dispersé.

Plusieurs Officiers distingués veulent que le service extérieur de la ligne se fasse par Escadrons; pour moi je ne suis pas de cet avis, à cause de la nécessité, si l'armée alloit au fourrage, où se trouveroient les Escadrons qui resteroient au camp, d'en aller chercher pour les chevaux des Compagnies qui seroient employés au service extérieur, & parce que la discipline n'étant pas encore, parmi nous, établie de grade à grade, on ne peut se persuader qu'elle soit assise sur des bases assez solides, pour que lorsqu'on demandera aux Troupes des choses extraordinaires, on ne soit dans le cas de se persuader que, loin de voir prospérer cette discipline si désirable, ce ne soit au contraire un moyen presque assuré de voir écrouler l'édifice dans les fondemens avant qu'il soit achevé.

Il faut donc, avant d'exiger du Cavalier François d'aller au fourrage, pour un Escadron dont il ne fait pas partie, & l'amener au point de risquer d'épuiser les forces de son propre cheval, pour aller chercher au loin ce qui seroit nécessaire pour la subsistance de ceux de l'Escadron employé au-dehors, commencer par être assuré que ce service réciproque seroit fait avec exactitude & de bonne volonté, tant de part, que d'autre; mais dans un tems où l'on voit, au contraire, que l'intérêt personnel prédomine sur toute autre considération, comment peut-on raisonnablement se flatter que l'on puisse former de pareils établissemens?

Au reste qui est-ce qui empêche, si l'on veut, que le service extérieur se fasse par Escadrons, d'établir que, sans atténuer la force de ceux qui sont destinés pour remplir l'ordre de bataille, & pour le complètement desquels il faudroit qu'il y eût un tour à part, que de l'excédant de ces mêmes Escadrons, en accollant deux piquets ensemble, on ne formât un Escadron pour le détacher, si l'on vouloit, aux ordres d'un Officier supérieur?

De cette sorte, si les Régimens étoient composés de cinq Escadrons & les Brigades de dix, on voit que, sans rien déranger à l'ordre de bataille, ni même au service intérieur, chaque Brigade pourroit fournir, au besoin, l'équivalent de deux Escadrons,

pour être envoyé au-dehors; ce qui en feroit cinquante composés au total. Or, en supposant qu'il y eût cent Escadrons de bataille à l'armée, comme, par le détail ci-dessus, il paroît qu'il pourroit y avoir à peu près dix de ces Escadrons, composés de service par jour, pour être employés à l'usage mentionné ci-dessus, comme l'excédant des Escadrons de bataille pourroit fournir à ce service, on voit que ce que je propose ne sauroit être illusoire.

Au reste, dans une circonstance qui exigeroit de faire marcher un gros corps de Cavalerie, si la totalité de l'excédant des Escadrons de bataille ne pouvoit suffire, rien n'empêcheroit alors de commander une Brigade entiere, ou même deux avec armes & bagages, pour que de cette sorte les Cavaliers étant pourvus de tentes, de faux & de marmites, ce Corps ne fût embarrassé de rien, & le Général, à l'exception du nombre des Régimens détachés, sauroit toujours de même sur quoi pouvoir table, relativement au nombre d'Escadrons qui resteroient en ligne. Mais, me dira-t-on, les Majors, les Colonels même, pour épargner les hommes & les chevaux de leurs Régimens, n'en accuseront jamais l'état effectif, & conséquemment le Maréchal-Général-des-Logis de la Cavalerie ne pourra jamais donner un état juste au Général de l'Armée.

Cette observation, que je craindrois, en effet, qui ne fût fondée à quelques égards, à cela au moins de conforme à l'idée où je suis, que la subordination de grade à grade n'est pas encore assez solidement établie; car si elle l'étoit, cette idée ne seroit pas admissible, puisqu'en mettant en avant que l'intention du Maître & l'ordre du Général est que tout Officier supérieur rende, à cet égard un compte fidele, il est à présumer que personne ne prévariqueroit sur un article de cette importance.

OBSERVATIONS

SUR LE SERVICE DES GRAND-GARDES.

Les campagnes que j'ai faites en Bohême, en Flandre & en Italie pendant la guerre de 1740, m'ayant mis à même de remarquer plus d'une fois l'inintelligence & la confusion extrême qui existoient dans la maniere dont se formoit l'établissement des Grand-Gardes, & les observations que j'ai faites sur la négligence avec laquelle plusieurs Capitaines se comportoient pendant les vingt-quatre heures que dure ordinairement cette sorte de service, m'ayant paru mériter qu'on cherchât les moyens d'y remédier par une méthode établie sur des principes, au lieu de l'arbitraire, soumis jusqu'à présent, au plus, ou moins d'intelligence & d'activité de la part des Officiers, j'ai cru, d'après l'expérience que j'avois acquise à cet égard, étant Capitaine, devoir proposer ce que j'avois réglé depuis étant Colonel, relativement à la maniere dont ceux du Régiment que j'avois l'honneur de commander, devoient s'arranger dans leur poste de jour,

en même-tems que j'avois pourvu à la maniere dont ils devoient se disposer, si leur Grand-Garde venoit à être attaquée, de même qu'au parti qu'ils devoient prendre, s'ils étoient forcés à faire leur retraite, ainsi qu'à la maniere dont ils devoient pourvoir à leur sureté, lorsqu'ils étoient arrivés à leur poste de nuit.

Pour rendre ces différens préceptes plus sensibles, & déterminer M. D'ARGENSON, alors Ministre de la Guerre, à donner une Ordonnance sur ces mêmes principes, ou sur de meilleurs, s'ils lui étoient proposés, j'ai fait faire, en conséquence, en quatre Tableaux, l'exemple figuré de ces quatre articles principaux du service des Grand-Gardes.

Or, comme je n'ai point varié depuis ce tems, & que j'ai encore été à même de remarquer, pendant la durée de la dernière guerre, à-peu-près la même inexactitude dans les dispositions de la plupart des Grand-Gardes, j'ai jugé que cette partie du service de la Cavalerie, paroîtroit assez essentielle aux Officiers-Généraux, ou autres qui en connoissent les conséquences, pour qu'on me sût gré d'avoir fait graver les quatre Tableaux en question, qui contiennent divers réglemens pour l'établissement du bon ordre, ainsi que d'autres principes que je crois nécessaires à observer en pareille circonstance.

Mais ayant que d'en donner le détail, il faut auparavant faire connoître la maniere dont se formoit communément l'établissement d'une Grand-Garde pendant les deux dernières guerres.

D'abord la disposition première des Grand-Gardes de l'armée, dépendant uniquement du plus, ou moins de capacité de l'Officier-Général de jour, chargé de former avec elles l'enceinte de la ligne, il en résulroit souvent, que si cet Officier n'avoit pas fait la guerre avec cette aptitude, sans laquelle on ne prend, dans les occasions, que des partis inconséquens, ou timides, toutes les Grand-Gardes ne remplissoient presque aucun des objets auxquels toutefois elles sont destinées, & que souvent même l'Officier-Général, au moment où il croyoit devoir placer une des Grand-Gardes dont il se faisoit suivre dans sa tournée, voyant que c'étoit un homme d'un certain âge dont c'étoit le tour à marcher, & le plus souvent jugeant sur sa figure qu'il devoit avoir de l'expérience, il se contentoit, par une suite de cette politesse mal-entendue, qui fait qu'un Officier-Général craint de déplaire, en cherchant à sonder, par des questions raisonnables, le degré d'intelligence d'un Officier, de lui dire de se placer militairement, & sans plus ample explication, ni lui donner aucune instruction sur le parti qu'il devoit prendre en cas qu'il fût attaqué, ni sur les précautions dont il devoit user à ses différens postes de jour & de nuit: cet Officier-Général s'en alloit plus loin, & cherchoit, en quelque sorte, plutôt à espacer les distances pour la répartition de ses Grand-Gardes, qu'à juger de l'endroit où elles pourroient à la fois remplir le plus d'objets d'utilité.

Or,

Or, après que l'Officier-Général étoit parti, si le Capitaine étoit timide, il faisoit tenir jour & nuit la plus grande partie de sa Troupe à cheval; si, au contraire, il étoit trop confiant, après avoir, à la vérité, placé son petit Corps-de-Garde & ses Vedettes, il faisoit mettre pied à terre à sa Troupe, & ordonnoit que l'on débridât & que l'on fit manger les chevaux; établissement qui se faisoit à la volonté de chaque Cavalier, de manière que la Grand-Garde étoit éparpillée comme un troupeau de moutons, tandis que les gens du Capitaine qui, à quelques cent pas de-là, avoient découvert une haie, ou quelques arbres propres à donner du frais, avoient été y faire leur établissement & déployer les cantines de leur Maître; de sorte que s'il avoit paru quelques Troupes de Hussards avant que la Grand-Garde eût été rassemblée, que chaque Cavalier eût retrouvé sa cuirasse, qu'il eût bridé, qu'il fût remonté à cheval, & que la Troupe eût été formée, l'ennemi auroit été au milieu de tous ces gens en désordre. Sabrans les uns, faisant prisonniers les autres & mettant le reste en fuite. Cette esquisse, telle exagérée qu'elle puisse paroître, n'en est pas moins la vérité la plus exacte, & si je ne cite pas des faits plus extraordinaires encore, c'est que, malgré le desir que j'ai que cet Ouvrage puisse contribuer à l'instruction des Militaires, & à leur inspirer en même-tems de l'aversion pour la nonchalance & du gout pour le métier, tout ce qui peut avoir l'air de la critique, répugne à ma façon de penser.

Je n'en dirai donc pas davantage sur ce sujet; mais, d'après les réflexions que les négligences outrées, dont j'ai parlé ci-dessus, m'ont fait faire, j'espère qu'on ne regardera pas comme superflus les détails dans lesquels je vais entrer, relativement à l'ordre que je considère comme nécessaire à établir dans le service des Grand-Gardes, duquel je vais offrir les différens Tableaux, dans l'espérance qu'ils pourront faire naître des idées à ceux qui auroient de meilleurs principes à proposer, ou que du moins on se donnera plus de soins, pour que ce service essentiel soit mieux réglé à l'avenir.

Avant de passer à ces détails, qui, tout minutieux qu'ils paroîtront, peut-être, n'en sont pas moins utiles à bien des égards, il me semble qu'il me reste à parler d'un des objets les plus essentiels du service des Grand-Gardes, & qui est un de ceux aussi que j'ai vu le plus négligé; je veux dire, en ce qui concerne la police des armées, relativement à la maraude ainsi qu'à la désertion.

Il est certain qu'il se place peu de Grand-Gardes, sans qu'elles n'aient pour principale consigne, de faire arrêter tous les déserteurs & de même tous les maraudeurs; mais, soit que cet ordre soit donné verbalement, ou qu'il le soit par écrit, dans le premier de ces deux cas l'Officier dit: *oui*, & se promet en même-tems de n'en rien faire; & dans le dernier il n'en tient pas plus de compte. Cette conduite doit, au premier aspect, paroître mériter une punition grave: cependant quoique personne ne soit plus persuadé que moi que la base principale du service est l'obéissance, néanmoins j'avoue que dans ce cas seul, je ne puis m'empêcher d'excuser les Officiers, ni me dispenser de dire qu'on doit s'attendre à voir perpétuer cet abus, si l'on ne se détermine à faire infli-

ger aux hommes, arrêtés pour la maraude sur-tout, une autre peine que celle de mort; car tant que cet usage subsistera, on doit appréhender une désobéissance & une contravention formelle de la part des Capitaines de Cavalerie, parce qu'il est dans l'humanité de répugner à faire perdre la vie à son semblable pour un chou, ou pour une poule qu'il rapporteroit en fraude; mais, dira-t-on, pour les maraudeurs, passe: en effet, abstraction faite des conséquences, la faute, en elle-même, est légère; à l'égard de la désertion, qui est un crime contre le Roi & contre la Patrie, comment, sur cela, excuser l'Officier de Grand-Garde? N'est-ce pas de sa part être, pour ainsi dire, de connivence avec le délinquant, que de lui faciliter, en ne l'arrêtant pas, les moyens de s'évader? Sans doute ce seroit une faute grave, que de ne pas s'opposer au dessein d'un homme qui déserteroit; mais comme son projet n'est pas écrit sur son front, & qu'il cache au contraire son dessein, autant qu'il lui est possible, la crainte de s'y méprendre, & d'arrêter comme déserteur un homme qui n'a d'autre projet, peut-être, que d'aller chercher de quoi rendre sa soupe meilleure, fait qu'il en passeroit cinq cents pour déserteur, que l'Officier de garde n'en arrêteroit pas un: cependant comme rien n'est plus essentiel que d'ôter tout prétexte à la désobéissance, sur-tout à la guerre, où les moindres fautes entraînent souvent les plus grands inconvéniens, j'en conclus, si l'on veut, que tout le monde concoure à arrêter les maraudeurs ainsi que les déserteurs, qu'il est indispensable d'abord de rendre les peines moins graves pour la maraude, & de proportionner ensuite celles pour la désertion à la différence des cas où elle peut avoir lieu ainsi qu'à la variété des circonstances dont elle peut être accompagnée.

(V. PLANCHE.)

Disposition d'une Grand-Garde à son poste de jour.

On peut voir, dans cette Planche, que rien n'a été mis en oubli, pour que la Troupe soit toujours dans le meilleur ordre possible.

La Grand-Garde que l'on voit placée dans un fond, doit l'être, selon moi, de cette manière: en premier lieu, pour que l'ennemi, ne l'apercevant pas, ne puisse évaluer le nombre d'hommes dont elle est composée, & en second lieu, parce que ne sachant précisément où la prendre, comme la direction de sa marche, pour venir l'attaquer, ne peut qu'être incertaine, jusqu'à ce qu'il l'ait découverte, le tems qu'il est obligé de mettre à cette recherche, avant de s'ébranler, doit nécessairement donner à la Grand-Garde quelques instans de plus pour se mettre en ordre.

Toutes les fois qu'il devoit en partir du Régiment, j'enjoignois aux Capitaines qui avoient de la confiance en moi, qu'à moins de dispositions faites contradictoirement par l'Officier-Général, ils porteroient en avant d'eux, sur l'éminence la plus à

portée, une section de douze hommes, commandée par un Officier, de laquelle ils tireroient quatre, ou six Cavaliers, pour les placer en Vedette sur leur droite en avant, & sur leur gauche, de manière à ce que, dans tel point que l'ennemi pût se présenter, il pût être aperçu, à moins que le terrain ne fût trop couvert; auquel cas, selon le plus, ou le moins de danger qu'il auroit eu à craindre, un rang du fond de la Troupe devoit toujours rester bridé, & même à cheval, s'ils le jugeoient nécessaire.

Qu'en outre de ces précautions ordinaires, ils tiendroient toujours intermédiairement, entre leur Troupe & leur petit Corps-de-Garde, quatre Cavaliers debout, ou assis, mais tenant toujours leurs chevaux par la bride, à l'effet de pouvoir, au premier signal, se porter sur la butte de la première des Vedettes, qui appelleroit pour venir connoître, ou qui, si elle étoit trop loin pour que sa voix pût être entendue, tireroit un coup de mousqueton, pour avertir qu'elle croit appercevoir l'ennemi.

Que de plus, le Capitaine, après avoir bien reconnu son terrain, & s'être assuré de la bonne disposition de ses Vedettes, avant de faire mettre pied à terre à sa Troupe, il lui feroit faire un à droite, ou un à gauche par quatre; ce qui formeroit six rangs de huit chevaux de front, & que dans cette position, il feroit mettre pied à terre, & planter des piquets, pour y attacher lesdits chevaux; que les leurs & ceux des Officiers, ainsi que celui du Trompette, seroient répartis près des rangs, de la manière que le représente la V. Planche, afin de ne pas embarrasser la Troupe, lorsqu'elle auroit à se remettre en bataille.

Et qu'enfin, pour que chaque Cavalier, dans le trouble d'une alerte, fût sûr de pouvoir retrouver sa cuirasse, il étoit convenu que chacun d'eux la placeroit debout à deux pieds en avant de la tête de son cheval; ce qui, dans les grands vents, peut avoir le petit avantage de plus de retenir le fourrage, & de l'empêcher de rouler sous les pieds des chevaux.

(VI. PLANCHE.)

La Grand - Garde attaquée.

Dans la supposition où un Capitaine de Grand-Garde recevoit la consigne de tenir ferme dans son poste, soit parce que le Général de l'armée fauroit que les Grand-Gardes de son camp ne pourroient être attaquées que par quelques Hussards, ou parce qu'il auroit pris ses mesures pour avoir, à portée de ses postes avancés, d'autres Troupes dans l'objet de les soutenir; comme il ne seroit pas praticable d'exiger, en pareil cas, qu'une Troupe de cinquante Maîtres se commît à charger de front un ennemi qui, en même quantité, se partageroit en petites Troupes, ou s'éparpilleroit autour d'elle, & qui, à force de lui blesser des hommes & des chevaux, finiroit par la détruire,

ou la dissiper; j'avois établi que dans cette circonstance le Capitaine formeroit de sa Troupe une espèce de carré long, dont il arrondiroit les angles, en faisant faire bride en main aux Cavaliers qui s'y trouveroient placés, moins dans l'espoir de tirer de cette disposition un feu bien avantageux, que pour obéir à l'ordre donné de la part du Général de tenir ferme, jusqu'à ce qu'on fût secouru, parce que comme l'Officier ne doit pas examiner si l'ordre qu'il a reçu, a été bien, ou mal donné, & que ce qu'il a de mieux à faire, est d'obéir, c'est à lui à tirer de sa position, quoique fâcheuse, le meilleur parti que pourroient lui permettre son zèle & son intelligence. C'est donc parce qu'en Bohême je m'étois trouvé, étant Capitaine, dans des conjonctures semblables, que j'ai depuis essayé d'indiquer à mes Confreres des moyens de se défendre, pour les cas où il faudroit de nécessité tenir ferme dans un poste assigné en plaine, à une Grand-Garde de Cavalerie, qui pourroit courir le risque d'être attaquée & d'être entourée par des Hussards.

En partant donc de ma maniere de disposer un Escadron pour le mettre à même de faire face de tous les côtés, ainsi que le représente la Planche au trait, A. qui en établit tous les détails préparatoires, on peut suivre la même règle pour une Grand-Garde, puisqu'étant composée de quarante-huit Maîtres, elle se trouve précisément former un demi-Escadron.

Or, comme il est possible qu'à l'avenir on mette des Escadrons entiers de garde, au lieu des Troupes de cinquante Maîtres que l'on a employées jusqu'ici, la méthode, dont je vais donner le détail, pourra servir pour les deux cas également.

Ce n'est pas que par lui-même l'Escadron carré, ou rond, doive présenter de ses forces une idée bien avantageuse, puisque le propre de la Cavalerie est bien plutôt de s'attacher à joindre l'ennemi pour le combattre, que de l'attendre de pied ferme pour en soutenir le choc; mais quoique la manœuvre, dont il est question, ne tende pas à remplir le premier de ces deux objets, il ne m'en paroît pas moins nécessaire de fournir à une Troupe de Cavalerie des moyens pour se défendre, dans le cas où se trouvant isolée en plaine & dans l'impossibilité d'avoir un prompt secours, elle viendroit cependant à être attaquée par des Troupes-Légeres, dont le propre est de combattre éparpillées.

En effet si une Grand-Garde venoit à être attaquée par des Hussards, lesquels joindroient la supériorité du nombre à la facilité qu'ils ont, soit pour se disperser, soit pour se réunir, & que le Commandant de cette Grand-Garde eût reçu la consigne de tenir ferme jusqu'à ce qu'il fût secouru, je demande s'il est, en pareil cas, quelque mouvement à faire, plus prompt & plus sûr que l'Escadron carré?

La retraite, en cette occasion, de quelque maniere qu'on s'y prit, à moins qu'on ne quittât son poste, dès que l'ennemi commenceroit à paroître, ne pouvant être que précipitée, n'est pas, je crois, une chose qu'on puisse conseiller.

Se mettre en devoir de charger en Escadron des gens qui seroient plutôt dispersés qu'on ne les auroit joints, seroit une chose ridicule à entreprendre.

Ordonner aux Cavaliers, après leur avoir indiqué un point de ralliement, de s'abandonner chacun sur son Hussard, & de lui donner la chasse, seroit un parti que notre Cavalerie seroit bien étonnée qu'on lui proposât, & cependant sur lequel, en mille rencontres, je pense qu'il n'y auroit pas à balancer, si toutefois on l'exerçoit à se rallier, ainsi que cela devoit être; mais c'est encore un point sur lequel la plupart des Officiers de la Cavalerie sont en discussion, puisque plusieurs d'entr'eux sont si prévenus que, sans ensemble pour la Cavalerie, il n'y a point de salut, qu'ils regardent comme une leçon des plus dangereuses à lui donner, que de lui apprendre à se rallier; d'où il s'enfuit des inconvéniens infiniment plus dangereux; mais c'est un article qui mérite d'être discuté, & que je me propose de traiter en particulier.

A l'égard de cette dispersion totale d'un Escadron, dont les Cavaliers seroient abandonnés, chacun à la poursuite de leur Hussard, je me garderai d'en faire la proposition, vu l'opinion générale où l'on est sur cet ensemble, dont on s'imagine que la Cavalerie ne doit jamais sortir toutes les fois qu'elle a à manœuvrer devant l'ennemi: ainsi, tout bien considéré, je pense que lorsqu'on se voit attaqué par des Troupes-Légeres, & qu'on ne se sent pas assez en force, si l'on a à tenir ferme, pour envoyer de petites troupes à leur rencontre, ou pour les contenir en gagnant pays, si l'on en a le choix, il n'y a pas d'autre parti à prendre que de former, de pied ferme, l'Escadron carré.

- 1.) Parce que c'est l'unique moyen de faire front à l'ennemi de tous côtés.
- 2.) Parce qu'on ôte par-là aux Cavaliers l'inquiétude de se voir pris par les flancs, ou par les derrieres.
- 3.) Enfin parce que cette manœuvre, bien exécutée devant des gens qui se croient déjà sûrs d'une victoire facile, doit leur en imposer assez, pour leur ôter l'envie de l'acheter plus cher qu'ils ne comptoient.

M A N I E R E

D E F O R M E R L' E S C A D R O N Q U A R R É .

Au moment donc où l'on veut se disposer dans cet ordre, l'Escadron supposé en bataille sur deux rangs, le Commandant fait les commandemens :

- 1.) Garde à vous.
- 2.) Pour former l'Escadron carré.
- 3.) Marche.

Au mot *marche*, 1.) le premier rang des deux Compagnies du centre, prend en avant la distance d'un peu moins de trois fois l'étendue du front d'une Compagnie, puis il s'arrête.

2.) Le premier rang de la Compagnie de droite, ainsi que le premier rang de la Compagnie de l'aile gauche, se portent en avant, marchant tous les deux à la même hauteur, & s'arrêtent en arriere des Cavaliers du premier rang des deux Compagnies du centre, lorsqu'ils sont à la distance de l'étendue du front des deux Compagnies, afin d'avoir le terrain nécessaire pour pouvoir, par des quarts de conversion respectifs, à droite & à gauche, venir se réunir & se former, en seconde ligne, derriere le premier rang desdites deux Compagnies du centre.

Ce mouvement est marqué, sur la Planche au trait, A. par des quarts de conversion, au lieu du tête à botte, ou du pas oblique, qui seroient plus courts; mais c'est pour la raison indiquée sur cette même Planche, où l'on voit que le premier rang de la Compagnie placée à l'aile droite de l'Escadron, fait d'abord à gauche un quart de conversion, puis un à droite tout de suite, pour faire face en tête, tandis que celui de la Compagnie de l'aile gauche fait l'inverse, pour venir se joindre au premier rang de l'aile droite, & se mettre tous deux en avant du premier rang des deux Compagnies du centre.

3.) Le second rang de la Compagnie de l'aile droite, & celui de la Compagnie de l'aile gauche, suivent l'exemple de leur premier rang, & se forment, en troisieme ligne, derriere leur premier rang, en observant aussi la distance de l'étendue du front d'une Compagnie, de leur emplacement, à celui de la seconde ligne.

4.) Le second rang des deux Compagnies du centre se trouve, sans bouger, être formé en quatrieme ligne.

Dès que l'Escadron est ainsi sur quatre rangs, avec les distances préscrites ci-dessus, le Commandant doit faire les commandemens:

- 1.) Garde à vous.
- 2.) Pour faire face de tout côté.
- 3.) Marche.

A ce commandement, 1.) le premier rang de la Compagnie de l'aile droite qui se trouve en seconde ligne, & le second rang de cette même Compagnie qui se trouve en troisieme, font à la fois à droite un quart de conversion, & forment ensemble la face droite de l'Escadron carré.

2.) Les rangs des Compagnies de la gauche, de seconde & troisieme ligne, en font autant à gauche, & la face gauche se trouve formée en même-tems que celle de la droite.

3.) Le second rang des deux Compagnies du centre, qui, sans avoir bougé, se trouve former la quatrieme ligne, marche en avant pour se joindre aux deux faces qui sont déjà formées.

4.) Les Cavaliers de ce second rang qui ont à faire face en arriere, & qui doivent être comptés par quatre, font le demi-tour à droite par deux hommes à la fois, en se disposant par deux, comme ils le feroient, s'ils avoient à faire le demi-tour à droite par hommes; après quoi on leur fait faire bride en main pour reformer le rang, se réunir aux deux autres faces, & former conséquemment le dernier côté du carré.

Alors le Commandant d'Escadron feroit les commandemens :

- 1.) Garde à vous.
- 2.) Pour arrondir les angles.
- 3.) Marche.

Auquel commandement les Cavaliers des faces latérales appuieroient de droite & de gauche sur le centre, au moment que ceux des quatre angles feroient ensemble bride en main, en observant de mettre, dans ce mouvement, infiniment de douceur, afin que les chevaux se sentant la croupe pressée, ne se tracassent pas de maniere à rompre l'ordre du carré.

Comme la manœuvre ci-dessus doit s'exécuter avec la plus grande promptitude, il faut que les Officiers, les Maréchaux-des-Logis & les Trompettes, dans l'instant même qu'elle s'exécute, entrent, avec la plus grande célérité, dans l'intérieur de cet Escadron, pour s'y placer comme il est expliqué dans la Planche au trait, cottée A.

Au reste, comme la force d'une Troupe quelconque consiste moins dans le nombre d'hommes & dans l'ardeur qu'ils emploient dans l'action, que dans leur attention au commandement, il est essentiel de prescrire une méthode sûre, pour que chacun soit prévenu de ce qu'il a à faire, c'est-à-dire, pour que chaque rang de Compagnie sache de qui il doit recevoir le commandement, & pour que chaque Officier respectivement connoisse la place qu'il doit occuper.

On peut voir cet arrangement dans la Figure qui représente l'Escadron carré.

Par cette Figure on voit que chaque Capitaine est placé derriere le centre du premier rang de sa Compagnie, de même que chaque Lieutenant est placé en arriere du second rang de celle à laquelle il est attaché.

On voit de même que les Trompettes sont précisément dans le centre, ainsi que les Maréchaux-des-Logis; les premiers, comme inutiles pour le combat, & les derniers, afin d'être à portée de remplacer à mesure les Officiers de leur Compagnie qui viendroient à être tués, ou blessés.

On a jugé convenable de distribuer ainsi les Officiers dans l'intérieur de l'Escadron, pour deux raisons; la premiere, parce qu'il est essentiel d'empêcher non-seulement que les Cavaliers ne tirent tous à la fois, mais même parce qu'il est de la dernière conséquence de les obliger à ménager leur feu, de façon qu'il ne puisse partir un coup de mousqueton, sans que les Officiers ne l'aient préalablement ordonné.

Avec un Officier en arriere de chaque rang de Compagnie, il y en a assez pour faire les commandemens nécessaires, qui font, dès que l'Escadron quarré est forme, de faire compter par quatre les Cavaliers de chaque rang des Compagnies, pour faire tirer les nombres pairs & impairs alternativement, avec l'observation toutefois que les uns ne puissent tirer avant que les autres n'aient rechargé.


Au reste, un plus grand nombre d'Officiers derriere chaque face, ne serviroit qu'à mettre de la confusion dans l'ensemble par la diversité des commandemens; au lieu que de cette maniere, chaque demi-Compagnie fait qu'elle ne doit attendre & ne suivre de commandement que celui de l'Officier qui lui est attaché.

En conséquence de cet arrangement, il est aisé de voir qu'on suit toujours les principes de la composition des Escadrons, telle qu'on l'a proposée dans la premiere Partie.

Si tous les details ci-dessus sont suivis exactement, si le Régiment est bien discipliné, & si chaque Officier est en état de commander, le feu de cet Escadron peut être assez ajusté pour écarter les Hussards tirailleurs, & durer assez pour donner le tems aux Troupes, les plus à portée, de venir à son secours, & je maintiens, si l'on est attaqué par des Troupes-Légeres dont le nombre soit supérieur, & que l'on n'ait de ressource qu'en ses propres forces, que c'est l'unique manœuvre par laquelle, dans le cas d'un ordre précis de tenir ferme, on puisse se garantir d'une défaite totale que l'on auroit pu éviter, ou d'une fuite indispensable qui entraîne toujours après elle la honte & le déshonneur.

M A N I E R E

de rétablir l'Escadron dans son ordre primitif.

uoique la maniere de composer l'Escadron quarré paroisse compliquée, cependant dans l'exécution, elle est de la plus grande facilité; mais celle de rompre le quarré, pour remettre l'Escadron en bataille, est encore plus simple.

Quoi qu'il en soit, aux commandemens:

- 1.) Garde à vous.
- 2.) Sur deux rangs en bataille.
- 3.) Marche.

Le premier rang de la Compagnie de droite, qui forme la demi-face droite du quarré, & le premier rang de celle de gauche par un quart de conversion; le premier à gauche & l'autre à droite, viennent se réunir au premier rang des Compagnies du centre qui ne doivent pas bouger, s'alignent sur elles, & forment, dans un instant, le premier

premier rang de l'Escadron ; dans le même tems le second rang de la Compagnie de droite, & celui de la Compagnie de gauche imitent le mouvement de leur premier rang, tandis que les Cavaliers du second rang des deux Compagnies du centre refont le demi-tour à droite par deux, pour venir ensuite prendre leur emplacement au centre du second rang & remplir le vuide qui s'y trouve.

Pendant le mouvement général de toutes les parties qui composent cet Escadron, les Officiers & les Maréchaux-des-Logis s'introduisent par-derrrière les chevaux, dans les rangs des Cavaliers qui sont prévenus de s'ouvrir à cet effet, pour leur laisser la liberté de se remettre à leur place de bataille.

Après avoir détaillé la maniere de former l'Escadron quarré, dont on a pu voir sur la Planche au trait, A. les mouvemens nécessaires, tant à sa formation, qu'à son développement pour se remettre en bataille, nous allons ramener le Lecteur aux détails des différens Tableaux, qui représentent une Grand-Garde dans les différentes circonstances de son service ; & comme nous avons déjà traité ce qui est relatif à ses devoirs, lorsqu'elle est à son poste de jour, ainsi que la maniere dont elle doit pourvoir à sa sûreté, si elle est attaquée, & qu'elle ait ordre de tenir jusqu'à ce qu'elle soit secourue, nous allons passer maintenant aux moyens dont elle peut se servir dans le cas où, voyant qu'elle perd trop de monde & que le secours tarde trop à arriver, elle n'auroit plus d'autre parti à prendre que celui de la retraite, dont la disposition fait l'objet de la VII. Planche.

(VII. PLANCHE.)

La Grand-Garde en retraite.

L'Officier qui commande, ayant pris la résolution de se retirer, ordonne à la face qui est tournée vers le camp, de partir à toutes jambes, pour aller en arriere occuper la premiere éminence, ou passer le premier ruisseau, ou ravin qui se trouve sur le chemin de sa retraite, & lorsque l'Officier qui la conduit rencontre une position avantageuse, il doit faire aussitôt jeter quelques Cavaliers pied à terre, pour assurer la retraite des trois autres faces, par le feu plus ajusté que ses Cavaliers pourroient faire dans cette position, que s'ils étoient restés à cheval.

A l'égard des trois autres faces, les Cavaliers de celle de droite & ceux de celle de gauche, font les premiers par quatre à gauche, & les autres par quatre à droite, & dans cette position se trouvent former deux petites colonnes qui appuient les flancs de la face qui fait tête à l'ennemi, & tandis qu'elles tirent pour éloigner les Hussards, ainsi que le Tableau le représente, les Cavaliers de cette même premiere face, après avoir fait par quatre demi-tour à droite, se retirent entre les deux petites colonnes dont



il vient d'être question, & après avoir parcouru un court espace, se remettent face en tête par un demi-tour à gauche, & attendent, dans cette position, que les petites colonnes se retirent à leur tour.

De cette manière, qui est la seule praticable en pareille circonstance, de braves gens peuvent faire une retraite honorable ; ce qui, par tel autre moyen que ce pût être, leur deviendroit presque impossible, pour peu que l'ennemi fût entreprenant.

(VIII. PLANCHE.)

La Grand-Garde à son Poste de Nuit.

Cette Planche, qui représente la Grand-Garde à son poste de nuit, renferme à peu près tous les détails relatifs à cet objet.

Premièrement, la même disposition, déjà établie pour le poste de jour, subsiste pour l'établissement des chevaux des Cavaliers, ainsi que pour ceux des Officiers : on peut y voir de plus l'emplacement du feu où les Cavaliers de cette même Grand-Garde sont placés comme ils doivent l'être pour se chauffer, c'est-à-dire, intermédiairement entre le chevalet, où sont placés leurs mousquetons & le feu, par la raison que si le feu étoit établi en arrière de l'emplacement des chevaux, l'ennemi, en s'en approchant, pourroit les tirer au blanc, sans en être aperçu ; au lieu que le feu se trouvant placé entre la Grand-Garde & l'ennemi, cela devient égal pour les deux partis.

On place les armes contre un chevalet, parce que comme il n'est guère possible de faire combattre les Cavaliers à cheval pendant la nuit, & que les Grand-Gardes ont ordinairement leur poste de nuit à portée d'un poste d'Infanterie, les Cavaliers, dans ce cas, deviennent plus utiles à pied qu'ils ne le seroient à cheval.

Cela n'empêche pas qu'il ne reste un petit Corps-de-Garde à cheval, d'où se tire les patrouilles auxquelles on doit donner une certaine enceinte à parcourir, en prescrivant à celui qui les conduit, de s'arrêter de tems en tems, pour écouter, avec la plus grande attention, si quelque bruit d'armes, ou de chevaux entendu dans l'éloignement, n'annonceroit pas que l'ennemi se porteroit sur telle, ou telle direction.

Tous ces détails, qui peuvent, à des Officiers instruits, paroître minutieux, ne sont pourtant rien moins que futiles ; & l'on sera forcé d'en convenir, sur-tout si l'on veut observer que le nombre des gens de guerre, parfaitement au fait de leur besogne, n'est pas le plus considérable, indépendamment de ce qu'un Traité Militaire doit être principalement utile à ceux qui, n'étant pas encore formés, n'en ont que plus de besoin d'acquérir les connoissances, que l'emploi qu'ils occupent semble requérir.

Au reste, c'est toujours à tort qu'un Militaire se récrie sur l'inutilité des détails, puisque, malgré l'immensité des tems qu'il y a qu'on fait la guerre, on n'en est mal-

heureusement pas moins dans le cas d'y voir arriver journellement de ces événemens, qui prouvent que ceux en qui l'on croit devoir mettre le plus sa confiance, n'en font pas moins sujets à faire des fautes.

Car, comme on ne peut soupçonner un Officier-Général de mauvaise intention, & que s'il fait mal la distribution des postes qu'il seroit dans le cas de placer pour la sûreté d'un camp, on doit croire que ce ne peut être que faute d'expérience, par négligence, ou manque de talens. Cependant, comme j'ai vu, ainsi que bien d'autres, un détachement de Hussards ennemis, entrer dans l'intérieur du camp à l'heure de midi, couper les tentes en morceaux, blesser plusieurs hommes, & emmener un assez grand nombre de chevaux, j'imagine que ce fait, arrivé durant la dernière guerre, doit suffire pour prouver qu'on ne fait pas toujours tout ce qu'on devroit faire, ou qu'au moins on ne fait pas toujours tout ce qu'on devroit faire, & si, parce que quelques Militaires seroient en état de prendre des mesures plus justes, que n'a fait l'Officier-Général, de la négligence duquel on vient de parler, on en vouloit conclure que tous les détails précédens seroient superflus, comme les Militaires en général n'ont pourtant pas tous le même degré d'instruction, il me semble qu'il seroit imprudent de dire: Tous ces détails ne m'apprennent rien; donc il auroit fallu les supprimer.

Quoi qu'il en soit, comme nous avons alors pour Chef un Officier-Général du mérite le plus distingué, & le moins capable, peut-être, de faire des fautes de ce genre, on peut conclure de cet événement, que les Généraux habiles font bien malheureux, quand ils ne sont pas secondés par ceux auxquels ils sont forcés de s'en rapporter, pour faire la répartition des postes nécessaires à employer pour la sûreté des Troupes qu'ils ont à leurs ordres.

Enfin, quand on se rappelle que, dans une autre occasion, on a vu des Hussards ennemis, sans avoir été arrêtés nulle part, arriver jusques sur les faisceaux d'une ligne d'Infanterie, & y enlever un Drapeau, sans qu'on ait eu le tems de s'y opposer, on peut juger delà de quelle conséquence il est de se mettre, par sa vigilance, à l'abri de pareils événemens.

OBSERVATIONS SUR LES FOURRAGES.

Après être entré dans les détails de la méthode que je crois qu'on doit suivre pour qu'un corps de Cavalerie qui arrive dans son camp, pût y entrer en ordre; après avoir détaillé de même la manière dont il devroit se préparer pour en sortir? après avoir parlé du service intérieur de la ligne, & avoir ouvert quelques avis que je crois utiles, concernant celui des Grand-Gardes; après avoir indiqué également la nécessité de faire de ces mêmes Grand-Gardes une répartition d'autant plus exacte, que souvent

le salut d'une Armée peut dépendre d'un poste bien, ou mal placé; il semble que c'est le moment où il convient de s'occuper de la partie des fourrages, qui, sans contredit, est une des plus essentielles à traiter, puisque la plus belle Armée, si elle venoit à en manquer quatre jours seulement, pourroit être détruite en quinze, & que quand même, au contraire, elle en auroit en surabondance, ce ne seroit pas encore une raison pour que cet objet, dont on doit convenir qu'on n'a pas jusqu'ici tiré tout le parti désirable, ne fut pas mieux administré à l'avenir; & si l'on n'y fait pas une attention sérieuse, il y a tout à craindre qu'il ne résulte, de la négligence passée en usage parmi nous à cet égard, des effets encore plus fâcheux que ceux que nous en avons éprouvés jusqu'ici; on les aura oubliés, sans doute; mais il n'en est pas moins vrai que le mal qui résulteroit d'une déprédation pareille à celle qui a eu lieu dans les guerres précédentes, sur laquelle j'ai vu les Généraux gémir maintes fois, & à laquelle ils auroient remédié, sans doute, si nos Armées eussent été plus accoutumées à l'obéissance, ne pût, s'il se prolongeait, devenir des plus dangereux, sur-tout les Troupes qui composent aujourd'hui le militaire de l'Europe, s'occupant, ainsi qu'elles le font à l'envi, des différens objets qui peuvent tendre à leur procurer une supériorité décidée sur leurs voisins.

Je suis, peut-être, dans l'erreur à l'égard des vûes militaires que je prête ici aux Nations qui peuvent devenir un jour nos ennemis; mais l'objet dont il est question, me paroît si essentiel, que je ne puis m'empêcher de croire que toutes celles qui s'occupent du soin de former de bonnes Armées, ne négligeront, ni moyens, ni études, ni recherches, pour donner à leurs Officiers-Généraux, ou Officiers particuliers, des moyens aussi sûrs que méthodiques, tant pour que cette partie soit à l'avenir conduite avec toute l'économie qu'elle exige dans tous les tems & dans tous les cas, que pour mettre leurs Officiers à même d'user de toutes les précautions convenables pour pourvoir à la sûreté des Fourrageurs, aussi-bien qu'à celle même des Troupes destinées à les garder.

D'après ces observations, il est à présumer que si nous continuons de nous conduire, comme nous l'avons fait jusqu'ici, relativement à la manière de fourrager, ceux qui auront acquis, sur cet objet, des lumières que nous n'aurions pas même essayé de nous procurer, auront, à un renouvellement de guerre, des avantages incroyables sur nous, toutes les fois sur-tout que ce sera à qui des deux partis pourra le plus long-tems conserver une position avantageuse.

J'ajouterai que ce qui me persuade le plus de l'extrême difficulté d'une besogne dont les détails sont aussi multipliés, c'est que, malgré le soin avec lequel j'ai travaillé à mon instruction personnelle, je suis forcé de convenir que j'ai passé bien des campagnes avant de savoir comment je m'y prendrois, pour ne pas faire crier à l'ineptie, si par hazard je venois à être chargé de la conduite d'un fourrage.

Or, comment un Militaire, tel bon qu'il puisse être, mais qui ne sera devenu Officier-Général que depuis la paix, & qui n'aura peut-être jamais fait un fourrage à portée de l'ennemi pendant la guerre, osera-t-il se flatter de ne pas faire de fautes, tant dans la disposition de sa chaîne, que dans la réunion des Troupes qui la composeroient, pour en former ensuite l'arrière-garde des Fourrageurs, si, à cet égard, il est chargé d'une besogne qu'il n'aura jamais faite?

Il est des cas où, avec du bon sens & le tact juste, on peut suppléer à l'inexpérience; mais ce n'est pas dans cette circonstance: car avec ces mêmes qualités, fussent-elles en outre accompagnées de la plus grande intelligence, un Officier-Général ne se tirera jamais bien de la conduite d'un grand fourrage à faire à portée de l'ennemi, si, dans le nombre de dix-huit à vingt mille hommes, dont il peut être chargé pour cet objet, il n'y a que les Faucheurs & les gens chargés de faire les trouffes, qui soient parfaitement instruits des fonctions qui les regardent.

Je ne veux pas dire par-là que la marche des Troupes destinées à former la chaîne, ni que la conduite des Fourrageurs ne se feront pas en règle; que chaque Officier en particulier ne sera pas capable de bien mener sa Troupe, de la contenir, de la poster, & même de combattre valeureusement avec elle; mais c'est la théorie de la chose en elle-même qui est ignorée, & qui fait que, conséquemment, il ne peut exister, ni ensemble, ni ordre dans aucune des opérations de ce genre. Au reste, si l'on jette les yeux sur le Chapitre qui concerne les fourrageurs, dans l'instruction pour le service de campagne de 1753. page 52. article 331., qui dit: *Lorsque le Brigadier, commandant les Fourrageurs de chaque Brigade, aura permis de les laisser débânder, les petites escortes se &c.* on pourrajuger, puisque, par le mot *se débânder*, l'Ordonnance elle-même semble prescrire le désordre, combien peu jusqu'ici on a connu la règle qu'il est possible d'établir dans la méthode dont on devoit faire fourrager une Armée, & de quelle importance il seroit qu'on travaillât à former un Code, où cette partie fût réduite en préceptes, de même que toutes celles qui peuvent avoir trait au service de campagne.

C'est peut-être trop oser à moi, que d'entreprendre d'en jeter les premiers fondemens; mais lorsque je pense que mes écarts même peuvent contribuer à en éviter de plus grands, cette réflexion suffit pour me déterminer aux plus grands efforts, & quand mes observations ne serviroient qu'à indiquer le but à ceux qui seront en état de fournir les moyens de l'atteindre par des voies plus courtes & plus sûres, j'aurai du moins eû l'avantage de contribuer au bien, & j'aurai en cela rempli l'objet que je me propose.

Si l'on pouvoit dans les Armées n'avoir que des Officiers-Généraux consommés; s'il étoit possible d'obtenir, de la part des Troupes, une obéissance scrupuleuse; si le Général de l'Armée pouvoit éclairer de ses lumières tous les Officiers qu'il est dans le cas d'employer journellement; si ceux-ci ne s'offensoient pas qu'on leur préférât des

gens plus instruits qu'eux pour la conduite des opérations délicates, je ne m'ingérois pas de donner des principes sur un objet tel que celui des fourrages, dont la nécessité se renouvelle en campagne tous les quatre jours, & dont conséquemment l'ordre & le procédé devoient être connus depuis long-tems.

Mais comme, d'une part, on fait que la saine raison qui devoit faire abstraction de toute préférence, lorsqu'il s'agit de nommer les Officiers auxquels la vie & l'honneur des Troupes doivent être confiés, comme étant les plus capables de ménager l'une & de ne pas compromettre l'autre, n'est pas toujours ce qui décide sur le choix des Officiers-Généraux, de l'autre on doit se persuader que comme il est dans l'humanité de s'opposer, autant qu'on le peut, à tout ce qui est contrainte, ce ne peut être qu'avec les précautions les plus sages, les plus grands ménagemens, & conséquemment avec des peines infinies qu'on peut amener les Troupes à cette obéissance stricte, sans laquelle toutefois on ne peut s'attendre qu'à des succès passagers, & toujours, au contraire, à une conduite timide de la part du Chef, parce que comme il ne peut compter sur rien de fixe à l'égard de l'obéissance, il n'osera jamais donner rien au hazard.

On doit favoir aussi que les fonctions d'un Général d'Armée sont trop immenses, pour qu'il puisse vaquer à tous les objets qui exigeroient de sa part des instructions particulières pour tous ceux qu'il est dans le cas d'employer; qu'il ne pourra rien, s'il faut qu'il fasse tout, & que s'il n'est pas aidé complètement par tous ceux qui, en sous-ordre, partagent son autorité, sa position, telle brillante qu'elle soit en apparence, doit, aux personnes sensées, inspirer infiniment plus de pitié que d'envie.

On voit delà combien il est difficile à un Général d'Armée d'arranger le bien de la chose, avec l'exacritude sur laquelle il doit compter, abstraction faite des projets ambitieux, ou déraisonnables qui s'y opposent également.

Si, par exemple, lorsqu'il s'agit d'une opération d'où peut dépendre un succès, ou un échec également décisif, le Général venoit à choisir le meilleur Officier de son Armée pour lui en confier la conduite, & qu'il arrivât que ce fût le tour à marcher d'un homme qui ne seroit pas sans mérite, mais qui n'auroit pourtant pas encore assez d'expérience, cet homme, que la susdite commission auroit dû regarder, persuadé qu'on lui auroit fait injustice en ne la lui donnant pas, au lieu de supporter patiemment & en vrai patriote le choix que le Général auroit cru devoir faire, s'opposeroit sûrement de tout son pouvoir à un arrangement aussi sage, & se plaindroit hautement d'une offense, tandis que réellement on n'auroit rien fait contre lui; mais tout, à la vérité, en faveur des Troupes, en les mettant, de préférence, entre les mains d'un homme plus en état que lui de les conduire.

Cependant si, sur ces entrefaites, le Général, par malheur, ou par le fort des armes, vient à éprouver un échec, la personne en question, toujours animée du desir de venger le prétendu outrage fait à ses talens, profite de la circonstance, tonne, éclate, rallume la cabale, & le Chef respectable d'une légion d'hommes, entre les mains du-

quel on n'a pas craint de commettre le sort de l'Empire, court risque, pour avoir été un homme vertueux, parce qu'il aura eu trop de zèle pour les intérêts de son Maître, & parce qu'il aura compté la vie de ses Soldats pour quelque chose, de se voir sacrifié au foible intérêt personnel d'un simple particulier.

On doit conclure de ceci, que trop d'obstacles s'opposent au bien dans les Armées en général, pour qu'on puisse espérer de voir de sitôt regner dans les nôtres cet ordre, qui seul cependant peut les rendre formidables; mais rien n'empêche au moins qu'on ne nous donne des leçons, ou des exemples vivans sur toutes les parties du service: ce n'est pas qu'on ne doive s'attendre qu'elles déplairont, qu'elles fatigueront & qu'elles ennueront, à coup sûr, le plus grand nombre; mais il se trouvera toujours quelqu'un qui aura le bon esprit d'en profiter, & l'on fait qu'il ne faut quelquefois qu'un homme pour sauver un Empire.

Pourquoi les Généraux célèbres que la France a produits, se font-ils contentés de nous laisser des Mémoires sur les opérations de leurs campagnes, sans nous indiquer la marche qu'il faudroit tenir pour les imiter? Ces vestiges précieux nous retracent, à la vérité, des actions aussi brillantes que glorieuses pour la Nation; mais, en ne nous offrant que le tableau des événemens propres à l'Histoire uniquement, c'est nous confirmer simplement dans l'idée généralement reçue, qu'avec beaucoup de génie on peut faire de grandes choses, mais convenons que ces hommes grands par leurs exploits, l'eussent été encore davantage, si, après avoir vaincu les ennemis de l'État, ils nous eussent indiqué la route qu'il faudroit suivre pour créer de bonnes Armées, pour en bien amalgamer toutes les parties, & pour mettre les Troupes à portée, par leur excellente discipline, de concourir à leur propre conservation dans les tems ordinaires, de même que par leur science elles diminueroient leur destruction dans ces momens décisifs, où il ne faut plus songer qu'à se battre.

C'est de ces leçons, dont nous avons besoin aujourd'hui plus que jamais, puisque nos Troupes sont déjà presque renouvelées, & que lorsque la guerre recommencera, il ne doit se trouver qu'un très-petit nombre d'hommes qui puissent être employés dans le même grade qu'ils occupoient avant la paix dernière, & que par conséquent peu de Militaires pourront se flatter d'être supérieurs dans les fonctions de leurs emplois respectifs. Or, puisque ce préalable seroit indispensable, pour que le service pût se faire couramment dans toutes les parties, & que de cet accord seul peuvent dépendre les succès, je ne puis m'empêcher de répéter que les camps de paix sont indispensables, & qu'un Code où toutes les branches du service seroient développées, le devient chaque jour encore plus.

Mais, en attendant que ce travail important puisse être approfondi & rédigé, je vais toujours, à l'égard des fourrages, développer mes idées, relativement à l'ordre

que je crois aussi utile à faire suivre dans les différens cas, que possible à obtenir de la part des divers Corps qui composent une Armée.

Je distinguerai, en conséquence, les fourrages au verd d'avec ceux que l'on fait au sec dans l'arrière-saison.

Je parlerai de la reconnoissance qu'on doit faire des premiers, pour n'embrasser, ni trop, ni trop peu de terrain avec les Troupes destinées à en former la chaîne.

J'entrerais ensuite dans les détails de la disposition générale, d'après laquelle les Fourrageurs doivent conformer leur opération; après quoi je donnerai un exemple figuré de la maniere dont on peut disposer la chaîne d'un fourrage; objet toutefois sur lequel on ne peut donner qu'un aperçu, puisque le terrain & les circonstances à la guerre, sont dans le cas de varier à l'infini.

J'entrerais ensuite dans les détails nécessaires pour opérer la réunion de tous les détachemens qui auroient été employés pour former la chaîne du fourrage.

Et enfin je proposerai les moyens de faire la disposition d'une retraite, composée de ces mêmes détachemens, dans l'objet de se défendre contre un corps de Troupes-Légères ennemies, censées devoir être supérieures en nombre à celles qu'on auroit à leur opposer.

M A N I E R E

de faire la Reconnoissance & la Disposition d'un fourrage au verd.

Lorsqu'on est chargé de la conduite d'un fourrage général, avant tout, il est nécessaire de savoir le nombre de chevaux qu'il y a à faire subsister dans l'Armée, & ce que chaque Corps en particulier doit en envoyer au fourrage; je vais, en conséquence, donner ici l'aperçu de la quantité de chevaux que peut porter une Armée de soixante-dix à soixante-douze mille hommes.

DÉTAIL

D É T A I L

de la Composition d'une Armée de soixante-douze mille hommes, dont l'objet est de savoir combien elle peut entraîner de chevaux à sa suite.

Infanterie.	Bataillons	60 à 800 hommes chacun	—	48000
Cavalerie.	Escadrons	100 à 160 Maîtres chacun	—	16000
Artillerie.	Pieces	80 Canonniers pour les servir	—	2600
Troupes - Légères.	Fusiliers	- - - - -	3000	5400
	Dragons	- - - - -	2400	
TOTAL:				72000
<i>Détail de la quantité de chevaux que l'Infanterie doit entraîner à sa suite.</i>				
Par Bataillon.	ci	Neuf Capitaines, à quatre chevaux chacun,	92	5520
		Neuf Lieutenants, à trois chevaux chacun,		
		Neuf Sous-Lieutenants, <i>idem</i>		
		Un Porte-Drapeau, à deux chevaux, ci		
		Fait, pour un Régiment de deux Bataillons, Et pour les trente Régimens à deux Bataillons		
<i>Pour l'État-Major de chaque Régiment.</i>				
Artillerie de Régimens.	ci	Un Colonel	47	7530
		Un Lieutenant-Colonel		
		Un Major		
		Deux Aides-Majors, quatre chevaux chacun		
		Deux Sous-Aides-Majors, trois chevaux chacun		
		Un Aumônier		
		Un Chirurgien-Major		
		Fait, pour les trente Régimens		
		Quatre pieces par Régiment, à trois chevaux chacune, ci		
		Fait, pour les trente Régimens		
Deux Vivandiers par Régiment, à quatre chevaux chacun	8	240		
Fait, pour les trente Régimens		240		

De l'autre part: 7530

Détail de la quantité de chevaux qu'un corps de Cavalerie, composé de cent Escadrons, doit entraîner à sa suite.			
	Cent Escadrons, à cent soixante chevaux chacun	—	16000
Par Escadron,	Quatre Capitaines, à huit chevaux chacun, ci 32	66	—
	Quatre Lieutenants, à quatre chevaux chacun, ci 16		
	Quatre Sous-Lieutenants, à quatre chevaux chacun, ci 16		
	Un Porte-Étendard, à deux chevaux 2		
	Fait, pour un Régiment de cinq Escadrons	330	6600
	Et pour les vingt Régimens à cinq Escadrons	—	
<i>Pour l'État-Major de chaque Régiment.</i>			
	Un Colonel - - - - - 16	61	8060
	Un Lieutenant-Colonel - - - - - 10		
	Un Major - - - - - 8		
	Cinq Aides-Majors, cinq chevaux chacun 25		
	Aumônier - - - - - 1		
	Chirurgien-Major - - - - - 1	1220	
	Fait, pour les vingt Régimens à cinq Escadrons Vivandiers trois par Régiment, à quatre chevaux chacun, ci 12		
	Fait, pour les vingt Régimens - - - - -	240	
	Pieces, quatre-vingt, à raison de huit chevaux par piece - - - - -	640	
	Pour cent soixante chariots, à la suite de l'Artillerie, attelés de quatre chevaux chacun - - - - -	640	
Artillerie du parc.	Pour les Officiers du Corps d'Artillerie, à raison de trois Bataillons, de même que pour l'Infanterie - - - - -	—	2016
	Pour supplément, en cas qu'il fût nécessaire - - - - -	—	324
	Pour trois Vivandiers, à quatre chevaux chacun - - - - -	—	400
		—	12
			33606

Ci - contre: - - - - - 33606

<i>Officiers-Généraux de la ligne.</i>	
Douze Lieutenants-Généraux d'Infanterie, à raison de quarante chevaux chacun	480
Douze Lieutenants-Généraux de Cavalerie, <i>idem</i>	480
Quarante-huit Maréchaux de Camp pour les deux armes, à raison de vingt-quatre chevaux chacun	1152
Aides-de-Camp, deux à chaque Lieutenant-Général: total quarante-huit, à six chevaux chacun	288
Aides-de-Camp des Maréchaux-de-Camp, à six chevaux chacun	288
<i>États-Majors.</i>	
Pour l'Infanterie, douze Aides-Maréchaux-des-Logis, à huit chevaux chacun	96
Pour la Cavalerie, douze, <i>idem</i>	96
Pour les deux Chefs de ces deux différens États-Majors, à quarante chevaux chacun	80
<i>État-Major de l'Armée.</i>	
Maréchal-Général-des-Logis de l'Armée	48
Pour douze Aides-Maréchaux-des-Logis de l'Armée, à raison de huit chevaux chacun	96
Pour le Général de l'Armée	120
Pour trois Princes du Sang, à raison de deux cents chacun	600
Aides-de-Camp, trente-six, tant pour le Général de l'Armée, que pour les Princes, à raison de huit chevaux chacun	288
A quoi ajoutez, l'Hôpital ambulans & pour le service de police, ou comestible de l'Armée, tel que la Prévôté, les Vivandiers, Traiteurs du quartier-général &c.	—
Total des chevaux d'une Armée de soixante-douze mille hommes	39722



On ne fait pas ici mention des chevaux des vivres, parce que la manière de fourrager de cette partie, n'est pas la même en campagne que celle du reste de l'Armée: l'on ne prétend pas, toutefois, que ce calcul doive être suivi dans toutes les parties; on le donne simplement comme un aperçu du nombre vraisemblable des chevaux qu'une Armée de soixante-douze mille hommes peut entraîner après elle.

Quoi qu'il en soit, toutes les fois qu'un fourrage général sera indiqué, en supposant que, par le rapport des différens États-Majors, on dût compter sur dix-huit à vingt mille Fourrageurs, cet état devoit être remis de grand matin, dès la veille, à l'Officier-Général, chargé de faire la reconnoissance du fourrage, afin qu'il pût avoir le tems

- 1.) D'aller reconnoître le local.
- 2.) Celui de former son plan pour la disposition des Troupes, destinées à en garder l'enceinte.
- 3.) Celui de faire l'estimation du terrain, relativement au nombre de toises quadrées, nécessaires pour produire une trouffe, en distinguant la nature des grains, les terres plus, ou moins productives, ainsi que les espaces qui n'auroient pas étéensemencés.
- 4.) Celui de reconnoître l'emplacement où il pourroit mettre le plus à portée des champs destinés à être fourragés, chaque Corps en dépôt, en attendant le moment d'y entrer pour y mettre la faux.
- 5.) Celui de faire jalonner le terrain que chaque Corps, en raison de la quantité de trouffes dont il auroit besoin, devoit avoir à sa disposition.
- 6.) Celui de faire reconnoître les débouchés, ainsi que les chemins par lesquels les colonnes des Fourrageurs devoient arriver sur les emplacements qui leur auroient été destinés.

Par ces différens détails, on peut juger de l'immensité des précautions à prendre, pour qu'aucun de ces objets ne soit négligé, & combien il auroit été avantageux que les Généraux habiles, que nous avons eus successivement, nous eussent laissé, à cet égard, des leçons que nous pussions suivre.

Ce sujet eût été d'autant plus digne de leur attention, que sûrement ils ont vu faire des fautes; que ces fautes ont eu des suites; qu'ils ont dû en être embarrassés, & que comme on n'a pas toujours des TURENNE, ou des CONDE pour les réparer, une faute devant ordinairement en entraîner une autre; à force d'en faire & de multiplier les échecs, l'Armée se consume, & l'État se trouve insensiblement à deux doigts de sa perte.

Quant à moi, comme cette partie me paroît infiniment délicate à traiter, je n'ai d'autre prétention que celle de faire connoître la conséquence dont il seroit qu'elle fût mise au rang des objets essentiels dont le Gouvernement dût s'occuper, afin que s'il est reconnu qu'elle ne puisse être approfondie, de manière à ce que tous les cas soient prévus, elle soit du moins traitée par approximation, de façon à donner au Militaire

les moyens de se rapprocher le plus qu'il est possible de la meilleure méthode à suivre en pareil cas.

Je dis par approximation, parce que je fais qu'un principe unique ne peut être mis en usage également dans toutes les circonstances, sur-tout en ce qui regarde les fourrages, puisque les calculs ne peuvent jamais être les mêmes, attendu qu'ils doivent varier en raison des quantités, à cause également de la différence des terrains à garder, de leur étendue, du plus, ou moins d'éloignement de l'Armée, de la distance où l'on est de l'ennemi, de l'espèce de Troupes auxquelles on peut avoir affaire, du plus, ou moins de détachemens qu'on auroit à lui opposer, & du nombre plus, ou moins considérable de Fourrageurs qu'on auroit à conduire, à pourvoir, à garder & à ramener au camp.

Mais le nombre de ces détails, qui, sans doute, a été cause que les plus grands Militaires ne les ont traités, par écrit, que superficiellement, ne doit pas empêcher, ce me semble, qu'on ne s'en occupe de nos jours, puisque même, d'un travail imparfait sur ce sujet, il ne pourroit en résulter qu'un très-grand bien pour le service du Roi, pour les Généraux d'Armée, pour l'Officier particulier, & en général pour les pays qui sont dans le cas affligeant de voir employer pour la pâture des chevaux, ce qui ordinairement est uniquement consacré à la vie des hommes.

Mais pour en revenir aux détails successifs dans lesquels doit entrer l'Officier chargé de la conduite d'un grand fourrage, la reconnoissance du local étant son premier objet, nous le supposons instruit dès la veille, vers les six heures du matin, du lieu ou le Général en chef a décidé que l'Armée fourrageroit le lendemain; lequel terrain fera aussi supposé être à la distance d'une lieue du flanc droit de la ligne, & l'Officier-Général rendu de sa personne, aussi dès la veille, vers les huit heures du matin, sur l'emplacement du fourrage avec des Officiers de tous les États-Majors de l'Armée, partie de ceux de tous les autres Corps, & même des Marqueurs, ou Waguemestres pour reconnoître les emplacements destinés à faire fourrager les équipages du quartier-général, & ceux des Officiers-Généraux qui y seroient attachés, en y comprenant aussi les Fourriers de la Maison du Roi & de la Gendarmerie, en cas que ces Corps se trouvasent à l'Armée.

Ces préalables remplis, l'article principal sur lequel doivent porter les calculs de l'Officier-Général, seroit de savoir précisément quelle étendue pourroit avoir la plaine qu'il devoit fourrager, & si les distances n'en étoient pas connues, désigner son enceinte, depuis tel point, jusqu'à tel autre, & donner ce terrain à espacer à des Officiers accoutumés à le mesurer au trot, ou au galop de leurs chevaux, ainsi qu'il y en a de capables de le faire, ou, du moins, qu'il devoit y en avoir; donner cette commission à des Officiers intelligens, leur recommander d'embrasser les quatre faces d'un carré d'une demi-lieue, & de s'en revenir par leurs mêmes voies pour s'assurer d'autant plus de la justesse de leur première appréciation, relativement au terrain qu'ils

auroient parcouru , & en attendant leur retour, le Général emploieroit toujours les Fourriers & Waguemestres à marquer, d'après le plan de répartition dont on verra le détail ci-après de cent vingt-cinq en cent vingt-cinq toises, le terrain du fourrage qu'il se proposeroit de concéder à chaque Corps, & dont, pour ne pas perdre de tems, il feroit sur le champ la distribution aux Officiers-Majors, qui en feroient aussi-tôt jalonner les espaces, ainsi qu'il sera dit ci-après.

Toutefois en supposant que pour la totalité des Fourrageurs il fallût environ vingt mille trouffes, & que pour chaque trouffe il fallût, en froment, vingt toises quarrées de surface ; évaluation cependant qui ne peut être qu'approximative, puisqu'elle dépend du plus, ou moins de hauteur de la paille, ainsi que de l'épaisseur des tiges du grain ; en supposant, dis-je, qu'il ne fallût que le produit de vingt toises quarrées de surface pour former une trouffe, & que l'enceinte du fourrage dût être d'une demi-lieue en quarré, la lieue estimée à deux mille cinq cents toises, le résultat en seroit d'un million cinq cents soixante-deux mille cinq cents toises de surface, qui, à raison de vingt toises par trouffe, en produiroit soixante-dix-huit mille cent vingt-cinq ; ce qui excéderoit de plus de cinquante-huit mille cent vingt-cinq trouffes, le nombre réel dont on auroit besoin. Mais comme le calcul qu'on vient de faire, porte sur des trouffes faites entièrement avec du froment, qui est celui de tous les grains qui foisonne le plus, quoique pourtant le seigle en approche beaucoup en quantité, à cause qu'il prend en hauteur, ce que l'autre a communément de plus en épaisseur, il n'en résulteroit pas moins, que si, à cause de menus grains, tels que l'avoine, l'orge, les lentilles, la vesce, ou la luzerne, qui peuvent se rencontrer, on en évaluoit le déchet, comparativement avec le produit du froment, à un tiers de perte, dans ce cas, en estimant qu'au lieu de vingt toises de surface, il en fallût trente pour faire une trouffe, malgré cela on trouveroit encore de quoi en faire quarante-huit mille cent vingt-cinq, au-delà de ce qu'on pourroit en emporter.

Or, le produit de la surface d'un terrain d'une demi-lieue en quarré, couvert de grains, étant donc reconnu plus que suffisant pour y faire fourrager vingt mille chevaux, il ne s'agit plus que de détailler la manière dont je pense que l'Officier-Général doit procéder, pour en faire jalonner les espaces, afin que la répartition en soit égale ; mais comme cette opération exige encore des détails préliminaires, il faut bien les donner, avant d'aller plus avant.

Les Régimens supposés de cinq Escadrons, ce qui est toujours la composition que je leur désirerois, produiroient vingt Compagnies ; chaque Compagnie de quarante hommes, ayant six chambrées, & chaque chambrée envoyant trois hommes au fourrage, produiroient, en Cavaliers, trois cents soixante Fourrageurs, non compris les Valets des Officiers & les Vivandiers, estimés, par Régiment, à deux cents quatre, qui exigeroient, pour ces cinq cents soixante-quatre Fourrageurs, un emplacement de cent

vingt-cinq toises de front, pour pouvoir fourrager à leur aise, commencer & finir leur operation.

De cette sorte, l'Officier-Général pourroit faire espacer en même-tems, sur les deux faces opposées, le terrain de l'enceinte par cent vingt-cinq toises, & pour que chacun pût aisément retrouver son emplacement, il y feroit planter, non des jalons, qui pouvant être apperçus de loin par les Payfans, pourroient aussi de méchanceté être arrachés par eux; mais en place de jalons, des piquets de deux à trois pieds de haut, où l'on pourroit ajuster de petites plaques de fer-blanc, sur lesquelles seroit le nom du Régiment. Ce n'est pas qu'on dût, en effet, appréhender une pareille incartade de la part des Payfans, puisque l'objet de cette démarcation devant empêcher le gaspillage de leur propre subsistance, tourneroit, pour ainsi dire, encore plus à l'avantage de ces malheureux Cultivateurs, qu'à celui de l'Armée; mais si cela arrivoit, il seroit aisé d'y apporter un prompt remede, en leur déclarant qu'une autre fois si l'on trouvoit les piquets arrachés, on les feroit garder par les Habitans, même des Villages les plus voisins; qu'ils en seroient responsables, ou qu'on les enverroit piller en regle; ce qui suffiroit vraisemblablement pour qu'on dût s'attendre qu'ils veilleroient de près à leur conservation.

Et comme il seroit très-intéressant que ces piquets restassent intactes, afin d'ôter tout prétexte aux Payfans, si l'on en trouvoit d'arrachés, de dire que, malgré leurs soins, n'étant pas assez nombreux pour les garder, ils n'ont pu voir ce qui se passoit à une certaine distance d'eux; comme il n'y auroit à craindre, pour le dérangement de ces piquets, que pendant la nuit, alors quelques petits détachemens de vingt hommes à cheval, placés aux angles du quarré de la demi-lieue, commandés chacun par un Lieutenant, ou par un Maréchal-des-Logis, suffiroient pour envoyer continuellement des patrouilles de deux, ou trois hommes sur les quatre faces; ce qui, en supposant que chaque patrouille se renouvelât deux fois dans la nuit, en produiroit vingt, qui auroient eu chacune une lieue à faire, en deux fois, dans cet espace de tems.

Quoi qu'il en soit, comme il seroit aisé de trouver les moyens d'empêcher qu'on n'enlevât les piquets en question; on les suppose placés aux distances convenues, de maniere à pouvoir compter qu'on les retrouveroit existans le lendemain matin; d'après quoi le Général, en même-tems que tous les Officiers-Majors & leurs Aides auroient espacé leur terrain, & qu'il auroit reconnu lui-même tous les postes où il devoit placer sa chaîne, soit qu'elle dût être défensive, ou simplement environnante, rassembleroit alors tous les gens détachés à sa suite, & reviendroit au camp par un chemin différent de celui par lequel il seroit venu le matin, afin de s'assurer d'autant plus, par lui-même, de la possibilité d'amener le lendemain tous les Fourrageurs sur deux, ou sur un plus grand nombre de colonnes.

Si l'enceinte reconnue est quarrée, & que chaque face soit de douze cents cinquante toises de prolongement, en espaçant cette distance par cent vingt-cinq toises,

ce qui est plus que suffisant pour mettre en action cent vingt Faucheurs de front, puisque chacun d'eux, par le demi-cercle qu'il décrit en fauchant, n'embrace avec sa faux qu'environ six pieds, on verra qu'en calculant sur cent vingt-cinq toises d'étendue pour cinq cents soixante quatre chevaux, que chaque cinq Escadrons doivent amener au fourrage, & sur cent vingt faux pour cent vingt-quatre toises, il doit rester en grains sur pied un espace au moins d'une toise d'un Régiment à un autre; ce qui suffit pour la démarcation des terrains respectifs, & conséquemment pour empêcher la confusion.

Au reste, avec six fiches par Régiment qui seroient apportées par trois Fourriers, ou trois Brigadiers du premier, ainsi que du cinquième Escadron, & plantées par eux sur chaque flanc de dix toises en dix toises, en partant du bord de l'enceinte pour se porter en avant dans l'intérieur du fourrage, on pourroit s'assurer de pousser cet alignement sur la même perpendiculaire aussi loin que cela deviendroit nécessaire, jusqu'à ce que chaque Corps eût pu se procurer la quantité de fourrage dont il auroit besoin; ce qui, de cette manière, pourroit se faire sans courir le risque d'anticiper les uns sur les autres, puisqu'en supposant que les Faucheurs, mis en ligne sur les quatre faces de la manière dont je l'établirai ci-après, eussent besoin de s'enfoncer fort avant dans l'intérieur du fourrage, chaque ligne pourroit se porter en avant d'elle, sans avoir à craindre que l'extrémité de leurs ailes respectives pussent se rencontrer au moins l'espace de soixante-dix toises au-delà des limites de cent toises, reconnues suffisantes pour que chaque Corps pût trouver la quantité de trouffes qui lui seroit nécessaire, tandis que par un calcul aisé à faire, & qu'on ne laissera pas échapper, il est prouvé que s'il y a des grains sur toute l'étendue du front de chaque face du carré, les Faucheurs marchant en ligne droite devant eux, si l'on a soin de leur faire abattre toutes les espèces de grains indistinctement qu'ils rencontrent, doivent, au bout de cent cinquante toises, avoir rempli leur tâche, & trouvé même plus que leur compte, puisqu'il leur reste encore vingt à vingt-trois toises de profondeur avant de rencontrer les Faucheurs d'une des faces de droite, ou de gauche.

Je ne fais si je m'aveugle sur la possibilité de mettre en exécution la méthode que je propose; mais si j'en étois chargé, & que ce fût par les ordres d'un Général, qui seroit aussi craint que respecté, je croirois ne rien risquer, en lui répondant que je viendrois à bout, sur cela, d'exécuter ses ordres à la lettre.

Il est certain que si parce que nos Troupes, & peut-être aussi celles des autres Puissances, ont fourragé jusqu'ici, sans aucun ordre, on en infère qu'il est impossible d'obtenir des Officiers de se faire obéir en pareille circonstance, & qu'en conséquence on aime mieux perpétuer la dévastation habituelle, que de souffrir un assujettissement momentané, d'où il résulteroit des avantages infinis; alors il faut plaindre les erreurs du siècle, & espérer, pour sa propre consolation, que comme ce qu'on propose est le bien, & que ceux qui y sont attachés, le feront de telle main qu'il leur soit offert; il

se trouvera, peut-être, un jour quelqu'un qui aura le crédit & le bon esprit de faire suivre cet établissement.

En attendant, si le même gaspillage subsiste, il en resultera de nouveau à la première guerre, qu'au lieu de trois semaines que l'Armée auroit pu subsister dans son camp, il faudra que le Général s'arrange pour en partir au bout de huit jours, malgré l'utilité dont le séjour d'une, ou de deux semaines de plus, auroit pu être pour le succès des opérations ultérieures de la campagne.

Et quand on pense que le moindre inconvénient que la déprédation en question puisse entraîner, est de mettre l'Armée dans la dure nécessité d'aller une autre fois chercher, peut-être, le fourrage à quatre, ou cinq lieues; qu'en raison de l'éloignement dont peuvent être les secours, il faut une plus grande quantité de Troupes pour couvrir la marche des Fourrageurs, ainsi que pour assurer la tranquillité de leur opération. J'avoue que je ne conçois pas comment tout le Militaire ne se réuniroit pas pour approuver ma proposition, ou, ce qui seroit encore mieux, pour chercher des moyens plus faciles que ceux que je propose, quoique je les maintienne praticables, & que de plus je sois autorisé à les croire bons, puisque jusqu'ici il n'y en a pas eu de meilleurs.

Mais comme dans le nombre de mes Lecteurs, il s'en trouvera vraisemblablement qui ne se persuaderont qu'avec peine, qu'il soit possible qu'avant moi d'autres n'aient pas proposé l'équivalent des mêmes dispositions, & que ce n'est que leur difficulté apparente, qui en a empêché l'exécution, j'appelle de cette objection frivole, aux personnes impartiales, & je leur demande ce que devrait penser un homme raisonnable, qui, n'ayant jamais entendu parler de notre manière ordinaire de fourrager, se trouveroit à portée d'en juger par lui-même, & si, au moment de lâcher les Fourrageurs, on lui disoit: Vous voyez cette plaine couverte d'une récolte immense; nous avons besoin des fruits qu'elle renferme; voilà vingt mille chevaux destinés à enlever tout ce que vous voyez de grains dans l'enceinte qu'environnent ces Troupes à cheval, que vous pouvez appercevoir dans l'éloignement; n'est-il pas à présumer que cet homme, pour peu qu'il se fût jamais donné la peine de faire quelques combinaisons, répondroit: Quoi! vous prétendez que vingt mille chevaux enleveront tout le grain que j'apperois dans cette plaine? Vous vous méprenez sans doute; car, selon moi, soixante mille & plus, ne suffiroient pas. Oh! diroit-on, c'est que vous ne connoissez pas nos usages; mais prenez patience; nous allons vous prouver que tout ce grain nous est nécessaire, & que peut-être même il ne nous suffira pas; ce dont il conviendrait, sans doute, après avoir vu partir ces vingt mille chevaux, poussés à outrance par leurs Cavaliers tout au travers des bleds, & en fouler aux pieds plus des trois quarts, avant que d'avoir seulement songé à en couper un épi. Mais comme le spectateur supposé entreverroit sûrement la possibilité d'apporter remède à un pareil abus, qui ne peut avoir d'autre avantage que celui de faire le mal, pour le seul plaisir de le faire, il est vraisemblable que s'il ne s'étonnoit

pas qu'on ne l'eût pas encore trouvé, il s'en iroit au moins convaincu, qu'il feroit possible d'en diminuer les plus grands inconvéniens.

Pour moi, qui suis pénétré de cette vérité, quoique je sache que j'aurai à combattre contre l'ancienneté de cet usage, contre le sentiment de ceux qui ne font pas cas des nouveautés, & contre celui de ceux qui s'opposent à tout ce qui est assujettissement, tel raisonnable qu'il puisse être, comme en proposant des moyens pour empêcher la déprédation, je suis sûr de travailler non-seulement pour le bien de nos Armées, mais encore pour celui de l'humanité: la crainte de me tromper dans mes calculs, & même de passer pour un visionnaire, ne m'empêchera pas de continuer des détails qui ne peuvent paroître qu'intéressans, sur-tout aux âmes compatissantes, puisqu'ils tendent à conserver aux peuples malheureux, que la guerre foule & écrase de tous côtés, de misérables restes des récoltes qu'ils auroient semées à la sueur de leur front, & qu'ils auroient la douleur de voir fouler aux pieds des chevaux d'une troupe d'hommes, comme eux, qui ne peuvent en retirer d'autre fruit que celui de laisser après eux l'horreur & la désolation.

Si je voulois faire ici le tableau des suites funestes qu'entraînent des champs ainsi dévastés, j'aurois de quoi en faire un qui seroit effrayant; mais comme cela m'écarteroit trop de mon sujet, je dirai seulement, que ce que j'ai été à même de voir plus d'une fois, sur-tout en Bohême, m'a pénétré jusqu'au fond de l'âme, & comme ami de l'humanité, je conviens que si je n'ai pas le plaisir de voir suivre, à un renouvellement de guerre, la méthode que je propose, je n'en jouis pas moins d'avance de la satisfaction d'espérer, que, comme on attache aux préceptes une forte de mérite, en raison de leur ancienneté, ceux que j'aurai laissés sur le sujet en question, feront un jour l'effet que je crois pouvoir en attendre.

Mais pour en revenir aux moyens d'empêcher la déprédation ordinaire dans la manière dont nous avons fourragé jusqu'ici, on se rappellera, qu'en supposant que vingt mille chevaux eussent à fourrager une demi-lieue de surface en quarré, j'ai dit & je crois prouvé, qu'en mettant les Fourrageurs de chaque Régiment en bataille sur trois rangs, faisant front vers l'intérieur de l'enceinte du fourrage, en déterminant un front de cent vingt-cinq toises par Régiment, & en employant cent vingt Faucheurs à la fois sur ce même front, il doit se trouver une toise d'intervalle entre chacun desdits Régimens; ce qui suffiroit, pour que les Fourrageurs des uns, ne pussent se mêler avec ceux des autres, si l'on recommande de laisser sur pied le peu de grain qui se trouveroit enclavé dans l'alignement perpendiculaire des fiches que chaque Régiment doit planter sur ses flancs, pour marquer les limites de leur fourrage.

Dans cet ordre, en supposant cinq mille six cents quarante chevaux, destinés, d'après mon plan, à s'étendre sur deux des faces du quarré, & quatre mille cent quarante au plus sur chacune des deux autres faces, ainsi qu'on peut le vérifier sur la Planche au trait No. B., on commenceroit par faire mettre pied à terre à chaque Régiment

à mesure qu'il arriveroit; ensuite de quoi on feroit attacher les chevaux les uns aux autres, en suivant la méthode des Dragons, lorsqu'ils ont à mettre pied à terre, pour se porter à l'appui de l'Infanterie, ou à quelque attaque particulière: delà on appelleroit les Fourriers, pour planter les fiches dans l'ordre qui a déjà été dit, en observant, à mesure que les Faucheurs seroient dans le cas de se porter en avant, de relever la première fiche plantée, pour la remettre, à la même distance, en avant de la troisième, qui l'auroit été la dernière, afin de maintenir toujours l'alignement perpendiculaire des cent vingt-cinq toises de terrain concédées à chaque Régiment.

Ces préalables remplis, les Officiers-Majors appelleroient les Faucheurs en avant; on les placeroit en ligne à la distance nécessaire les uns des autres, pour que, sans s'embarasser réciproquement, ils pussent mettre à bas, sans rien laisser sur pied, tout le fourrage, de telle espèce qu'il fût, qui pourroit se rencontrer devant eux.

Mais, dira-t-on, si ma Compagnie, ou mon équipage se trouve placé devant un champ d'avoine, d'orge, ou de seigle, comme cette nourriture est moins bonne que le froment, par cet arrangement, je n'aurai donc jamais le fourrage qui me conviendrait le mieux? A cela je répondrai, si d'autres préfèrent la vesce, ou les lentilles, qui, en effet, sont l'espèce de fourrages que les chevaux aiment le mieux, & qui leur profitent le plus, il sera donc permis, d'après votre objection, à tous ceux qui en chercheront, de traverser tout le fourrage de droite & de gauche, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré ce qu'ils cherchent. Mais je demande si, d'après une proposition aussi peu réfléchie, il faudra, pour la satisfaction de quelques particuliers, esclaves de leurs chevaux, ou de quelques Palefreniers du quartier-général, courir les risques d'affamer l'Armée, ou celui de la mettre dans la nécessité de quitter une position d'où elle commande à l'ennemi, pour en aller prendre une où elle lui seroit soumise, & cela parce qu'elle ne pourroit plus subsister dans la première, à cause que tous les environs en auroient été dévastés.

Or, si cette observation est raisonnable, il faut en conclure que chacun doit se contenter de ce que le hazard lui procure, parce qu'il est probable qu'au fourrage d'ensuite, il en arrivera autrement, & que dans le cours ordinaire des choses, chacun doit, à cet égard, éprouver, à peu près, le même sort.

D'après cela, aussi-tôt que les Faucheurs auroient abattu tout le grain qui se trouveroit entre la première & la seconde fiche, on appelleroit les hommes destinés à rassembler les grains qui viendroient d'être coupés, ou à relever ceux des Faucheurs qui se trouveroient fatigués, & à mesure que la ligne des Faucheurs gagneroit du terrain en avant, suivie en seconde ligne par les ramasseurs, on feroit entrer à leur suite, pour faire les trouffes, les anciens Cavaliers qui s'entendent mieux que les nouveaux à cette sorte d'opération, & qui, pour cette raison, seroient destinés à ce service.

Après quoi, les trouffes étant faites, tous les Cavaliers se réuniroient pour aller chercher leurs chevaux, & après les avoir chargés, chaque Régiment pourroit s'en retourner au camp.

Or, comme d'anciens Cavaliers, accoutumés à fourrager, peuvent avoir achevé leur besogne en moins de trois quarts d'heure, en estimant qu'il leur fallût le double de tems pour consommer leur opération, on seroit toujours assuré que les Fourrageurs, arrivés à huit heures du matin, pourroient être pourvus & partis avant midi.

Maintenant nous allons entrer dans la combinaison des calculs, nécessaires pour estimer le terrain que cent vingt Faucheurs doivent gagner en avant de leur front, pour mettre à bas assez de grains pour produire les cinq cents soixante-quatre trouffes qui sont nécessaires par Régiment, & apprécier en conséquence ce qu'il doit en rester sur pied, sur la surface du carré qui reste intact dans la première enceinte donnée d'une demi-lieue sur chaque face en carré; après quoi nous aviserons aux moyens convenables pour que les Corps qui n'auroient pû être employés des premiers à faire leur fourrage particulier, pussent l'être à leur tour, en se plaçant sur les mêmes directions & en occupant les mêmes espaces.

En premier lieu, pour ne pas perdre une minute, & pour que tous les momens fussent employés à quelques objets utiles, en supposant qu'il y eût cinq mille six cents quarante chevaux en dépôt sur deux des faces, & quatre mille cent quarante seulement sur chacune des deux autres des douze cents cinquante toises que produit la demi-lieue carrée, & que sur les quatre côtés également, il n'y eût que les deux tiers des Fourrageurs qui y seroient placés, qui pussent entamer leur opération, il seroit permis aux Cavaliers, ou Valets, qui seroient forcés d'attendre leur tour, d'aller au plus près, avec des faucilles, couper une brassée de fourrage, que chacun d'eux rapporteroit & feroit manger à son cheval, en attendant que les Faucheurs de la première ligne eussent mis à bas tout le fourrage dont ils auroient besoin.

Alors, comme ces mêmes Faucheurs, qui auroient rempli leur tâche, pourroient abandonner à d'autres le fourrage qui resteroit sur pied en avant d'eux, on pourroit aussi-tôt faire entrer dans l'intérieur, ceux des Escadrons dont les Faucheurs n'auroient pu être employés; ce qui pourroit se faire sans la moindre confusion, puisque tout le grain fauché par les premiers, auroit été mis en monceaux par les Ramasseurs, dont ils doivent être suivis, & que si l'on suit la progression qu'on a déjà indiquée, il doit même y avoir une grande quantité de trouffes achevées. Ainsi, en suivant de même l'ordre convenu pour le transplantement des fiches, cette nouvelle ligne de Faucheurs ne sauroit nuire à la première, qui auroit tout son terrain à elle, ni même l'embarrasser, puisque les Fourrageurs en second auroient à se porter au-delà des limites que les premiers se seroient faites, lesquelles seroient marquées par l'ordre qu'on pourroit mettre dans l'arrangement des tas les plus avancés; ce qui contribueroit encore au déblai des trouffes de cette première ligne.

En adoptant cette manière de procéder, il s'ensuit que dans un terrain, dont la surface seroit couverte de seigle, ou de froment, & dont l'étendue du front seroit de cent vingt-cinq toises pour chaque Régiment, les cent vingt Faucheurs, en se portant en avant dans l'intérieur du fourrage, après y avoir pénétré environ cent toises, devroient déjà avoir le nombre de cinq cents soixante-quatre trouffes qui leur seroit nécessaire.

Mais si, par hazard, des terres peu productives, ou non ensemencées, se rencontrent en avant d'une partie de la ligne des Fourrageurs, l'ordre une fois établi dans la manière de procéder à l'enlèvement des fourrages, il seroit aisé de trouver le moyen d'en procurer un supplément convenable à ceux qui éprouveroient ce léger accident, puisqu'on seroit toujours sûr de trouver en avant de soi plus de fourrage, qu'il ne seroit possible d'en emporter.

Par cet arrangement, hors le petit espace en grains qu'on a dit qu'il falloit laisser subsister sur les flancs de la ligne des Faucheurs de chaque Régiment, pour éviter qu'ils ne se mêlent les uns avec les autres, on voit qu'il n'est pas apparent qu'on puisse laisser un épi de grains sur pied, ni en détruire un seul inutilement, à moins de le faire exprès; & si les Officiers supérieurs, ainsi que les conducteurs des Compagnies, font leur devoir, il en résulte que tout doit se passer dans le meilleur ordre possible, & conséquemment que vingt mille chevaux peuvent fourrager à l'aise sur une surface d'une demi-lieue en carré, avec la certitude d'y laisser encore plus de fourrage qu'on ne pourroit en emporter; ce qui, dans une autre occasion, pourroit servir aux besoins d'un Corps séparé, ou de celle des ailes de l'Armée qui s'en trouveroit le plus à portée.

Mais, objectera-t-on, comment, sans faire un dégât horrible, seroit-il possible de faire tenir en colonne, ou en bataille, cette quantité immense de chevaux dans une plaine toute couverte de grains, s'il ne se trouvoit pas autour de l'enceinte du fourrage une seule terre labourée, ni un seul espace vuide assez vaste pour contenir le tout, ou du moins partie de cette Cavalerie?

Je répondrai à cela, que si l'on veut remédier à cet inconvénient, rien n'empêche que le Général, qui auroit été reconnoître le local, ne fasse, dès la veille, faucher autour de l'enceinte, l'espace nécessaire pour servir le lendemain au dépôt des Fourrageurs, en attendant qu'ils en soient au moment de commencer leur opération, d'autant que cette coupe de grains pourroit se faire en même-tems qu'on procéderoit à tous les autres détails dont on a déjà parlé, tant pour la reconnoissance, que pour la démarcation des fourrages, & si l'on oppoist à cette proposition la difficulté de faire faire cette opération, à moins d'un tems immense, ou l'embaras de mener avec soi des Faucheurs en quantité suffisante; ce qui exigeroit un détachement proportionné pour en assurer le travail; si, d'un autre côté, on oppoist le petit nombre de Faucheurs, qu'on pourroit employer à la fois à former l'espèce de rue projetée autour de

l'enceinte du fourrage, laquelle pourroit avoir au plus dix, ou douze toises de large sur cinq mille de pourtour, j'entreprendrai encore de résoudre ces deux problèmes.

D'abord, au lieu d'un tems considérable, je maintiens que la rue de cinq mille toises dont il est question, doit être fauchée en trois, ou quatre heures au plus, par les moyens détaillés ci-après, qui seroient, aussi-tôt que l'Officier-Général auroit désigné l'étendue de son enceinte, & qu'il en auroit déterminé les aboutissemens, commencer par établir, à l'angle du carré le plus à portée, dix Faucheurs de front, qui, en prolongeant une des faces, suiviroient la route tracée par ceux dont l'emploi seroit de planter les piquets de démarcation: de cette sorte, en plaçant sur le même angle dix autres Faucheurs, qui tourneroient le dos aux premiers, & qui auroient à suivre une des autres faces, on voit que ceux qui auroient à espacer le terrain, marcheroient les premiers; qu'ils seroient suivis immédiatement par ceux qui auroient à planter les piquets; que ceux-ci le seroient de même par les Faucheurs, & qu'enfin les Faucheurs le seroient par ceux destinés à mettre en tas les grains, à mesure qu'ils seroient coupés.

Or, en portant sur les quatre angles vingt Faucheurs placés de même, on voit que ces huit petits détachemens venant à la rencontre les uns des autres, auroient six cents vingt-cinq toises chacun à parcourir, & que si, en suivant les espaceurs & planteurs de piquets par la route qu'ils traceroient, toujours dans l'objet de viser à la plus grande économie des fourrages, on portoit sur le centre de chaque face en défilant, quatre détachemens de plus, de vingt Faucheurs chacun, commandés par un Bas-Officier, chacun de ces petits détachemens n'auroit plus que trois cents douze toises & demie à parcourir. Or, cent soixante Faucheurs au total, suffiroient pour remplir cette besogne, & en supposant qu'un homme avec sa faux n'embrasse, à chaque pas qu'il fait en avant, que l'épaisseur d'un pied, & qu'il ne fasse que deux brassées dans l'espace de trois secondes, il en résulte qu'il doit gagner en avant de lui quarante pieds par minute, quatre-vingt-dix-huit à cent toises par quart-d'heure, & conséquemment qu'au bout de trois quarts-d'heure, sa tâche doit être presque achevée, puisqu'il n'a que trois cents douze toises & demie de surface à faucher en avant de lui.

Or, en supposant que ce calcul, qui est juste, ne le fût qu'à-peu-près, il n'en existe pas moins qu'en doublant le tems, soit à cause de l'épaisseur dont les bleds peuvent être, ce qui ralentit l'action de faucher, soit à cause du poids dont ils sont surchargés, lorsqu'il a fait de fortes rosées, ou qu'il a plu, & enfin parce que tous les Faucheurs ne sont pas également habiles, une heure & demie seroit plus que suffisante, pour que le pourtour de l'enceinte, sur dix toises de largeur, & sur cinq mille de contour, fût entièrement nettoyé.

Si l'on trouvoit qu'à dix toises, ainsi qu'il est proposé, la rue ne fût pas encore assez large, on doit voir que pour la faire de douze toises, il ne faudroit que trente-deux Faucheurs de plus sur la totalité, & conséquemment qu'au lieu de cent soixante, il en faudroit cent quatre-vingt-douze.

Quoi qu'il en soit, si, par des cas imprévus, l'Officier-Général se voyoit contraint de ramener son détachement, avant que ladite rue ne fût entièrement fauchée, il resteroit encore une ressource, qui seroit de faire avertir les Paysans, & de leur enjoindre de couper le fourrage du terrain destiné à servir le lendemain pour le dépôt des Fourrageurs, en suivant l'alignement des piquets de démarcation, & alors on pourroit être assuré de trouver, dès en arrivant, la place entièrement nettoyée, & si, par événement, elle ne l'étoit pas en entier, comme ce qui devoit rester sur pied ne seroit pas considérable, le pis-aller seroit de le fouler aux pieds; mais au moins on ne feroit de dégât que forcément, & dans ce cas, il faudroit bien s'en consoler.

Au reste, la rue proposée indiqueroit, d'une manière sûre, l'enceinte reconnue; elle serviroit de plus à la marche des Corps qui auroient à se rendre sur les divers emplacements qui leur auroient été assignés, & pour prévoir tous les cas, on va faire ici le détail de cette marche.

D'abord on suppose que l'emplacement du fourrage étant à une lieue du flanc droit de la ligne, l'aile droite de Cavalerie iroit au plus loin & seroit placée sur la face marquée A. & que la Cavalerie de l'aile gauche seroit placée au plus près sur la face marquée B.

Maintenant, pour entrer dans la rue qui formeroit le pourtour de l'enceinte, chaque Régiment comportant cinq cents soixante-quatre Fourrageurs, mis en colonne sur douze hommes de front, produiroit quarante-sept rangs, qui, à raison de neuf pieds pour la longueur des chevaux, & de trois pieds de distance d'un rang à l'autre, ne tiendroient en colonne, malgré cette aisance, que quatre-vingt-treize toises de profondeur sur six toises de front, de sorte qu'il resteroit encore vingt-quatre pieds d'aisance sur les flancs de cette colonne, puisque la rue seroit de dix toises de large. Or comme chaque Régiment auroit cent vingt-cinq toises de front pour s'étendre, & qu'il n'en occuperait que quatre-vingt-treize en colonne, on voit que chaque Corps auroit d'intervalle de l'un à l'autre dans sa marche un espace de trente à trente-deux toises, ce qui seroit plus que suffisant pour donner à chaque Corps la facilité de s'étendre sur son terrain, sans qu'il pût y avoir, dans cet arrangement, la moindre confusion.

Au reste, il seroit possible que des fourrages coupés pour former la rue en question & mis de côté en tas, chaque Cavalier, ou Dragon, après avoir rempli tout ce qu'on auroit à exiger de lui pendant toutes ces opérations de la veille, pût en faire des ballots qu'il rapporteroit au camp, ce qui diminueroit d'autant les besoins de la chambre pour le lendemain.

Toutefois si la quantité en étoit trop considérable, pour pouvoir être enlevée la veille, en faisant placer ce même jour les tas du côté où les premiers Faucheurs devoient entrer le lendemain dans l'intérieur de l'enceinte, ce fourrage serviroit à former les premières trousses, ou se trouveroit tout préparé pour être distribué aux chevaux des Escadrons qui seroient destinés à fourrager en second, ainsi qu'à ceux des



Cavaliers qui auroient à fourrager les premiers, si ce reste de fourrage se trouvoit être en quantité suffisante.

De cette sorte, rien ne seroit perdu, & l'on pourroit presque être assuré qu'un fourrage général, conduit de cette manière, seroit l'affaire de quatre à cinq heures au plus, à dater de l'instant de l'arrivée des Fourrageurs sur leurs emplacements respectifs, jusqu'au moment de leur départ.

Par ce moyen, en sept, ou huit heures au plus, toutes les Troupes employées, tant pour la chaîne, que pour le fourrage, pourroient être rentrées au camp, sur-tout si, au lieu d'arranger la marche sur deux colonnes, le terrain se trouvoit assez favorable pour que les Officiers des divers États-Majors pussent conduire leurs Corps, sur autant de colonnes, à un rendez-vous général, d'où on les feroit ensuite entrer en ordre dans la rue qui formeroit l'enceinte du fourrage.

Si l'on compare à l'ancienne manière de fourrager, la méthode que je propose aujourd'hui, je suis persuadé qu'on sera forcé de convenir que la première étant susceptible des plus grands inconvéniens, la seconde, au contraire, ne peut que nous procurer des avantages, qui, dans le cours d'une campagne, se multiplieroient à l'infini; mais j'ai grand-peur que l'exactitude qu'elle exige, n'effarouche le plus grand nombre, & qu'au lieu d'essayer les moyens proposés, on ne s'en tienne à dire: Le François n'aime point la gêne; donc il faut lui laisser le plaisir de gâter du fourrage trois fois plus qu'on ne peut en consommer. L'Officier seroit obligé de veiller à ce que les choses se passassent en règle, & cela lui déplairoit; donc il vaut mieux qu'il reste oisif, tandis que les Cavaliers fourragent, ou, qu'enveloppé de son manteau, il aille dormir au pied d'un arbre, ou que, s'il a bon appétit, il aille au coin de quelque buisson visiter ses cantines, ainsi que je l'ai vu pratiquer plus d'une fois, en pareille circonstance, à de très-excellens Militaires, parce que n'étant guidés par aucune règle, ni par aucun ordre donné sur cet objet, ils n'avoient en effet rien de mieux à faire.

Si toutefois, d'après mes propositions, les Officiers se disoient: Si nous concourons tous au bien avec la même volenté, nous pourrons, à la vérité, être plus assujettis dans la nouvelle manière de fourrager, lorsque nous y serons de service; mais aussi, d'une autre part, nous nous éviterons de grandes fatigues, puisque, par cette méthode, ayant toujours en abondance du fourrage à portée du camp, nous ne serons plus obligés d'aller jusqu'à quatre & cinq lieues pour en avoir; par-là nous conserverons, à coup sûr, nos équipages, & peut-être en résultera-t-il, pour notre vie même, une différence assez grande, puisque dans le nombre des actions que les suites du manque de fourrage peuvent occasionner, il peut s'en rencontrer de malheureuses, où nous paierions cher le plaisir que nous aurions trouvé à nous opposer à quelque chose, dont nous ne pouvons cependant nous dissimuler que l'établissement ne soit utile.

Mais,

Mais, pour appuyer de plus en plus la règle que je voudrois établir par des motifs que je crois capables d'entraîner les suffrages, je ne puis me refuser de m'étendre encore sur les suites avantageuses qu'auroit l'établissement de l'ordre proposé.

Premièrement, il en résulteroit qu'il n'y auroit plus de maraude à craindre, lorsque l'Armée iroit au fourrage; que les Cavaliers & les Valets sur-tout n'iroient plus dans les Villages enlever le beurre, les œufs, les poules & les bestiaux des habitans; que non-seulement, ni les uns, ni les autres n'iroient plus dans les caves y défoncer les tonneaux, ou les percer à coups de pistolets, & en répandre une piece pour en boire une pinte; mais encore que les Fourrageurs ne reviendroient pas ivres, comme cela est souvent arrivé; qu'ils partiroient pour revenir au camp dès que leurs chevaux seroient chargés; qu'ils y rentreroient de meilleure heure; que leur retour s'opéreroit plus en ordre; qu'eux & leurs chevaux en reposeroient plutôt, & plus de tems, & qu'enfin s'il arrivoit que les circonstances exigeassent un mouvement subit de toute l'Armée, d'où il pourroit résulter quelque chose d'utile, on ne seroit pas dans l'impossibilité de le faire, comme cela s'est vu aussi plus d'une fois, parce que ceux qui étoient allés au fourrage n'en étoient pas encore de retour; de même que si quelque Corps avancé de l'ennemi formoit une entreprise qui fût susceptible de causer une alarme fondée, on ne seroit pas dans le cas d'envoyer, à toutes jambes, dire aux Fourrageurs de jeter bas leurs trouffes, & de rentrer à l'Armée sans fourrage, ainsi que cela se pratique.

Mais, diront les gens qui n'ont pas l'esprit de l'ordre, d'autres qui sont encore prévenus pour leur ancienne routine, ou ceux enfin qui jugent tout impossible à obtenir du François, lorsqu'il s'agit de le contraindre, jamais la Nation ne pourra s'assujettir à suivre cette méthode, & en supposant qu'on puisse y astreindre la Cavalerie & les Dragons, comment se flatter de l'obtenir de la part des Valets de l'Armée, de ceux du quartier-général, des Charretiers de l'Artillerie, des Vivandiers & des Domestiques des Officiers de la Maison du Roi, de ceux enfin des Gardes-du-Corps & de la Gendarmerie? A cela je répondrai, que si la volonté du Maître est telle, qu'après avoir senti la conséquence dont il peut être de perpétuer le désordre dans ses Armées, & jugé de l'avantage immense, au contraire, qui résulteroit pour son intérêt propre & celui de ses Troupes, si l'on parvenoit à le réprimer, alors il n'en couteroit à Sa Majesté que la peine de dire: *Je veux que cela soit ainsi*; & ce seul mot, qui, par les suites utiles qu'il pourroit avoir, lui vaudroit des millions, ne contribueroit pas peu de même au succès de ses armes: peut-être en couteroit-il un peu de peine dans les commencemens pour établir cette règle, non parmi les Troupes, où vraisemblablement cela ne souffriroit pas la moindre difficulté, mais parmi les Valets de l'Infanterie, parmi, sur-tout, ceux du quartier-général, ainsi que parmi ceux qui sont à la suite de la Maison du Roi. Ce n'est pas que je me permette de douter du zèle de ceux qui seroient chargés de la conduite des Fourrageurs de ces différens Corps; mais c'est qu'en

effet il y auroit une sorte de méthode à suivre, qu'il leur seroit permis d'ignorer, puisque c'est, en quelque sorte, une manœuvre de Cavalerie qu'on exigeroit de la part de plusieurs milliers de Valets, qui n'auroient nulle teinture de ce qu'on leur demanderoit. Mais comme je me suis promis, en entamant ce Chapitre, de résoudre toutes les difficultés, questions, ou objections qu'on pourroit faire, je vais donner les moyens d'établir, parmi ces différentes hordes de Valets, la même règle que parmi les Troupes, & après avoir détaillé toutes les précautions à prendre pour y parvenir, dans la supposition où il deviendroit impossible de l'y maintenir, je proposerai des moyens, qui, pour avoir peut-être des contradicteurs, n'en auroient pas moins leur effet, s'ils étoient suivis.

En premier lieu, la direction d'un grand fourrage doit entraîner un Lieutenant-Général, & conséquemment plusieurs Maréchaux-de-Camp, Brigadiers & Colonels, sans compter les Lieutenants-Colonels, les Majors & un Capitaine par Régiment pour commander les petites escortes, y compris aussi les Officiers des différens États-Majors de l'Armée.

D'après cet exposé, on ne doit pas craindre que le Chef n'ait pas de quoi se faire aider; qu'il donne de bons ordres seulement; qu'ils soient clairs; qu'il y mette un peu de fermeté, & tout ira bien. Or comme il y a à parier, pour ce qui regarde la Cavalerie & les Dragons, que les Chefs des Corps suffiront pour faire suivre l'ordre établi, si le Général ne croit pas sa présence nécessaire à portée du point où il pourroit craindre que sa chaîne ne fût percée, si elle venoit à être attaquée, qu'il se porte alors, de sa personne, vers l'endroit où seroit placée l'espèce de Fourrageurs, de la licence desquels il croiroit avoir le plus à se méfier, & qu'il se donne la peine lui-même de présider aux arrangemens préliminaires qui sont indispensables pour le maintien de l'ordre nécessaire à établir. Les premiers arrangemens seroient, que tous les Fourrageurs se continssent dans la rue déjà fauchée la veille, autour de l'enceinte; que personne, sous peine d'être renvoyé sans fourrage, ne fût pris ayant son cheval dans les grains au-delà des limites tracées; que chaque conducteur tint ses Fourrageurs sur trois rangs en arriere des piquets, qui marqueroient le terrain qui leur seroit destiné; qu'avant de partir du camp, chaque conducteur fit une répétition de l'ordre à suivre lorsqu'on seroit au fourrage, sur le nombre de Fourrageurs qu'il auroit à conduire le lendemain, qui seroit, après les avoir assemblés à la tête du camp à cheval, tous en troupeau, comme ils se mettoient autrefois; d'appeler les Faucheurs en avant; de les mettre sur unrang; d'appeler ensuite les gens destinés à amonceler le fourrage, d'en former un second rang, & enfin un troisième de ceux qui seroient destinés, tant à garder les chevaux, qu'à faire les trouffes; & si cela étoit nécessaire, comme je le crois, il seroit prévu par une ordonnance, que chacun se pourvoiroit d'une tétière de bride, ou de bridon, disposée d'après la méthode des Dragons, pour pouvoir attacher plusieurs chevaux

ensemble, & les contenir par le moyen d'un petit nombre d'hommes destinés à les garder.

De cette sorte, en suivant ce procédé qui n'a rien en soi que de raisonnable & de très-facile, la moitié de la besogne seroit faite pour le lendemain, puisque chacun des Fourrageurs se replaçant dans le même ordre où ils auroient été mis la veille, & faisant face au fourrage aussitôt qu'ils seroient arrivés, ils pourroient mettre pied à terre & se servir des mêmes moyens prescrits à la Cavalerie, relativement à la direction perpendiculaire de la marche indiquée par les fiches aux différentes troupes de Fourrageurs.

On trouvera, peut-être, que ceci embrasse un trop grand détail, pour pouvoir être suivi; mais sûrement lorsqu'on fera réflexion qu'il ne s'agit que d'obtenir que chaque Corps vienne à bout de gens en sous-ordre, vis-à-vis desquels on peut employer l'autorité, si la voie de la persuasion ne réussit pas, j'imagine qu'on ne jugera pas seulement que la chose soit difficile. En tous cas, en supposant qu'il fût de toute impossibilité d'établir une règle parmi les Valets de l'Armée, ne seroit-ce pas toujours un avantage réel que de n'avoir plus désormais à se défendre contre la licence quelquefois effrénée des Fourrageurs, tant de la Cavalerie, que des Dragons?

Mais, dira-t-on, si vous souffrez que la classe la moins recommandable des hommes, qu'une Armée entraîne ordinairement après elle, fasse un dégât pour lequel vous puniriez sévèrement ceux qui ont une profession plus relevée, n'est-il pas à craindre que l'ordre que vous aurez voulu établir ne puisse pas se soutenir long-tems?

Je répondrai à cela, premièrement, que je suis convaincu que la volonté seule du Maître suffit, pour que le même ordre s'établisse par-tout sans exception, & qu'un Général affermi dans l'idée de mettre tout en usage pour opérer le bien, par la certitude qu'en faisant ce qu'il faut pour l'établir, les tracasseries qu'il pourroit éprouver à la Cour, ne lui feroient aucun tort dans l'esprit du Roi, ni dans celui de son Ministre, seroit bientôt venu à bout de former tel établissement qu'il jugeroit convenable à cet égard, & si au premier fourrage, par les comptes qui lui seroient rendus, il savoit que tout ce qui tient à la Cavalerie se seroit conformé à ses intentions, mais que les Valets, de tel Corps que ce fût, se seroient soustraits à l'obéissance & auroient commis du désordre, alors il donneroit des éloges aux Officiers des Corps qui se seroient bien comportés, & en envoyant au loin, une autre fois, les Fourrageurs de ceux qui n'auroient pas voulu se soumettre à la règle, il est à présumer que cette légère punition suffiroit, pour qu'au troisième fourrage, les choses se passassent infiniment plus en ordre.

Mais, dira-t-on, les Troupes qui forment la chaîne, étant en partie destinées à contraindre les Fourrageurs à rester dans l'enceinte, comment pourroient-elles, en même-tems, les empêcher de s'étendre en avant dans l'intérieur du fourrage, si cela leur convient? A cela je répondrai, que si tout homme qui seroit arrêté en avant de la

ligne des Faucheurs, devoit être pendu, il y a non pas cent, mais mille à parier, que pour amener tous les autres à l'obéissance, on ne feroit pas obligé de faire trois exemples de ce genre dans le cours d'une campagne.

Mais, dira-t-on encore, si, au lieu d'un homme, plusieurs centaines, ou milliers de Valets, par mutinerie, venoient à se débander à cheval au milieu du fourrage, que feroit-on alors? Je répondrai encore à cela, que, comme à la guerre, toute mutinerie qui tend à renverser l'ordre, ou la discipline, & qui peut, à la longue, entraîner la perte d'une Armée, mérite la mort, il faudroit bien en venir à la sévérité, & même à la rigueur, pour empêcher que pareille chose se renouvelât. En attendant, rien ne seroit plus aisé que d'établir quelques postes de Grenadiers dans l'intérieur du fourrage, avec ordre de tirer, sans miséricorde, sur les contrevenans, & bien loin de croire qu'il fût cruel de faire tuer quelques-uns de ces malheureux en pareille circonstance, puisqu'en souffrant une mutinerie du genre de celle dont il est question, ce seroit donner aux Troupes un exemple funeste; je pense, au contraire, que ce seroit, de la part des Officiers, ainsi que de celle des Grenadiers, une action infiniment plus méritoire par ses conséquences, que de payer, de leur personne, de la manière la plus distinguée dans ces sortes d'occasions chaudes, où l'on est si accoutumé à leur voir faire, de sang-froid, le sacrifice de leur vie.

Au reste, comme les moyens ne manquent pas pour mettre à la raison les gens qui s'y refusent, & que c'est l'affaire du Général de l'Armée de faire suivre les ordres qu'il donne pour le bien du service du Roi, je n'irai pas plus avant sur cette matière.

Maintenant, après avoir épuisé tous les détails relatifs aux préparations préliminaires que peut exiger la disposition d'un fourrage général, où l'on auroit vingt mille chevaux & plus à gouverner, & à renvoyer au camp chargés de fourrage, il semble qu'il ne reste plus qu'à prouver la possibilité de trouver, dans l'espace d'une demi-lieue en carré, du grain en quantité suffisante pour les vingt mille trousses & plus, dont on auroit besoin: & c'est ce que la disposition de la Planche au trait, No. B. & les calculs dont elle est accompagnée, démontreront, à ce qu'on présume, aussi clairement qu'il soit possible de le faire sur le papier, & en supposant qu'ils soient contestés, tant pour la quantité, que pour les espaces & le tems, comme on n'a, ni le terrain, ni les Troupes à sa disposition, & que conséquemment on ne peut convaincre ceux qui doutent, ni être convaincu soi-même de la solidité de leurs objections, on leur accordera d'augmenter considérablement toutes les quantités, & l'on verra que, malgré cela, il seroit encore possible de suivre la méthode proposée sur laquelle toutefois on n'insiste, & l'on ne s'est étendu, comme on l'a fait, que par l'importance & l'utilité dont on est sûr qu'elle pourroit être, si on l'adoptoit.

(IX. PLANCHE.)

Disposition d'une Chaîne de Fourrage.

Pour donner une idée de la disposition d'une chaîne de fourrage à ceux qui n'ont pas fait la guerre, ou qui l'ayant faite, auroient, étant de service, été employés à garder eux-mêmes l'enceinte de ceux où ils se feroient trouvés, & n'auroient pu conséquemment juger de l'ensemble du pays, ni des rapports que doivent avoir entr'eux les postes destinés à en fermer l'entrée à l'ennemi, on va donner le détail des objets que renferme la même Planche, où l'on trouvera un exemple d'une disposition de chaîne de fourrage; lequel exemple s'accorde avec la supposition indiquée par les détails précédens pour la conduite du fourrage, dont on a dit que le local seroit censé devoir être à une lieue de distance du flanc droit de la ligne.

D'après cela on a supposé que l'ennemi, vu la position respective des deux Armées, ne pouvoit arriver pour attaquer les Fourrageurs qui auroient été conduits en arriere de la Ville, qu'on voit représentée au bas de la neuvieme Planche, que par l'ouverture du terrain qu'on apperçoit dans le haut de cette même Planche, lequel est borné à droite par un ruisseau encaissé, & à gauche par une chaîne d'obstacles, qui sont supposés s'étendre presque jusqu'aux postes avancés du flanc droit de l'Armée qui doit envoyer une partie de sa Cavalerie au fourrage.

On suppose encore l'Officier supérieur qui seroit chargé de couvrir les Fourrageurs, arrivé tard à l'extrémité de la gauche du terrain dont il doit répondre, non par sa faute, mais parce que le détachement que l'on auroit mis à ses ordres, n'auroit pas été assemblé d'assez bonne heure, ou parce que quelque circonstance imprévue auroit retardé également l'assemblée, ou la marche des Fourrageurs.

On suppose aussi les Troupes de son détachement formant une colonne séparée, dans l'objet de couvrir le flanc gauche de la marche de celle des Fourrageurs, dont la direction est censée être en arriere de la Ville qu'on voit au bas du Tableau, lesdites deux colonnes marchant respectivement à la distance d'une demi-lieue, ou environ, l'une de l'autre.

En partant d'après ces diverses suppositions, l'Officier supérieur censé être arrivé, avec la tête de son détachement, à hauteur de la Chapelle, à gauche vers le haut du Tableau, près de laquelle on apperçoit un poste d'Infanterie déjà placé, se trouvant sur une éminence, d'où il peut découvrir au loin, s'arrête & jette un coup-d'œil militaire sur tous les environs, pour pouvoir, en raison de son plus, ou moins d'aptitude, se former une idée de l'ensemble du Pays, & s'appercevant qu'il a encore plus d'une lieue & demie de terrain à parcourir, avant d'arriver à l'extrémité de sa droite; observant de plus, qu'il ne lui reste pas deux heures de jour pour faire le chemin, la re-

connoissance du local & ses dispositions; que, conséquemment, s'il ne prend pas son parti promptement, il ne pourra sûrement, avant la nuit, étendre sa chaîne sur un aussi grand prolongement; faisant en même-tems la réflexion que les Fourrageurs, qui comptent sur sa vigilance, ont dû, dès le moment de leur arrivée, commencer leur opération: dès-lors il se détermine, & après avoir pris son point de direction sur le clocher du Village qui appuie au ruisseau de la droite, il se met en mouvement, dans l'intention de placer, chemin faisant, tous ses postes, tant d'Infanterie, que de Cavalerie, & comme, pour ne pas apporter du retardement dans son opération, dès que la tête de son détachement, qui est composée de mille hommes, dont cinq cents hommes d'Infanterie en dix piquets, & cinq cents chevaux également en dix troupes, a été arrivée au point de sa gauche; il a dû ordonner aux Officiers-Majors de composer, de la totalité de ses Troupes, deux colonnes; l'une d'Infanterie, & l'autre de Cavalerie, indépendamment d'un Corps de réserve, composé des deux armes, lequel seroit pris sur les Troupes qui devroient former le centre de sa ligne. On voit que dans toute sa conduite, il n'y auroit pas eu un moment de perdu, & qu'il auroit à propos mis en pratique, le principe qu'à la guerre il faut, dans tous les cas, savoir se décider; étant incontestable que rien ne dégoûte plus les Troupes & ne nuit plus à leur conservation, qu'une indécision timide de la part de ceux qui les commandent.

L'ordre ultérieur de la marche du détachement ayant donc pu être arrangé pendant le tems que l'Officier supérieur s'est occupé, soit à examiner le pays, soit à faire des questions aux Paysans des environs, qu'il aura pris soin de se faire amener, pour prendre d'eux tous les renseignemens dont il croiroit avoir besoin, il se met en mouvement, après avoir laissé au premier poste qui doit fermer sa gauche, la quantité de troupes qu'il juge convenable, relativement au nombre qu'il en auroit à employer, ainsi qu'au terrain plus, ou moins intéressant, ou difficile qu'il auroit à garder.

On voit, par la disposition indiquée ci-dessus, que les Troupes, mises sur deux colonnes de front, doivent marcher dans le même ordre où elles sont campées, pour les raisons suivantes.

La première, est qu'ayant sous la main Infanterie & Cavalerie, le Général est à même, selon la variation des terrains, d'avoir en avant de lui, ou sur son flanc gauche, tantôt l'un, tantôt l'autre de ces deux Corps, soit pour précéder, ou pour couvrir le flanc de la marche de celui des deux dont la défense s'accorderoit le moins bien avec la disposition du local.

La seconde, est qu'ayant de même sous la main Infanterie & Cavalerie, il peut, sans retarder sa marche, choisir dans les deux armes l'espèce de Troupes qu'il juge la plus propre à employer, pour le moment, dans le poste qu'il reconnoît pour être nécessaire à garder.

Et qu'enfin, lorsqu'il est arrivé vers le centre du terrain dont il a déjà garni la partie gauche de postes qui puissent se répondre les uns aux autres, & reparti ses Trou-

pes d'Infanterie & de Cavalerie, en conséquence des terrains qui leur sont les plus propres, il n'a plus qu'à en faire de même pour la partie droite; mais avant de procéder à cette nouvelle distribution, il donne ordre au petit Corps qu'il destine à mettre en réserve, lequel, comme on l'a déjà dit, doit être composé des Troupes du centre de la ligne, de faire *halte*, & de se reposer en attendant que les Troupes de sa droite soient postées.

Il en use ainsi pour deux raisons: la première, c'est qu'à tout hazard, il est bon qu'en attendant la fin de son opération, il y ait un point sur la force duquel les Troupes de droite & de gauche puissent compter, & auquel elles puissent se rallier, si l'on venoit à appercevoir l'ennemi assez en force pour estimer que la chaîne fût indubitablement percée, si elle venoit à être attaquée, & pour avoir en dépôt des Troupes prêtes à se porter sur la direction de la marche de celles de la droite, en cas qu'il fût besoin de la renforcer de quelques postes.

Mais, en supposant que l'Officier-Général, chargé de faire une pareille disposition, eût eu le coup-d'œil assez juste pour avoir pu espacer son terrain de manière à employer précisément la quantité de piquets qui lui seroient nécessaires pour le garder; alors il enverroit, à toutes jambes, dire à son Corps de réserve de se porter en arrière à telle hauteur qu'il désigneroit, & avant de quitter lui-même le dernier poste de sa droite, il écriroit un billet qu'il feroit passer de poste en poste, pour prévenir tous les Commandans que sa réserve sera postée en arrière du centre de la ligne, telle, à peu près, qu'on la voit placée sur la neuvième Planche, en ajoutant que, comme il y sera presque toujours de sa personne, ce sera là qu'on enverra lui porter les nouvelles de l'ennemi qu'on auroit à lui apprendre, ou dans l'objet de lui faire les demandes de choses qui deviendroient nécessaires à la subsistance des hommes, ou à celle des chevaux.

Si l'on jette les yeux sur cette même Planche, on verra, par l'établissement des postes de première ligne qui y sont figurés, la facilité dont il leur est de communiquer entr'eux pendant la nuit, par des patrouilles, & que comme il n'est question dans la présente circonstance, que de s'assurer que l'ennemi ne puisse pénétrer dans l'intérieur de la chaîne, on doit voir qu'il est presque impossible que cela puisse arriver, sans qu'on en soit averti, d'autant qu'indépendamment des patrouilles dont les postes en avant doivent s'environner; comme il y a des postes de Cavalerie, à l'appui de ceux d'Infanterie, qui sont répandus sur tout le prolongement de la ligne, & doivent avoir ordre de pousser des patrouilles en avant d'eux, tantôt sur une direction, & tantôt sur l'autre, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, que l'ennemi puisse s'approcher de la chaîne, sans être reconnu, & plus difficile encore, qu'il ne soit pas aperçu avant d'attaquer; puisque l'enlèvement d'un poste où il y a Cavalerie & Infanterie, en tel petit nombre qu'il soit, exige toujours une sorte de disposition, qui ne peut se faire



fans bruit, à moins d'y mettre des précautions extraordinaires, & d'y employer conséquemment un tems considérable; ce qui donneroit indubitablement à des Troupes vigilantes, la possibilité de découvrir les démarches de l'ennemi.

On voit aussi que l'Officier-Général tire de la Cavalerie de sa réserve, différentes patrouilles, dont les unes ont pour objet de communiquer avec ses postes avancés, & les autres celui d'aller aux nouvelles sur la direction de ses flancs.

D'après de pareilles dispositions, ou d'autres qui dériveroient des mêmes principes, on peut être assuré en cas d'attaque, si ce n'est d'éviter d'être percé & battu, du moins de ne pas être surpris, & c'est en pareil cas, ce me semble, tout ce qu'on peut exiger d'un homme, auquel on donne un très-petit corps de Troupes à commander, & une très-grande étendue de pays à garder.

Or, comme je n'ai voulu donner ici qu'un aperçu des détails qu'entraîne la disposition d'une chaîne de fourrage, fans imaginer pouvoir prévoir tous les cas, puisque cela est impossible, je n'en dirai pas davantage sur cet objet, d'autant que je crains qu'on ne trouve que je ne m'y fois déjà que trop arrêté; mais comme il peut y avoir des Militaires qui seroient bien-aîsés de savoir comment on doit s'y prendre, tant pour rassembler les Troupes employées au cordon d'un fourrage, que pour en former ensuite l'arrière-garde des Fourrageurs, si l'on étoit menacé de l'approche d'un corps ennemi, je vais, à cet égard, entrer dans quelques détails, pour satisfaire leur curiosité.

DISPOSITIONS

*pour la Réunion des Troupes d'une Chaîne de Fourrage, qui seroit menacée d'une
Attaque prochaine.*

(X. PLANCHE.)

Dans la supposition qu'un Officier-Général, au moment où il seroit dans le plus fort de l'opération d'un fourrage, & que les plus diligents d'entre ses Fourrageurs commenceroient à filer pour retourner au camp, viendroit à apprendre qu'il marche un gros Corps ennemi, de l'intention duquel il seroit aisé de juger par les points sur lesquels il se dirigeroit; ce Général, par le rapport des gens qu'il auroit envoyés aux nouvelles, ne pouvant douter que l'objet de l'ennemi ne fût de l'attaquer, calculeroit alors par la distance où on lui diroit que l'ennemi auroit été aperçu & par la diligence qu'auroit faite pour l'en avertir, un homme sur le rapport duquel il pourroit compter, seroit avertir sur le champ ses Fourrageurs de s'en retourner au plutôt, ou leur seroit simplement enjoindre de se hâter, s'il prévoyoit qu'ils eussent assez de tems pour
achever

achever leur besogne; & comme en plaçant sa chaîne il auroit eu, sans doute, l'attention d'indiquer à tous les Commandans des postes un point de réunion quelconque pour s'y rassembler, en cas d'attaque, il n'auroit plus qu'à les envoyer avertir qu'on a des nouvelles de l'ennemi, qu'il est nécessaire que chacun redouble de vigilance, & qu'en se tenant prêt à combattre, on se tienne aussi prêt à marcher au premier ordre.

L'arrivée de l'ennemi pouvant avoir été retardée, soit par le mauvais tems, par des défilés, par des terres molles, ou enfin par quelques autres obstacles, tels qu'il peut s'en rencontrer par milliers à la guerre, ne fût-ce que l'apparition d'un gros détachement, que l'éloignement dont il seroit de lui, l'empêcheroit de reconnoître pour ami, ou pour ennemi; mais lequel détachement se trouveroit avoir sa direction précisément sur le flanc de sa marche, comme cet événement pourroit lui causer de l'inquiétude & le tenir en suspens, jusqu'à ce qu'il eût du dénouer le vrai: ce retard ayant donné assez de tems pour que les derniers Fourrageurs fussent déjà en mesure de se replier, lorsqu'on viendroit à apercevoir l'avant-garde de l'ennemi, alors si l'Officier supérieur, qui auroit à rassembler les Troupes de sa chaîne, avoit pris des précautions militaires, telles que je pense que cela devoit être, mais telles aussi que je n'ai pas été jusqu'ici à même de le voir pratiquer; cette réunion pourroit se faire avec tout l'ordre possible, & même avec toute la facilité & toute la célérité imaginable, sur-tout si, comme je viens de le dire, le Général avoit pourvu aux dispositions ultérieures qu'il auroit à faire en cas d'attaque.

Il me semble entendre d'ici plusieurs Militaires se récrier sur ce doute, & dire: Qui est-ce qui ne fait pas de pareilles dispositions? Eh bien, soit; si on les fait, tant mieux; mais comme tout le monde, quoi qu'on en puisse dire, ne pousse pas la prévoyance jusqu'où elle devoit aller, & qu'en cas d'attaque de la part de l'ennemi, c'est presque toujours au moment où elle a lieu, que la plupart commencent à y penser; qu'il n'est plus tems alors de songer à réunir les Troupes; qu'il s'ensuit qu'elles sont poussées, & qu'au lieu d'un combat honorable qu'on pourroit rendre, il ne peut résulter de cette espèce d'inertie qu'une fuite honteuse; je vais, à tout hazard, soumettre au jugement du Lecteur impartial les dispositions que je ferois, si je me trouvois chargé d'une besogne de cette espèce.

En premier lieu, il faut favoir quelle seroit la quantité & le genre de Troupes qu'on auroit à employer.

Si donc j'avois la disposition d'un détachement de deux-mille hommes, lequel seroit composé:

En Cavalerie de	- - - - -	600 chevaux, formant
douze Troupes de cinquante Maîtres.		
Grenadiers	- - - - -	600 en 12 Compagnies.
Fusiliers	- - - - -	600 en 12 Piquets.
Troupes-Légères :	{ Fusiliers	100
	{ Dragons	100
	Total:	<u>2000</u>
Plus, pieces de canon	- - - - -	4



Obligé, par le terrain, de disposer ma chaîne, formant à-peu-près les trois côtés d'un quarré, je destinerois, pour couvrir mon flanc droit, deux cents Grenadiers, une piece de canon, cent cinquante Fusiliers & deux cents chevaux, autant pour couvrir mon flanc gauche, & je garderois, pour défendre mon front, trois cents Fusiliers, deux cents Grenadiers, avec deux pieces de canon & deux cents chevaux.

J'aurois de plus, au centre, à portée de moi, les deux cents hommes de Troupes-Légeres, pour les employer où besoin seroit.

Je donnerois aux deux Officiers supérieurs les plus anciens, le commandement des deux Corps de ma droite & de ma gauche, & je répartirois à leurs ordres, ainsi qu'à la droite & à la gauche du Corps que je me réserverois, ceux des Chefs qui me resteroient à employer.

Je prescrirais qu'en cas d'attaque & d'ordre donné de ma part, en conséquence de se réunir, chacun des Corps qui seroient sur les deux faces de mes flancs, se repliât de droite & de gauche sur son centre dans l'ordre suivant; savoir, les quatre Compagnies de Grenadiers en tête, deux troupes de Cavalerie ensuite, après quoi les cent cinquante Fusiliers, & enfin les deux autres troupes de Cavalerie; mouvement qui pourroit se faire par la tête & par la queue en même-tems, & également de la part des deux Corps de ma droite & de ma gauche à la fois.

Je recommanderois que les quatre Compagnies de Grenadiers fussent disposées dans l'ordre ci-après; savoir, deux de front, laissant entre elles la distance nécessaire pour le service de la piece de canon qui leur seroit confiée, & que les deux autres, placées sur leur flanc, & formant une équerre avec elles, pussent, au besoin, faire face l'une à droite & l'autre à gauche.

Je recommanderois, outre cela, que les deux premières troupes de Cavalerie fussent mises en colonne derrière ce petit Corps de Grenadiers, en gardant la distance requise, pour pouvoir faire à droite, ou à gauche un quart de conversion.

Je prescrirais que les trois piquets d'Infanterie fussent mis en colonne en arrière des deux premières troupes à cheval, & qu'ils eussent derrière eux, aussi en colonne, les deux dernières troupes de Cavalerie.

On me dira, peut-être: mais si le terrain, d'après la distribution primitive des postes de ces Corps respectifs dans la composition de la chaîne, exige que l'ordre ci-dessus ne puisse subsister, comment voulez-vous qu'en se repleyant sur le centre, ils puissent se trouver précisément dans l'ordre que vous prescrivez?

Je demanderai à mon tour, au moment où doit s'opérer la réunion des Troupes, dont une des faces est composée, si c'est la magie noire, que de faire passer des Troupes les unes devant les autres pour les mettre en colonne, conformément à l'arrangement que je propose.

Quoi qu'il en soit, croyant pouvoir compter sur l'intelligence de mes Commandans, je m'en tiendrois à cette première disposition.

Après quoi, si je n'étois pas pressé, par rapport à une trop grande proximité de la part de l'ennemi, je ferois ma disposition particulière, qui seroit de même de rappeler, vers mon centre, mes Troupes de droite & de gauche, pour former une seule ligne dans l'ordre suivant; favoir:

Au centre une colonne composée de trois cents Fusiliers, sur deux piquets de front, que je mettrois en ordre ferré, appuyée à la distance de six toises, par deux Troupes de Cavalerie, l'une à droite & l'autre à gauche, qui seroient elles-mêmes appuyées, & à la même distance, par deux Compagnies de Grenadiers, au centre desquelles seroit une pièce de canon, & cette ligne enfin seroit fermée par deux troupes de cinquante Maîtres, également l'une à droite & l'autre à gauche, lesquelles observeroient de même entre elles & les Grenadiers, une distance de six toises.

Si, par hazard, je prévoyois que la réunion des Troupes de la face que je commanderois, & que je suppose devoir être la plus exposée aux premières insultes de l'ennemi, ne pourroit se faire assez tôt, pour que l'une, ou l'autre de mes ailes particulières ne courût pas risque d'être chargée dans son mouvement, alors je rappellerois à moi les deux Troupes de cinquante Maîtres seulement, qui seroient le plus à portée de mon centre, & qui, pouvant venir au galop, s'y seroient bientôt réunies.

J'indiquerois, au reste, aux Troupes de mes ailes un point de ralliement en arriere de moi, avec ordre de s'y rendre respectivement par le chemin le plus court, en y marchant par des lignes diagonales, & en observant, au moment de leur réunion, de laisser entre elles une étendue de soixante-dix toises, qui seroit la distance dont j'aurois besoin, pour incorporer dans la ligne les cent chevaux mis en bataille, & les cent cinquante Fusiliers en colonne, sur deux piquets de front, dont je dirigerois moi-même la retraite, & quand je verrois que les Troupes de mes ailes seroient déjà portées à quelques cents toises en arriere du point où je serois resté, je me retirerois alors avec d'autant plus de sécurité, qu'à mesure que je gagnerois du terrain en arriere, mes forces de même s'augmenteroient progressivement.

Mais, avant de former ma retraite, j'euvrois ordre aux Commandans des Troupes des deux faces de ma droite & de ma gauche, de marcher perpendiculairement l'un vers l'autre dans l'ordre où ils seroient, & de s'arrêter à la distance réciproque de cent quatre-vingt toises, ou environ, à hauteur d'un point central, que je leur désignerois, & où je marcherois moi-même, après avoir fait faire demi-tour à droite à ma ligne, ce qui s'opéreroit pour l'Infanterie par le demi-tour à droite par homme, & pour la Cavalerie par le demi-tour à droite par quatre, tandis que mes Troupes-Légères, autant qu'elles le pourroient, vu leur petit nombre, couvriraient mon mouvement, dont le principal but seroit de réunir mes trois Corps, & d'en former la disposition, qu'on peut voir représentée sur la dixième Planche, où l'on voit qu'il reste

encore quelques-uns des derniers Fourrageurs qui se replient vers le camp, & où l'on peut voir aussi, vers le haut du Tableau, tout le front de la disposition couvert de Husfards & de Pandours qui combattent éparpillés vis-à-vis les têtes de mes colonnes, lesquels fusillent avec eux, tandis qu'au moyen de la protection desdites colonnes, les Troupes du centre se retirent en ligne, & sont prêtes, à chaque pas, à faire face, si l'ennemi étoit assez pressant pour les y obliger.

On dira, peut-être, que tous les terrains ne sont pas propres à l'exécution d'une pareille manœuvre: à cela je répondrai, que les fourrages se faisant communément dans les pays de plaine, & les mouvemens, dont on vient de donner les détails, étant d'une exécution facile, ce seroit l'affaire des Commandans des Troupes de mes flancs de s'efforcer à remplir mes intentions; qu'au reste, comme je ne pourrois m'attendre qu'à être battu en détail, si je restois dispersé, puisque les principes que je donne tendent à réunir des Troupes dispersées, j'agis selon les regles de la guerre; donc en suivant ma proposition, on n'a pas à craindre de s'égarer.

Au reste, par la disposition du mélange des deux armes, dont on voit la distribution sur ladite dixieme Planche, on peut juger que de tel côté que l'ennemi se présente, on lui opposeroit également Cavalerie, Infanterie & Artillerie; qu'un seul commandement suffit, pour que la totalité puisse se mouvoir sur tous les sens en même-tems, & sans que l'ordre des alignemens respectifs doive se déranger; puisque la Cavalerie en faisant par quatre demi-tour à droite, lorsque ce mouvement devient nécessaire, tant pour le repliement des colonnes, que pour celui de la ligne; le dérangement qu'il opere dans les Troupes de Cavalerie, est si peu de chose, que rien n'est plus facile à réparer; ce qui, au contraire, deviendroit infiniment difficile, si le demi-tour à droite devoit s'exécuter dans les Troupes à cheval, par tout autre nombre que celui de quatre. Aussi est-ce parce que j'ai senti l'avantage qu'il y auroit à pouvoir, au besoin, faire des dispositions de Troupes mêlées, qu'on m'a vu si fortement insister dans les deux premières Parties de ce Traité, pour qu'on accoutumât la Cavalerie à manœuvrer quelquefois de concert avec l'Infanterie.

Au reste, sans faire ici l'apologie de cette disposition d'Arriere-Garde, qu'on peut, en proportion d'une plus grande quantité de Troupes, étendre sur un plus grand front, ou doubler, si, pour tenir dans un espace plus resserré, on jugeoit à propos de former une seconde ligne sur chaque face, je me contenterai de dire, pour inspirer plus de confiance au Lecteur, que cette disposition, après avoir été examinée à fond par des Auteurs graves & des plus en état, peut-être, de donner des avis aux plus grands Capitaines de l'Europe, elle en a été infiniment approuvée; ce qui a dû conséquemment me confirmer dans l'idée où j'étois, après l'avoir combinée, que si l'occasion se présentoit, je m'en servirois à la guerre, sur-tout vis-à-vis des Troupes-Légeres, dont le propre est de chercher à vous prendre par les flancs, pour vous trouver quelque partie foible dont elles puissent profiter; mais si, contre mon sentiment, on

jugé la chose trop difficile, & qu'en conséquence on s'en tienne à l'antique usage de ne faire les dispositions qu'au moment où l'on se trouve attaqué, comme en faisant sentir que cette méthode est la plus vicieuse de toutes, j'aurai rempli la tâche que je me suis imposée, qui est d'offrir les remèdes que je juge les plus propres à rendre le mal moins grand qu'il n'est; je croirai devoir rester dans mon opinion, du moins jusqu'à ce que de meilleurs préceptes, ou l'expérience m'aient prouvé que jusqu'ici j'ai été dans l'erreur.

DES FOURRAGES AU SEC.

Si quelque chose peut contribuer au maintien d'une bonne discipline, c'est, sans contredit, la règle qu'on pourroit établir dans la manière dont les Armées devroient faire les fourrages au sec.

Vers le tems de l'arrière-saison, où il n'y a plus de grains sur terre, & où l'on est, conséquemment, forcé d'avoir recours à celui que les habitans ont pu mettre à couvert dans les granges, la méthode pratiquée jusqu'ici d'aller les chercher dans les Villages, procure à la Cavalerie & aux Valets de l'Armée, des occasions fréquentes de se soustraire à l'activité de leurs surveillans; de sorte qu'on peut s'attendre à tous les excès imaginables de la part du plus grand nombre, toutes les fois que les circonstances forceront les Généraux à envoyer l'Armée fourrager de cette manière.

Mais comme, d'un côté, vers l'arrière-saison, ce n'est plus le tems à faire des marches coup sur coup, & qu'il est assez ordinaire, au contraire, que les Armées attendent patiemment, dans quelque position avantageuse, que la fin de la campagne arrive, pour se réserver, en ne donnant plus rien au hazard, la faculté de prendre tranquillement leurs quartiers d'hiver; comme il est possible aussi de profiter de ces momens d'inaction pour établir un ordre bien entendu dans la manière d'administrer une partie aussi intéressante, que l'est celle des fourrages à faire dans les granges; de même il n'est point de tems où il soit aussi nécessaire qu'alors, que cette manutention se fasse avec économie, puisque c'est précisément le moment où les chevaux patissent le plus, & conséquemment celui où ils auroient besoin d'une nourriture plus abondante; tandis qu'au contraire, par le manque d'économie, & par la déprédation destructive à laquelle chacun parmi nous a, pour ainsi dire, l'air de se livrer à l'envi, il est arrivé, plus d'une fois, que l'Armée s'est vue forcée d'aller chercher le fourrage à dos de chevaux, ou de mulets jusqu'à six & sept lieues; que celui qu'elle rapportoit, étoit abimé de boues; que les Fourrageurs partis le Lundi au matin, ne rentroient que le Jeudi au soir, & que quoiqu'ils eussent été près de quatre fois vingt-quatre heures absens, ils n'en rapportoient très-souvent que pour trois jours au plus.

Or, si la consommation est extrême, les quantités diminuent nécessairement; & lorsqu'on s'apperçoit qu'elles s'épuisent, c'est alors, & pas plutôt, qu'on commence, pour l'ordinaire, à songer à l'économie; mais sur qui tombent alors les effets funestes de cette économie tardive? Ce ne peut être que sur cette malheureuse Cavalerie, déjà écrasée par les fatigues de la campagne, & qui, lorsque le fourrage tire tout-à-fait à sa fin, n'en obtient presque plus; de sorte que les chevaux sont détruits pour toujours, ou que si l'on sent la nécessité d'en conserver le reste, on se voit forcé de quitter la partie, tandis que l'ennemi plus économe, conserve, & sa position, & sa Cavalerie, & vous oblige à reculer de proche en proche, jusqu'au point où il avoit résolu de vous repousser, pour pouvoir étendre à vos dépens, & assurer d'autant plus ses quartiers d'hiver.

Malgré cela, si, comme nous l'avons tous vu pratiquer jusqu'ici, lorsqu'il est question de fourrager au sec, on se contente d'envoyer visiter les granges, & si, sur le rapport des personnes préposées pour faire l'appréciation des fruits qu'elles renferment, on estime qu'il faille cinq, ou six Villages pour procurer à l'Armée le fourrage qui lui seroit nécessaire pour quatre jours; qu'en conséquence un, ou plusieurs de ces Villages soient destinés à telle Brigade, & que sans plus de préparation que celle de marquer telle grange pour un, ou plusieurs Escadrons, on y conduise les Fourrageurs, & qu'on souffre que pour avoir plutôt fait, ils crevent les toits des maisons pour en jeter les grains au dehors, ou qu'ils jettent à bas des pans de muraille pour en tirer les gerbes avec plus de facilité, on sent bien que c'est mettre la désolation dans un pays, sans qu'il puisse en résulter pour cela aucun bien pour l'Armée.

Si l'on ajoute à cette dévastation la perte des premières gerbes qui s'abiment en tombant dans les boues, & la litière qui s'en fait dans les cours & dans les rues, on gémitra, sans doute, sur la cruauté avec laquelle on procède à cette opération, qui, pour être revêtue du droit prétendu de la guerre, n'en est pas moins frappée au coin de l'inhumanité, pour ne pas dire de la barbarie; mais comme il est pourtant possible de porter remède à ce mal, si, d'après le court exposé qu'on en vient de faire, on sent qu'il soit nécessaire de trouver un moyen, au lieu de la déprédation qui a existé de tout tems, en pareille circonstance, d'établir un ordre tel qu'on pût faire ces sortes de fourrages sans la moindre dévastation; j'ai lieu de croire que les personnes amies du bien, ne désapprouveront pas que je donne ici la recette dont je me suis servi pour obvier à tant d'inconvéniens, dont le moindre, peut-être, est le gaspillage du fourrage & l'enlèvement de toutes les poules, ainsi que de tout le bétail qui se trouve sous la main des Fourrageurs, puisque l'indiscipline & la licence qui en résultent, sont encore pires.

En effet, les Troupes, une fois habituées à cette sorte de rapine, deviennent de plus en plus difficiles à contenir, & l'on a vu souvent que, malgré le zèle de très-excellens Officiers, qui, dans les commencemens, vouloient s'opposer au désordre,

l'esprit de mutinerie & l'exemple finissoient presque toujours par les forcer à fermer les yeux, tant pour ne pas devenir odieux à leurs Cavaliers, en se distinguant de ceux de leurs camarades, qui les laissoient faire, que parce qu'ils sentoient bien qu'une troupe contenue, tandis que toutes les autres se sont soustraites à l'obéissance, finit tôt ou tard par se porter aux plus grands excès.

Qu'on juge, d'après cela, s'il peut être utile, ou non, que les fourrages au sec se fassent, à l'avenir, plus en regle que par le passé. Quant à moi, voici la méthode dont je me suis servi; je la donne avec d'autant plus de confiance, qu'elle m'a parfaitement réussi; puisque je suis parvenu à empêcher la maraude, que je n'ai point foulé le pays, & que j'ai pu procurer à la Cavalerie une subsistance toujours au-delà de ses besoins, malgré le grand nombre d'Escadrons que j'avois à pourvoir, puisque la grande Armée, qui se trouvoit embarrassée de la grande quantité qu'elle en avoit, nous avoit envoyé jusqu'à trente Escadrons en sus de ceux que nous avions déjà.

Le camp de réserve, dont je faisois le détail en qualité d'Aide-Maréchal-Général-des-Logis de l'Armée, étoit situé près du chef-lieu d'un grand territoire. Le Général étoit persuadé que j'avois des vûes honnêtes: je lui demandai la permission de faire l'arrangement que j'avois projeté pour économiser les fourrages: il voulut bien s'en rapporter à moi.

Je fus aussi-tôt chez le Grand-Bailli; je lui enjoignis de faire rendre chez lui, dès le lendemain, les Baillis en sous-ordre de tous les Villages de son district; il y en avoit quarante-deux, & ils se trouverent tous rassemblés à l'heure indiquée.

Je leur dis que mon intention étoit de faire fourrager les Troupes en dehors des Villages; mais que pour cela, il falloit que les habitans concourussent à mes bonnes intentions, en se soumettant à apporter les fourrages jusqu'à cent, ou cent cinquante toises de leur enceinte.

D'abord ils se récrierent sur l'impossibilité de déterminer les habitans à faire ce service, prétendant qu'ils se trouvoient déjà assez malheureux d'être fourragés, sans avoir encore à se soumettre à la dure nécessité de porter eux-mêmes les fruits de leur récolte à leurs ennemis.

Le précis de ma réponse fut que, s'ils consentoient à remplir les engagements que je leur prescrivois, je leur donnois ma parole que qui que ce fût n'entreroit dans leurs Villages; au lieu que s'ils persistoient dans leur refus, je ne répondois pas des malheurs qu'ils s'attireroient: j'ajoutai que je leur donnois une heure pour faire réflexion au malheur qui les menaçoit, & que s'ils se rendoient à mes propositions, dès le surlendemain, ils seroient à même de juger si j'avois d'autre intention que celle de les garantir du pillage presque impossible à empêcher, du moins en totalité en pareille circonstance.

Le résultat de leur délibération ayant été de s'en fier à ma parole, je leur demandai un état circonstancié de la quantité de foin, de paille, d'avoine & d'autres grains que chaque Village pouvoit fournir, en leur promettant que le même endroit ne seroit jamais fourragé deux fois, du moins avant que tous les autres l'eussent été une ; mais en attendant que ces états me fussent remis, je désignai pour le fourrage du surlendemain les quatre Villages les plus à portée du camp, & donnai sur le champ aux Baillis de ces quatre Villages, l'ordre qu'ils avoient à suivre pour l'arrangement des fourrages qu'ils devoient faire assembler hors de leur enceinte.

Cet ordre étoit, en supposant que j'envoyasse douze Escadrons à chaque Village, de former sur l'emplacement le plus vaste sur le chemin du camp audit Village, douze tas de foin, à la distance de six à huit toises les uns des autres, & autant que cela se pourroit sur le même alignement, en observant que le foin fût de bonne qualité ; que toutes les bottes fussent du poids de douze livres ; que pour ôter tout prétexte à la requisiion d'un supplément, il y eût plutôt dix rations de plus par chaque Escadron, qu'une de moins ; qu'en arriere de chaque tas de foin, il y en eût un de paille, où se trouveroient également dix rations de plus, & qu'en arriere du tas de paille, il se trouvât pareillement en avoine les dix rations de plus que j'exigeois.

A la suite de ces détails, je les prévins que j'enverrois le lendemain un détachement pour la garde desdits fourrages, & leur conseillai de donner, de bonne grace, aux hommes qui le composeroient, quelques douceurs en subsistances, d'autant que, s'ils les traitoient bien, ils pouvoient être sûrs que, loin de leur faire le moindre tort, ils les préserveroient eux-mêmes des maraudeurs.

Je ne fais si le ton sur lequel je parlai à ces Baillis, leur inspira de la confiance, ou si la persuasion où j'étois, que cet arrangement pouvoit avoir lieu, fit sur eux l'impression que je desirois : ce qu'il y a de sûr, c'est que le tout me fut promis, & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le tout fut exécuté à la lettre.

J'envoyai à la vérité la veille de bonne heure à chaque Village, un petit détachement, commandé par un Officier, de l'activité, de l'intelligence & de la bonne volonté duquel je m'étois fait répondre, & je joignis à chacun de ces détachemens, un des Aides-Maréchaux-des-Logis que je m'étois formés dans les Troupes de la division, avec un Aide-Major de Cavalerie & un d'Infanterie, auxquels je donnai mon plan & des instructions, dont la principale étoit de se conformer à l'arrangement détaillé ci-dessus, ainsi que de veiller à ce que les quantités que j'avois exigées, se trouvassent dans chaque tas ; de sorte que le surlendemain, les Troupes, étant arrivées, s'étendirent de front sur le prolongement des fourrages préparés : les Aides-Majors présiderent à la distribution qui s'en fit avec d'autant plus d'ordre & de facilité, qu'il y avoit aussi des tas séparés pour les États-Majors des Régimens ; de façon qu'au moyen de ce qu'il se trouva par-tout un supplément, il ne put nulle part y avoir de mécompte, & qu'avec la précaution de la garde de la veille, qui, d'un côté, défendoit l'entrée du Village &

l'escorte des Fourrageurs, qui, de l'autre, veilloit à ce qu'ils se tinssent ensemble, le fourrage se fit en fort peu de tems, & les Fourrageurs rentrèrent, sans qu'il y eût un seul homme qui eût mis le pied dans un Village.

Ce premier fourrage ayant réussi, cela inspira la plus grande confiance aux habitans des Villages voisins, de sorte que tous les autres eurent le même succès. Je ne puis, à la vérité, trop me louer du zèle satisfaisant avec lequel je fus secondé de la part des Troupes; tant il est vrai de dire que la Nation Françoisse est naturellement portée au bien, & qu'il suffit de le lui indiquer, pour qu'elle saisisse avidement tous les moyens qu'on lui présente pour y parvenir.

Il résulta, du bon ordre établi dans cette occasion, que le Général de l'Armée, persuadé que depuis le tems que nous étions là avec une aussi grande quantité de Cavalerie, tous les environs devoient en être dévastés, & ayant, en conséquence, fait prendre du fourrage à l'Armée, dans la crainte qu'elle n'en manquât lorsqu'elle nous auroit joints, il fut dans le plus grand étonnement, lorsque je lui remis l'état des quarante-deux Villages dont le Bailliage étoit composé, dans le nombre desquels il y en avoit vingt-deux qui étoient encore intacts, tandis que les vingt qui avoient été fourragés, possédoient encore, en nature, plus du double de rations qu'ils ne m'avoient déclaré être en état d'en livrer.

Quoi qu'il en soit, je demanderai à mes Lecteurs, de voir avec indulgence, que je me sois cité dans cette occasion; d'autant que comme il n'y a pas un grand mérite à être économe du bien d'autrui, il est certain que je n'ai eu d'autre objet en vûe, en parlant de moi dans cette circonstance, que celui de leur prouver que si la chose est bonne en soi, puisque je l'ai faite, un autre peut la faire: en tout cas, je prédis à celui qui voudra bien suivre la méthode prescrite ci-dessus, que s'il veut s'en donner la peine, il ressentira dans son ame, une satisfaction si pure, d'avoir pu faire, en même-tems, le bien des Troupes & celui des Habitans, quoiqu'ennemis, que cela le dédommagera amplement des peines & des détails dans lesquels il auroit été obligé d'entrer, pour former un établissement aussi généralement utile.

M A N I E R E

DE FAIRE LA RECONNOISSANCE D'UN POSTE.

Les précautions que nous venons d'indiquer comme nécessaires à prendre pour parvenir à remplir l'objet utile d'économiser les fourrages, annonçant un séjour quelconque de la part de l'Armée dans le camp qu'elle occuperait, il paroît que c'est ici le moment de placer quelques remarques, tant sur la reconnoissance, que sur l'établisse-

ment des postes que le Général croiroit devoir porter en avant de sa ligne, & de parler ensuite de la maniere dont on devoit se garder pour éviter d'y être surpris.

La maniere dont on doit procéder pour reconnoître exactement un poste qu'on doit occuper, est une partie des plus importantes du détail de l'Officier-Général qui commande une division: l'essentiel est d'avoir la connoissance du Pays; mais si l'on n'a pas été à même de l'acquérir, on peut au moins, par le secours des cartes, se procurer celle de l'ensemble théorique du local.

J'entends par l'ensemble théorique d'un Pays, le tableau représenté dans les Cartes géographiques, qui donnent la connoissance du cours des rivières ou ruisseaux, des places de guerre qui en sont baignées ou embrassées, des forêts ou des bois qui coupent les campagnes, & des chaînes de montagnes qui les bordent; mais ces Cartes, quelque justes qu'elles soient, ne peuvent indiquer que les directions générales sur lesquelles on doit étendre, avec le plus de soin, ses reconnoissances; car pour les détails du local, il n'y a qu'en le parcourant qu'on puisse s'assurer d'en avoir une connoissance exacte, & de plus, à moins de ce coup-d'œil sûr, qui n'est pas donné à tout le monde, une seconde & même une troisième reconnoissance est souvent nécessaire, pour être assuré qu'en arrivant, on disposera chaque troupe dans l'emplacement où elle sera le plus avantageusement postée, soit pour combattre personnellement, soit pour porter un prompt secours aux Troupes voisines qui pourroient avoir besoin d'assistance.

Si l'on vouloit donner des principes, tant pour les précautions à prendre dans la marche, que pour la maniere de disposer la Cavalerie qui feroit partie d'une division, dont le Chef auroit reçu du Général l'ordre de venir occuper un poste quelconque, il faudroit entrer dans des détails qui ne finiroient pas; d'autant qu'il faudroit faire une immensité de suppositions, tant de la quantité des Troupes que l'on auroit à conduire, que des différentes dispositions à faire, suivant les terrains; ce qui deviendroit long & ennuyeux pour le Lecteur. On se contentera donc de dire, que si le poste assigné est dans un pays coupé, & qu'il soit voisin de l'ennemi, le Général, qui y marche avec une grosse division, doit se faire précéder d'une Avant-Garde, qu'il ne doit jamais confier qu'à un homme qui ait de l'expérience, & sur le rapport duquel il soit sûr de pouvoir compter, & qu'en raison de la difficulté du terrain, il doit se tenir plus, ou moins collé à son Avant-Garde, parce que si le terrain est coupé de ruisseaux, de haies, ou de ravins, s'il l'éloignoit trop de son corps de bataille, elle courroit risque d'être interceptée, peut-être, en totalité.

Si, au contraire, le lieu que l'on doit occuper est en plaine, & que cette plaine soit bordée, sur-tout du côté de l'ennemi, par des monticules, ou des bois, le Général doit choisir, à la vûe de son poste, quelque emplacement favorable, pour qu'après avoir pris une position militaire, il puisse faire mettre pied à terre à sa Cavalerie, & reposer son Infanterie, en attendant que celui qui commande son Avant-Garde, après avoir suffisamment reconnu par lui-même, ou fait reconnoître par des Officiers intelligens tous

les environs dudit poste, lui envoie dire qu'il peut arriver en sûreté; sur quoi il peut se mettre en mouvement, sans se départir de l'ordre que tout Officier consommé doit maintenir, même dans les marches qui se font en tems de paix dans l'intérieur du Royaume, & à plus forte raison à la guerre.

Après quoi, lorsqu'il est prêt d'arriver, il doit prendre les devans, afin de reconnoître par lui-même les postes principaux qu'il doit établir pour la sûreté de son camp, ou du quartier qu'il doit occuper.

Quand j'établis pour principe, qu'un Officier-Général qui envoie reconnoître un poste, doit choisir, pour remplir cette commission, un homme qui ait de l'acquit, c'est que mille circonstances, à la guerre, peuvent contribuer à en imposer aux yeux même les plus clair-voyans, & que tel objet, en fait de Troupes vûes dans l'éloignement, qui seroit apperçu par un homme accoutumé à en estimer l'épaisseur, la profondeur & la quantité, ce qui le mettroit dans le cas de ne rendre qu'un compte fidele de ce qu'il auroit pu découvrir, seroit vraisemblablement amplifié par un homme qui n'auroit pas la même habitude.

Le plus expérimenté, au reste, peut s'y méprendre, & sans vouloir me permettre des citations fabuleuses, ce que je vais dire est fait uniquement pour prouver que l'on auroit le plus grand tort, si, pour une méprise, même grossie en apparence, on jugeoit mal de quelqu'un qui, d'une certaine distance, prendroit pour des Troupes ce qui n'en seroit pas; car rien, par exemple, n'est plus ordinaire au coucher du soleil, si, de loin, on apperçoit le long d'un bois un troupeau de vaches qui chemine, que de le prendre, à la premiere vûe, pour une Troupe habillée de rouge, quand même on auroit des yeux excellens, & cela, parce que les rayons du soleil portent un reflêt sur ces animaux, qui en change absolument la couleur; mais ce qui fait bientôt entrevoir sa méprise, c'est la réflexion que le soleil, dardant sur l'objet qui vous en impose, devoit faire briller les armes de la Troupe que vous croyez voir, & que, puisque ce renseignement n'a pas lieu, il y a à parier que vos yeux vous trompent; mais si, au lieu de se donner le tems de la réflexion, & de se convaincre de la réalité de ce qu'on croit certain, on s'empresse de venir rendre compte qu'on a vu une colonne, ce qui est arrivé plus d'une fois, alors on oblige le Général à prendre des mesures, qui, dans des cas pareils, sont toujours tourmentantes pour les Troupes.

Je pourrois citer, à cette occasion, une méprise à peu près de même genre, qui nous empêcha de remplir en totalité l'objet auquel nous étions destinés.

En 1745, sur le Rhin, vers l'arriere-façon, nous avions, par les ordres de M. le Prince de Conti, construit un pont que nous avions retranché sur la rive ennemie, dans l'objet d'être maîtres de pousser des détachemens au-delà de ce fleuve, & à travers les cantonnemens de l'ennemi, pour faire des prisonniers & apprendre par eux, s'il ne se renforçoit pas vers la Haute-Alsace, où il y avoit à craindre qu'il ne se portât.

Un jour que nous sortions avec un Corps plus considérable, & qui devoit se porter plus avant que de coutume, la Colonne d'Infanterie, qui avoit la tête du détachement, se trouvant sur une chaussée, au milieu d'un bois, nous vîmes arriver plusieurs Officiers, qui nous dirent que l'ennemi marchoit à nous en bataille dans une prairie assez grande, que nous avions à traverser, & dont nous connoissions l'étendue; ils nous ajoutèrent qu'il y avoit des Hussards, & que nous allions les voir paroître dans l'instant, parce qu'ils en étoient suivis d'assez près.

Le desir de faire quelques prisonniers, déterminâ le Commandant du détachement à faire aussi-tôt jeter dans le bois, à droite & à gauche de la chaussée, deux des Compagnies de Grenadiers qui avoient la tête de la colonne, & à suspendre la marche du reste de l'Infanterie, que l'on fit arrêter à un coude que formoit la chaussée derrière nous, dans l'espérance que les Hussards ne voyant personne sur le chemin, s'y enfonceroient, & qu'alors les Grenadiers de la tête leur feroient le passage, lorsqu'ils voudroient s'en retourner. On perdit donc un certain tems à cette petite disposition; on en perdit, en outre, pour se remettre en marche, un peu aussi pour aller reconnoître, & enfin quand on fut à portée de découvrir la prairie, on n'y apperçut qu'une vingtaine de Faucheurs, dont le costume les avoit fait prendre par ces Officiers, pour de l'Infanterie habillée de blanc, & dont le brillant des faux, vûes apparemment dans un moment où ils marchaient pour aller couper leur regain, les portant sur leurs épaules, les avoit fait prendre pour des fusils; à l'égard des Hussards, ils étoient un; c'étoit un Officier de Boshauber, fort actif & fort brave, qui, de bonne volonté, venoit ordinairement avec nous, & qui, ayant apparemment fait sa découverte particulière, s'en revenoit au galop, quand ces jeunes Officiers l'apperçurent, & le prirent, sans doute, pour l'avant-garde d'une Troupe plus considérable. Bref, cette plaisanterie nous retarda de maniere que les ennemis, qui furent avertis de notre marche dès l'instant même de notre sortie, eurent, pour déloger, une heure de plus qu'ils n'auroient dû avoir, si nous ne nous fussions pas arrêtés, de sorte que nous ne fîmes de prisonniers que les traîneurs que nous pûmes attraper, au lieu d'un succès assez vraisemblable, auquel nous aurions dû nous attendre, tant par la force de notre détachement, que par l'éparpillade des cantonnemens de l'ennemi, au travers desquels nous avions ordre de nous porter.

Je citerai encore une méprise dont j'ai été témoin; elle est d'un autre genre, & aussi faite que la précédente, pour prouver qu'avec de très-bons yeux, on peut voir des choses qui n'existent pas, mais dont la position, les rapports & la variété des circonstances font que la vraisemblance approche si fort de la réalité, que rien n'est plus aisé que de s'y méprendre.

Nous étions envoyés dans une partie où l'ennemi pouvoit être, avec ordre d'aller jusqu'à un Village où nous pourrions en apprendre des nouvelles; nous nous trouvions sur une hauteur, le Village étoit au pied, & avoit un côteau au-delà du côté du

couchant; le soleil étoit près de finir sa carrière; nous vîmes, plusieurs d'entre nous à la fois, ou du moins nous crûmes voir un poste assez considérable de Cavalerie, dont les hommes nous sembloient être pied à terre; nous le fîmes aussi-tôt remarquer à d'anciens Hussards que nous avions avec nous, qui, tous, dirent qu'ils croyoient aussi que c'étoit une Troupe de Cavalerie pied à terre: on commanda aussi-tôt un Corporal & quatre hommes, avec ordre de nous précéder & de dépasser le Village, afin de tirer quelques coups de carabine sur cette prétendue Troupe de Cavalerie, si elle étoit reconnue pour ennemie; ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, comme nous descendions la côte à la suite de notre avant-garde, ceux des Hussards, qui nous suivoient, nous dirent: Certainement ce sont des ennemis; car les voilà qui montent à cheval; ce qui fit que nous nous arrêtâmes pour donner au gros du détachement, le tems de nous rejoindre; mais voyant notre avant-garde déjà au-delà du Village, s'arrêter, & y rester paisible, nous nous remîmes en marche, & nous ne fûmes pas peu étonnés de voir jusqu'à quel point l'idée, frappée d'une prévention quelconque, peut en imposer aux yeux, puisqu'en nous approchant encore davantage, nous découvrîmes que ce que nous avions pris pour des chevaux, étoit tout simplement des vaches, & que ce qui nous avoit paru des hommes, étoit des arbres étêtés, qui, vus de bas en haut vers l'horison, au travers des vaches que nous ne pouvions pas discerner encore, nous firent croire que c'étoient les Cavaliers de cette même prétendue Troupe, qui montoient à cheval.

Cet événement n'arrivera peut-être jamais à personne, & par cette raison, la citation que je viens d'en faire, pourroit sembler superflue; mais comme il peut en arriver de différentes espèces dans le même genre, il faut en conclure d'abord qu'un homme qui n'est pas chargé d'une reconnoissance, ne doit jamais se presser de donner une nouvelle qui peut exiger, de la part d'un Chef, un changement dans ses dispositions; à moins qu'il ne soit assez sûr de son fait, pour être en état d'en donner la preuve, & à l'égard de ceux sur le rapport desquels un Chef se repose, que s'ils apperçoivent tel objet que ce puisse être, qui leur paroisse être des Troupes en bataille, ou en colonne, de ne jamais faire part de leur idée, à cet égard, qu'ils ne se soient, en s'y portant eux-mêmes, convaincus que leur remarque ne fauroit être fautive.

Les très-jeunes gens sur-tout ne peuvent, de trop bonne heure, se faire une habitude de ce principe, parce que rien n'est plus capable de les dépriser aux yeux de leurs Supérieurs, que si, en venant dire qu'ils ont vu une colonne, il en résulroit que ce ne fût qu'un foible détachement, & à plus forte raison s'il se trouvoit qu'ils n'eussent vu que des choses absolument illusoires.



M A N I E R E

DE SE GARDER DANS LES POSTES AVANCÉS.

Plusieurs motifs déterminent un Général à placer de gros postes en avant de lui. Ordinairement c'est pour se mettre à même d'être plus promptement averti des moindres mouvemens de l'ennemi.

Quelquefois en plaçant ces sortes de postes le plus près de l'ennemi qu'il est possible, comme il ne peut voir ce qui se passe en arriere de ces mêmes postes, & que par la grande proximité, il est dans le cas de craindre une attaque inopinée, c'est pour l'obliger à doubler les siens, & au moyen du service forcé qu'on lui fait faire, travailler d'autant plus à sa destruction; ou s'il n'est pas aussi vigilant qu'il devoit l'être, c'est pour se mettre soi-même en mesure de tirer parti de la premiere circonstance que le hazard, ou sa nonchalance pourroit rendre favorable.

Souvent c'est pour occuper un débouché qui peut faciliter l'accès d'un Pays, dont l'ennemi auroit intérêt de vous défendre l'entrée.

Tantôt, au contraire, c'est pour s'opposer à l'entrée de l'ennemi, dans une portion de terrain dont il vous seroit intéressant de lui rendre l'accès difficile.

Quelquefois encore, si un poste, bon par sa seule position, & que l'on seroit occuper par un gros détachement, se trouvoit assez à portée de l'ennemi pour pouvoir le resserrer dans son camp, le gêner dans ses fourrages, ou l'obliger à un grand circuit, au lieu d'un léger trajet qu'il auroit à faire pour entretenir la communication de ses subsistances, un Général habile ne laissant échapper aucune des occasions que le hazard, le local, ou sa pénétration lui offrent successivement de nuire à son ennemi, manque rarement de pousser de ces sortes de pions en avant.

Pour remplir de pareils objets, à la vérité, la grande habileté de sa part est de les soutenir par ses pieces, de maniere à ce qu'il puisse, après leur réunion, les employer assez en force contre l'ennemi, pour se procurer un avantage, ou pour pouvoir rappeler le tout sans hasarder de se commettre, ni courir le risque, pour vouloir les soutenir, d'être forcé à livrer un combat désavantageux.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à la faveur de ces sortes de Vedettes, lorsqu'elles sont bien placées & qu'elles peuvent être secourues, l'Armée en est infiniment plus tranquille, que si elle avoit elle-même à se garder dans son enceinte, sans compter que ces détachemens pouvant être relevés tous les quinze jours, alors, sans fatiguer les troupes, en en confiant la conduite à des gens instruits, & sur l'activité desquels on peut compter, il en résulte, par la nature du service qu'exigent les précautions journalieres à prendre pour n'être pas surpris, que les Officiers, ainsi que les Troupes qui y passent successivement, se forment par les exemples qu'ils ont incessamment sous les yeux, de même qu'ils

s'endurcissent par la fatigue qu'entraîne la vigilance, & qu'ils s'aguerrissent par l'habitude qu'ils ont de voir de près l'ennemi, & de tirer souvent des coups de fusil contre lui.

Mais avoir en avant de soi ces postes livrés à eux-mêmes, dans des endroits qui ne seroient pas à l'abri d'un coup de main, ou qui ne seroient pas à portée d'être secourus, ou exiger d'eux des choses par trop difficiles, ce seroit commettre les Troupes, mal entendre ses intérêts, & ôter cette confiance qui est l'ame des grandes opérations, & aussi nécessaire aux succès, que l'air peut l'être à notre existence.

Maintenant, après avoir donné un aperçu des motifs qui peuvent engager un Général d'Armée à former en avant de lui de pareils établissemens, il me paroît intéressant, si ce n'est de donner des préceptes pour la maniere de se garder dans de tels postes, du moins de soumettre au jugement des Militaires instruits, l'exposé des mesures que je juge propres à se garantir non-seulement de la honte d'être surpris, mais encore quelquefois de celle d'être enlevé avec la totalité, ou partie des Troupes dont on auroit à répondre.

Rarement de pareilles commissions se donnent à des Officiers peu expérimentés: ce n'est pas que l'on n'ait vu souvent arriver le contraire, parce qu'un homme qui a du crédit, trouve plus aisément qu'un autre de ces fortes de faiseurs de renommée, disposés uniquement, par un intérêt qui leur est relatif, à les faire valoir & à les prôner, & que comme un Général ne peut, du premier abord, connoître tous les Officiers qui composent son Armée, il n'est pas vraisemblable qu'il puisse apprécier les talens de chacun assez juste, pour ne pas s'y méprendre quelquefois. Or, dans son incertitude, il ne peut rien faire de mieux, pour le moment, que de choisir un homme bien famé; mais si malheureusement son choix venoit à tomber sur un homme qui n'auroit pas encore toute l'expérience requise, c'est alors qu'il auroit doublement à craindre, & que les Troupes auroient aussi doublement à souffrir; puisque, d'une part, le Général, s'en reposant sur l'homme qu'il auroit en avant de lui, tourneroit, sans doute, ses soins ailletrs, & deviendroit, en cela, victime de son trop de confiance, tandis que d'une autre part les Troupes le seroient à leur tour d'être employés aux ordres d'un homme, qui, quoique personnellement brave, pourroit, à la fois, devenir incertain & timide faute de talens; ou, au moyen de son manque d'expérience, rendre leurs fatigues excessives, au lieu de ne leur en faire supporter que celles qui seroient indispensables.

Les Troupes ont encore à redouter de semblables choix dans la personne de ceux auxquels la Cour croit pouvoir, sans rien risquer, faire gagner des grades, afin de les porter, le plutôt possible, au commandement des Armées où ils semblent être appelés, soit par leurs charges, soit par leurs entours. Si c'est un mal nécessaire, il faut bien s'y soumettre; mais mon zèle pour le service du Roi, ne me permet pas au moins, de passer entièrement sous silence le danger de rendre cet usage trop fréquent,

Malgré la solidité de ces observations, le plus grand nombre trouvera vraisemblablement que j'aurois pu passer cet objet sous silence, & dira, sans doute, qu'il est étranger à mon sujet; mais comme mon but, en faisant un Traité sur la Cavalerie, est de contribuer, autant que je puis, à la rendre la meilleure possible, par cette seule raison on voit que je dois avoir le même intérêt à travailler aux moyens de rendre nos Armées excellentes, & de persuader que rien peut-être n'est aussi intéressant pour l'État, que de songer de bonne heure à faire un bon choix, toutes les fois qu'il sera question d'employer des Officiers-Généraux, & même de nommer des Chefs pour tous les Corps, tant d'Infanterie, que de Cavalerie.

Au reste, quoiqu'il soit assez d'usage qu'avant d'approfondir les motifs, on commence par rejeter une proposition qui tend à donner l'exclusion, je prévois qu'on ne voudra pas voir que si je la donne, ce n'est qu'à ceux qui rempliroient avec nonchalance les fonctions de leurs emplois, ou qui n'annonceroient aucuns talens pour la guerre. Quoi qu'il en soit, comme il est infiniment plus intéressant de gagner des batailles, que de se mettre au hazard de perdre des Provinces, pour vouloir, à cet égard, satisfaire des citoyens qui ne serviroient l'État uniquement que pour n'avoir pas l'air d'être absolument inutiles dans le monde, j'espère que la Nation, étant généralement intéressée à ce que les freres des uns, les maris ou les enfans des autres, lorsqu'ils marchent en détachement, & qu'ils sont à la veille d'exposer leurs vies, soient au moins remis entre les mains de gens en état de ne pas les compromettre; tout le monde me saura gré d'avoir parlé sur cela, si ce n'est avec toute la force que j'y aurois pu mettre, du moins avec la vérité & la fermeté que je me suis cru permise dans un Ouvrage qui a pour objet de remédier aux abus autant qu'il est possible.

Cependant comme rien n'oblige ceux qui auroient plus de connoissance que moi du genre de précautions à prendre pour se mettre à l'abri d'éprouver un échec dans un poste avancé, à suivre exactement les principes que je vais donner pour s'en garantir; s'ils croient n'avoir pas besoin d'être guidés à cet égard, ils peuvent passer à d'autres articles qui leur paroîtront plus intéressans; mais comme ces détails peuvent être utiles en petit comme en grand, & regarder indistinctement tout Officier supérieur, tant d'Infanterie, que de Cavalerie, j'ai toujours l'espérance, qu'en écrivant pour le Militaire en général, le plus grand nombre prendra en bonne part que j'y sois entré.

En conséquence, c'est à ceux qui n'auroient pas l'usage de commander dans des postes avancés, que je vais faire part des moyens dont je me suis servi pour me garantir des surprises, en les exhortant plutôt à multiplier sur cela les précautions, qu'à se contenter de faire usage uniquement de celles que j'ai employées en pareille circonstance, parce que, pourvu qu'on ne fatigue pas les Troupes inutilement, on ne sauroit trop se tenir sur ses gardes.

Or donc, comme toute Troupe détachée est dans le cas de devoir se suffire à elle-même, & que dans les Armées où il y a un nombre suffisant de Troupes-Légeres, il

il n'en arrive pas moins que les circonstances peuvent exiger, que le Général soit dans la nécessité de porter en avant de lui des Corps composés uniquement de Cavalerie & d'Infanterie; il faut bien alors que celui qui les commande, s'occupe du soin de pourvoir à leur sûreté.

Mais il faudroit non-seulement que tout Officier de Cavalerie sût parfaitement son thème, lorsqu'il s'agit d'aller en patrouille, ou d'y envoyer les autres, mais encore que tout Cavalier, ou Dragon le sût également, parce que sans cela le Chef est inquiet, les Troupes sont excédées, &, malgré le tourment qu'on leur donne, le poste finit par être surpris, battu, dispersé, ou enlevé.

A des gens instruits, ce peu de mots suffira sans doute pour faire entendre l'importance de ce que renferme l'exposé que je viens de faire; mais comme il embrasse une infinité de branches, dont le service ordinaire de la ligne ne donne aucune teinture, je crois intéressant pour tout Officier supérieur qui n'auroit pas été chargé de pareille commission à la guerre, de lui indiquer les moyens les plus propres à se garantir de l'événement le plus fâcheux pour un Militaire, qui est celui de se laisser surprendre dans un poste qui lui auroit été confié.

En effet, cet événement est si funeste pour la personne qui seroit dans le cas de l'éprouver, que quand même elle n'auroit aucun reproche à se faire, ni sur les mesures à prendre d'après les regles de l'art, ni sur l'activité du côté des précautions; si, par malheur, le Commandant d'un poste avancé vient à être surpris, comme on ne se donne pas la peine d'approfondir la nature des causes de son échec, il est sûr que l'on commence par le taxer, si ce n'est de peu de talens, du moins d'un manque de vigilance impardonnable; de sorte qu'un homme qui auroit fait vingt campagnes, même avec distinction, seroit au moins blâmé, s'il n'étoit pas entièrement perdu de réputation.

On doit sentir, d'après de pareilles réflexions, dont le résultat doit faire frémir tout homme qui a l'honneur en recommandation, combien il seroit important que le Gouvernement s'occupât du soin de faire dresser les Troupes à toutes les différentes parties du service de campagne; car en même-tems qu'un Officier supérieur doit répondre de son poste, s'il a à ses ordres des Troupes & des Officiers instruits, de même il seroit de toute injustice de le rendre seul responsable des événemens, s'ils n'avoient lieu que par la faute d'autrui, je veux dire, par le manque d'exécution des ordres sagement combinés qu'il auroit pu donner.

Ce danger pour lui, est cependant si évident, que quand il seroit secondé, même par plusieurs Officiers intelligens, si la totalité de ses Troupes n'est pas au courant du service des postes avancés, il ne peut compter, tout au plus, que sur la bonne volonté de chacun; car par rapport à l'exactitude avec laquelle ses détachemens & ses patrouilles devoient se faire, comme cet objet, quoique de la plus grande conséquence, ne

feroit pas rempli faute d'acquit, ou d'expérience, il seroit impossible qu'il pût y avoir la moindre confiance.

En effet, comment pourra-t-il savoir si, malgré les instructions les plus claires & les plus détaillées, chacun se sera porté par les directions indiquées sur les divers endroits marqués sur les itinéraires qui leur auroient été donnés, si les circonstances exigent sur-tout que par un tems horrible & pendant la nuit la plus noire, ces mêmes gens qui n'en ont pas l'habitude, cheminent à tâtons, pour se rendre à un lieu qu'ils ne connoissent pas, à travers des bourbiers épouvantables?

Tout est rose dans le métier de la guerre, quand on ne le connoît pas, & tout semble facile à ceux qui se sentent assez braves pour affronter, de sang froid, les plus grands dangers: mais quand on se trouve dans le cas d'avoir besoin d'une autre espèce de courage, qui est celui de savoir supporter patiemment des fatigues outrées, c'est alors qu'on est forcé de convenir qu'on ne s'étoit pas attendu qu'il fallût, à la guerre, d'autre courage que celui qui est nécessaire pour se bien battre.

Or si, à l'impossibilité de résister à des fatigues excessives, on joint l'inconvénient de ne pas savoir comment s'y prendre, pour faire des patrouilles, ou pour y envoyer les autres, & que par-là on expose la vie de plusieurs centaines, ou de plusieurs milliers d'hommes qui se reposent sur vous, c'est alors qu'on gémit sur le tems qu'on a perdu, en se livrant uniquement à ses plaisirs; mais ce regret tardif ne remédie à rien, & la mollesse dans laquelle on a vécu, fait qu'au lieu de se dire: je mourrois plutôt de faim, de soif, de chaud, de froid, ou de lassitude, que de ne pas faire mon devoir; alors, qu'on se sent épuisé par la fatigue, on pense ne faire qu'une faute légère, en se mettant à couvert, pour quelques heures, dans la première maison, tandis que c'en est une des plus capitales, dans lesquelles un homme de guerre puisse se laisser entraîner, puisque l'ennemi, s'il est plus actif & plus endurci à l'intempérie de l'air, choisit presque toujours des tems noirs & pluvieux pour former de ces entreprises hardies, dans lesquelles il échoueroit, s'il les exécutoit dans des momens ordinaires, & auxquelles il réussit presque toujours dans ces tems horribles, qui ne forcent que trop souvent l'humanité à oublier ses devoirs pour veiller uniquement à sa conservation.

Si donc il est reconnu que l'ennemi, censé être gêné par un de ces pions, supposé le tenir en échec, ait un intérêt puissant à tout hazarder pour venir à bout de s'en emparer, dans ce cas on doit s'attendre que c'est sur-tout dans les plus mauvais tems qu'il cherchera à en exécuter le projet, & que, conséquemment, c'est le moment où il faut redoubler de vigilance & de précautions.

Or, par le chemin que l'ennemi a à tenir pour arriver jusqu'à vous, si, au lieu de rencontrer la patrouille que vous avez envoyée sur cette même direction, dans l'objet d'être averti à tems de ses mouvemens, il vient, par le rapport de quelques Payfans, à découvrir que l'Officier, ou Bas-Officier, qui auroit été envoyé à la découverte dans cette partie, au lieu de remplir sa mission avec exactitude, est à se fécher, au coin

du feu, il fait aussi-tôt investir la maison, s'empare des hommes & des chevaux qui s'y sont mis à l'abri, & cheminant désormais avec plus de sécurité, il en accélère d'autant plus la marche; de sorte qu'en se faisant précéder du même nombre d'hommes dont étoit composée la patrouille qu'il a enlevée, & à laquelle il n'aura pas manqué de demander de quel Régiment elle étoit; arrivé au premier poste, s'il le trouve alerte, & qu'on lui crie, *qui vive*, cette patrouille ennemie répondant juste le nom du Régiment, dont le poste doit savoir qu'on a tiré la patrouille & dont on attend le retour; ce même poste venant à être leurré par cette réponse, & peut-être, de plus, étant mal sur ses gardes, se trouve lui-même intercepté: alors l'ennemi fait ses dispositions d'attaque, & arrivant à la faveur des ténèbres d'une nuit obscure, réussit, à coup sûr, dans son entreprise, sans que pour cela on puisse justement en attribuer la faute à celui qui commanderait.

Maintenant, après avoir fait connoître le danger dont il est pour les Troupes qui composent les Corps détachés en avant de la ligne, que le service des patrouilles n'y soit pas fait avec l'exactitude la plus scrupuleuse, je vais indiquer les différens moyens dont on peut faire usage pour se garder.

Et pour suivre, dans cette matiere importante, la même méthode que dans toutes celles que j'ai traitées précédemment, je vais la diviser par articles.

Ces moyens sont pour l'intérieur du poste:

- 1.) Que le Commandant en chef commence par se procurer une connoissance exacte des différens terrains qui l'environnent.
- 2.) Qu'il s'arrange dans son poste de maniere à se mettre, autant que cela est possible, à l'abri d'un coup de main.
- 3.) Qu'il fasse enforte de se procurer des débouchés sur ses derrieres, pour pouvoir, en cas qu'il soit attaqué par des forces trop supérieures, se retirer sans courir le risque d'être intercepté.
- 4.) Que la machine soit montée de maniere à être, à chaque instant, prêt à marcher ou à combattre.
- 5.) Qu'il reconnoisse en arrivant dans son poste, un lieu d'assemblée, où toutes les Troupes puissent se réunir en cas d'alarme.
- 6.) Qu'il ménage extrêmement les habitans de son endroit, ainsi que ceux des Villages voisins, & qu'il fasse l'impossible, sur-tout, pour s'en faire aimer, afin qu'ils soient d'autant moins disposés à lui nuire.

A l'égard des moyens à employer pour l'extérieur, c'est:

- 1.) De mettre tout en œuvre pour se former de bons espions.
- 2.) De parfaitement bien traiter les déserteurs ennemis.
- 3.) De placer tous ses postes avec intelligence.
- 4.) D'envoyer beaucoup de petits détachemens à la découverte sur tous les rayons par où l'ennemi pourroit arriver.

5.) D'avoir indépendamment de ces différens rayons, des patrouilles environnantes, qui, en faisant leur ronde, s'arrêtent fréquemment pour écouter si l'on n'entend, dans l'éloignement, aucun bruit d'armes ou de chevaux.

6.) De veiller quelquefois soi-même à l'exécution des ordres qu'on a cru devoir donner pour la sûreté & pour le bien général.

Mais, je le répète encore, si les Troupes, long-tems à l'avance, ne sont pas instruites des différens détails du service qu'elles ont à faire dans ces sortes de circonstances; un Officier-Général, fût-il un aigle, finira par être insulté, surpris, ou enlevé avec son poste, s'il se trouve avoir à lutter contre un ennemi actif, entreprenant, & qui auroit à ses ordres des Troupes plus accoutumées que les siennes à l'espèce de guerre dont il est question; d'où il est aisé de conclure que pour que les postes avancés soient bien gardés, il faut:

1.) Savoir à qui on les confie.

2.) Que puisqu'il seroit dangereux de les faire occuper par des Troupes de ligne, par la raison qu'elles ne sont pas familiarisées avec le détail des précautions à prendre en pareil cas, il seroit plus avantageux, jusqu'à ce qu'elles y fussent instruites, de les laisser occuper par des Troupes-Légeres, & que, puisqu'il est prouvé que celles-ci sont utiles dans des circonstances d'ou, comme on le voit, le salut des Armées peut dépendre, il ne faudroit pas les laisser sans existence, comme elles le sont aujourd'hui parmi nous; ce qui sera traité plus amplement à la fin de ce chapitre.

On ajoutera qu'à la guerre, il convient de les renforcer par des Troupes de ligne, pour que celles-ci apprennent avec les premières, un genre de service, qui, pour n'être pas connu d'elles, n'en est pas moins propre également à l'Infanterie & à la Cavalerie, & le seul, quoi qu'on en dise, qui puisse former promptement des Officiers-Généraux.

Enfin, comme ce n'est pas avec des Troupes médiocres qu'on peut faire de bonnes opérations, les Troupes-Légeres étant les premières qui entrent en action, & sur lesquelles roule le journalier des petits combats qui préparent de plus grands événemens, si l'on a à s'occuper des moyens de former au Roi une Milice redoutable, c'est, sans contredit, par les Troupes-Légeres qu'on devoit commencer, sur-tout si l'on se propose de les employer au même service que par le passé, d'autant qu'en fort peu de tems, & sans beaucoup de peine, mais cependant avec quelque amélioration, l'Infanterie & la Cavalerie de ligne, par l'existence qu'elles ont aujourd'hui, peuvent être portées au point où elles doivent être l'une & l'autre, pour être en état de servir utilement; tandis qu'au contraire, à moins d'une dépense qu'il est à craindre qu'on ne fasse pas, il seroit impossible de se flatter que même, en deux ans de tems, les Troupes-Légeres pussent acquérir cette consistance, sans laquelle toutefois elles ne feront jamais en état de remplir qu'une partie des objets auxquels elles sont destinées, quand même on pren-

droit, dès aujourd'hui, la résolution de leur fournir les moyens qui seroient les plus propres à les rendre excellentes.

Un des plus grands obstacles, à cet égard, est le prix fixé pour leurs remotes, qui est trop au-dessous du taux où est maintenant en France l'espèce de chevaux qui leur est propre, & la rareté surtout dont les chevaux d'âge y sont aujourd'hui; de sorte qu'à moins de les payer un prix fou, on ne pourroit en avoir de l'âge convenable au service qu'elles ont à faire en campagne, & que de même, à moins de rappeler dans ces Corps les anciens Soldats, ou Dragons qui y ont fait la dernière guerre, on ne pourroit avoir que des recrues ordinaires, sur lesquelles ce seroit se faire l'illusion la plus préjudiciable au bien du service du Roi, que d'imaginer qu'on dût compter en rien & pour rien, sur-tout en égard au service qu'elles ont à faire à portée de l'ennemi.

On dira, sans doute: mais au besoin on prendra des déserteurs, & dès la première campagne, ces Corps serviront à merveille. A cela je répondrai, qu'il faudroit bien en venir là; mais que c'est le plus grand de tous les malheurs, selon moi, qui puisse arriver aux Troupes-Légeres, & même à l'Armée par contre-coup, que de voir mettre ce projet en exécution.

1.) Parce qu'il n'y a plus de discipline à espérer de la part de ces Corps, s'ils deviennent le réceptacle de tous les déserteurs, amis ou ennemis, qui pourroient se présenter.

2.) Que la tolérance des déserteurs, en faveur des Troupes-Légeres, est un objet de désolation pour les Troupes de ligne.

3.) Enfin, qu'il en résulte une aliénation des deux parts, infiniment préjudiciable à cette harmonie si nécessaire cependant à établir dans toutes les parties qui composent une Armée.

D'ailleurs, s'il y a la moindre licence parmi des Troupes aussi livrées à elles-mêmes que celles-ci le sont d'un bout d'une campagne à l'autre, les occasions fréquentes qu'elles ont de se livrer au désordre, sont qu'il n'est plus possible d'en jouir, & si le Général de l'Armée veut y mettre ordre, & qu'il ne le puisse pas, parce que cela est impossible, alors il s'en prend aux Chefs, & ces Corps sont décriés d'autant plus injustement, qu'en les composant de déserteurs, on devoit prévoir que cela ne pourroit être autrement.

Mais cet inconvénient n'est pas le seul qui puisse arriver, puisqu'en composant les Troupes-Légeres de déserteurs, rien n'est plus ordinaire que de voir ces mêmes hommes qui se sont, à la vérité, très-bien battus, lorsqu'ils étoient de votre parti, déserter de nouveau, revenir quelques jours après à la tête des détachemens ennemis qu'ils conduisent eux-mêmes sur vous, & avec d'autant plus de sûreté pour eux & de danger pour vous, que, connoissant parfaitement vos usages, votre maniere de vous garder, l'emplacement de vos postes, & le nombre de Troupes qui y sont employées, il y a à parier que l'ennemi alors ne peut manquer de réussir dans son entreprise.

Je pourrois ajouter qu'on en a vu, pendant la dernière guerre, arriver à la tête des détachemens ennemis, encore couverts de leurs uniformes François, répondre au *qui vive*, appeler leurs camarades par leurs noms; & aussi-tôt, après avoir été découverts pour ennemis, leur dire des injures, tirer les premiers coups de fusil, & être plus acharnés contre vous, que vos véritables ennemis pourroient l'être.

Or, d'après toutes ces observations, si j'en étois cru, on n'auroit jamais, dans les Troupes-Légeres, que de vrais nationaux, & l'on feroit l'impossible pour engager les anciens serviteurs non mariés, à rentrer dans leurs Corps respectifs. Mais comme pour les engager à y revenir, il faudroit, de nécessité, leur accorder un traitement qu'on ne leur fera vraisemblablement pas, je crois être fondé à dire qu'il faut au moins deux grandes années pour avoir de bons hommes & de bons chevaux, préalables simples, mais indispensables pour bien amalgamer ensemble toutes les différentes parties qui doivent entrer dans la composition des Corps de Troupes-Légeres.

Sans cela, on doit s'attendre qu'ils seront bien loin de pouvoir remplir, à la guerre, tout ce qu'on feroit en droit d'en exiger, s'ils étoient, ainsi que je l'ai proposé maintefois, préparés pendant la paix à recevoir pour la guerre, une augmentation qu'ils pussent supporter, sans courir le hazard de gâter entièrement le peu de bon & de très-bon qui en reste.

Oui, je le répète, avec de bons Chefs les surprises ne sont à craindre, que lorsque les Corps ne sont pas assez instruits pour être en état d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent; mais, en revanche, il ne faut, pour attirer une pareille disgrâce au Général, le plus rempli de zèle, le plus intelligent & le plus actif, qu'un moment de négligence, ou de paresse de la part d'un Officier, chargé d'aller en détachement sur tel point, ou d'un Bas-Officier, chargé d'aller en patrouille sur tel autre: & Dieu fait, dans ce cas, quelles suites funestes n'entraînent pas quelquefois ces sortes d'événemens.

Au reste, ce n'est pas toujours lorsqu'on est le plus près de l'ennemi, que les surprises sont le plus à craindre: trop de gens alors sont intéressés à veiller à ses moindres mouvemens, pour que si dans un point quelqu'un manque à faire son devoir, quelqu'autre ne répare cette négligence; mais c'est lorsqu'à deux, ou trois lieues en avant de la ligne, un Corps, livré à ses propres forces, se trouve être à la distance de cinq à six lieues de l'ennemi, même quand il en seroit encore plus éloigné; c'est alors que l'Officier-Général doit redoubler de précautions & d'activité; mais ce n'est point en tourmentant les Troupes par des bivouacs répétés, ni en multipliant le nombre de ses postes, qu'on peut éviter l'affront d'être surpris. On pourroit, par de semblables moyens, l'é luder pendant quelques jours; mais on n'en seroit que plus susceptible de l'être au bout de cinq, ou six, parce que des Troupes fatiguées à l'excès, ne seroient plus en état de veiller dans le moment où leur vigilance deviendroit le plus nécessaire.

A la vérité, une extrême activité de la part du Chef, peut suppléer à la quantité de Troupes, que sans cela on seroit forcé d'employer pour la sûreté d'un poste; mais,

dans ce cas, deux préalables sont indispensables: c'est qu'indépendamment du talent & de l'expérience, il faut que l'Officier-Général ait un coup-d'œil sûr & une santé à l'épreuve, & de plus qu'il ait une assez grande quantité de chevaux de main, pour n'être pas dans le cas de craindre de les trop fatiguer, & assez de fortune pour risquer d'en crever plusieurs dans le cours d'une campagne, si cela est utile pour la conservation des Troupes qu'il auroit à ses ordres.

Ce dernier article, auquel on ne fait seulement pas attention, est tel cependant, que, quoique je craigne de paroître m'attacher à des minuties, en ne le passant pas sous silence, toutefois comme j'ai été à portée d'en sentir toute l'importance, je crois devoir, au contraire, pour le bien de la chose & pour celui des Troupes, le traiter aussi à fond qu'il peut l'être.

Or donc le Commandant en chef d'un Corps détaché, doit, selon moi, avoir au moins deux chevaux, sur lesquels il puisse compter dans les occasions où il y a des coups de fusil à tirer, parce que s'il est obligé de capituler avec son cheval, lorsqu'il va aux tirailleurs, ou lorsqu'il a à s'approcher d'une Troupe d'Infanterie, ces sortes de débats ne peuvent qu'être infiniment nuisibles au bien du service par le tems qu'il y perd, & par l'impatience que cela lui cause; mais s'il est assez heureux pour en avoir deux qui n'aient peur de rien, ce qui est infiniment rare, comme il faut encore que ces mêmes chevaux aient d'autres qualités, il doit les ménager comme la prunelle de l'œil, & conséquemment ne pas leur faire faire d'autre service que celui qui est nécessaire pour les tenir en haleine.

Dans les reconnoissances à faire, lorsqu'il est obligé de se faire accompagner par des Officiers-Majors, ou autres, il lui faut un cheval qui ait le pas très-alongé; sans quoi il pourroit perdre à cela un tems précieux.

Dans celles qu'il fait seul autour de son poste, comme il faut quelquefois qu'il arpenté un terrain prodigieux, il lui faut au moins deux ou trois chevaux qui aient de la vitesse, & le galop aisé, pour ne pas se fatiguer à l'excès; chose essentielle, puisqu'il a besoin de toutes ses forces pour suffire à l'immensité d'écritures qui vient communément à la suite de ces sortes de reconnoissances; travail ordinairement long & pénible, tant par les instructions qu'il doit donner par écrit à ses patrouilles ou détachemens, que par les comptes à rendre au Général de l'Armée, ou par les ordres de marche qu'il peut avoir à faire pour le lendemain; sans compter que par sa position, ses Troupes peuvent occuper jusqu'à huit ou dix endroits différens.

Si, pendant la nuit, il lui arrive un ordre du Général, qui l'oblige à changer toutes ses dispositions, alors il est forcé d'en employer le reste à composer de nouvelles instructions pour changer l'ordre total de ses postes. Après quoi, si, par hazard, il apprend, dans la journée, que l'ennemi ait fait un mouvement qui contrarie ce dernier arrangement, & qu'il prévioie que cela doive engager le Général à le faire

rassembler pour le porter ailleurs, ou le déterminer lui-même à faire faire un mouvement général à l'Armée; s'il a du zèle, alors, pour avoir plutôt fait, quoiqu'il soit quelquefois à deux ou trois lieues en avant du Quartier général, il prend un cheval vite, vient faire son rapport, & recevoir lui-même les ordres du Général, & il fait en deux heures de tems ce qu'une ordonnance qu'il auroit envoyée, n'auroit pu faire en six; différence qui, quelquefois, peut devenir d'une conséquence infinie.

Enfin, s'il y a des marches de nuit, comme dans les Corps détachés elles sont assez fréquentes, il lui faut, pour ces occasions, un cheval tranquille, & qui ait de la sûreté; sans quoi il ne peut aller & venir pour se porter dans l'obscurité de la nuit, où sa présence est nécessaire.

D'où je conclus que les Officiers supérieurs qui ont assez de talens pour qu'on leur confie de pareilles commissions, n'étant pas tous en état de faire la dépense nécessaire pour se procurer, en quantité suffisante, des chevaux, tels que je viens de les dépeindre; comme le nombre de ces Officiers ne peut être bien considérable, & tous les résultats de la dépense qu'ils feroient pour se les procurer devant tourner à la conservation des Troupes, & conséquemment aux intérêts du Roi, la Cour feroit un excellent marché de ne pas épargner à de tels Chefs, les ressources dont ils auroient besoin pour pouvoir remplir tous les détails qu'ils ont à embrasser.

D'un autre côté, si le Commandant d'un Corps avancé se trouve malheureusement être d'une complexion assez délicate, pour qu'il soit incapable de soutenir une grande fatigue à la suite d'une marche pénible, qui, peut-être, auroit duré depuis deux heures du matin, jusqu'à midi, & qu'après avoir éprouvé la fraîcheur de la nuit, il arrive à son poste au milieu du jour, dans les grandes chaleurs; certainement alors, accablé comme on le suppose, il ne désirera que de pouvoir profiter de quelques heures de repos; au lieu que s'il a une santé robuste, comme la disposition des postes, après l'emplacement des Troupes dans leur quartier, est un objet des plus importans de ses opérations, c'est précisément à l'instant où les Troupes vont se reposer, que le plus fort de sa besogne doit commencer; puisqu'à peine arrivé, il faut qu'il arpente tous les environs de son poste, de manière à en connoître exactement tous les coins & recoins, & à se mettre à portée conséquemment d'en défendre les approches avec connoissance de cause.

Ce devoir, que je regarde comme indispensable, est d'autant plus à l'avantage des Troupes, que ces sortes de reconnoissances, loin de décider le Commandant d'un poste à multiplier ses grand-gardes, le déterminent souvent, au contraire, à en diminuer le plus grand nombre, par la raison que trois chemins qui, au premier coup-d'œil, semblent exiger trois postes différens, se trouvent, par leur réunion, n'en avoir réellement besoin que d'un seul; de sorte que pour connoître assez parfaitement les environs d'un poste, pour pouvoir faire avec sûreté des retranchemens aussi utiles à la

confer-

conservation des Troupes, il faut que celui qui le commande ne soit pas plus avare de ses chevaux, que de sa peine.

De semblables calculs, qui ne peuvent frapper que ceux qui ont quelques notions du genre de service des Commandans en chef d'un Corps détaché, me conduisent à dire qu'il est funeste au bien de l'État, que ce ne soit que le nombre des années qui puisse faire parvenir au commandement des Armées, la classe des Militaires qui sont en droit d'y prétendre; puisque, si la vigueur de l'âge pouvoit être réunie aux talens & à l'expérience, les avantages qui en résulteroient à la longue pour les Troupes & pour l'État, seroient incalculables.

Mais pour en revenir à la maniere de se garder, qui est l'objet principal de ce chapitre, le Commandant en chef, après avoir assis son camp, ou occupé ses quartiers à la faveur des postes, tant d'Infanterie, que de Cavalerie, composés des détachemens envoyés avec le campement, ou avec le logement qui formoient son avant-garde, doit, ainsi qu'il a été dit, arpenter son terrain, de maniere à ce qu'avant de rentrer chez lui, il puisse en connoître jusqu'aux moindres ravin, bois, ruisseau, marais, tertre, ou chemin qui l'entourent; après quoi il doit faire une nouvelle répartition de tous ses postes, en commander de nouveaux, si cela est nécessaire, ou en retrancher, si les connoissances qu'il a acquises du local lui prouvent qu'ils seroient superflus.

Cette opération finie, s'il doit repartir le lendemain, il peut se contenter de diriger ses patrouilles vers les lieux que les renseignements qu'il auroit pris des habitans, le mettroient le plus dans le cas de suspecter.

Si, par les instructions qu'il auroit reçues du Général en chef, il étoit dans le cas, au contraire, de séjourner plusieurs jours dans le même endroit, & qu'il prévît, en conséquence de l'éloignement où il seroit de l'Armée, que l'ennemi venant à avoir connoissance de sa position, pourroit être tenté de l'y surprendre; si enfin le poste étoit scabreux, il ne devoit alors rien négliger pour être averti de la marche à laquelle il s'attendroit de la part de l'ennemi, & pour se garantir sur-tout d'une attaque de nuit, attendu que ce sont toujours les plus dangereuses.

Mais, dans ce cas, il ne faut pas qu'il épargne ses Troupes: ce seroit ne pas les aimer, que de craindre de les fatiguer, lorsqu'il est nécessaire qu'elles veillent pour leur propre sûreté. Cependant, s'il croit pouvoir se dispenser de les faire coucher au bivouac, en prenant les précautions ci-après détaillées, il doit le faire, & jouir de la satisfaction de leur procurer le repos dont il se priveroit lui-même pour les ménager, parce que s'il fait bien, & qu'il en ait la force, aux heures où les surprises sont le plus à craindre, qui sont vers minuit, ou au petit point du jour, tantôt il se trouvera de sa personne au point le plus intéressant de l'enceinte de ses postes, tantôt à différentes heures de la nuit, il en fera la tournée, ou même quelquefois il passera, tout habillé, la totalité de la nuit sur quelque éminence à portée, où il fera tendre une canonniers, d'où il pourra être en état de recevoir le rapport de ses patrouilles, & à même de don-



ner ses ordres pour le départ des nouveaux détachemens qu'il croiroit devoir envoyer pour apprendre des nouvelles de l'ennemi.

La direction, en pareil cas, des détachemens doit être sur les points par où l'ennemi pourroit arriver jusqu'au camp, ou jusqu'au quartier, en conduisant de la Cavalerie & de l'Artillerie avec lui; celle des patrouilles doit être sur toutes les avenues propres uniquement au passage des gens de pied; mais indépendamment des différens rayons qu'auroient à décrire les détachemens & les patrouilles dont il vient d'être question, il est encore d'autres précautions dont un Officier-Général doit faire usage, & que je crois devoir indiquer à ceux qui, sans avoir la foiblesse de n'oser faire que ce qui est d'usage, voudront aller droit au but, qui est celui de tout employer pour conserver la vie & l'honneur des Troupes, dont on leur auroit confié la conduite.

C'est dans les postes scabreux, (je suis obligé de le répéter, pour faire sentir que ce n'est que dans ces sortes de circonstances seulement où je l'exige) que le Général peut & doit même, s'il fait bien, établir que, de demi-heure en demi-heure, la sentinelle du poste le plus près de lui, crie: *sentinelle, prenez garde à vous*; & que ce cri, passant de la droite à la gauche, de sentinelle en sentinelle, revienne jusqu'à lui, parce que, de cette manière, avec un peu d'attention, le Général, ou son Substitut, qui se trouve au centre de tous les postes, pourroit, au milieu des ténèbres de la nuit, juger aisément de celui qui ne seroit pas en règle, & envoyer à l'instant savoir ce qui s'y passe.

Or, si à de pareilles précautions on joint celle de faire faire quelques redoutes dans les points les plus intéressans, & que ces redoutes ne soient pas tracées simplement, comme cela arrive quelquefois, mais complétées & perfectionnées comme cela doit être; qu'on y ajoute celle d'embarrasser les chemins du côté de l'ennemi, celle des patrouilles environnantes, & enfin celle des espions, sur les frais desquels un homme délicat ne doit rien épargner, on peut être assuré, si ce n'est de se garantir d'une défaite, du moins de n'être vu de l'ennemi qu'en ordre & les armes à la main.

DES TROUPES-LÉGÈRES.

L'étude que j'ai été à portée de faire du service des Troupes-Légeres, dans l'espace de quatre campagnes, où j'ai toujours eu des avant-gardes à commander, m'a prouvé mille fois la différence énorme qui existe entre des Corps ameutés & aguerris, d'avec des Régimens composés de recrues & de chevaux de remonte. D'ailleurs, les exemples que nous fournissent les principales Puissances de l'Europe, qui entretiennent sur pied un grand nombre de Troupes-Légeres, me feroient désirer de voir composer les nôtres, de manière à ce qu'elles fussent en état, si ce n'est de primer sur celles qui peuvent devenir un jour nos ennemis, du moins de leur disputer l'avantage que ne

peut manquer de leur donner une existence toujours active, l'habitude de la discipline, & l'usage des différentes parties du service auquel elles sont destinées.

Mais, sans chercher à nous modeler sur l'Étranger, l'opinion du Maréchal DE Saxe nous indique assez, ce me semble, la nécessité de travailler à former au Roi un corps de Troupes-Légeres, qui puisse le servir utilement à la guerre, & contribuer, dès la première campagne, à la gloire & au succès de ses armes.

Avant toutes choses, si l'on ne change rien dans la composition des Armées, ni dans la manière de faire la guerre, il faudroit commencer par déterminer quelle doit être la formation des Légions sur le plus grand pied de guerre; alors mon avis seroit qu'elles ne fussent jamais au-dessus de dix-huit cents hommes, parce que celui de trois mille, auquel il a paru que le projet étoit de les porter, me sembleroit beaucoup trop fort; en voici les raisons.

Un Corps de dix-huit cents hommes pouvant se suffire à lui-même dans toutes les circonstances où il peut se trouver à la guerre, je ne puis m'empêcher de dire que le bien du service exige qu'il ne soit jamais plus considérable; sans cela il est impossible que les soins de l'État-Major le plus zélé, puissent suffire à tous les détails qu'exige la conduite d'un Corps qui passeroit deux mille hommes, sur-tout lorsqu'il est mêlé d'Infanterie & de Cavalerie, ce qui double exactement la besogne: or si ces mêmes détails sont trop multipliés, l'on ne peut éviter que l'une des deux parties, ou le tout peut-être, ne soit infiniment négligé.

Ce ne sauroit être en campagne, où les opérations se succèdent aux avant-gardes quelquefois avec une telle rapidité, que le Soldat n'a souvent pas le tems de faire sa soupe, qu'on puisse parvenir à rectifier ce qu'il y a de defectueux, soit dans la discipline, soit dans la manière dont un Corps doit servir, & à plus forte raison, venir à bout de le former. Ce n'est pas non plus dans le cours d'un hiver qu'on peut parvenir à dresser la quantité de recrues qui arrivent journellement dans un Régiment de ligne, & à plus forte raison, dans les Corps de Troupes-Légeres, où la consommation en hommes & en chevaux est beaucoup plus considérable; tout ce qu'on peut faire, est de les débourrer; mais avec ce régime, on n'a que des Troupes très-médiocres, & plus ces Corps seroient nombreux, plus on trouveroit de difficultés à les dresser.

J'ajouterai qu'indépendamment de ce que sept Légions à trois mille hommes, produiroient le pied de vingt-un mille, ce qui me paroît immense, vu la quantité de Hussards & de Dragons que nous devons avoir; il est constant que si on dispose les Troupes-Légeres sur le front des Armées, comme cela s'est pratiqué dans la dernière guerre, il ne se rencontreroit, peut-être, pas deux occasions dans la campagne où une Légion, si elles étoient composées de trois mille hommes, pût être en entier aux ordres de ses Chefs; ce qui me semble un très-grand inconvénient, eu égard au maintien du bon ordre & de la discipline. De plus, comme il seroit bon que l'Armée vît quel-

quefois tirer des coups de fusil, en portant les Légions à dix-huit cents hommes, il y en auroit assez pour éviter aux Troupes de ligne les corvées les plus fatigantes, & pas assez pour qu'elles pussent se reposer entièrement sur elles, & conséquemment pour qu'elles fussent obligées de partager avec elles l'avantage incalculable, pour des gens de guerre, de s'accoutumer à voir l'ennemi de près, avant que d'en venir à une action générale, indépendamment de celui d'apprendre aux Officiers de l'Armée à mener des détachemens à la guerre.

Voilà quelles sont mes raisons, pour que la force des Légions ne soit pas portée au-delà du nombre de dix-huit cents hommes; ce qui, avec les Officiers & les Cadets volontaires qu'il conviendrait d'y attacher, pour les éprouver, en attendant qu'on pût leur donner de l'emploi, porteroit ces Corps environ à deux mille hommes, & je suis convaincu que si l'on suit exactement le système de composition dont le Tableau se trouvera à la fin de ce chapitre, on ne pourra que s'en bien trouver par la suite.

Tout le monde convient de la nécessité d'avoir des Troupes-Légeres; mais peu de gens connoissent la difficulté qu'il y a de les former: & comme on juge légèrement sur les choses qu'on ne se donne pas la peine d'approfondir, il suffit qu'on se rappelle l'utilité dont les premières Troupes-Légeres, que nous ayons mises sur pied, ont été aux Armées de Flandre, pour qu'on en infère que celles qu'on créeroit aujourd'hui, sans prendre plus de précautions qu'alors pour les bien composer, ne rempliroient pas des objets moins essentiels. Mais si l'on veut observer qu'à l'époque où ces Corps furent créés, nos ennemis n'avoient en Flandre que très-peu de Troupes irrégulières, & que M. le Maréchal DE SAXE employoit moins les siennes à garder son Armée, qu'à agir offensivement sur l'ennemi. Cette réflexion ne peut manquer de faire naître le desir d'en avoir qui aient une composition plus solide, puisqu'il semble qu'on veut les employer à tout indistinctement.

Aujourd'hui que les Troupes-Légeres précèdent les détachemens des Troupes réglées, ou qu'on les envoie seules aux nouvelles; aujourd'hui quelles occupent des postes en avant de l'Armée; qu'elles sont destinées à faire toutes les avant-gardes & arrièregardes; qu'on les charge enfin de veiller à la sûreté de l'Armée entière: & qu'au moyen du travail excessif qu'on exige d'elles, les Troupes de ligne dorment en pleine sûreté; ne doit-on pas convenir qu'il y auroit une contradiction manifeste de confier des parties aussi essentielles du service, à des Troupes qu'on ne songeroit à former qu'au moment où elles seroient prêtes à entrer en action?

Cependant c'est un système assez généralement reçu, que d'imaginer qu'on n'a qu'à dresser son intention, pour que dès l'instant même, on puisse avoir des Troupes-Légeres excellentes; mais ceux qui ont fait la guerre avec elles, & qui savent toutes les inquiétudes dont on est tourmenté, quand on est chargé d'une commission délicate, & qu'on a des Troupes qui ne sont, ni aguerries, ni formées; c'est alors qu'on sent

le peu de comparaison qu'il y a à faire des Troupes-Légeres des autres Puissances, avec l'espèce de gens qui, chez nous, donnent la préférence à ce genre de service.

Les Hongrois, par exemple, fournissent un essaim de gens sains, vigoureux, sobres, endurcis à la fatigue, & dont un grand nombre sont accoutumés à monter à cheval dès leur plus tendre enfance; ici ce sont, pour la plupart, des gens de métier, de foible constitution, des libertins, ou vagabonds, qui ne servent que par esprit de frivolité, & qui souvent ne donnent la préférence aux Troupes-Légeres, que parce que l'ancien nom de Volontaires leur donne à croire qu'ils peuvent servir avec plus d'indépendance dans ces Corps que dans d'autres, & le plus souvent aussi c'est l'espoir de faire fortune aux dépens du pays ami, ou ennemi, qui détermine la volonté de la plupart des sujets qui s'enrôlent pour servir dans les Troupes-Légeres.

Par-tout on se persuade que les Légions sont des hommes autant qu'elles veulent; mais on est, sur cela, dans l'erreur; parce qu'au moyen de la discipline qu'on y a établie, comme il n'y a rien de plus à gagner chez elles que dans les Régimens de ligne, & que les engagemens de la Cavalerie & des Dragons sont plus forts, certainement ceux qui ont la taille requise préfèrent d'entrer dans ces derniers Corps; de sorte qu'indépendamment de ma propre expérience, qui m'a prouvé combien on se trompe, à cet égard, c'est que même, en tems de guerre, hors les libertins & les gens de métier, dont j'ai déjà parlé, rien ne leur est plus difficile que d'avoir, ainsi que la Cavalerie & les Dragons, de bons Payfans, tels que sont les Lorrains, Franc-Comtois, ou Alsaciens, ce qui est pourtant ce qu'il y auroit de mieux à désirer pour la composition des Troupes-Légeres, si tant est qu'à un renouvellement de guerre, on veuille en avoir qui soient en état de se mesurer avec celles qui peuvent nous être opposées.

On me dira, peut-être, mais comment cela se peut-il, puisque vos Légions ont parfaitement servi pendant la guerre dernière? A cela je répondrai, c'est que les Officiers étoient excellens, c'est que les Bas-Officiers étoient pleins d'honneur, & qu'en général les bons sujets se sont multipliés dans les occasions où le bien du service exigeoit qu'on n'attendît pas leur tour pour les faire remarquer, & que parmi notre Nation, comme ce n'est pas par le manque d'intelligence qu'elle peche, avec de bons exemples, on finit par la former; mais il ne faut pas croire que ce soit l'affaire d'un jour, & que ce qu'on obtient facilement, au bout de deux campagnes, de Troupes dressées & aguerries, on puisse l'exiger, dès la première, de celles dont la composition auroit été négligée.

On pourroit cependant, avec des mesures bien prises, parvenir à en tirer un grand parti, dès le commencement même de la guerre; parce qu'en fait d'Officiers, soit qu'on les tire du corps de la Noblesse, soit qu'on les choisisse parmi les Sergents, ou parmi les Maréchaux-des-Logis, nous sommes assurés de trouver en eux la valeur & l'intelligence. Mais, quoique nous ayons encore dans les Troupes-Légeres beaucoup d'anciens Officiers, que peut-on attendre des Légions à la guerre, si l'on est dans le cas de

précipiter leur augmentation? Plus les Officiers seront instruits & capables de former des entreprises hazardeuses, plus ils seront prompts à juger de ce que les détachemens qu'on leur confiera, auront de défautueux, & peut-être qu'alors ils deviendroient même moins entreprenans que ne le seroient de très-jeunes gens qui auroient de la valeur, mais dont la volonté les entraîneroit dans de mauvais pas dont ils ne sauroient comment se tirer, parce que l'expérience ne marcheroit pas d'accord avec le zèle dont ils seroient animés.

J'ai dit plus haut, & je crois devoir le répéter, que le salut d'une Armée dépend souvent d'une patrouille bien, ou mal faite. Ainsi, en supposant qu'à un renouvellement de guerre, les Troupes-Légères (au lieu d'être employées aux objets pour lesquels, selon moi, elles sont essentiellement destinées, comme de faire des coups de main sur l'ennemi, de se porter sur ses derrières, dans ses communications, ou sur ses flancs) soient assujetties à garder l'Armée; il faut leur donner une composition qui les mette en état de remplir cet objet; car si elles sont mal composées pour la soldatesque, & médiocrement instruites, il faut se persuader qu'on manquera son but.

Quoi qu'il en soit, comme le fond de ce que nous avons en Officiers est excellent, mais que ce que nous avons en Dragons & en Soldats, quoiqu'excellens aussi, ne suffiroit seulement pas pour faire le fond des Bas-Officiers nécessaires pour mettre les Légions sur le pied de guerre, je vais, sans entrer dans de plus longs détails, me renfermer dans les seules propositions que j'ai à faire, relativement à la constitution que je crois qui leur seroit la plus avantageuse: & comme j'ai reconnu, étant Colonel de la Légion Royale, ce qui me manquoit pour avoir tout ce qu'il me falloit, je propose qu'en tems de guerre, les Légions soient composées de huit cents chevaux & de mille hommes d'Infanterie; c'est, selon moi, la plus juste proportion qu'elles doivent avoir, pour que les deux armes puissent se soutenir réciproquement; ce qui n'est pas un article sur lequel, à mon avis, on doit passer légèrement; car on se tromperoit, à coup sûr, si, dans le cas où l'une des deux armes se trouveroit avoir besoin de l'assistance de l'autre, on se persuadoit que l'esprit de corps & la fraternité qui existent entre les Officiers & les Dragons, ou Soldats, accoutumés à partager les mêmes travaux, à courir les mêmes hazards & à jouir des mêmes trophées, puissent se remplacer du côté de l'intérêt & des secours mutuels, par l'appui de telle autre Troupe que ce soit, & comme il est impossible de faire la guerre seulement avec de l'Infanterie, ou seulement avec de la Cavalerie, si j'en étois cru, on se hâteroit de tirer les Légions de l'état presque de nullité où elles sont réduites aujourd'hui, & je crois pouvoir répondre qu'il ne tient qu'au Gouvernement d'en faire, d'ici à deux ans, des Corps qui deviendroient infiniment utiles, & qui certainement seroient, avec usure, retrouver ce qu'il en auroit coûté pour les former.

Elles ne sont aujourd'hui qu'à trois cents quatre-vingt-dix-sept hommes, dont deux cents trente-deux Dragons & cent soixante-cinq Fusiliers, ce qui fait les Compagnies d'Infanterie à dix-sept, & celles de Dragons à vingt-neuf.

Il est aisé de juger de l'état déplorable où sera l'Infanterie de ces Corps, lors d'une augmentation; puisque, quand il est question de tirer trois Grenadiers seulement de leur Infanterie, il est presque impossible de les y trouver; de sorte qu'on attend quelquefois six mois avant de pouvoir les remplacer.

On peut aussi apprécier par-là la médiocrité de l'espèce des Bas-Officiers que cette Infanterie fourniroit au moment d'une augmentation.

Les Dragons sont mieux, & peuvent faire de bonnes têtes de Compagnies.

Aussi dans le projet que j'aurois que les Légions fussent portées à huit cents soixante-huit hommes en tems de paix, je porterois les Compagnies d'Infanterie à quarante-un, y compris le Tambour, & celles de Dragons à trente-quatre, y compris le Trompette, toutefois en suivant l'ordre de formation que je propose: mais avant d'opérer cette révolution, utile dans les Légions, je me hâteroie de mettre à cheval les cent douze Dragons qui y font le service à pied.

1.) Parce que les chevaux qui sont censés aujourd'hui devoir servir à deux Dragons, sont, malgré toutes les précautions & la sagesse dont on use, bientôt éternés par les Écoles d'équitation & par les exercices. dont on ne peut se dispenser, ce qui en augmente considérablement la consommation.

2.) Parce que pour ne pas négliger entièrement l'instruction des Dragons, on ne peut jamais se donner le tems d'attendre qu'un cheval ait pris toutes ses forces.

3.) Enfin, parce qu'en cas de guerre, il faudroit au moins qu'il y eût dans chaque Légion de quoi monter passablement les têtes des Compagnies, & c'est ce qui ne seroit pas possible, parce que indépendamment de ce qui manque au complet, partie de ce qui existe ne seroit pas en état de faire seulement deux campagnes.

L'état où se trouve maintenant cette Cavalerie, dont on exige cependant un service si multiplié à la guerre, me met dans le cas de dire que je regarde comme indispensable, pour le bien du service du Roi & même pour l'économie, que l'on augmente le prix de ses chevaux de remonte, sans quoi on peut s'attendre à la voir fondre presque en totalité en une seule campagne.

Un autre objet, qui doit engager à donner aux Légions une composition solide, c'est que, comme on ne peut se dissimuler que dans les opérations dont elles sont journellement chargées à la guerre, c'est leur Infanterie qui procure à la Cavalerie les moyens de faire des pointes en avant des Postes qu'elles occupent; que quand elles sont détachées de l'Armée, & qu'elles sont dans la nécessité de se suffire à elles-mêmes, la Cavalerie ne repose qu'autant qu'elle peut compter sur la vigilance & le nerf de son Infanterie; il semble qu'on doit regarder comme une des choses les plus utiles à établir, d'empêcher les États-Majors de faire passer les plus beaux & les meilleurs hom-

mes de leur Infanterie dans les Dragons, parce qu'indépendamment de ce qu'en éner-
vant l'Infanterie, cela tarit la source d'où l'on tire les Grenadiers, les Caporaux & les
Sergens, qu'il est si nécessaire d'avoir bons dans ces Corps sur-tout, c'est que cette pré-
férence, en faveur des Dragons, ôte aux Officiers d'Infanterie l'ardeur & le zèle qu'ils
mettroient à bien dresser leurs Soldats, s'ils étoient assurés que dès qu'ils auroient
pris une tournure séduisante, ils ne leur feroient pas enlevés pour passer dans les Dragons.

A la vérité, ce système, de la part de quelques Colonels, a en soi plus d'un mo-
tif louable.

Le principal est que par les raisons que j'ai données ci-dessus, pour prouver la dif-
ficulté dont il est pour les Légions, de bien composer la classe des gens engagés; un
Colonel, qui voit qu'il court le risque d'avoir ses Soldats, ainsi que ses Dragons, éga-
lement médiocres, croit alors plus utile, au bien du service, d'avoir au moins l'une de
ces deux parties la meilleure qu'il lui est possible, & comme, avec raison, il est per-
suadé que c'est avec la Cavalerie que les Troupes-Légeres font le plus à même de nuire
à l'ennemi, & de faire des opérations plus faillantes, il est assez simple qu'il cherche
tous les moyens de donner à ses Dragons la composition la plus nerveuse possible; mais
comme, selon moi, les Dragons ne peuvent faire leur service journalier, sans
être promptement détruits, qu'autant qu'après des marches forcées, ou en rentrant
d'un détachement, ils peuvent, de tems en tems, desseller leurs chevaux, & se reposer
sur la vigilance & sur la valeur de leur Infanterie, j'en reviendrai à dire qu'il faudroit
trouver le moyen de composer également bien les deux armes; qu'en conséquence il
faut au moins commencer par laisser à l'Infanterie tous les hommes qu'elle engage,
sauf aux États-Majors à se rendre plus difficiles, s'ils le veulent, dans le choix des re-
crues que l'on fait pour les Dragons, & en général, si j'en étois cru, les Troupes
régliées se garderoient elles-mêmes; par ce moyen les Troupes-Légeres pourroient être
employées au loin, aux opérations qui leur sont propres, telles que de harceler l'en-
nemi, d'être toujours sur lui, & conséquemment d'être à portée de profiter des moin-
dres circonstances qui leur deviendroient favorables.

Ce que j'entends par Troupes réglées, ce sont les Bataillons & les Escadrons de
ligne; car je suis bien loin de croire qu'il ne soit pas infiniment aisé, pendant la guerre,
d'entretenir parmi les Troupes-Légeres, la même discipline que celle qui y regne au-
jourd'hui.

Quoi qu'il en soit, je voudrois que les Troupes de ligne fussent au moins em-
ployées aux avant-gardes, de même qu'à tous les détachemens, afin de les accoutumer
à voir l'ennemi moins rarement que par le passé, & si l'on trouvoit qu'alors il fallût
moins de Troupes-Légeres, ce que j'ai peine à croire, vu la quantité qu'il y en a chez
toutes les autres Puissances, je voudrois au moins que ce qu'on en laisseroit subsister,
fût excellent, parce que les Troupes de ligne ne pouvant avoir que successivement &
par le laps de tems, l'habitude & la connoissance du genre de service des Troupes-
Légeres,

Légeres, celles-ci, par l'exemple, leur en faciliteroient l'étude, & leur en applaneroient les difficultés.

Je voudrois de plus, que dans l'Infanterie des Troupes-Légeres il y eût un certain nombre de Chasseurs, armés de carabines Allemandes, sachant, par expérience, l'avantage que les armes des Chasseurs Hannovriens leur ont donné sur nos fusils de munition pendant la guerre dernière, toutes les fois que nous avons eu affaire à eux, d'un peu loin sur-tout; il semble donc qu'on ne devoit pas négliger de se mettre au pair à cet égard.

Il conviendrait aussi que l'Infanterie des Légions fût armée de fusils moins lourds, plus couchés & plus courts que ceux de l'Infanterie de ligne.

Je voudrois sur-tout que les Dragons eussent des trompettes, au lieu des tambours qu'on leur a donnés, contre toute règle militaire, puisque cet instrument n'est propre, par le ballottement de la caisse sur le cheval, qu'à faire découvrir une Troupe qui marcheroit pour en surprendre une autre, & qu'il ne peut, aussi distinctement que les trompettes, se faire entendre au milieu d'une escarmouche, lorsqu'il est nécessaire de faire revenir les tirailleurs qui se sont trop abandonnés.

J'ajouterai encore, qu'il seroit à désirer que les Troupes-Légeres fussent le plus à portée les unes des autres, qu'il seroit possible, en tems de paix, & qu'on exigeât des Officiers-Généraux, auxquels elles seroient confiées, qu'elles se fissent continuellement la petite guerre, afin d'être sûrs qu'elles pussent entrer toutes formées en campagne.

Car, comme on ne peut s'empêcher de convenir que les premiers événemens de la guerre peuvent influer en bien, ou en mal sur tout le reste des opérations, on doit regarder comme un point des plus intéressans, de travailler à mettre nos Troupes-Légeres en état, ainsi que je l'ai déjà dit, si ce n'est d'en imposer à l'ennemi, du moins de ne craindre, en aucun cas, de se mesurer avec lui: ce qu'il y a de sûr, c'est que si l'on adopte, pour les Légions, la composition dont je vais donner le Tableau, on pourra être assuré d'en faire des Corps infiniment redoutables, & j'ose croire qu'en cela on rendroit au Roi & à l'État un service peut-être des plus essentiels.

Mais, avant de les porter au taux de dix-huit cents hommes, qui devoit être, selon moi, le *nec plus ultra* de leur composition, il me semble que pour qu'elles pussent, sans trop altérer le fond des Corps, supporter la première augmentation, il conviendrait du nombre de trois cents quatre-vingt-dix-sept, où elles sont maintenant, de les porter, dès aujourd'hui, à celui de huit cents soixante-huit, dont quatre cents soixante Fusiliers & quatre cents huit Dragons, distribués en vingt-trois Compagnies, dont onze d'Infanterie & douze de Dragons.

S A V O I R :

1	Comp. de Grenadiers	- à -	50	ci -	50	Hommes.
2	- de Chasseurs	- à -	41	- -	82	-
8	- de Fusiliers	- à -	41	- -	328	-
12	- de Dragons	- à -	34	- -	408	-

23 Compagnies.

868 Hommes.

Compagnie de Grenadiers.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 2 Sergens.
- 4 Caporaux.
- 4 Appointés.
- 1 Tambour.
- 38 Grenadiers.

3 Officiers & 50 Hommes.

Compagnie de Chasseurs.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 2 Sergens.
- 4 Caporaux.
- 4 Appointés.
- 1 Tambour.
- 29 Chasseurs.

3 Officiers & 41 Hommes.

Compagnie de Fusiliers.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 2 Sergens.
- 4 Caporaux.
- 4 Appointés.
- 1 Tambour.
- 29 Fusiliers.

3 Officiers & 41 Hommes.

Compagnie de Dragons.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 2 Maréchaux-des-Logis.
- 6 Brigadiers.
- 1 Trompette.
- 24 Dragons.

3 Officiers & 34 Hommes.

État-Major.

- I Colonel.
- I Colonel-Commandant.
- I Lieutenant-Colonel.
- I Major.
- I Aide-Major d'Infanterie.
- I Aide-Major de Dragons.
- I Sous-Aide-Major de Dragons.
- I Quartier-Maitre.
- I Maréchal-Expert.
- I Tambour-Major.
- I Chirurgien-Major.

RÉCAPITULATION.

I	Comp. de Grenadiers	à 50 ci	50
2	- de Chasseurs	à 41 -	82
8	- de Fusiliers	à 41 -	328
12	- de Dragons	à 34 -	408

 TOTAL: 868

Mes raisons, pour demander deux Compagnies de Chasseurs de plus dans l'Infanterie des Légions & quatre de Dragons d'augmentation, en tems de paix, pour la Cavalerie, sont appuyées sur les motifs suivans.

D'abord, pour l'Infanterie, je demande des Chasseurs, parce que je voudrois qu'il y en eût moitié qui fussent armés de carabines Allemandes, & parce que, quoi qu'à proprement parler, toute l'Infanterie des Troupes-Légères puisse être regardée comme autant de chasseurs: cependant il existe dans le fait une très grande différence entre des Compagnies ordinaires & des Troupes d'élite qui seroient instruites d'une maniere plus exacte à bien tirer, & dont le service les obligeroit à faire l'avant-garde du Corps, & à couvrir, avec les Grenadiers, la tête de toutes les retraites épineuses que les Légions pourroient faire.

Ce seroit d'ailleurs un objet d'émulation, tant pour les Soldats, que pour les Officiers que l'on choisiroit pour les composer, lesquels ne trouveroient place dans ces Compagnies, qu'autant qu'ils seroient lestes, ingambes, qu'ils témoigneroient de la bonne volonté, & qu'ils se feroient distingués à la guerre.

Je desirerois en conséquence, & de plus, je croirois aussi juste qu'utile au bien du service, qu'ils eussent un traitement intermédiaire entre celui des Grenadiers & celui des simples Fusiliers.

Je demande douze Compagnies de Dragons en tems de paix, pour pouvoir les porter, dès la premiere augmentation, au nombre de seize, à l'effet cependant de n'en envoyer que douze à la guerre, les quatre autres étant destinées pour travailler pendant le cours de la premiere campagne, tant à recruter, qu'à former & à dresser les Dragons nécessaires au complet de la seconde & derniere augmentation.

Et ce qui fait que je juge que les Légions se passeroient difficilement à la guerre d'avoir trois Officiers par cinquante Dragons, c'est qu'en Bohême & en Italie, où j'ai servi dans la Cavalerie, nos Compagnies n'étant alors composées que de trente-cinq Cavaliers, malgré cette multiplicité de Capitaines, les détachemens étoient toutefois si fréquens, & conséquemment les fatigues si excessives, que nous nous sommes trouvés pendant plusieurs semaines, trois Capitaines seulement en état de faire le service: d'ailleurs, ayant été à même de faire long-tems la guerre avec les Troupes-Légeres, comme les détails intérieurs des Corps ne pouvoient m'échapper, j'ai été à même de remarquer que, soit par les blessures, les morts, les maladies, ou par le nombre des Officiers détachés, il arrivoit souvent que, quoiqu'il y eût un Capitaine par cinquante hommes, il n'y en avoit cependant pas encore assez pour faire le service journalier: aussi suis-je bien convaincu, que pour que les seize Capitaines que je propose d'établir par Légion en tems de guerre, soient en état de remplir, si ce n'est avec distinction, du moins avec connoissance de cause, toutes les fonctions de leur emploi, il faut de nécessité qu'il y en ait douze pendant la paix; autrement l'on sent bien, si on les laisse à huit, & qu'il vienne à être reconnu qu'il en faille seize, pour que le service de campagne se fasse avec la régularité & les connoissances qu'exige un genre de guerre où il faut habituellement autant d'acquit & de prévoyance, qu'une augmentation de moitié en Capitaines fera trop considérable, pour qu'en les tirant du Corps des Lieutenants, cette classe, ainsi que celle des Sous-Lieutenants, ne soient infiniment altérées par les remplacements, & comme à la guerre il y a une infinité de petits détachemens qui n'exigent que des Lieutenants pour les commander, on peut juger, s'il n'y en avoit que douze par Légion, combien peu ces Corps seroient en état de faire leur service.

C'est par la même raison que je demande beaucoup de Bas-Officiers, parce que par l'immensité de patrouilles, ou de petits postes qu'exige le service habituel de ces Corps, il seroit de toute impossibilité qu'il pût se faire, sans voir, au bout de trois mois de campagne, périr de fatigue & de misère, ces malheureux Bas-Officiers, qui ont quelquefois bien de la peine, pour peu que la guerre soit animée, à trouver seulement douze heures de repos dans huit jours, & si l'on consulte à ce sujet les Officiers supérieurs des Troupes-Légeres, je suis persuadé qu'ils affirmeront avoir vu maintefois, même des Officiers, rentrer d'un détachement de quatre à cinq jours, & être commandés, dès en arrivant, pour faire un nouveau service.

Je voudrois donc décidément par Légion douze Capitaines pendant la paix, & seize pendant la guerre, parce que cette composition donneroit les moyens, au premier bruit de guerre, de porter, sans trop d'inconvéniens, les Légions du nombre de huit cents soixante-huit hommes à celui de treize cents soixante-huit, dont sept cents soixante Fusiliers & six cents huit Dragons, lesquels seroient distribués en vingt-neuf Compagnies, dont treize d'Infanterie & seize de Dragons.

S A V O I R :

1	Comp. de Grenadiers	-	à	70	ci	70	Hommes.
1	- de Canonniers	-	à	40	-	40	-
1	- d'Ouvriers.	-	à	40	-	40	-
2	- de Chasseurs	-	à	61	-	122	-
8	- de Fufiliers	-	à	61	-	488	-
16	- de Dragons	-	à	38	-	608	-

29 Compagnies.

1368 Hommes.

Compagnie de Grenadiers.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 3 Sergens.
- 6 Caporaux.
- 6 Appointés.
- 2 Tambours, ou Musiciens.
- 52 Grenadiers.

3 Officiers & 70 Hommes.

Compagnie de Canonniers.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 2 Sergens.
- 4 Caporaux.
- 33 Canonniers.

3 Officiers & 40 Hommes.

Compagnie d'Ouvriers.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 2 Sergens.
- 4 Caporaux.
- 15 Charpentiers.
- 8 Bateliers.
- 6 Pétardiers.
- 4 Armuriers.

3 Officiers & 40 Hommes.

Compagnie de Chasseurs.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 3 Sergens.
- 6 Caporaux.
- 6 Appointés.
- 2 Tambours, ou Musiciens.
- 43 Chasseurs.

3 Officiers & 61 Hommes.

Compagnie de Fusiliers.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 3 Sergens.
- 6 Caporaux.
- 6 Appointés.
- 2 Tambours, ou Musiciens.
- 43 Fusiliers.

3 Officiers & 61 Hommes.

État-Major.

- 1 Colonel.
- 1 Colonel-Commandant.
- 1 Lieutenant-Colonel.
- 1 Major.
- 1 Aide-Major d'Infanterie.
- 1 Sous-Aide-Major d'Infanterie.
- 1 Aide-Major de Dragons.
- 1 Sous-Aide-Major de Dragons.
- 1 Quartier-Maître.
- 1 Maréchal-Expert.
- 1 Tambour-Major.
- 1 Chirurgien-Major.
- 1 Aumônier.

Compagnie de Dragons.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 2 Maréchaux-des-Logis.
- 4 Brigadiers.
- 1 Trompette.
- 30 Dragons.

3 Officiers & 38 Hommes.

RÉCAPITULATION.

1	Comp. de Grenadiers	à 70 ci	70
1	- de Canonniers	à 40 -	40
1	- d'Ouvriers	à 40 -	40
2	- de Chasseurs	à 61 -	122
8	- de Fusiliers	à 61 -	488
16	- de Dragons	à 38 -	608

TOTAL: 1368

Avec une pareille composition, on pourroit être assuré que les Légions seroient très en état de faire la première campagne; mais il faudroit, dès le début des opérations, procéder à l'augmentation nécessaire pour les porter au nombre de dix-huit cents hommes, que je crois être la composition la plus parfaite, pour mettre ces Corps en état d'en tirer tout le parti dont ils sont susceptibles.

En attendant, dès que les Légions seroient portées à treize cents soixante-huit, il y auroit deux mesures à prendre; ce seroit, pour les Dragons, de n'employer en campagne que douze Capitaines, sur les seize que j'ai proposés, & de partager les six cents chevaux en douze troupes, qui seroient commandées par trente-six Officiers, tandis que les douze autres seroient occupés dans l'intérieur du Royaume, à former & à dres-

fer les hommes & les chevaux nécessaires pour la troisième & dernière augmentation, qui porteroit les Légions à dix-huit cents.

On pourroit, à l'égard de l'Infanterie, user de moyens à-peu-près semblables: l'essentiel seroit que l'on trouvât celui d'employer assez bien le tems que dureroit la première campagne, pour que les quatre cents trente-deux hommes de la dernière augmentation, pussent entrer, dans chacun de leurs Corps respectifs, assez formés, pour ne pas craindre qu'ils n'en altérassent le fond.

Quant à la composition en Officiers des Légions portées à dix-huit cents hommes, elle seroit la même que celle qu'elles auroient eue précédemment; ce qui seroit un très-grand avantage, puisqu'il n'y auroit nul changement à faire, ni dans le nombre des Compagnies, ni dans celui des Officiers, à partir de la seconde augmentation, qui les mettroit à treize cents soixante-huit, pour parvenir à la dernière de toutes, & lorsque la guerre seroit finie, on pourroit, sans inconvénient, les remettre à douze Compagnies de Dragons; ce qui conserveroit quatre cents huit hommes à cheval pendant la paix; nombre auquel je pense qu'on devoit se fixer, sur-tout d'après l'exemple de nos voisins, qui, n'ayant pas moins besoin que nous de viser à l'économie, n'en conservent pas moins pour cela des Régimens de mille chevaux, par la raison, sans doute, qu'ils regardent, quant à la partie des Troupes-Légères, comme un besoin de première nécessité, d'être toujours en état de faire face à l'ennemi, qui se détermineroit à les attaquer.

COMPOSITION D'UNE LÉGION,

pour servir la seconde Campagne à 1800 Hommes, dont 1000 Fusiliers & 800 Dragons, distribués en 29 Compagnies, dont 13 d'Infanterie & 16 de Dragons.

S A V O I R :

1	Comp. de Grenadiers	- à	80	ci	80	Hommes.
1	- de Canonniers	- à	40	-	40	-
1	- d'Ouvriers	- à	40	-	40	-
2	- de Chasseurs	- à	80	-	160	-
8	- de Fusiliers	- à	85	-	680	-
16	- de Dragons	- à	50	-	800	-

29 Compagnies.

1800 Hommes.

Compagnie de Grenadiers.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 4 Sergens.
- 8 Caporaux.
- 8 Appointés.
- 2 Tambours, ou Musiciens.
- 57 Grenadiers.

3 Officiers & 80 Hommes.

Compagnie de Canonniers.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 2 Sergens.
- 4 Caporaux.
- 33 Canonniers.

3 Officiers & 40 Hommes.

Compagnie d'Ouvriers.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 2 Sergens.
- 4 Caporaux.
- 15 Charpentiers.
- 8 Bateliers.
- 6 Pétardiens.
- 8 Armuriers.

3 Officiers & 40 Hommes.

Compagnie de Chasseurs.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 4 Sergens.
- 8 Caporaux.
- 8 Appointés.
- 2 Tambours, ou Musiciens.
- 57 Chasseurs.

3 Officiers & 80 Hommes.

Compagnies de Fusiliers.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 4 Sergens.
- 8 Caporaux.
- 8 Appointés.
- 2 Tambours, ou Musiciens.
- 62 Fusiliers.

3 Officiers & 85 Hommes.

Compagnie de Dragons.

- 1 Capitaine.
- 1 Lieutenant.
- 1 Sous-Lieutenant.
- 1 Fourrier.
- 3 Maréchaux-des-Logis.
- 6 Brigadiers.
- 1 Trompette.
- 49 Dragons.

3 Officiers & 50 Hommes.

État-Major.

1	Colonel.
1	Colonel-Commandant.
1	Lieutenant-Colonel.
1	Major.
1	Aide-Major d'Infanterie.
1	Sous-Aide-Major d'Infanterie.
1	Aide-Major de Dragons.
1	Sous-Aide-Major de Dragons.
1	Quartier-Maître.
1	Maréchal-Expert.
1	Tambour-Major.
1	Chirurgien-Major.
1	Aumônier.

RÉCAPITULATION.

1	Comp. de Grenadiers	à 80	ci 80
1	- de Canonniers	à 40	- 40
1	- d'Ouvriers	à 40	- 40
2	- de Chasseurs	à 80	- 160
8	- de Fusiliers	à 85	- 680
16	- de Dragons	à 50	- 800

TOTAL : 1800

Les Légions étant ainsi distribuées, je ne doute pas, sur-tout si les Dragons étoient montés sur des chevaux du bon âge, & qui eussent un peu de nerf, qu'une pareille formation ne les mît en état de rendre des services infiniment utiles pendant la guerre, tant par l'accord qui regne ordinairement entre une Infanterie & une Cavalerie accoutumées à vivre ensemble, & à s'entre-secourir dans les occasions périlleuses, que par la connoissance que les Chefs de ces mêmes Corps peuvent avoir des talens de chacun de leurs Officiers en particulier.

En effet, pour la même opération qui exigeroit les efforts de dix-huit cents hommes, composés des deux armes, ou quelque mouvement combiné de leur part également, je croirois pouvoir répondre que la réussite en seroit infiniment plus assurée, si on en confioit la conduite à un Colonel qui auroit la Légion en entier à ses ordres, que si on en chargeoit tel autre Officier supérieur que ce fût, qui même auroit aux siens une plus grande quantité de détachemens, mais qui seroient cependant, tant pour l'Infanterie que pour la Cavalerie, tirés de Corps différens; par la raison, qu'indépendamment du motif de l'union & de l'esprit de Corps qui existe presque dans tous les Régimens, l'on ne peut disconvenir qu'un Chef qui connoitra parfaitement la capacité & les talens de tous ses Officiers, saura employer à propos celui qui aura de l'intelligence, pour remplir un objet où il en faudroit nécessairement, de même qu'il pourroit employer le plus borné, mais qui seroit en même-tems le plus téméraire aux occasions où il ne faudroit uniquement que de l'intrépidité, & conséquemment le plus prudent, pour les opérations où il faudroit, au contraire, moins de bravoure que de conduite.

Or, sans ces nuances qui peuvent varier à l'infini, le Commandant en chef d'une division sera souvent, avec des Troupes mêlées de différens Corps, dans l'incertitude de faire un bon choix, tandis que dans son Corps il pourroit, avec connoissance de

cause, nommer du premier mot celui qui seroit le plus digne de sa confiance, pour être employé à la besogne à laquelle il seroit le plus propre.

Quoi qu'il en soit, comme j'écris pour le Militaire en général, & qu'il est possible qu'on n'adopte pas la gradation des augmentations que je propose, pour mettre les Légions en état de servir aussi utilement que je le désirerois, toutefois comme il y aura toujours quelqu'un chargé personnellement de veiller en avant à la sûreté de l'Armée, & que cet emploi mettra ceux qui l'auront, dans le cas d'avoir quelquefois des entreprises à former, qui rouleront sur leur propre compte; dans ce cas, que j'écrive pour les Troupes-Légeres, pour la Cavalerie, ou pour l'Infanterie, j'ai lieu de croire que ceux qui seront chargés de pareille besogne, me sauront gré d'établir des principes de conduite, nommément pour un cas qui m'a toujours paru assez embarrassant, qui est celui où, par le rapport de ses espions, on se verroit à même de pouvoir, à volonté, former ou non contre l'ennemi, une entreprise qui, à la vérité, pourroit échouer; mais qui, au contraire, si elle réussissoit, pourroit avoir pourtant un objet d'utilité. Or, comme ces sortes de situations, pour un homme qui a du zèle, peuvent lui donner matière à plus d'une réflexion, j'ai pensé que comme ce n'est pas au moment où il faut agir, qu'on a toujours le tems de délibérer, il pourroit être intéressant de faire un chapitre à part sur ce sujet, où les raisons pour & contre étant balancées respectivement, pussent mettre les Militaires à même d'en étendre les conséquences, s'ils le jugent nécessaire, ou à portée d'en saisir le vrai: si mes moyens leur paroissent devoir suffire, pour les déterminer à en adopter le principe, je vais en conséquence entrer, à cet égard, dans les détails qui y sont relatifs.

M O T I F S

qui doivent servir de base à la conduite & aux entreprises du Commandant en chef d'une Division, placée hors de ligne, au détail desquels motifs on a joint celui de quelques exemples relatifs à la même circonstance.

Avant d'établir des principes sur la manière dont le Chef d'un Corps quelconque, destiné à agir en avant de l'Armée, doit se conduire dans les circonstances où il n'auroit besoin que de ses talens militaires, il est à propos, ce me semble, de faire quelques observations sur les motifs qui doivent de même régler sa conduite politique dans les situations embarrassantes, auxquelles la variété des commandemens supérieurs peut donner lieu, afin que ce Chef, que je suppose être plein de bonne volonté, & n'avoir que l'honneur pour guide, ait tout le tems de se préparer, par le fruit de ses propres réflexions, aux partis qu'il auroit à prendre dans les occasions épineuses dont il s'agit.

Quand je parle de cas embarrassans, ce n'est pas d'une position militaire dont je veux tracer le tableau; mais c'est de ces situations critiques auxquelles on est exposé par fois, soit par la variation des commandemens supérieurs, qui peuvent vous faire tomber aux ordres d'un Officier-Général, qui ne vous aimant pas & oubliant ses devoirs, se refuse quelquefois jusqu'à vous donner ce qu'il faut pour défendre les postes qu'il vous fait occuper; soit par l'incapacité, ou par le peu de connoissance qu'un Chef pourroit avoir d'un lieu où il vous enjoindroit de vous porter, pour y faire une manœuvre absurde, ou pour y prendre poste, tandis que cela seroit démontré impraticable; soit par les ordres captieux qu'on est quelquefois dans le cas de recevoir, & enfin par l'espece de témérité funeste de certaines gens qui n'ont de hardiesse dans leurs entreprises, qu'autant que les coups qui doivent se porter n'ont à tomber que sur ceux qu'ils emploient loin d'eux.

Ce sont là les circonstances embarrassantes dont il s'agit, que je ne cite qu'à regret, mais dont, à la honte de l'humanité, l'histoire nous a transmis des exemples trop multipliés, pour qu'on puisse, ni les révoquer en doute, ni ménager ceux qui seroient capables d'avoir une pareille conduite.

Or, en partant de ce point, ceux qui ont à se prémunir contre l'espece de tourment qu'une pareille situation doit nécessairement leur occasionner, n'ont qu'un moyen pour en sortir.

Ce moyen est simple & toujours triomphant; c'est l'honneur, & ce que prescrit l'honneur est de respecter ses Supérieurs, de leur obéir à la lettre, de les juger à part soi, si leur conduite vous y force, mais de n'en jamais parler avec légèreté, sur-tout devant l'Officier particulier, qui ne seroit, en cela, que trop porté à suivre votre exemple, & si vous êtes tenté d'en parler avec amertume, songez alors que c'est manquer au Roi & nuire à l'État, que de chercher à détruire, dans l'esprit de l'Officier & du Soldat, la confiance qu'ils pourroient avoir en eux.

S'ils vous chargent de l'exécution d'un ordre mal digéré, appelez alors les Chefs des Corps que vous avez à vos ordres; communiquez-leur vos instructions: s'ils les trouvent absurdes, ou ridicules, & qu'ils se hazardent à le dire; gardez-vous de les approuver; mais dites que vous ne connoissez qu'un principe à la guerre, qui est celui d'une obéissance stricte: d'après cela, faites vos dispositions pour remplir l'ordre que vous avez reçu, libre à vous de vous réserver les moyens, si le risque de commettre vos Troupes en pure perte, est trop évident, de prendre des mesures sages, qui, après vous avoir mis dans le cas de faire l'impossible, pour remplir ce qu'on exige de vous, puissent du moins assurer votre retraite.

Si vous recevez un ordre captieux, qui vous mette au hazard de voir rejeter sur vous le blâme d'une entreprise qu'on juge trop hazardeuse, pour vous la prescrire d'une manière positive, dans ce cas prenez toujours le parti le plus nerveux; mais, dès l'instant même, prenez aussi la précaution de mander à votre Chef: „Votre ordre m'a mis



„dans quelque incertitude; j'ai cru devoir l'interpréter de telle manière, & je vais travailler de mon mieux à remplir vos intentions.“

Que votre premier soin ensuite soit de confier votre Lettre à un Officier intelligent & actif; donnez-lui un de vos meilleurs chevaux, si cela est nécessaire, & un rendez-vous certain où il puisse vous rejoindre en toute diligence: avec une pareille conduite, vous forcerez l'homme le moins loyal à s'expliquer d'une manière plus précise, & peut-être éviterez-vous aussi à votre détachement une course, ou une action destructive, & à vous-même l'affront qu'on auroit peut-être eu le dessein de vous faire essuyer.

Par contre, si vous avez personnellement des instructions à donner, qu'elles ne soient jamais susceptibles de la moindre ambiguïté, & dans les circonstances où vous seriez forcé, par des ordres supérieurs, d'exiger de vos Troupes, des choses d'une exécution trop difficile, & qui pussent leur faire appréhender, en faisant de leur mieux, de n'y rencontrer que du déshonneur, faites ce que j'ai vu faire à un Officier-Général, chéri des Troupes, qui étoit de consoler ceux auxquels, pour en exiger trop, on ôtoit toute confiance & dont on abattoit le courage, tandis qu'il avoit le secret de le faire renaître, en disant: „Je connois votre zèle; je suis sûr que vous ferez tout ce que vous devez; allez au bien, & je prends tout sur moi.“

Je ne demanderai pas grace pour la longueur des détails dans lesquels je viens d'entrer, parce que j'en considère l'objet, comme un des plus utiles à tout homme qui s'est voué à porter les armes, & qui n'a pas pris cette profession sans doute, pour ne pas chercher à en approfondir les connoissances, les difficultés, les conséquences & les obligations, & parceque s'il y a quelque chose à corriger parmi les gens de guerre en général, c'est le peu d'harmonie qui regne entr'eux, & l'espèce d'antipathie qui existe sur-tout de la part des inférieurs, envers leurs supérieurs; ce qui est d'une inconscience d'autant plus folle, que les inférieurs sont destinés, par état, à parvenir aux premiers grades, & qu'alors ils feront eux-mêmes à leur tour en butte aux sarcasmes, à la haine, ou, tout au moins, à la critique.

Quoi qu'il en soit, si, par un effet de votre bonheur, vous pouvez éviter de tomber sous la coupe de Généraux qui seroient capables de basses personnalités, pareilles à celles dont il vient d'être question, & que, livré à vous-même, vous vous trouviez dans la possibilité de faire quelque entreprise intéressante, ayez le courage de faire toujours un entier abandon de vous-même, dans les circonstances, où, ayant la liberté d'employer tous les moyens de nuire à l'ennemi, vous verriez jour à entreprendre sur lui avec apparence de succès, & comme dans le nombre des opérations auxquelles la proximité des Armées peut donner lieu, il est possible qu'il s'en rencontre d'un genre qui vous mette dans l'embarras, songez, qu'indépendamment des ordres donnés par le Général de l'Armée, qui doivent être d'autant plus sacrés pour vous, qu'il vous a donné sa confiance: si vous entrevoyez la possibilité de former une entreprise qui puisse

concourir à la gloire des armes de la Nation, & donner du discredit à celles de l'ennemi, vous ne devez pas hésiter un instant à vous décider pour l'affirmative.

La pusillanimité seule pourroit vous faire trouver des difficultés insurmontables, où il n'y en auroit, dans la réalité, que de légères à vaincre.

Elle seule seroit capable d'amplifier à vos yeux les inconvéniens de la perte de tems que pourroit occasionner le grand détour que vous auriez à faire pour dérober à l'ennemi la connoissance de votre marche.

Elle seule encore pourroit vous persuader que l'ayant joint une fois, l'événement pourroit devenir douteux.

Elle vous seroit envisager également, comme un affront irréparable, l'échec que vous feriez peut-être dans le cas d'éprouver.

Elle ne manqueroit pas enfin de vous prescrire qu'il faut mettre dans la balance les intérêts de la cause commune, avec la perte de votre propre réputation, & de chercher à vous persuader que, puisque vous êtes pleinement le maître de saisir, ou de laisser échapper l'occasion qui se présente, il y auroit de la duperie à vous de l'entreprendre; puisque, d'un côté, si vous réussissez, vous devez, pour vous personnellement, n'en attendre que très-peu d'avantage, & que si, au contraire, vous êtes assez malheureux pour échouer, vous donnez prise aux envieux, qui ne manqueront pas de chercher à flétrir votre réputation: malgré cela, si, par des mesures bien prises, vous avez en outre assez d'acquit & de talens pour savoir apprécier à leur juste valeur les avantages & les inconvéniens, & que la somme des premiers l'emporte, dès ce moment vous devez vous décider, & n'appeller à votre conseil, sur cet objet, que votre honneur & votre zèle, qui sont les seuls motifs d'après lesquels vous deviez calculer: de cette sorte, mettant de côté toutes vûes, tout intérêt & toutes craintes personnelles, vous ne devez plus vous occuper que des combinaisons sages, qui peuvent vous mettre à portée de venir à bout de votre projet, parce qu'à la guerre tout Chef qui compte son individu pour quelque chose, qui ne donne jamais rien au hasard, & qui craint pour sa réputation, fait rarement de ces entreprises hardies, qui déconcertent l'ennemi, qui lui en imposent, & qui le mettent dans le cas de songer plutôt à se défendre, qu'à entreprendre contre vous.

En effet, ce seroit se faire une illusion pernicieuse, que de se persuader que l'ennemi fera toujours tout ce qu'il doit faire pour son avantage, & quand même, à cet égard, il ne négligeroit aucune des précautions les plus propres à se garantir des événemens, il est toutefois si difficile de se bien garder, que, malgré l'expérience la plus consommée, les vûes les plus militaires & les soins les plus vigilans, on peut craindre encore, & même à tous momens, d'être pris au dépourvu.

Je citerai, à ce sujet, un poste enlevé, qui avoit des patrouilles sur toutes les directions par où l'on pouvoit arriver sur lui, qui étoit couvert, à plus d'une lieue en avant, par un ruisseau garni de postes d'Infanterie, lesquels pouvoient se communi-

quer, qui, indépendamment de ces divers avantages, avoit toutes ses grand-gardes à cheval, & qui, lui-même, étoit rangé en bataille au bivouac, derrière les postes, avec les armes entre les bras.

Malgré toutes ces précautions, on trouva pourtant le moyen de passer le ruisseau au gué, entre deux postes d'Infanterie, après avoir pris toutefois la précaution, pour donner le change à l'ennemi, & lui dérober la connoissance du détachement qui alloit tenter d'enlever son bivouac, d'établir tout le long du ruisseau qu'on venoit de passer, une fusillade contre les postes qui avoient été placés pour en défendre l'accès; & pendant qu'entre la direction connue de ses patrouilles, on cheminoit, conduit, à la vérité, par de bons espions, à travers les champs, les ravins & les haies, on parvint, à la faveur de la nuit, à entrer au milieu de ce poste, qui se voyant surpris, & s'apercevant à la lueur des feux, qu'il n'y avoit plus à espérer de pouvoir se défendre, finit en entier par mettre armes bas; de sorte qu'après avoir rassemblé tous les prisonniers qu'on put faire, & s'être mis en marche, sans perte de temps, sur une nouvelle direction, qui débordoit le flanc des derniers postes de l'ennemi, placés derrière le ruisseau dont il vient d'être question, on amena à l'Armée tout le poste, excepté les patrouilles & les grand-gardes, qui, étant à cheval en avant du bivouac, trouverent le moyen, à la faveur de la nuit, de se sauver, & d'aller au camp le plus voisin, porter la nouvelle de l'événement qui venoit d'arriver; mais les secours qui en partirent, arriverent trop tard.

Tels sont à la guerre les risques qu'un Corps détaché court journellement: ainsi par la même raison, que, d'un côté, quand on a une entreprise en vûe, il est permis de donner quelque chose au hazard; de même, d'un autre, quand on craint d'être attaqué, il n'y a point de précaution qu'il ne faille mettre en œuvre, pour se garantir d'être surpris; encore les meilleures quelquefois ne sont-elles pas suffisantes, lorsque sur-tout on a affaire à un ennemi qui est actif & entreprenant.

L'exemple ci-dessus pouvant donner une idée de la manière dont un Chef de division peut agir offensivement, contre un détachement ennemi, dont la proximité lui seroit naître l'idée de chercher à l'enlever, on pense qu'il ne fera peut-être pas hors de propos d'en exposer un, dont l'objet, au contraire, seroit de se garantir d'une surprise.

On suppose donc un Corps d'environ trois mille hommes, détaché de l'Armée, que les circonstances auroient déterminé le Général à porter trois lieues en avant du front de bandiere, sans pouvoir lui procurer d'autre point d'appui, que celui d'un poste de six à huit cents hommes qu'on auroit placé à un quart de lieue en avant de la ligne, lequel seroit conséquemment hors de portée de donner aucune assistance au Corps en question, à moins que celui-ci, après avoir été attaqué, ne trouvât le moyen de se replier sur lui.

Mais pour donner de la vraisemblance à l'objet pour lequel ce Corps détaché auroit été porté à une pareille distance en avant de l'Armée, on suppose que l'ennemi,

féparé de vous par une petite riviere, sur les bords de laquelle il feroit campé, auroit en avant de lui, au-delà de cette même riviere, une chaîne de bois, au milieu desquels il le trouveroit une trouée.

On fuppofe encore que l'ennemi ayant une Armée fupérieure, le Général qui lui eft oppofé, peut craindre qu'il ne paffe la riviere pour venir l'attaquer, & que c'eft pour être averti à tems de cette démarche, qu'il a porté auffi près de lui le poste en question.

Dans cette fituation, le Commandant du détachement étant arrivé sur le terrain qu'il doit occuper, ayant observé, dans la tournée qu'il a dû faire pour reconnoître les environs de son poste, 1.) que l'ennemi tient la lifiere des bois en avant de lui, par une chaîne de postes d'Infanterie.

2.) Que la trouée qui lui fait face, est large & profonde, & qu'elle est également occupée par de l'Infanterie.

3.) Que la riviere qui le fépare de l'ennemi, prend fa fource à une lieue en arriere de son flanc droit; qu'elle le prolonge pendant l'espace d'une lieue & demie, & qu'enfuite elle fait un coude à gauche, & coule parallèlement à la position de l'Armée ennemie & à la fienne, en arriere de la chaîne de bois qui les fépare, lesquels peuvent avoir un quart de lieue de profondeur.

D'après toutes ces remarques, le Commandant du détachement marque son camp, en avant du Village où il établit son quartier-général, la droite à un ravin, & la gauche à un petit bois, qui va en pointe vers l'ennemi.

Il met une Grand-Garde de Cavalerie vers les fources de la riviere, une autre intermédiaire sur son flanc droit.

Trois autres postes de Troupes-Légeres à cheval en avant de lui, faisant face au bois, dont la lifiere est occupée par des postes d'Infanterie ennemie.

Il met à la tête du ravin qui appuie la droite de son camp, un poste d'Infanterie, pour favoriser la retraite des postes de Cavalerie qu'il a placés en face du bois.

Il en met de même un autre d'Infanterie à la pointe du bois où son flanc gauche est appuyé.

Il en établit un plus confidérable intermédiairement, entre celui qui est au bout du ravin, & celui qui est à la pointe du bois, & finit enfin par établir un poste de Cavalerie sur une hauteur qui se trouve sur son flanc gauche, au-delà d'un petit bois où la gauche de fa ligne est appuyée, fans compter la précaution qu'il prend d'en établir un, pour observer ce qui se paffe sur les derrieres; chose infiniment plus néceffaire à la guerre qu'on ne l'imagine.

Avec ces précautions, on pourroit croire qu'en y ajoutant celle de faire coucher un Officier fupérieur à la tête du camp, ainfi que tous les piquets de la ligne, le Général se feroit mis fuffifamment en garde contre les entreprises de l'ennemi, sur-tout s'il avoit foïn de vifiter par lui-même ses postes à différentes heures de la nuit, & d'avoir

toujours un cheval sellé & bridé, pour être prêt, en ne se déshabillant jamais, à monter à cheval à la première alerte; mais ce ne sont pas là toutes les mesures que doit prendre un homme qui a assez fait la guerre, pour en connoître, à-peu-près, tous les hazards, & s'il ne porte pas ses combinaisons jusqu'à prévoir les entreprises que l'ennemi peut former contre lui, afin de venir à la parade au moment où il voudroit les exécuter, il doit s'attendre, en cas d'attaque, à n'être pas seulement en état de faire la moindre résistance; au lieu que s'il calcule d'après les possibilités, & qu'il suppose tout ce que l'ennemi peut entreprendre, il est vraisemblable que s'il est attaqué, & qu'il ne soit pas assez en force pour résister, il pourra du moins faire une retraite honorable.

Or, si l'on se retrace l'exposé qu'on a fait ci-dessus de la position de l'ennemi, il fera aisé de se persuader, qu'un homme de guerre doit prévoir que l'ennemi tenant la lisière des bois, rien ne lui est plus facile que de faire passer la rivière à son Armée entière, sans qu'on puisse en avoir la moindre connoissance.

Que la trouée qui est entre les bois, étant large & profonde d'un quart de lieue, l'ennemi peut, en se faisant précéder de quelque Cavalerie Légère, y mettre sur deux colonnes la totalité de son Infanterie en ordre serré, & que sachant qu'il n'a en avant de lui qu'un Corps de trois mille hommes, lequel a une retraite de trois lieues à faire, il peut, conséquemment, marcher droit à lui tête baissée, & avec d'autant plus de sécurité, qu'indépendamment d'une colonne d'Infanterie qu'il peut diriger vers la droite du camp qu'il a dessein d'attaquer, en même-tems qu'il en dirige une autre sur la pointe du bois qui est en avant de la gauche du même camp; il peut en outre s'être fait avancer de quelques heures par un Corps de Cavalerie, qui, marchant à couvert de la rivière, & la remontant jusques vers sa source, finiroit, après l'avoir tournée, par arriver sur les derrières de son adversaire, au moment, ou du moins peu de tems après, que les Troupes de part & d'autre seroient entrées en action; de sorte que si toutes ces mesures sont suivies exactement de la part de l'ennemi, l'Officier supérieur détaché, doit en inférer qu'il ne peut éviter d'être entièrement défait, & totalement intercepté, à moins que, de son côté, il ne cherche à se mettre en parade, & qu'il n'emploie toute la vigilance dont il peut être capable, pour que l'ennemi n'arrive pas sur lui, sans qu'au moins il n'en ait connoissance.

D'après donc toutes les suppositions détaillées ci-dessus, il doit, premièrement, avoir des patrouilles continuelles, non-seulement vers les sources de la rivière, mais encore de petits détachemens par échelons, pendant la nuit, vers la trouée; indépendamment de quoi il doit avoir un Officier supérieur qui couche à la tête du camp, & tenir aux Drapeaux, ou Étendards de chaque Corps, une Troupe toujours prête à combattre.

Il doit aussi donner ordre que si, par hazard, ou par négligence, ses échelons de Cavalerie, ou ses patrouilles, ne s'apperçoivent pas de la marche de l'ennemi, & qu'il parvienne

parviennent jusqu'à ses postes d'Infanterie, sans avoir été reconnu, l'Officier supérieur de piquet étant averti, ou jugeant par estimation que l'attaque est sérieuse, doit, dans ce cas, faire tirer un certain nombre de coups de canon, auquel signal il aura été ordonné à l'avance, que toutes les Troupes doivent mettre tente à bas, se former à la tête du camp, & faire filer leurs équipages sur le chemin de la retraite, à mesure qu'ils sont prêts.

En attendant, si, par le résultat de ses combinaisons, l'Officier-Général juge que c'est sur son front que l'ennemi doit faire sa principale attaque, il doit mettre à profit le tems qui lui reste, si ses gardes d'Infanterie ne sont point encore déposées, pour, à la faveur de l'obscurité de la nuit, changer totalement sa disposition, soit en se portant à travers le bois de sa gauche sur le chemin de sa retraite, soit par tel autre mouvement qui lui paroît avantageux, en donnant ordre à ses postes avancés de se replier, de proche en proche, sur l'emplacement de son camp; parce que l'ennemi, qui s'attendroit en y arrivant à y trouver le gros des Troupes qu'il auroit à combattre, feroit des dispositions en conséquence pour les attaquer; ce qui donneroit toujours aux équipages le tems de filer; ou s'il poursuivoit sa pointe, & que, parvenu au camp, il n'y trouvât plus personne, cet événement, qui le déconcerteroit indubitablement, mettroit le Général attaqué dans le cas de profiter des momens d'incertitude de l'ennemi, soit pour se déterminer soi-même à l'attaquer en flanc, ou pour former sa retraite, s'il prévoyoit que son attaque dût être infructueuse.

Mais pour se mettre à portée de faire de pareils changemens de dispositions pendant la nuit, il faut, par des précautions prises à l'avance, & répétées, s'il est possible, avec les Troupes même, lorsqu'on en a le tems, s'être assuré de pouvoir, à l'instant où cela devient nécessaire, mettre sa ligne en mouvement par un seul commandement; & que chaque Commandant, malgré l'obscurité de la nuit, sache parfaitement retrouver l'emplacement qui lui a été assigné, pour être celui où il doit combattre; par-là, mais non autrement, on évitera à coup sûr le désordre qu'occasionnent ordinairement les dispositions imprévûes, lesquelles sont toujours dangereuses, lorsqu'elles ont lieu au moment d'une attaque un peu sérieuse, qui se fait sur-tout pendant la nuit.

Ce sont là, à-peu-près, tout les détails théoriques que mon zèle m'engage à transmettre à ceux de mes Concitoyens qui se trouveroient avoir besoin d'être guidés par des exemples, pour se procurer la connoissance d'un genre de guerre qu'ils n'auroient pas faite encore.

J'espère que les personnes raisonnables me tiendront compte de m'être occupé de ces détails; parce que, sans vouloir me faire un mérite de ce que le hazard m'a mis à la guerre à une place plutôt qu'à une autre, & en convenant que quelqu'un, peut-être, toutefois le zèle à part, eût pu faire mieux que moi, cependant, comme il n'en est pas moins vrai que le nombre de ceux qui ont eu des commandemens particuliers, n'est pas le plus considérable, il pourroit arriver delà, si la paix se prolonge, si ces mêmes

Officiers viennent à cesser d'être, ou si leurs talens les font employer à des objets plus utiles, que ceux qui, après eux, viendront à commander des avant-gardes, pourroient s'y trouver très-embarrassés.

Or, si les regles que j'établis à cet égard, ne remplissent pas des objets aussi importants que je le crois, du moins, en les suivant, on peut s'attendre à ne pas tomber dans des écarts, qui, quoi en puisse dire, manquent rarement de devenir nuisibles aux intérêts de la cause commune, & funestes à la réputation de celui qui se charge d'une besogne qu'il ne connoît pas.

Au reste, on pourroit étendre ce Chapitre, au moyen d'une infinité d'autres citations qui ne seroient pas hors de propos; mais la crainte, en les multipliant, de paroître diffus, fait qu'en se bornant aux deux seuls exemples détaillés ci-dessus, on va passer à d'autres opérations non moins intéressantes, auxquelles la Cavalerie peut être employée dans le cours d'une campagne.

E X E M P L E

d'un Convoi attaqué dans sa Marche.

(XI. PLANCHE.)

Le tableau qu'offre cette Planche, est celui d'un convoi d'Artillerie escorté par de l'infanterie & par de la Cavalerie, mais en assez petit nombre, pour donner à un gros Corps de Troupes-Légeres ennemi, l'appas d'en dissiper l'escorte, pour tâcher ensuite de parvenir à l'enlever.

L'objet principal de ce Tableau, est de démontrer l'avantage qu'il y a pour la Cavalerie à se servir des mouvemens par quatre, de préférence à ceux par troupes entières.

A cet effet, on a disposé l'attaque de l'ennemi sur le flanc de la chaussée, sur laquelle on voit cheminer le convoi.

Des quatre troupes de Cavalerie qui font partie de cette escorte, celle qui en a la tête, s'est mise en bataille par un quart de conversion à droite, pour faire face à l'ennemi.

Les trois autres vûes, dans différentes positions, se dirigent, au contraire, dans tous leurs mouvemens, par le principe des à droite & à gauche par quatre.

Celle qui paroît être la dernière, est représentée en marche en colonne par huit, qui est le produit d'un à gauche par quatre, fait des deux rangs à la fois.

Elle paroît être en pleine sécurité, parce que les éclaireurs qu'elle a sur son flanc droit, n'ont encore rien annoncé de l'approche de l'ennemi.

Celle dont elle est immédiatement précédée, étant avertie par ses éclaireurs, & par quelques coups de fusil tirés de la part de l'ennemi, se dispose à pouvoir faire contre lui usage de tout son feu, sans, pour cela, sortir de la ligne de direction de sa marche, ni s'éloigner seulement d'une toise du flanc de son convoi.

En conséquence, le Commandant de la Troupe ayant fait faire halte à son premier rang, le met en bataille par un à droite par quatre, tandis que le Lieutenant, qui commande le second, le fait se prolonger au-delà de la gauche du premier, jusqu'à ce qu'il l'ait dépassé de douze hommes, qui forment la moitié de son front; après quoi il le met, de même que le premier, par un à droite par quatre en bataille; ce qui procure, ainsi que le dessein le représente, à ces deux rangs, la facilité de faire tirer les Cavaliers de la droite du premier, en même tems que ceux de la gauche du second.

Et en faisant ensuite devancer le second rang par le premier, toujours au moyen d'un à gauche par quatre, on peut voir qu'une ligne de Cavalerie attaquée par des Hussards, pourroit, en laissant des intervalles d'une Troupe à l'autre, marcher, tirer & recharger, sans perdre un pouce de terrain, & sans presque ralentir sa marche; ce qu'elle ne pourroit faire, par tel autre mouvement que ce fût, si elle étoit harcelée par des tirailleurs qu'elle voudroit éloigner, sans s'amuser à vouloir charger des gens qu'elle ne joindroit pas, & qui ne chercheroient qu'à l'attirer, pour la faire peut-être tomber dans quelque embuscade.

Or, si l'on compare ces mouvemens par quatre avec ceux de Troupe entiere que fait celle qui est à la gauche du Tableau, on doit convenir que les premiers valent mieux, puisque dès le premier quart de conversion, le détachement qui le fait par troupe entiere, gagne en avant un espace de l'étendue de son front; qu'ensuite, par le second quart de conversion qu'il doit faire à gauche pour continuer sa marche, il en gagne encore autant, & qu'enfin, pour se rapprocher de la chaussée, il ne le peut sans tourner totalement le dos à l'ennemi, qui, s'il le serre de près, ne manquera pas de profiter de l'avantage que cela lui procure, indépendamment de ce que dans les mouvemens par troupe entiere, on ne peut, en aucun cas, faire usage du feu des Cavaliers du second rang.

On dira, peut-être, qu'en toutes occasions le propre de la Cavalerie est de charger le sabre à la main, & de ne jamais s'amuser à tirer; mais, dans le cas dont il est question, qui chargeroit-elle? Un essaim de Hussards, qui se disperseroient entièrement dès qu'on marcheroit à eux en Escadron, & qui, de plus, sont soutenus par des Pandours, ou des Chasseurs, ainsi qu'on les voit blottis derriere des haies? Or, comme cette proposition ne seroit pas recevable, & que l'essentiel est d'amener son convoi à bon port, comme pour cela il faut cheminer, je m'en tiendrois à riposter des coups de fusils à ceux qui m'en tiroient, en continuant de marcher dans l'ordre que représente ledit Tableau, & si le feu de la moitié de chacun de mes rangs, fait à la fois, me paroïssoit être trop considérable, relativement à ce que j'aurois de munitions,

je n'en ferois tirer que le tiers, ou le quart, comme bon me sembleroit, parce que dans la disposition supposée, j'en serois exactement le maître.

Si, par hazard, on m'objecte qu'escortant un convoi d'Artillerie, je n'ai qu'à faire tirer du canon; je répondrai d'abord que la chose n'en vaut pas la peine, & ensuite que ce seroit ralentir la marche du convoi, qu'il est infiniment plus intéressant de faire arriver à sa destination le plutôt possible, que de le retarder, peut-être, de plusieurs heures pour s'amuser à tirer contre des Hussards.

DÉTACHEMENT DE CAVALERIE ATTAQUÉ PAR DES HUSSARDS.

(XII. PLANCHE.)

Dans la partie supérieure de cette Planche, on voit neuf troupes de Cavalerie, dont quatre en première ligne, trois en seconde & une sur chaque flanc.

Cette disposition est celle que je ferois, si j'avois à cheminer à travers une plaine avec un Corps composé uniquement de Cavalerie.

L'objet pour lequel ce détachement a été envoyé à hauteur de la baraque qui est représentée en avant de la ligne, étant indifférent au sujet, on supposera, si l'on veut, que le Général ne l'a fait aller jusques-là, que pour savoir s'il étoit possible d'y camper, ou d'y faire un fourrage.

Quoi qu'il en soit, ce détachement arrivé à sa destination, découvre en avant de lui, dans l'intérieur d'un pays coupé de monticules & de ravins, un détachement de deux cents Hussards, qui, aussi-tôt qu'ils sont sûrs d'avoir été apperçus, détachent de chaque Troupe en avant d'eux, un certain nombre de tirailleurs, tandis que le fond desdites Troupes reste en bataille sur son premier emplacement.

Dans cette position, le Commandant des quatre cents cinquante chevaux a trois partis à prendre: le premier, de marcher sur les Hussards pour les attaquer, les disperser, ou les obliger à se replier; le second, celui de rester en panne, jusqu'à ce qu'il plaise auxdits Hussards de s'éloigner, & le troisième enfin, celui de se retirer lui-même pour aller rendre compte de sa mission.

A l'égard du premier parti, je ne l'approuverois pas, d'abord parce que le Commandant ayant rempli son objet, & n'ayant nul besoin d'aller plus avant, il doit lui être indifférent que ces deux cens Hussards soient là, ou ailleurs.

Secondement, parce qu'il n'y auroit nulle apparence de faire sur ces Hussards, un assez grand nombre de prisonniers, pour qu'il devînt tentant de les attaquer, & qu'en marchant sur eux dans un pays coupé, il y auroit à craindre, au contraire, de perdre son ensemble, & de se mettre par-là au hazard d'éprouver quelque événement

fâcheux, si le désordre venoit à se mettre parmi les Troupes qui feroient entrées les premières en action, tandis que les autres n'auroient pu pénétrer encore dans le pays coupé dont il est question; d'autant qu'ayant à faire à des Troupes dont le propre est de savoir se disperser & se rallier aussi-tôt, il est à presumer que le terrain leur étant favorable, il n'y auroit pas à espérer de pouvoir les joindre.

Je n'approuverois pas davantage le second parti, qui seroit celui de rester en panne, parceque les Huffards, pouvant s'éparpiller sur le front de la ligne de Cavalerie, auroient un avantage prodigieux à tirer sur des Troupes qui feroient ensemble sur deux rangs, tandis que celles-ci ne pourroient tirer que sur des hommes éloignés les uns des autres, & toujours en mouvement.

Or, quand le feu de cette Cavalerie seroit égal à celui des Huffards, comme le résultat n'en seroit pas, à beaucoup près, aussi meurtrier, il me semble qu'il n'y auroit rien à gagner pour le Commandant, ni pour les Troupes de Cavalerie, à attendre que les Huffards prissent la résolution de se replier.

D'après ces observations, sur lesquelles il me semble qu'il n'y auroit pas à rester long-tems en balance, je prendrois donc le troisieme parti, qui seroit celui de me retirer.

Or, dans ce cas, je demande comment il faudroit y procéder, & c'est pour démontrer le danger de l'un des moyens, & en même-tems l'utilité de l'autre, que j'ai fait faire cette douzieme Planche où ils sont tous deux représentés.

Cette démonstration, qui est toujours contre les mouvemens faits par Troupes entieres, & en faveur, au contraire, des à droite & demi-tours à droite par quatre, ne doit pas étonner, sur-tout si l'on observe que le premier de ces mouvemens est considéré, par les anciens Officiers de Cavalerie, comme le seul raisonnable à faire en présence de l'ennemi, & que ce sentiment malheureusement a fait une infinité de prosélytes, lesquels sont si attachés à leur opinion, qu'ils regardent comme une absurdité de proposer les mouvemens par quatre.

Toutefois si l'on se donne la peine d'entendre les raisons que j'ai à alléguer en faveur de ce dernier mouvement, je suis convaincu que l'on finira par se rendre à l'évidence des motifs qui m'engagent à le préférer.

En premier lieu, si, comme on voit sur la douzieme Planche, que les Troupes du centre s'y disposent, elles achevent, à l'effet de se retirer, leur demi-conversion par troupe entiere, on doit voir par la proximité de l'ennemi, que ce n'est pas sans danger qu'elles hazardent de faire ce mouvement, puisque dès le moment que leur premier quart de conversion est achevé, elles se trouvent exactement prêter leur flanc gauche à l'ennemi.

Que ce mouvement est d'autant plus inconséquent, qu'ayant pour principal objet de s'en éloigner, elles font précisément le contraire, puisqu'elles ne peuvent exé-

cuter leur quart de conversion, sans s'en rapprocher au moins de douze toises; ce qui est l'étendue de leur front respectif.

Que d'ailleurs les Escadrons de seconde ligne étant, pour l'ordinaire, placés vis-à-vis des intervalles de ceux de la première, afin de se présenter à l'ennemi, tandis que ceux-ci doivent repasser dans les leurs, pour se remettre en bataille, après les avoir outrepassés de cent, ou de cent cinquante pas, c'est une autre incon séquence, puisque la demi-conversion des Troupes de première ligne étant achevée, elles se trouvent précisément masquer à celles de seconde, l'intervalle par lequel celles-ci doivent passer pour se présenter à l'ennemi; ce qui, de nécessité, force les unes, ou les autres à décrire des lignes diagonales, soit pour avancer de la part des uns, soit pour rétrograder de la part des autres; inconvénient d'autant plus dangereux, que quand on a affaire à des Troupes-Légeres, on doit s'attacher à conserver le plus d'ordre qu'il est possible, à cause de la promptitude avec laquelle elles savent profiter des moindres faux mouvemens.

Or, en supposant que les premiers Hussards soient à cent, ou cent vingt pas de la ligne de Cavalerie, & même quand ils en seroient à cent cinquante, comme en faisant une demi-conversion par troupes entières, chacune d'elles a deux cents seize pas à décrire, avant d'avoir achevé sa conversion totale, pour pouvoir se présenter de nouveau en front à l'ennemi, il y a à parier, qu'en s'abandonnant dessus, dès qu'elles entreprennent de se retirer, en suivant cette méthode, les Hussards leur arriveront à dos, avant qu'elles aient pu leur faire face: au lieu que par les demi-tours à droite par quatre, qui ne peuvent jamais faire perdre de terrain sur la droite, ou sur la gauche, que l'espace de trois pas & demi, le front de quatre hommes n'étant que de deux toises, ou six pas, & la conversion entière de ces quatre hommes pouvant s'opérer dans l'espace de trente six pas, il n'y a pas à mettre en doute que ce mouvement, puisqu'il y a une différence de cent quatre-vingt pas entre les deux, à chaque fois qu'une des deux lignes passe derrière l'autre, doit être préféré avec d'autant plus de raison, que si les Troupes y sont exercées, c'est peut-être un des mouvemens les plus faciles que la Cavalerie puisse faire.

1.) Parce qu'en se faisant presque sous soi, il est infiniment plus court, & plus sûr.

2.) Parce que de tous, c'est le plus propre à maintenir les alignemens, tant parallèles, que perpendiculaires.

3.) Parce qu'il ne peut, en aucune façon, masquer à la seconde ligne le trajet qu'elle doit faire pour passer en première.

4.) Enfin, parce que c'est le moyen de se remettre le plus promptement en bataille, & que du bon, ou du mauvais ordre dans lequel un détachement se retire, ou marche en avant, dépend presque toujours un succès, ou un échec, qui entraînent, conséquemment, des suites avantageuses, ou funestes.

Au reste, si l'on objecte encore contre les mouvemens par quatre, le danger des manœuvres comptées, je renverrai, à ce sujet, à ce que j'en ai dit dans la seconde Partie, au Chapitre des à droite par sections, où je crois avoir suffisamment démontré la futilité de cette objection.

DES DÉTACHEMENS.

Il n'en est pas des mouvemens de la Cavalerie, lorsqu'elle a à manœuvrer en ligne avec l'Infanterie, comme de ceux qu'elle a à faire avec elle dans les détachemens combinés des deux armes.

En ligne, presque toujours placée aux ailes, rarement ses mouvemens peuvent-ils être concertés avec ceux de l'Infanterie, dont la marche infiniment plus grave, l'assujettiroit par trop, & l'empêcheroit de remplir les divers objets qui sont essentiellement de son ressort.

La plupart des combats, en bataille rangée, débutent ordinairement par une canonnade reciproque, sous le feu de laquelle, de part & d'autre, les Troupes, tant d'Infanterie, que de Cavalerie essaient de se former, & souvent n'y réussissent pas, sur-tout lorsque l'Artillerie ennemie est nombreuse, bien servie & que l'on fait ses mouvemens trop près d'elle.

Les lignes une fois rangées, le signal se donne, les Troupes s'approchent, & lorsqu'elles sont à portée, elles engagent un combat, ou à l'armé blanche, ou seulement de mousqueterie, qui quelquefois se prolonge au point de remplacer jusqu'à deux & trois fois les Bataillons qui sont entrés les premiers en action.

Dans une autre circonstance, si l'on garde une bonne position, l'ennemi, qui vient pour nous en déposter, engage le combat avec son Infanterie, ou vous-même, si vous avez à passer sur le ventre d'une Armée ennemie, avant de pouvoir parvenir à faire le siege d'une place dont il vous est important de vous emparer, vous marchez à lui jusqu'à une certaine distance.

Alors, en supposant que vos Troupes soient assez instruites, pour qu'à dater du premier Lieutenant-Général de l'Armée jusqu'au dernier Soldat, chacun, ainsi que cela devoit être, sache ce qu'il a à faire pour se porter respectivement, par le chemin le plus court, au point où il doit se placer pour combattre; chose que je n'ai pas encore vu pratiquer dans aucune circonstance, mais qui est en bon train aujourd'hui: si le terrain vous favorise, vous amenez les têtes de vos colonnes le plus près de l'ennemi que vous pouvez, sans trop vous soumettre au feu de son artillerie; ensuite à un signal convenu, toutes vos colonnes se déploient, vous paroissez alors en bon ordre sur les éminences les plus à portée du poste qu'il occupe, & vous marchez à lui en ba-

taille, ou en colonne, selon ce que le terrain que vous avez à parcourir pour le joindre, ou selon ce que sa disposition, la nature du poste qu'il occupe, & le plus, ou le moins d'étendue de connoissances militaires & de justesse de coup-d'œil de la part du Général, qui tient en main le gouvernail, lui indique de plus utile à faire dans la conjoncture, mais presque toujours l'Artillerie & l'Infanterie commencent les batailles.

Pendant tout le tems que l'ennemi emploie à se défendre, ou à vous attaquer, excepté les affaires de plaine rase, la Cavalerie, tant de part, que d'autre, demeure spectatrice du combat, & ce n'est ordinairement que lorsque l'affaire commence à se décider pour, ou contre, que les deux Généraux alors, comme de concert, envoient à la Cavalerie de l'aile la plus à portée, l'ordre de charger, soit que l'un ait pour objet de décider, par de plus grands efforts, les premiers succès de son Infanterie, soit que l'autre sente que cela devienne nécessaire pour faciliter à la sienne les moyens de faire retraite, si elle a eu le malheur d'être repoussée.

Dans les détachemens, au contraire, c'est presque toujours la Cavalerie qui engage les combats la première, & l'Infanterie qui, pour lors, soutient, ou répare les bons, ou les mauvais succès de la Cavalerie; mais dans tous les cas les deux armes doivent agir de concert, & sont infiniment plus liées l'une à l'autre, que dans les mouvemens généraux d'armée.

En effet, dans les détachemens ordinaires, la Cavalerie est presque toujours obligée de se régler sur les mouvemens de l'Infanterie, tant dans la marche, que dans les différens ordres de bataille, dont le local, ou les circonstances indiquent la nécessité aux Officiers supérieurs qui les conduisent.

Or, si l'on admet cette dernière proposition, de disposer son détachement en conséquence de la variété des terrains où l'on peut rencontrer l'ennemi, je ne vois pas pourquoi on ne prévient pas cette nécessité, en disposant les Troupes au moment où elles s'assemblent à la tête du camp, de manière à ce que tous les cas principaux fussent prévus, & à pouvoir, par un seul commandement, se former en avant, ou se mettre en bataille indifféremment sur sa droite, ou sur sa gauche, si l'ennemi s'y présente.

Or, comme depuis que je fers, je n'ai jamais vu prendre d'avance ces sortes de mesures, j'ai pensé qu'un Tableau qui représenteroit tous les mouvemens qu'un détachement auroit à faire, depuis le moment de son assemblée à la tête du camp, jusqu'à celui de la fin de son opération, pourroit donner, sur cet objet, des notions encore plus justes que ne pourroit le faire l'immensité d'écritures dans laquelle j'aurois été forcé d'entrer pour me rendre intelligible; c'est donc ce qui m'a déterminé à faire dessiner les trois Tableaux des treize, quatorze & quinziesme Planches qui sont nécessaires au sujet, & dont je vais successivement expliquer les différens objets.

PRÉCAUTIONS à PRENDRE

LORS DE L'ASSEMBLÉE DES DÉTACHEMENS.

Les États-Majors, tant de l'Armée, que de l'Infanterie & de la Cavalerie, étant communément parfaitement bien composés en France, & cette partie, sous un Chef expérimenté, ne pouvant que bien aller, je n'entrerai dans les détails qui les concernent, que pour dire, que presque toujours les Troupes que ces Officiers remettent entre les mains du Général qui doit les mener à la guerre, sortent des leurs dans le meilleur état possible, relativement aux parties qui sont de leur district.

C'est donc du moment où elles n'attendent plus, pour se mettre en marche que l'ordre du Chef, que je voudrois que celui-ci, après avoir vérifié l'état de la quantité de troupes qui doivent composer son détachement, les rangeât dans un ordre tel qu'un seul avertissement pût suffire pour les mettre en bataille, sur tel côté de leur marche que l'ennemi viendroit inopinément à se présenter.

Mais cette disposition, si le Chef entend sa besogne, doit être l'affaire d'un clin-d'œil; je dis qu'elle doit être faite légèrement, parce qu'autant qu'on le peut, il faut éviter de tracasser les Troupes par des allées & des venues inutiles; cependant si le tems qu'on emploieroit à la tête du camp, pour disposer son détachement, de manière à ce qu'il fût plutôt formé à l'approche de l'ennemi, on sent bien qu'il y auroit, dans ce cas, un avantage immense à retarder de quelques instans le moment de son départ: au reste cette préparation ne sauroit être longue, puisqu'il ne s'agit que de mettre les Troupes en marche dans l'ordre où elles doivent être rangées, pour pouvoir, toutes ensemble de colonne, se mettre en bataille, & faire front du côté où cela deviendroit nécessaire.

Ce que j'exige donc n'est que de préparer les Troupes avant leur départ, de manière à prendre un ordre respectable, ou important au moment où il seroit question de se préparer au combat, & comme on peut y parvenir par des moyens simples, on doit sentir qu'il n'y a pas à hésiter de faire avec sûreté & tranquillement, à la tête du camp, les mêmes choses qu'on seroit dans la nécessité de faire, ou en tâtonnant, ou avec précipitation en présence de l'ennemi, puisqu'alors ce ne seroit pas sans danger qu'on y procéderoit, & que le tems qu'on auroit perdu en apparence au lieu de l'assemblée, se regagneroit avec usure par la célérité avec laquelle on seroit en état de se disposer à attaquer, ou à recevoir l'ennemi.

D'où je conclus que l'objet de première nécessité, pour un détachement qui va à la guerre, étant de mettre chacun au fait de ce qu'il a à faire en cas qu'on rencontre l'ennemi, il vaut encore mieux perdre quelques instans à des préparatifs, dussent-ils même devenir inutiles, que de se mettre au hazard, étant pris au dépourvu, d'être

forcé de laisser prendre à chaque Commandant en sous-ordre, le parti qu'il jugeroit, selon le degré de ses lumières, ou de son intelligence, être le plus propre à la circonstance, attendu que toutes les fois qu'un corps de Troupes n'agit pas par les mêmes efforts, le résultat en est toujours à son désavantage.

A S S E M B L É E,

Marche & Disposition préparatoire d'un Détachement qui va à la guerre.

A S S E M B L É E.

(XIII. PLANCHE.)

Cette Planche représente l'emplacement d'un camp d'Infanterie, en avant duquel est le rendez-vous où doivent s'assembler les Troupes qui composent le détachement dont il va être question.

En voici le détail.

Hussards	150 en	3 Piquets.
Dragons	100 en	2 Piquets.
Grenadiers	600 en	12 Compagnies.
Cavaliers	400 en	8 Troupes.

Total: 1250

Cet état ayant été remis à l'Officier-Général, il ordonne que ses douze Compagnies de Grenadiers soient mises au centre en deux Corps séparés en colonne, l'un derrière l'autre.

Que les quatre piquets des quatre plus anciens Régimens de Cavalerie soient mis en ligne, ou en colonne à la droite des Grenadiers, & que les quatre autres piquets des quatre moins anciens Régimens de Cavalerie, soient mis également à la gauche desdits Grenadiers.

Que le plus ancien des deux piquets de Dragons se mette en avant, & l'autre en arrière de la colonne des Grenadiers.

Que le premier des trois piquets de Hussards se place en avant du premier piquet de Dragons, le second sur le flanc droit de la Cavalerie de l'aile droite, & le troisieme sur le flanc gauche de la Cavalerie de l'aile gauche.

M A R C H E.

Ordre de marche dudit Détachement sur une seule Colonne.

Premier piquet de Hussards.
Premier piquet de Dragons.
Les six premières Compagnies de Grenadiers.
Premier piquet de Cavalerie de l'aile droite.
Idem, de l'aile gauche.
Second piquet de Cavalerie de droite.
Idem, de gauche.

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que toute la Cavalerie soit déblayée & mise en colonne; ensuite les six dernières Compagnies de Grenadiers, & enfin le dernier piquet de Dragons.

A l'égard des Hussards de droite & de ceux de gauche, ordre à eux d'éclairer les flancs de la marche, ainsi qu'à ceux de la tête, d'envoyer en avant à la découverte.

De même, au piquet de Dragons de la queue, de laisser une petite arriere-garde pour ramasser les traîneurs, & observer s'il ne paroît point d'ennemis dans cette partie.

Disposition de ce même Détachement.

Par l'ordre de marche ci-dessus, on voit, si l'ennemi se présente en tête & que le Général veuille occuper un grand front, qu'au lieu de donner des ordres successifs à chaque Commandant de Troupes, il n'a qu'un seul mot à dire pour être entendu, qui est qu'on ait à se reformer dans le même ordre où l'on étoit au lieu de l'assemblée; que s'il veut, au contraire, conserver l'ordre de profondeur pour se déployer ensuite sur le terrain où la circonstance l'exigeroit, il n'a de même qu'un mot à dire, qui seroit: *Ma Cavalerie de droite & de gauche en colonne*, à telle distance qu'il prescrirait sur les flancs des Grenadiers.

On peut voir également que si l'ennemi paroît sur le flanc droit, la Cavalerie de droite se trouve à portée d'être en première ligne, en faisant par Troupe à droite un quart de conversion, après lequel elle doit se porter en avant de la distance de cent cinquante à deux cents pas, pour laisser à la Cavalerie de gauche, le terrain nécessaire pour se mettre derrière ses intervalles en seconde ligne, & que si les Grenadiers qui sont à la tête & à la queue, apperçoivent, après avoir aussi fait à droite, un terrain où ils puissent se placer avantageusement, ils n'ont que quelques pas à faire pour venir appuyer les flancs de la Cavalerie; mouvement qui seroit très-avantageux, si, dans ce moment, l'ennemi venoit à la charger.

Par la même raison, si l'ennemi se présentoit sur le flanc gauche, ce seroit la Cavalerie qui se trouvoit à l'aile gauche au lieu de l'assemblée, qui formeroit alors de ce côté la première ligne.

A l'égard des Grenadiers, Dragons & Hussards, les lignes tracées sur cette première Planche, indiquent suffisamment le mouvement que ces différentes Troupes doivent faire, suivant le côté par lequel on croit devoir être attaqué.

EMBUSCADE

préparée par le même Détachement.

(XIV. PLANCHE.)

Si l'instruction de l'Officier-Général, auquel on auroit confié un détachement de cette espèce, n'étoit pas motivée de manière à ce qu'il ne pût, sans faillir, s'écarter de ce que porteroit son instruction, & qu'il eût, au contraire, assez mérité la confiance du Général de l'Armée pour oser, de son chef, entreprendre sur l'ennemi, s'il s'en présentoit une occasion favorable; on suppose, dans ce dernier cas, qu'au moyen de ses espions, ou des gens qu'il auroit envoyés à la découverte, venant à apprendre qu'un convoi considérable passe à portée de lui, il se détermine sur le champ à marcher de ce côté, pour tâcher de tirer parti de la circonstance.

Alors si, au desir qu'il doit avoir de remplir un objet utile, il joint la connoissance du pays, en calculant, d'après la direction que prend le convoi, la possibilité & le tems qu'il lui faut pour se mettre à portée de l'insulter, il doit commencer par faire appeler celui qui commanderoit en son absence, ainsi que le principal Officier-Major, & après leur avoir indiqué les points où ils doivent diriger la marche du détachement, à l'effet de remplir l'objet qu'il se propose, il doit lui-même prendre les devans avec quelques gens bien montés & quelques Officiers des différentes armes qu'il a à ses ordres, afin de se mettre encore plus au fait du local, & pouvoir éviter aux Troupes la fatigue & l'ennui des dispositions subséquentes, de manière qu'arrivant, de sa personne, à portée du convoi, & se mettant sur quelque hauteur d'où il soit à même de reconnoître les forces de l'ennemi, il puisse, aussi-tôt qu'il voit paroître derrière lui la tête de son propre détachement, renvoyer les Officiers qu'il auroit emmenés avec lui au-devant des Troupes, pour les conduire chacune aux différens points qu'elles doivent occuper, & leur indiquer les divers objets qu'elles ont à remplir.

Si l'on jette les yeux sur la quatorzième Planche, on verra qu'elle représente, dans la partie supérieure, une chaussée, qui amène d'une Ville désignée sur la

quinzieme Planche à gauche, dans l'éloignement, & qui traverse un Village qu'on voit à droite sur celle-ci; qu'au-dessous de ce Village il y a un bois; que sur la gauche de ce bois, vers le milieu d'une crête de hauteurs, il y a un monticule couvert de broussailles, & que plus loin, toujours à gauche, le terrain est borné par un ruisseau.

D'après cet exposé du local, on suppose que l'Officier-Général ayant trouvé le moyen d'arriver, sans être aperçu de l'ennemi, jusques sur ce monticule, il a dû distribuer à chaque Officier qu'il avoit emmené avec lui, les ordres suivans.

Savoir, à celui des six premières Compagnies de Grenadiers de la tête du détachement, de les porter en totalité jusques sur le débouché du bois qui mene sur le Village, mais avec défense que personne ne se laisse voir sur la lisiere de ce même bois du côté de l'ennemi.

A l'Officier des six dernières Compagnies de la queue du détachement, d'amener les quatre plus anciennes en arriere & au pied du monticule, & d'envoyer les deux dernières pour renforcer les six premières dont on vient de désigner ci-dessus l'emplacement.

Aux Officiers de Hussards & de Dragons des deux troupes d'avant-garde du détachement, ainsi qu'à ceux des huit troupes, composant les deux ailes de Cavalerie, de les amener avec les quatre Compagnies de Grenadiers au pied du monticule.

A celui des Hussards du flanc droit, de les conduire sur la droite du bois, où se font embusqués les Grenadiers, environ un quart de lieue, ou une demi-lieue au-delà du Village, avec ordre au Capitaine de tirer le meilleur parti possible du terrain, pour donner de l'inquiétude à l'avant-garde du convoi, & la harceler de maniere à occuper la plus grande partie des Troupes qui pourroient y être.

A celui des Hussards du flanc gauche, de leur faire passer le ruisseau de la gauche, afin, d'une part, de savoir s'il n'y a point d'ennemi dans cette partie qui puisse venir en arriere du monticule attaquer à dos les Troupes qui y feroient embusquées, & de l'autre pour pouvoir, à couvert du ruisseau, faire la marche en sûreté, jusqu'à ce qu'il voie jour à pouvoir, en le repassant, se mettre en mesure d'attaquer les Troupes de l'arriere-garde dudit convoi, les contenir par l'effet de ses dispositions, ou du moins les forcer à ralentir leur marche, en cas qu'elles voulussent se porter vers le centre au secours de la partie du convoi qui seroit attaquée.

Et enfin à celui des Dragons de la queue du détachement, de les amener aussi vers le monticule pour y être employés à faciliter l'interception du convoi, ainsi que le représente en action le Tableau de la quinzieme Planche, laquelle est toujours relative aux diverses opérations de ce même détachement.

T A B L E A U

de la Disposition générale des différentes opérations du Détachement sorti de son Embuscade.

(XV. PLANCHE.)

Le convoi que l'on voit attaqué dans sa marche, est déjà coupé d'avec son avant-garde par les six Compagnies de Grenadiers qui étoient précédemment en embuscade à l'entrée du bois, & qui avoient reçu ordre d'en sortir à un signal convenu pour le mouvement général des Troupes du détachement, & de marcher droit au Village pour s'en emparer.

La tête du convoi escortée par son avant-garde, est censée occupée par les Hussards du flanc droit qui ont été envoyés dans cette partie, pour empêcher, par cette diversion, que les Troupes de cette même avant-garde ne refluent sur le Village où les six Compagnies de Grenadiers se sont retranchées du mieux qu'il leur a été possible.

On voit à l'entrée du bois, une des deux Compagnies de Grenadiers, qui avoient été jointes aux six dont il vient d'être question, dans le double objet, ou d'assurer leur retraite, si, par malheur, elles venoient à être repoussées, ou de faire appréhender à l'ennemi, en voyant paroître la seconde, au moment où cela deviendroit nécessaire, qu'il n'y en eût un plus grand nombre de caché dans le bois, & le tenir, conséquemment, plus en respect, que si, dès le premier instant, il avoit pu évaluer le nombre de Troupes auxquelles il auroit affaire.

On voit intermédiairement la première Troupe de Dragons qui barre la partie de la plaine qui se trouve entre le bois & le Village.

A la gauche de tout, vers l'arrière-garde, on aperçoit de loin les cinquante Hussards du flanc gauche, qui, après avoir passé & repassé le ruisseau, sont à escarmoucher avec l'ennemi, pour retarder d'autant plus le secours qu'il pourroit porter au centre du convoi, dont les Troupes sont censées s'être mal conduites, & l'avoir abandonné à l'apparition subite des quatre Compagnies de Grenadiers, qui se sont fait voir en bataille sur la sommité en avant des broussailles, & à celle des deux ailes de Cavalerie qui sont venues couronner les hauteurs à droite & à gauche, tandis que les cinquante Hussards de la tête du détachement sont occupés à amener derrière la ligne, tout ce qu'ils peuvent attraper de chevaux, de mulets, ou de chariots, & à couper les traits, ou les jarrets des chevaux qu'ils ne pourroient emmener.

Cette disposition est d'autant plus sûre, que l'ennemi voyant toute la crête des hauteurs, depuis le ruisseau, jusqu'au bois, couronnée par des Troupes qui l'empêchent d'en apercevoir les revers, seroit dans le doute qu'il n'y en eût un plus grand nombre, ce qui conséquemment devoit mettre infiniment d'irrésolution dans ses démarches, & donner aux détachemens, envoyés pour amener les chevaux du convoi, tout le tems nécessaire pour remplir leur objet, sans compter que cela faciliteroit au Général les moyens de poursuivre ce premier avantage, soit en se portant par une nouvelle disposition à la rencontre des Troupes de l'arrière-garde, ou en prenant à revers la partie du convoi déjà passée; ce à quoi il parviendroit aisément, en occupant toujours l'intérieur du Village avec une partie de ses Grenadiers & même de sa Cavalerie, si le terrain le permettoit, parce que par-là il empêcheroit le secours que l'arrière-garde pourroit porter aux Troupes du centre & de l'avant-garde dans la nouvelle attaque qu'elles auroient à soutenir.

De cette manière, on voit que les deux Compagnies de Grenadiers, restées sur la lisière du bois, peuvent être employées à escorter jusqu'au camp les équipages déjà enlevés aux ennemis, en y joignant une quinzaine de Hussards, & pareil nombre de Dragons, & qu'à la faveur du bois, on pourroit lui dérober la connoissance du chemin qu'on seroit prendre à ses équipages; ce à quoi il pourroit d'autant moins s'opposer, qu'il doit croire avoir besoin de tout son monde, pour se garantir d'une défaite totale, puisque le détachement par lequel il est attaqué, continue de profiter de ses premiers succès.

Enfin, on peut conclure du détail dans lequel on vient d'entrer, que comme les Troupes qui sont chargées d'escorter un convoi, peuvent difficilement estimer la force de celles par lesquelles elles sont attaquées, sur-tout quand le terrain les favorise, celles qui attaquent, doivent, au contraire, avoir un avantage prodigieux sur celles qui se défendent, parce que les attaquans sont toujours maîtres de choisir l'instant qui leur est le plus favorable, pour commencer leur attaque; au lieu que les autres, étant trop séparés, doivent infailliblement avoir du désavantage, si celui qui attaqueroit, même avec des forces inférieures, fait se conduire en homme de guerre.

Mais comme il faut tout prévoir en pareille circonstance, & que celui qui dirige la marche du convoi & de son escorte, a dû indiquer, en cas d'événement, à chacun des Corps à ses ordres, ce qu'ils auroient à faire, s'ils venoient à être dispersés, si ces mêmes Troupes ont trouvé un terrain favorable, où l'escorte du centre, réunie à celle de l'avant-garde, puisse tenir ferme, & obliger les attaquans à se replier, il est de nécessité que le Chef du détachement qui attaque, ait de son côté indiqué sur le chemin du camp un point de ralliement, où dans la réunion des différens Corps qu'il auroit à ses ordres, il pût se procurer les moyens, en se retirant, de couvrir la marche des équipages qu'il auroit enlevés.



Par de pareilles suppositions, on peut voir que la conduite d'un détachement envoyé à la guerre, renferme une immensité de détails, dont l'expérience seule peut donner la clef, & que, sans l'habitude de conduire des Troupes, il est bien difficile de ne pas omettre des circonstances qui deviennent intéressantes, en proportion, tant de la bravoure des Troupes auxquelles on a affaire, que du plus, ou moins d'instruction, ou d'intelligence de la part de celles qu'on a à conduire, comme aussi du plus, ou moins d'éloignement du camp, ou des secours qu'on a à espérer, & comme c'est de semblables actions de détail, que résultent, le plus souvent, les succès d'une campagne, un Général d'Armée ne peut trop mettre d'attention dans le choix des Officiers-Généraux, ou Supérieurs, auxquels il a des détachemens à confier.

En revanche, si ceux-ci ne se sentent pas capables de bien les conduire, ils ne doivent pas s'en charger, parce que l'honneur des armes de la Nation, & la vie de nombre de braves gens, tant Officiers que Soldats, dépendent souvent, ou, pour mieux dire, presque toujours de leur plus, ou moins de capacité.

Au reste, si le Commandant de l'escorte du convoi, avoit pris les mesures que tout homme de guerre doit mettre en usage, lorsqu'il est chargé d'une commission importante, & qu'il se fût fait éclairer d'une manière convenable, l'embuscade, à coup sûr, eût été découverte par les Troupes de son avant-garde. & par-là le convoi, sans doute, eût été sauvé.

Mais la trop grande sécurité de ce Chef, que je n'ai mise en évidence que pour en faire sentir le danger & les conséquences, quoiqu'elle soit impardonnable, n'empêchera pas, si l'on ne cherche avec plus de soin que par le passé, les moyens de s'instruire, que d'autres ne tombent encore dans la même faute, d'autant que, quoique l'on fasse la guerre depuis des siècles, il n'en est pas moins vrai que l'histoire fourmille d'exemples pareils, sans compter ceux que notre mémoire pourroit nous rappeler, & qui tous ont eu des suites plus, ou moins funestes. Aussi est-ce dans l'objet de parer à l'inconvénient d'être attaqué en marche à l'improviste, que l'idée m'est venue de faire faire un Tableau exprès pour indiquer à la Cavalerie une méthode propre à éclairer une grande étendue de pays, sans pour cela retarder la marche d'un Corps qui auroit à y pénétrer, sans le connoître, & qui, si elle est suivie, pourra, à ce que j'espère, nous être utile en plus d'une circonstance. Enfin comme c'est un préalable indispensable, selon moi, pour un homme qui auroit un détachement à conduire, que de savoir bien s'éclairer, je vais entrer en détail sur cette matière; après quoi je produirai de nouveaux exemples, relatifs à la conduite des détachemens; cette partie me paroissant une de celles qui doivent le plus intéresser le Militaire, puisque c'est de tous les services à faire à la guerre celui qui se renouvelle le plus dans le cours d'une campagne.

M É T H O D E

propre à bien fouiller un Pays, pour pouvoir s'éclairer à la fois, tant en avant que sur ses flancs.

(XVI. PLANCHE.)

Jusqu'ici je n'ai vu aucun principe établi pour diriger, avec méthode, les mesures que doivent prendre les Officiers chargés d'éclairer la marche d'une colonne de Troupes qui auroit à pénétrer dans un pays, dont le local seroit inconnu au Général qui auroit à y manœuvrer.

L'usage le plus ordinaire, pour tous les cas indistinctement, étant de former une avant-garde, qui se fait précéder elle-même d'un petit nombre de Cavaliers seulement, & de mettre sur les flancs de la colonne, pendant la marche, quelques éclaireurs, dont la plupart connoissent à peine l'objet auquel ils sont destinés, il semble qu'en n'employant que de pareilles précautions, on peut en comparer le procédé à celui d'un aveugle, qui n'a que son bâton, ou son chien pour guide, & dont, conséquemment, la marche ne peut être qu'incertaine & mal assurée.

De même lorsqu'un Corps de Troupes aura à traverser un pays qu'il ne connoît pas, tant qu'on ne mettra en avant de lui qu'une simple avant-garde, & que ceux qui la composeront, ne feront que le précéder de quelques cent pas, tout le fruit qu'on peut attendre de cette méthode, est, tout au plus, de ne pas être attaqué à l'improviste par l'ennemi, s'il se présentoit en tête.

Mais comme il est peu de pays qui n'offrent à la vue des bois, des côteaux, des marais, des vallons, des éminences, des villages, des ravins, ou des haies, & que toutes ces différentes parties ont besoin d'être, ce qu'on appelle en terme d'Etat-Major, éventrées, pour être sûr qu'il n'y ait point d'ennemis qui s'y soient mis en embuscade, il semble qu'il est aussi avantageux qu'indispensable, de prescrire une méthode qui puisse prévenir le danger qu'il y a toujours à être pris au dépourvu pendant sa marche.

Celle que j'ai à proposer tend à mettre chaque individu d'une avant-garde, à même de savoir ce qu'il a à faire pour détailler suffisamment la découverte de la partie dont il seroit chargé; mais pour parvenir à pouvoir la mettre en pratique, il faudroit qu'en tems de paix on habituât la Cavalerie à faire usage de ces mêmes principes, afin de procurer à chaque Régiment en particulier, l'habitude de ces reconnoissances, de manière qu'à un renouvellement de guerre, un Général, en chargeant un Capitaine avec cinquante Maîtres, d'éclairer la partie droite de sa marche, un autre le terrain de sa gauche, & un troisième celui qui seroit en avant de lui, pût être sûr, dès ce moment,

d'être informé du moindre parti ennemi qui pourroit se trouver à une demi-lieue à la ronde, & cela sans ralentir sa marche, ni risquer de se compromettre le moins du monde, en pénétrant dans un pays qu'il ne connoitroit pas.

Si une pareille méthode eût été suivie de tous tems, que de braves gens qui ont péri par des manques de prévoyance aussi impardonnables, pourroient encore rendre des services à l'État, ou auroient du moins laissé des successeurs qui seroient en état de le servir utilement.

Quoi qu'il en soit, pour en venir aux principes à donner pour bien reconnoître un pays, & pour éviter le danger d'être surpris & attaqué dans sa marche, le premier procédé qu'on doit mettre en usage, est de proportionner son avant-garde à la force du Corps que l'on auroit à conduire, ainsi qu'à l'attirail dont il seroit suivi; mais pourvu qu'on prescrive une méthode propre à assurer le succès des découvertes, c'est au Général à juger du plus, ou moins d'hommes qu'il croit devoir employer à cet usage.

Je suppose donc quinze cents chevaux ayant une marche de cinq lieues à faire à travers un pays coupé, & qui font dans l'incertitude d'y rencontrer l'ennemi, parce qu'il y a une sorte de vraisemblance que cet événement doit arriver.

D'abord la lenteur des marches étant une des choses les plus contraires à la conservation des hommes & des chevaux, l'objet principal de celui à qui on en auroit confié un corps considérable à mener à la guerre, doit être, aussi-tôt qu'on aura sonné à cheval, de s'occuper du soin de mettre, le plutôt possible, sa colonne en mouvement, & à l'exception des haltes indispensables, de marcher toujours d'un pas égal jusqu'au lieu où il doit s'arrêter.

Mais avant de se mettre en marche, il doit, par son arrangement, sur le nombre de quinze cents chevaux, en commander trois cents pour son avant-garde, & la faire partir une heure avant le gros de la Troupe, afin que celui qui la commanderoit, pût avoir le tems nécessaire pour faire toutes ses dispositions, & entamer ses premières reconnoissances.

Sur les trois cents chevaux d'avant-garde, il en seroit prélevé cent cinquante, pour être distribués dans l'ordre ci-après.

La première troupe de cinquante Maîtres, seroit chargée des découvertes de la droite.

La seconde, de celles de la gauche.

La troisième, de celles en avant du centre, dont les cent cinquante Maîtres restans, marcheroient toujours à portée, & suivroient exactement la même direction.

Chacune de ces troupes alors, formant à elle seule trois rayons à l'effet d'éclairer & de visiter scrupuleusement toutes les différentes parties du pays, dont la reconnoissance seroit confiée à ses soins, il s'ensuivroit que les trois troupes formeroient ensemble neuf rayons; ce qui, dans tel pays que ce pût être, seroit à-peu-près suffisant, pour

ne pas laisser échapper la moindre parcelle de terrain, qui ne fût vûe en avant, ou par les revers.

Et si l'on croyoit que neuf rayons ainsi disposés, ne fussent pas encore suffisans il seroit aisé d'en avoir douze, & même quinze, puisqu'il ne faudroit pour cela que mettre une troupe, ou deux de plus, que l'on prendroit sur les trois que je laissois ensemble, pour servir de corps de réserve à l'avant-garde.

La maniere d'arranger ces rayons, est d'abord de former trois troupes de dix hommes, prises sur chaque troupe de cinquante Maîtres, & mises, l'une aux ordres du Lieutenant, la seconde à ceux du Sous-Lieutenant, & la troisieme à ceux du Maréchal-des-Logis.

Chacun de ces Officiers, ou Bas-Officiers, disposeroit sa petite troupe de dix hommes sur quatre rangs : le premier consisteroit en un seul homme, qui devoit être celui en qui l'on auroit le plus de confiance ; le second rang seroit composé de deux ; le troisieme de trois, & le quatrieme de quatre : cette premiere disposition faite, le nombre un de chaque troupe se mettroit en mouvement, sur la direction qui lui seroit prescrite par le Capitaine.

Lorsque les nombres un se seroient prolongés, dans leur direction, la valeur de trois à quatre cents pas, le Capitaine seroit partir les nombres deux, & ainsi des trois & des quatre, après quoi le Capitaine, avec sa petite Troupe & le Trompette qu'il garderoit avec lui, se mettroit en marche sur la direction du rayon du centre.

De cette sorte, avant que les Capitaines de chaque Troupe se missent en mouvement, il se trouveroit en avant d'eux un terrain d'environ quinze à seize cents pas, déjà également éclairé sur toutes les parties.

Mais comme par les lignes diagonales que les rayons extérieurs de chaque Troupe auroient à parcourir, il résulteroit de la continuité de leur marche, qu'au bout d'une certaine distance, l'angle s'ouvreroit de maniere que les premiers éclaireurs se trouveroient trop éloignés les uns des autres, pour remplir l'objet principal de bien fouiller, de préférence, le pays le plus à portée de la direction de la marche du détachement, il faudroit indiquer un point de renseignement en avant du rayon du centre de la totalité, qui pût servir de boussole à tous les autres, afin que ceux qui auroient à prolonger les rayons extérieurs, ne s'écartassent du point du centre, au plus que d'une demi-lieue.

Par ce moyen, la distance la plus considérable entre les numéros premiers, ne se trouveroit être environ que de trois cents toises.

De cette sorte, les premiers éclaireurs ayant soin d'espacer entre eux le terrain de maniere à marcher toujours à trois cents toises les uns des autres, ceux qui seroient les plus éloignés, observant sur toute chose de ne pas s'écarter de plus d'une demi-lieue du point de remarque prescrit, ainsi que de la ligne de direction du centre de la marche, les éclaireurs étant tous arrivés à hauteur les uns des autres, tâcheroient, autant

qu'il leur seroit possible, de marcher de front; ce qui pourroit avoir lieu, si le rayon du centre de la totalité marchoit toujours au très-petit pas pendant la première lieue, par la raison qu'ayant une ligne droite à suivre, & par conséquent le moins de chemin à faire, il faudroit bien user de ce moyen, pour donner aux pointes des rayons les plus éloignés, le tems d'arriver à sa hauteur.

Après quoi, tous les rayons qui seroient partis sur des lignes diagonales, étant parvenus sur les flancs de la marche à la distance prescrite d'une demi-lieue, quitteroient alors leur direction oblique pour en prendre une perpendiculaire, & marcher ensuite parallèlement entr'eux; ce qui seroit imité au point où ils auroient formé l'angle nouveau pour se redresser, par les numéros 2. 3. & 4. qui viendroient à leur suite, & enfin par les Commandans des Troupes dont chacun de ces rayons seroit partie.

Dans cet ordre, le premier des éclaireurs qui appercevroit l'ennemi dans l'éloignement, ou à portée de lui, après s'en être duement assuré, pour ne point donner l'alarme inutilement, tireroit un coup de carabine, signal qui, étant répété par les nombres 2. 3. & 4. du même rayon, parviendroit jusqu'au Capitaine, qui, jugeant aussi-tôt de la direction sur laquelle l'ennemi auroit été aperçu, viendrait, de sa personne, à toutes jambes, pour le reconnoître. & dès-lors, la marche générale de la totalité des éclaireurs, seroit suspendue, aussi-tôt que le coup de carabine se seroit fait entendre, ou appercevoir.

Au reste, si, par l'effet du vent contraire, ce signal n'étoit pas entendu, pouvant, du moins, être aperçu de loin par l'effet de la fumée; si ceux des rayons les plus voisins ne l'avoient, ni entendu, ni remarqué, ce qui seroit prouvé par la continuité de leur marche, le Capitaine, commandant la troupe qui auroit vu l'ennemi la première, enverroit aussi-tôt un des No. 4. pour donner avis de cette découverte à ses voisins, qui en useroient de même pour les rayons qui seroient les plus à portée d'eux, & ainsi successivement, de proche en proche, jusqu'au dernier.

Il seroit donc convenu que du moment qu'on sauroit qu'il y auroit eu un coup de carabine de tiré, la marche générale de l'avant-garde seroit suspendue, jusqu'à ce que celui qui en seroit le Chef, envoyât de nouveaux ordres, soit pour se réunir à lui, soit pour continuer de marcher en avant.

De cette sorte, le Commandant de l'avant-garde étant averti que l'ennemi, à peu près en tel nombre, est à telle distance, & ayant été le reconnoître lui-même, pourroit alors donner des avis certains au Général en chef, qui, venant ensuite avec le gros de la Cavalerie, se détermineroit aussi-tôt sur le parti qu'il auroit à prendre, & feroit ses dispositions en conséquence des forces de l'ennemi, de sa position, ou de ses mouvemens.

A l'égard des moyens de faire parvenir promptement aux différens rayons l'ordre de se remettre en marche, ou de se réunir au centre, il seroit établi que le Com-

mandant de l'avant-garde, toujours après avoir été lui-même reconnoître l'ennemi, indiqueroit par un signal, soit de trompette, ou tel autre qui pût être vu, ou entendu, que tout le monde doit, ou se replier, ou remarcher en avant, ce qu'il pourroit faire encore d'une autre maniere, en envoyant d'échelon en échelon porter tel ordre que la circonstance exigeroit.

Dans le cas où il faudroit que les rayons se remissent en mouvement, alors ils reprendroient leur marche perpendiculaire, en observant de se tenir toujours parallèlement entr'eux à la distance prescrite, & dans les endroits où les éclaireurs des No. 3. & 4. perdroient de vûe les rayons les plus voisins; ils pourroient alors s'écarter respectivement de droite & de gauche de la ligne de direction de leur propre centre, mais à la distance de cent toises au plus; ce qui, par ce moyen, rapprocheroit les éclaireurs du troisieme rang, de maniere qu'il n'y auroit plus entr'eux qu'un espace de deux à trois cents pas au plus; distance qui n'est pas assez grande, pour qu'ils pussent désormais se perdre de vûe.

Or, comme ces différentes opérations ont besoin d'être faites de concert, & que leur résultat doit procurer non-seulement l'avantage de ne pas courir le risque d'être surpris dans sa marche, mais encore celui de donner la facilité de cheminer à travers tous les terrains possibles, sans être arrêté par des dispositions continuelles, qui deviennent, à la longue, assommantes pour les Troupes; il semble qu'on ne sauroit mieux employer le tems, pendant la paix, qu'à faire des répétitions fréquentes de cette maniere de faire la découverte d'un pays, pour que chaque Régiment de Cavalerie fût en état, au besoin, d'en mettre les principes en exécution.

Beaucoup de gens qui n'ont pas fait la guerre, ou d'autres, qui n'aiment pas les innovations, diront, peut-être, que tous ces détails sont des minuties; qu'on n'a pas le tems à la guerre de faire de pareilles dispositions; ou d'autres pourront dire: Qui est-ce qui ne fait pas mettre de pareils moyens en usage dans les circonstances où les précautions deviennent nécessaires?

A cela je répondrai, qu'il n'y a point de futilité à prendre des mesures dont le résultat tend à conserver des hommes à l'État.

Que le procédé des dispositions précédentes, une fois entendu, bien loin d'occasionner de la perte de tems, est fait, au contraire, pour en faire gagner prodigieusement, parce qu'en cheminant avec sûreté, on peut éviter les haltes indispensables qu'un Général prudent ne sauroit s'empêcher de faire, toutes les fois qu'il viendroit de mettre un défilé derrière lui, lorsque sur-tout il auroit à s'enfoncer dans un pays où l'ennemi pourroit être, & qui se trouveroit propre à le dérober à la vûe des éclaireurs, placés, à l'ordinaire, sur les flancs de la colonne.

J'ajouterai à l'égard de ceux qui prétendoient en vain que la méthode que je propose est déjà connue, que, quoique j'aie fait la guerre autant qu'un autre, je ne l'ai jamais vu pratiquer en aucun cas dans nos Armées, ni en Bohême, ni en Italie, où la

Cavalerie, faute de Troupes-Légeres, en faisoit le service; que depuis, j'ai commandé des avant-gardes, & que pendant le cours de quatre campagnes, où j'ai souvent eu plusieurs Régimens de Troupes-Légeres à mes ordres, je ne l'ai vu mettre en pratique par qui que ce soit, & que moi-même je n'en ai pas mis les principes en exécution, à la vérité pour deux raisons: la première, c'est que les Troupes n'étoient pas instruites au point de pouvoir en exiger de pareilles recherches, & la seconde, que je n'en savois peut-être pas encore assez moi-même pour donner des instructions assez nettes sur cet objet, de maniere à ce que non-seulement elles pussent être entendues, & à plus forte raison exécutées.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout homme qui a fait la guerre, & qui sera de bonne foi, doit convenir que si ces divers procédés sont exécutés littéralement, il est impossible que jamais un corps de Troupes, en marche, puisse être surpris.

Au demeurant, sans parler des événemens de la guerre dernière, mais aussi sans remonter à des tems trop reculés, le lecteur bien disposé me saura gré, sans doute, de retracer ici un fait qui, je crois, ne pourra nuire à aucun de ceux qu'on croiroit y reconnoître, puisqu'ils sont tous morts, mais qui, en revanche, sera capable de donner matière à ses réflexions, & ensuite d'imposer silence à ceux qui s'éleveroient contre l'exactitude des précautions que je voudrois qu'on employât toutes les fois qu'on marche à la guerre, quand bien même on ne seroit pas dans le cas d'appréhender d'être surpris en route, afin qu'on pût au moins en retirer quelque avantage dans les circonstances critiques.

L'exemple que j'ai à citer, est celui d'un de nos plus grands Capitaines, qui, ayant appris que l'ennemi, dont il étoit séparé par une petite riviere, l'avoit fait passer à un corps de six mille hommes, dans l'objet de venir nous enlever un convoi de pain qui arrivoit à l'Armée, & qui, par ses intelligences, ayant été averti de bonne heure du dessein de l'ennemi, avoit envoyé sur la piste de ce corps de six mille hommes, un détachement de même force, auquel devoit se réunir, au premier coup de fusil, un autre corps de six mille hommes, envoyé sur le flanc de la marche que l'ennemi devoit tenir, pour aller insulter notre convoi, lequel avoit aussi six mille hommes pour son escorte, aux ordres d'un Officier que le Général avoit prévenu de ses dispositions, & auquel il avoit mandé de tenir la plus grande partie de ses forces à la tête dudit convoi, pour être plus à portée, par ce moyen, de se joindre aux douze mille hommes, lorsqu'ils entreroient en action, sans compter plusieurs corps de Troupes-Légeres, qui tous avoient ordre de se mettre en campagne, & de se réunir au lieu où ils entendoient tirer les premiers coups de canon. Mais, malgré des mesures aussi bien prises, & qui paroissent immanquables au Général qui les avoit conçues, il résulta, de la trop grande sécurité d'un des Chefs de ces détachemens, qui, passant près d'un Village, négligea de le faire fouiller, que l'ennemi qui s'y étoit caché, soit qu'il eût eu nouvelle de nos dispositions, ou qu'il eût pu découvrir de loin la marche de nos déta-

chemens, laissa passer celui-ci en partie, & lorsqu'il en vit la fin, sortit de son embuscade, le prit à dos, le battit, & s'en retourna, à la vérité, sans avoir rempli totalement son objet, mais aussi sans avoir éprouvé le moindre échec; tandis que si l'on avoit pris quelques-unes des précautions que j'ai proposées ci-dessus, non-seulement les nôtres n'eussent pas été battus, mais encore le détachement ennemi auroit été enveloppé de manière, à ce qu'il n'auroit pas dû s'en échapper un seul homme, pour porter la nouvelle de sa défaite à l'armée ennemie.

Or, je demande d'après cet événement, & d'après une immensité de fautes du même genre dont, si l'on ne s'étoit fait un principe d'éviter tout ce qui a l'air de la critique, on pourroit fournir le catalogue, quel est celui qui a le plus de droit à l'intérêt du lecteur, d'un homme qui établit des principes utiles, & qui fournit les moyens de les exécuter, ou de ceux qui, après les avoir étudiés & retenus, diroient: „Quoi! on „nous donne ceci pour des nouveautés utiles à établir! mais nous n'avons jamais fait „autre chose.“

Pour moi, qui n'avance rien que de vrai, je me contenterai de répondre: Si la chose est bonne en soi, & que vous la sachiez, faites-la donc désormais, puisque vous ne pouvez disconvenir que la guerre fourmille d'exemples de Corps surpris en marche, & que l'on a vu jusqu'à des Armées entières faire des marches bien lourdes, & n'en pas moins arriver en plein jour près de nous, jusqu'à la portée du canon de nos Bataillons, sans avoir été reconnues, ni même aperçues par qui que ce fût. Or, si l'on favoit si bien faire des découvertes, & que les Troupes y fussent aussi instruites qu'on voudroit le persuader, avec la volonté qu'elles ont en général, certainement ces choses-là ne seroient pas arrivées, & les Généraux d'Armée sur lesquels le blâme de pareils événemens, quoique injustement, retombe presque toujours, n'auroient pas été en cela malheureux par la faute des autres.

Je ne prétends pas dire par-là que nous manquions, dans nos Troupes-Légeres sur-tout, d'Officiers capables de bien éclairer un pays; je les connois trop bien tous, pour ne pas savoir apprécier leur mérite, & pour ne pas dire, avec assurance, qu'il n'y a peut-être pas un Corps parmi elles, où l'on ne soit à même d'en trouver plusieurs qui seroient en état, non-seulement de conduire de gros détachemens avec méthode & sûreté, mais encore de remplir les commissions les plus délicates. Mais il en est des découvertes comme de toute autre opération de guerre: avec des Troupes instruites, on n'a qu'un mot à dire, & la besogne va toute seule; mais que l'on prenne l'Officier de Troupes-Légeres qui aura le plus fait la guerre, & qu'on lui donne deux cents chevaux pour faire une découverte; quoiqu'il ait par-devers lui toute l'intelligence nécessaire pour la bien faire, à moins qu'il n'ait le don de se subdiviser & d'être à la fois Capitaine, Officier subalterne, Maréchal-des-Logis, Brigadier & Dragon, comme il faut pour bien reconnoître un pays, le concours d'une infinité de gens, & que sans cette harmonie, de la part de tous, un Chef ne peut jamais être sûr de rien; je défie qu'en char-

geant de cette commission le plus habile, il puisse y réussir complètement, d'abord s'il se fert d'autres moyens que de ceux que je propose, & ensuite, quand même il voudroit employer ma méthode, je doute qu'il en vienne à bout, à moins qu'il ne s'y soit préparé, ou qu'il ne mette un tems considérable à la faire concevoir aux hommes de tous les différens grades dont il auroit à se servir.

C'est, au reste, une chose dont je suis sûr, puisqu'il n'y a que deux ans que j'en ai fait les premiers essais à Strasbourg, & quoiqu'ils m'aient très-bien réussi, je n'en fais pas moins le tems qu'il m'a fallu pour en faire concevoir seulement le premier procédé, qui n'est pas pourtant ce qu'il y a de plus difficile, quoique j'eusse pris, pour l'exécuter, toutes les têtes des Compagnies, & fait venir les hommes à pied pour être plus à portée de leur parler & de leur faire comprendre ce que j'avois à exiger d'eux; de sorte que je n'ai entrepris de leur en faire faire un simulacre à cheval, que lorsque j'ai été assuré, après avoir fait la leçon à chaque homme en particulier, que j'avois été suffisamment entendu.

Or, je demande s'il est possible, à la guerre, qu'un Officier-Général puisse entreprendre une besogne où il faut qu'il instruisse chaque homme de son détachement en particulier, & cela au moment où il devoit agir; mais comme il faut pourtant éviter, s'il est possible, de voir renouveler les tristes événemens qui nous sont arrivés précédemment, parce que c'est delà que résultent les échecs, le dégoût, la terreur & la ruine des Armées, il faut bien en venir au remède, & ce remède, je ne puis me lasser de le répéter, ce sont les camps de paix, commandés & dirigés par nos Maîtres.

En attendant, pour faire mieux concevoir mes idées & en rendre le procédé plus palpable, on peut ouvrir la seizième Planche, qui offre le tableau d'une avant-garde de Cavalerie, prête à déboucher dans un pays en avant d'un corps plus considérable; on y verra les cent cinquante chevaux, dont chaque troupe est divisée en trois rayons dans l'ordre déjà détaillé précédemment, & en arriere du rayon du centre, le reste de ladite avant-garde qui commence à déboucher.

Si l'on veut prolonger le rayon extérieur de la gauche, on s'apercevra, par la fumée d'un coup de carabine qu'a tiré le No. 1. qui ouvre la marche de ce rayon, qu'il doit avoir eu ses raisons pour donner ce signal, & si l'on porte ses regards dans l'éloignement, en suivant le côteau sur lequel il se trouve placé, on découvrira l'embuscade ennemie, dont l'apparition a donné lieu à l'avertissement qu'il en donne, & qui va se communiquer à son Capitaine.

Si l'on examine la disposition de l'ennemi, on verra un corps d'Infanterie en masse, placé dans une excavation du côteau & prêt à déboucher sur le Village qui se trouve placé sur le flanc gauche de la route que le Général ami doit tenir, pour se rendre à sa destination.

Et en arriere de ce corps d'Infanterie, une ligne de Cavalerie dont l'aile droite est en bataille derriere le côteau, & dont l'aile gauche est en masse prête à couper la grande route que suivent les Troupes supposées amies, & prêtes en outre à donner la main à un autre Corps ennemi dont on entrevoit la gauche en arriere d'un bois qui se trouve placé à la même hauteur sur la droite, dans la partie supérieure du tableau.

Or, comme ces deux Corps réunis peuvent attaquer par les deux flancs à la fois le détachement qui a à pénétrer dans l'intérieur du pays, on voit, par l'éloignement & par l'emplacement où ils ont disposé leur embuscade, qu'en se servant des moyens ordinaires, & d'usage dans toutes les guerres précédentes pour faire des reconnoissances, on ne feroit jamais à même de découvrir une embuscade placée de cette maniere, & qu'il ne tiendroit qu'à l'ennemi de prendre son moment pour agir offensivement, ou la résolution de se tenir en réserve, jusqu'à ce qu'il lui fût prouvé qu'il peut en sûreté commencer son attaque; au lieu que par le moyen des différens rayons qui cheminent à travers le pays, en suivant la méthode que je propose, il est impossible que les deux embuscades ne soient découvertes presque à la fois, & assez à tems, pour que le corps de douze cents chevaux qui doit paroître, & même le fond de l'avant-garde qui le précède, ait celui de faire ses dispositions d'attaque, de défense ou de retraite.

Je ne vois qu'un seul obstacle qui puisse s'opposer au plein effet que doit avoir une pareille méthode de procéder à la découverte d'un pays; ce sont les tems de brouillards, où la répartition exacte des rayons ne sauroit avoir lieu complètement, dans l'observation, tant des distances à garder d'un rayon à l'autre, que de celles à maintenir des premiers aux derniers Cavaliers, qui forment séparément le prolongement de chaque rayon.

Mais à moins que le brouillard, après avoir été fort épais, ne vienne à tomber tout d'un coup, comme l'ennemi ne peut pas plus vous voir arriver de loin, que vous ne pouvez le découvrir, on pourroit encore se servir des moyens proposés, en observant de rapprocher les rayons & les hommes de chaque rayon les uns des autres, à la distance où l'épaisseur du brouillard leur permettroit de s'apercevoir; parce qu'en pareil cas, si l'on est forcé, par les circonstances, de cheminer, pour ainsi dire, à tâtons à travers un pays qu'on ne connoît pas, & où il seroit possible que l'ennemi fût embusqué, il vaut encore mieux être précédé & côtoyé, même à une très-petite distance, par des hommes seuls, que d'aller choquer en entier contre le gros d'une embuscade.

Au reste, si mes Lecteurs ne sont pas satisfaits de mes observations, à cet égard, comme je ne connois pas de moyen qui puisse mettre personne à portée de voir clair au milieu des ténèbres, je crois que le meilleur parti, dans le cas où l'on auroit, par un brouillard épais, un détachement à conduire, est de se régler sur le plus, ou le moins de diligence, ou d'importance qu'exigeroit l'objet auquel il seroit destiné, & d'user d'après cela, si l'on rejettoit ma méthode, des mesures que tout homme de

guerre est capable de mettre en usage, quand il a du zèle, de l'acquit & de l'intelligence.

Quoi qu'il en soit, si les mesures à prendre pour bien fouiller un pays, telles qu'elles sont indiquées sur la seizième Planche, ne sont pas suffisantes pour les tems où l'on ne peut voir devant soi, je maintiens au moins que pour toute autre circonstance, il est difficile d'en employer de plus sûres.

Les divers procédés que j'emploie pour en régler la conduite, m'ayant paru exiger que j'en donnasse la démonstration dans un dessein figuré, j'ai cru, pour plus de clarté, devoir en faire faire un Tableau exprès.

Je fais d'avance que plusieurs personnes se récrieront contre l'inutilité des Planches qui font partie de cet Ouvrage; mais, outre qu'il n'est pas dit que tous ceux qui le liront, seroient en état de juger de l'objet dont il s'agit, j'ai cru, au contraire, qu'il seroit agréable au plus grand nombre, d'avoir à la fois sous les yeux, d'un côté, le principe détaillé par écrit, & de l'autre, les Troupes vûes en action dans toutes les opérations, dont on cherche d'une part à prouver l'utilité, & de l'autre à démontrer les conséquences.

Au reste, en croyant que les yeux procurent des lumières à l'esprit, j'ai cru, par la même raison, devoir faire concourir ensemble les organes de la vue & ceux de l'entendement: je puis m'être trompé dans mes spéculations; mais il doit être permis à chacun de voir comme il peut, & de s'arranger selon sa fantaisie, sur-tout dans un travail déjà, par lui-même, sec & aride, & dont conséquemment la clarté doit être le but & le mérite principal. *Segnius irritant animos demissa per aurem quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.*

Mais pour ne pas s'arrêter trop long-tems sur un objet où je ne crois pas cependant devoir être désapprouvé de la part des personnes sensées & qui seront impartiales, je vais reprendre la suite des détails relatifs aux détachemens, & offrir celui d'une opération qui, peut-être, obtiendra le suffrage de ceux qui aiment que l'on sache prendre un parti dans les occasions, où l'apparition subite de l'ennemi exige qu'on ne perde pas une seconde en délibérations inutiles.

La dix-septième Planche offre une démonstration de la circonstance proposée ci-dessus. En voici le détail.

A P P A R I T I O N

d'un Corps ennemi qui n'avoit pas été reconnu, & qui sort d'un bois où il s'étoit embusqué.

(XVII. PLANCHE.)

On suppose un corps de Cavalerie en marche, ayant à sa droite une colonne d'Infanterie, & le Général commandant celle de Cavalerie, ayant pris la précaution aussi-tôt après être sorti du défilé, qui est représenté au centre du terrain dans la partie inférieure du Tableau, d'envoyer à la découverte, tant au fond de la plaine au-delà de la trouée que l'on voit en avant de lui vers le haut du Tableau, que sur les deux côtés qui bordent cette même plaine à droite & à gauche.

On suppose que les éclaireurs de la droite n'ont rien découvert, que ceux du centre ne sont pas encore de retour, & que ceux de la gauche n'ont de même rien apperçu.

La suite du détail fera voir qu'il ne suffit pas d'envoyer de petites Troupes sur ses flancs, pour, s'ils disent n'avoir rien vu, pouvoir en inférer qu'il n'y a plus rien à craindre de la part de l'ennemi, sur-tout s'il ne reste personne sur ces mêmes hauteurs pour continuer d'observer ce qui se passe au loin; parce que dès que vos patrouilles sont rentrées, l'ennemi, qui peut être caché sur la rive des bois, a la possibilité d'en sortir sans être apperçu, sur-tout s'il entrevoit qu'il puisse faire, à couvert de quelque éminence, une marche vive sur le prolongement de l'un de vos flancs, d'où alors il ne se montreroit que lorsqu'après sa disposition achevée, il pourroit vous attaquer avec avantage.

Mais pour en revenir à la conduite de l'Officier-Général chargé de la Cavalerie amie, qui, hors la précaution qu'il auroit dû prendre de laisser de petits détachemens sur les hauteurs qu'il a sur ses flancs, se dirige cependant d'après des principes militaires, on suppose que, comme il ne peut pas pénétrer dans la trouée qui paroît en avant de lui, au bout de la plaine, avant que les patrouilles qu'il a envoyées de ce côté, ne lui aient fait leur rapport, il dispose en attendant en colonne chaque Escadron de sa division à mesure qu'ils sortent du défilé qu'il a derrière lui, & que, comme on lui a rapporté qu'il n'a point d'ennemis à craindre sur ses flancs, il croit en conséquence pouvoir d'autant plus sûrement mettre toute sa Cavalerie en masse, que si l'ennemi venoit à déboucher en avant de lui, il feroit, dans cette position, à même de se déployer, & de mettre toute sa Cavalerie en bataille dans l'espace de quelques minutes.

Mais tandis qu'il n'est occupé que du soin de mettre la Cavalerie en colonne, on suppose que l'ennemi, caché dans les bois en avant de sa gauche, ayant vu, par la manœuvre de ses patrouilles, qu'elles n'avoient pu rien découvrir de sa position, fait aussitôt déboucher sa Cavalerie, laquelle prenant ses distances en avant par la queue de la colonne, se dispose à couvert du côté, de manière à ce que, s'étant mise en bataille sur son flanc gauche, elle puisse, par un mouvement général en avant, couronner les hauteurs, & les descendre ensuite pour venir charger en flanc la colonne en masse, dont les lignes tracées au milieu du Tableau, désignent l'emplacement primitif.

Et que tandis que cette Cavalerie ennemie emploie dans ses mouvemens préparatoires la plus grande célérité, tout ce qu'il y avoit d'Infanterie cachée dans les bois, débouche aussi en colonne, précédée de ses Grenadiers, & de quelques piéces de canon, que l'ennemi met aussitôt en batterie, & tire avec avantage sur la masse de Cavalerie; ce qui sert en même-tems de signal aux Troupes-Légeres ennemies, pour venir aussitôt tirer sur les flancs de ladite colonne.

Ceux qui voudront critiquer, ne manqueront pas de dire que de semblables suppositions ne peuvent avoir aucun objet d'utilité, puisqu'il faudroit, pour que de pareils événemens pussent arriver, que le terrain, la marche des Troupes du parti ami, la faute de leur chef, l'embuscade de l'ennemi, ses moyens, ses dispositions subites & ses mouvemens ultérieurs, que le tout enfin fût dirigé à volonté, & que ces différens rapports ne pouvant avoir lieu exactement, cela seul suffit pour faire tomber ma proposition. Mais quoi qu'on en puisse dire, j'invite ceux qui tout bonnement cherchent à profiter, à observer que comme il n'est pas possible de prévoir tous les cas, il y a toujours de l'avantage à avoir sous les yeux des objets qui puissent engager à réfléchir sur les événemens qui peuvent arriver à la guerre; parce que si l'on a plus de talens que celui qui écrit, on est à même de profiter de ses erreurs, & de se confirmer, à ses dépens, dans des idées plus lumineuses, & que si, au contraire, on est dans le cas de se dire intérieurement: Je ne fais rien, en fait de détachemens, parce que je n'en ai jamais conduit à la guerre, au moins la supposition qu'on vient de faire, peut mettre les gens qui ont envie de s'instruire, à portée de raisonner sur les moyens proposés, & de s'éclairer, par les leçons des personnes instruites qu'ils croiroient devoir consulter à cet égard, sur ce qu'ils auroient de mieux à faire en pareilles occasions.

Quoi qu'il en soit, le Général, qui se verroit attaqué de la manière détaillée ci-dessus, ayant la plus grande partie de sa Cavalerie en colonne en masse, au milieu d'une plaine, & ne pouvant conséquemment la déployer sur l'emplacement qu'elle occupe, assez promptement, pour que l'ennemi ne puisse l'attaquer en flanc pendant sa manœuvre, se détermine à faire faire à sa Cavalerie le mouvement dont on voit la fin de l'exécution sur la dix-septième Planche.

On ajoutera qu'il est d'autant mieux fondé à prendre ce parti, que par-là il se garantit d'une défaite totale, puisque d'abord il est surpris par l'apparition des Troupes

qui se présentent inopinément sur son flanc gauche; ensuite que dans cette situation, l'ennemi n'a qu'un pas à faire pour l'attaquer avec le plus grand avantage, pouvant le prendre en flanc avec sa Cavalerie, & lui faire beaucoup de mal avec son canon, qui le prend en écharpe, sans compter le feu que les Grenadiers, que l'on voit s'avancer à gauche le long du bois, pourroient faire sur la tête de sa colonne, si, pour faire face à l'ennemi, il se hazardoit à vouloir s'étendre sur son emplacement; au lieu qu'en se dirigeant, par un mouvement subit, sur le plateau de sa droite, l'ennemi ne peut avoir le tems de faire passer l'ordre à tous ses Escadrons, de s'abandonner à sa poursuite, & que s'il perd seulement deux minutes en délibérations, il n'est plus à tems de le joindre, d'autant que la Cavalerie en masse, se dérochant ainsi par sa droite, démasque son Infanterie, qui alors pourroit faire tirer son canon sur les attaquans avec d'autant plus d'effet, que, comme on apperçoit dans le défilé le reste de la Cavalerie amie prêt à déboucher, les ennemis, qui se seroient déjà abandonnés à la poursuite des Escadrons qui se dirigent vers le côteau, doivent craindre d'être pris eux-mêmes en flanc, soit en allant, soit en revenant, par cette Cavalerie que l'on voit en panne, & que si, pour obvier à cet inconvénient, l'ennemi laisse quelques Escadrons, pour masquer le défilé, & pour y rencoigner ceux qui voudroient en sortir, l'Infanterie amie, qui s'est aussi portée sur le côteau, pour appuyer sa droite à la gauche de sa Cavalerie, feroit alors usage de son canon, pour tirer en flanc, ou, tout au moins, en écharpe, sur les Escadrons ennemis, qui seroient employés à masquer le défilé.

On dira, peut-être: mais le parti qu'on fait prendre à ce corps de Cavalerie, est une fuite: comment imaginer de donner pour principes de s'en aller à toutes jambes, aussi-tôt qu'on apperçoit l'ennemi?

S'il y a quelques Militaires qui fassent cette objection, je les prie de croire que ce n'est pas là précisément mon système; je leur demanderai ensuite quel est le parti qu'ils prendroient dans une circonstance pareille à celle dont il s'agit, & comme je ne serai pas à portée d'entendre leur réponse, à moins qu'ils ne me fassent cette observation directement, j'ajouterai que je fais comme un autre les divers partis qu'il y auroit à prendre dans ce cas; mais que comme, pour les détailler, il faudroit perdre à cela du tems infructueusement, puisqu'aucun, selon moi, n'est admissible, hors celui que je propose, je m'y tiens, parce que je n'en connois pas de plus propre à sortir d'un aussi mauvais pas, pourvu, toutefois, qu'on ait à ses ordres une Cavalerie instruite aux principes des à droite & à gauche par files, & c'est en partie pour faire connoître l'avantage dont cette manœuvre peut être susceptible en mille circonstances, que j'ai fait faire la Planche No. XVII.

COLONNE DE CAVALERIE EN MASSE,
FORCÉE DE GAGNER UNE HAUTEUR VOISINE DE L'UN DE SES FLANCS.

(XVII. PLANCHE.)

Dans la circonstance donc où le terrain (sur lequel cette colonne de Cavalerie se trouveroit au moment de l'apparition de l'ennemi) lui seroit trop défavorable, pour espérer de pouvoir s'y déployer, & où les Troupes qui la composeroient, ne pourroient y combattre qu'avec désavantage, si le Général, découvrant une hauteur sur sa droite, vouloit s'y transporter, soit parce que ses flancs y seroient mieux appuyés, soit parce qu'il laisseroit, entre l'ennemi & lui, un terrain difficile à manœuvrer, ou enfin que, par un mouvement brusque, il lui fût possible d'échapper à une charge dont il auroit d'autant plus à redouter les suites, qu'il ne pourroit s'y présenter qu'en désordre; comme dans l'arrangement primitif des colonnes en masse, il faut toujours qu'il y ait un Officier sur les flancs de chaque division, pour les diriger sur les points où il est nécessaire de les porter, il commenceroit par faire rassembler autour de lui tous les Officiers qui se trouveroient sur le flanc par lequel il devoit marcher, leur montreroit l'emplacement sur la hauteur où il voudroit former sa ligne, leur indiqueroit les points où il voudroit appuyer sa droite & sa gauche, & leur enjoindroit, après s'être reportés sur le flanc de leur peloton, d'en partir au signal dont il conviendrait avec eux, & de s'éloigner respectivement entr'eux à la distance du front de leur division, à mesure qu'ils chemineroient, de manière qu'en arrivant sur la hauteur indiquée, chacun d'eux devant de quelques toises le flanc, devenu la tête de son peloton ou de sa division, pût lui marquer le point juste où la droite de chaque Troupe devoit venir aboutir.

Et pour que ces Officiers n'eussent point à perdre leur tems à chercher l'alignement général, indépendamment de quelques Officiers intelligens que le Général enverroit à l'avance reconnoître les points d'appui, ou de remarque pour la droite & pour la gauche de sa ligne, ces mêmes Officiers, après avoir rempli cet objet, s'affueroient aussi des points intermédiaires sur lesquels les Officiers de flanc auroient à former leur alignement, & où ils resteroient en pierre d'attente, faisant face à l'ennemi jusqu'à ce que leurs pelotons vissent les joindre; ce qui se feroit de leur part au trot ou au galop, selon qu'il seroit nécessaire d'employer une plus, ou moins grande célérité dans ce mouvement.

Et si pour procurer en tout tems à la Cavalerie une plus grande facilité de marquer les alignemens, tant paralleles, que perpendiculaires, qu'elle est continuellement

dans le cas d'observer, on venoit à adopter la proposition que je vais faire incessamment pour régler la marche en bataille de la Cavalerie, on pourroit, au lieu des Officiers de flanc, se servir des Portes-Lances, dont je désirerois l'établissement, afin de les employer, ainsi que le Tableau de la dix-septieme Planche le représente, pour aller à l'avance marquer l'alignement des Escadrons auxquels ils seroient attachés; ce qui, selon moi, ne contribueroit pas peu, en mille occasions, à la sûreté & à l'ensemble des manœuvres de la Cavalerie.

Quoi qu'il en soit, le mouvement par le flanc de la colonne en masse, s'opéreroit de la part des divisions, ou des pelotons qui la composeroient, par un à droite par file, fait des deux rangs à la fois; mais avec des Troupes instruites le préalable des Officiers de flanc, auxquels on suppose que le Général seroit dans le cas d'expliquer ses intentions, pour être sûr d'en obtenir l'exécution, ne deviendroit pas même nécessaire; puisqu'étant accoutumés à faire des changemens de front, ainsi que des déploiemens par des à droite, ou à gauche par files, il suffiroit de faire les commandemens ci-après:

- 1.) Garde à vous.
- 2.) Peloton, division, ou Escadron, par files à droite, en marchant, prenez vos distances.
- 3.) Marche.

Et alors, au moyen de ce que le Général auroit pris la précaution d'envoyer à l'avance marquer le terrain sur lequel la ligne devoit se former, on pourroit être sûr que ce seroit l'affaire d'un clin-d'œil, pour que toute cette Cavalerie, d'une position très-critique, où elle étoit le moment d'auparavant, pût la changer pour en prendre une qui deviendroit imposante; de plus, qu'en prenant son parti promptement, il n'y auroit pas le moindre risque à courir, puisque l'ennemi n'auroit seulement pas le tems de se douter de ce que vous allez faire. La seule chose qu'il y auroit à craindre, seroit que la Cavalerie ennemie, dès le moment de sa formation en arriere du côté, ne se fût arrangée pour vous charger en arrivant; encore auriez-vous le tems de lui échapper, si par l'étude des mouvemens que je propose, ou par votre propre expérience, vous vous étiez muni des différentes ressources qu'un homme de guerre doit avoir pour tous les cas heureux, ou malheureux, dans lesquels il peut se trouver à la guerre.

Une précaution qu'il faudroit prendre encore dans celui dont il est question, seroit de placer sur le flanc droit de la premiere, ainsi que de la derniere division de la colonne, des Officiers assez intelligens, pour en diriger la marche exactement vers les deux points où la droite & la gauche de la ligne devoient appuyer, lesquels auroient été reconnus à l'avance, ainsi qu'il a déjà été dit plus haut.

Si le mouvement par files, que l'on vient d'indiquer, paroît à quelques Officiers de Cavalerie sujet à trop de confusion, quoique je ne puisse être de leur avis, & que je n'hésitasse pas à m'en servir avec de la Cavalerie passablement exercée, parce que je



ne connois pas de manœuvre plus facile, il leur seroit aisé d'y suppléer par des à droite par quatre, ou par trois, ce qui conserveroit, à la vérité, un peu plus d'ensemble; mais ne procureroit pas, à beaucoup près, la même célérité dans l'exécution, ni la même facilité pour passer sur toutes sortes de terrains; tandis qu'il est bien difficile, au contraire, qu'il ne se trouve pas praticable, pour deux hommes à cheval, dans les endroits toutefois qui sont propres aux mouvemens de la Cavalerie.

On doit voir par ces différens détails, lorsqu'on a à conduire un détachement, 1.) combien il est nécessaire de ne pas s'enfourner dans un pays, où il est apparent qu'on peut trouver l'ennemi, non-seulement sans le bien faire fouiller autour de soi, mais encore, pour peu qu'on s'arrête, sans laisser des observateurs sur les différentes éminences qui se trouvent à portée, afin d'être averti à tems de ce qu'ils pourroient découvrir au loin.

2.) Que si, par malheur, vous avez négligé les précautions indiquées ci-dessus, ou que vous ayez été mal servi, ce qui arrive souvent aux gens même qui savent prendre les mesures les plus sages, & qu'il en résulte pour vous un danger évident, il faut alors sur-tout éviter l'irrésolution, parce que l'incertitude ne peut que rendre votre situation encore plus critique, & tourner même quelquefois à votre déshonneur; car il ne faut pas sur cela se faire illusion; les Troupes ne vous feront pas grâce, quand une fois vous les aurez mises en danger, & que vous ne résoudrez rien pour les en tirer: c'est pour cela qu'à la guerre il faut toujours être prêt à prendre un parti, en conséquence des événemens même les plus inattendus, sans quoi véritablement on n'est homme de guerre qu'à demi.

On doit encore inférer des détails ci-dessus, qu'il ne suffit pas pour un Officier-Général, d'être en état de bien commander; mais qu'il faut de plus qu'il ait le talent de pouvoir, du premier coup-d'œil, apprécier le degré d'instruction des Troupes qu'il auroit à conduire, afin de s'arranger en conséquence sur les commandemens qu'il auroit à leur faire.

On peut juger delà combien le métier de la guerre est difficile à bien faire, parce qu'il peut arriver que le même homme, dans la même circonstance, se servant des mêmes termes & employant les mêmes moyens, soit taxé de démence, forcé de fuir & de se déshonorer, s'il exige des Troupes qu'il commande une manœuvre qui seroit au-dessus de leur portée, tandis, qu'au contraire, il pourroit se couvrir de gloire, ainsi qu'elles, si elles étoient assez bien exercées pour entendre à demi-mot, & pour exécuter facilement des mouvemens qui, étant faits à propos, pourroient non-seulement les garantir d'un danger évident, mais même leur procurer un succès décisif.

Voilà pourtant les hazards de la guerre; le Tableau en est effrayant; mais il doit faire sentir à ceux qui sont destinés à parvenir aux grades, la nécessité de mettre le tems à profit, pour acquérir de l'expérience, & aux Troupes la conséquence dont il est pour elles de ne pas se refuser à l'étude des principes qui peuvent leur faire éviter de

de tomber dans les précipices où elles feroient indubitablement entraînées par leur ignorance: d'où je conclus, pour que les choses aillent bien à la guerre, qu'il faut de nécessité, qu'à partir du Général suprême, jusqu'au dernier Soldat, chacun soit au fait de sa besogne.

En attendant, comme mon projet est de fournir des moyens d'instruction aux jeunes Officiers qui n'ont pas fait la guerre, & des sujets de méditation à ceux qui sont parvenus aux grades supérieurs, sans pourtant qu'ils aient jamais conduit de gros détachemens qui aient exigé, de leur part, du coup-d'œil, ou des combinaisons, je vais faire une supposition qui mettra ces derniers à même d'examiner ma proposition, de combiner les mouvemens, d'en calculer la durée, & de méditer sur les effets qui doivent en résulter: ils verront peut-être que je me suis trompé; mais s'ils ne l'ont pas découvert d'abord, la peine qu'ils se feront donnée pour trouver en quoi j'aurois pu errer, leur aura sans doute fait naître de meilleures idées que les miennes: si cela est, j'aurai rempli mon objet; car tout ce que je desire est de contribuer à former des gens de guerre, & comme ce n'est pas sans travailler qu'on peut le devenir, si je puis en inspirer le goût à ceux de nos jeunes Militaires qui ne l'aturoient pas, je regarderai, quoi qu'on en puisse dire, ma peine & mes soins comme très-bien employés, puisque le plus digne objet d'émulation d'un homme qui pense, est de ne sortir de la vie, qu'avec la certitude d'avoir fait ce qu'il falloit à tous égards pour se rendre utile à sa Patrie.

La supposition que je viens d'annoncer, est celle d'un Corps de Cavalerie, qui, soit qu'il eût à agir, pour son propre compte, soit qu'il fit partie d'un Corps mêlé d'Infanterie & de Cavalerie, ne se trouveroit pas moins avoir vis-à-vis de lui un Corps composé, à peu près, d'un pareil nombre d'Escadrons, & qui, au moment d'aller à la charge, s'apercevroit que la Cavalerie, avec laquelle il auroit à se mesurer, seroit couverte, sur toute l'étendue de son front, par une haie qui auroit des ouvertures de distance en distance, ou par de petits tertres, couverts de broussailles, ce qui lui ôteroit la possibilité d'arriver en ligne pleine.

Comme dans une pareille position l'ennemi n'auroit rien de mieux à faire, que de laisser son adversaire entreprendre de forcer cet obstacle, dans l'espoir de profiter du désordre, ou, tout au moins, du défaut d'ensemble, avec lequel il arriveroit sur lui; d'autant que la charge des attaquans étant bien décidée, & les attaqués marchant à leur rencontre, de manière à pouvoir les heurter de front douze, ou quinze pas en-deçà des obstacles, ceux-ci n'ayant pas eu le tems de se reformer, il devoit s'enfuir, à valeur & à nombre égal, que l'issue du combat devoit être absolument au désavantage des attaquans.

Dans le cas cependant où l'ordre auroit été envoyé au Commandant de la Cavalerie, supposée attaquante, de charger celle qui lui seroit opposée; comme il arrive souvent que le Général en chef d'une division, qui dirige une attaque, peut voir l'instant où il est nécessaire d'ébranler la Cavalerie pour charger, sans que pour cela il se

trouve assez à portée du champ de bataille où elle va combattre, pour pouvoir en connoître la surface & en appercevoir tous les revers; que souvent tel terrain qui, au coup-d'œil, paroît être une plaine rase, n'en est pas moins coupé de ravins & rempli de difficultés; dans ce dernier cas, si l'homme qui mene une ligne de Cavalerie, dans l'objet de joindre l'ennemi, s'en trouve séparé par un terrain à peu près semblable à celui qui est représenté sur la Planche au trait, Lit. C. & que rempli du principe qu'une fois l'ordre reçu de charger, il faut faire l'impossible pour l'exécuter; cet homme, plein de cette idée, délicat d'ailleurs sur le point d'honneur, inquiet de ce qu'on pensera de lui, s'il balance, troublé, d'un autre côté, par l'évidence du danger qu'il va faire courir aux Troupes qu'il conduit, & qui, une fois ébranlées, ne manqueront pas d'être chargées à l'instant du passage de cette ligne d'obstacles; certainement cet Officier, dont la valeur ne seroit pas même équivoque, doit se trouver très-embarrassé, sur-tout s'il a à ses ordres des Troupes qui ne seroient pas assez instruites, pour risquer de leur faire faire le seul mouvement, selon moi, qui pût lui faciliter le moyen d'exécuter l'ordre qu'il a reçu de combattre.

Mais si, au contraire, la Cavalerie est instruite, un mot doit suffire pour l'indication du mouvement, qui, dans la situation, pourroit opérer le changement heureux dont il est question, & ce mot est: *qu'on porte ma seconde ligne à toutes jambes sur le flanc gauche de l'ennemi.*

Alors, au moment où il ébranle lui-même sa première ligne, ce qu'il doit faire lentement, afin de donner quelque avance à sa seconde ligne qui a un trajet beaucoup plus considérable à faire pour arriver à sa destination, il doit suspendre totalement sa marche, lorsqu'il ne se voit plus qu'à une certaine distance de la ligne des obstacles supposés, afin qu'en s'arrêtant, il puisse faire croire à l'ennemi, que c'est l'apparition de ces mêmes obstacles, qui en est la cause principale; ordonner en conséquence, qu'au point où il seroit faire halte à l'Escadron d'alignement, tous les autres devroient aussi s'arrêter & envoyer aussi-tôt en avant d'eux de petites Troupes qui auroient l'air de vouloir en reconnoître les approches, ainsi que les débouchés; & ce qui seroit mieux encore, d'être convenu d'avance de cet arrangement, & l'avoir ordonné avant de s'être ébranlé pour former cette attaque simulée.

Quoi qu'il en soit, l'ennemi tenu en suspens par l'approche de la première ligne, & embarrassé sur le parti qu'il auroit à prendre relativement au mouvement de la seconde qu'on pourroit lui dérober, si le terrain y étoit propre, mais dont on suppose qu'il peut s'apercevoir, quoiqu'il soit dans le cas, par sa position, de presumer que la première ligne n'oseroit franchir l'obstacle qui les sépare, & qu'il se dégarnisse en conséquence, pour envoyer quelques-uns de ses Escadrons sur son flanc gauche, la première ligne des attaquans peut alors les passer légèrement avec la certitude de n'avoir plus à combattre qu'à forces égales; mais s'il donne le tems à la seconde ligne d'arriver sur son flanc, alors, d'une position avantageuse où il étoit le moment d'auparavant, il doit

se trouver à son tour dans une situation infiniment critique, ou se voir du moins forcé de changer de position, & de combattre sur un terrain qui lui seroit moins avantageux, sans compter un autre calcul qu'il y auroit à faire, qui est que si, par hazard, les Troupes ennemies n'étoient pas aussi instruites que les vôtres, leur Général, sans doute, se trouveroit très-embarrassé pour venir à tems à la parade de l'attaque de flanc dont il se verroit menacé.

C'est ainsi, qu'à la guerre, un rien peut produire les plus grands effets; mais pour hasarder de pareils mouvemens où l'on n'a pas le tems de faire de longues péroraisons, & où il seroit à désirer qu'un signal pût suffire pour se faire entendre, il faut que les Troupes, ainsi que leurs chefs, soient instruits, non pas seulement dans les petits détails, mais, comme on voit, dans le grand du métier, puisque, par ma proposition, je prétends qu'un mot devoit suffire pour que, dans le moment de l'action même, un Général pût opérer un changement total dans sa disposition, ou entreprendre un mouvement qui lui assureroit la victoire, s'il étoit bien exécuté, tandis qu'il ne sauroit manquer d'entraîner des suites funestes, s'il étoit commandé à des Troupes qui ne seroient pas en état d'en comprendre l'objet, & à plus forte raison de l'exécuter.

DES EMBUSCADES.

Cette partie, l'une des plus intéressantes de la guerre, tant par les finesse, que par la prévoyance, les combinaisons, la ruse & le secret qu'elle exige, est, selon moi, à cause de ces différens motifs infiniment plus difficile à traiter que beaucoup d'autres; elle n'est guere susceptible non plus d'une étude purement théorique: à l'égard de la pratique, comme ma propre expérience m'a mis à même de remarquer maintes fois que c'est peut-être la chose la plus difficile, que de pouvoir parvenir à faire réussir une embuscade, à moins, toutefois, qu'elle ne soit composée d'un très-petit nombre de Troupes, j'éviterois de fatiguer le Lecteur de démonstrations & de règles que je crois assez inutiles, vu la difficulté de les faire suivre, pour assurer en grand le succès de pareilles opérations, si je ne m'étois, en quelque sorte, engagé d'en parler.

En effet, malgré les mesures les mieux prises, & les apparences même les plus favorables, je regarde, à peu près, comme impossible de voir une seule embuscade finir par avoir un plein succès.

Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir, dans le cours de cet Ouvrage, en donner divers exemples: on les trouvera, si on veut les revoir, dans les Planches onze, quinze, seize & dix-sept, qui doivent déjà avoir passé sous les yeux du Lecteur.

La onzième Planche représente un convoi d'Artillerie passant à portée d'une embuscade, & qui est attaqué dans la marche; ce convoi est couvert sur son flanc droit

par un corps de Cavalerie, dont chaque troupe de cinquante Maîtres a pour s'éclairer deux Cavaliers, qui ne marchent, selon l'antique & ordinaire usage, qu'à une très-petite distance du flanc qui peut être exposé aux insultes de l'ennemi.

Cette maniere de s'éclairer est de toutes, sans contredit, la plus défectueuse, & conséquemment la plus favorable à l'ennemi qui se feroit embusqué : aussi est-ce en partie pour en faire sentir le vice, qu'on a pris soin de faire paroître, presque à portée du pistolet, des Pandours, qui, ainsi qu'on a pu le voir en plus d'une occasion, sont blottis derrière des haies, & une nuée de Hussards qui débouchent successivement de derrière un côteau, aussi-bien que de derrière le Village qui se trouve placé sur le flanc de la marche dudit convoi.

La quinzieme Planche offre le tableau d'une autre façon, mais plus méthodique, d'embusquer un Corps de Troupes, composé d'Infanterie, de Cavalerie, de Dragons & de Hussards : le discours, qui en donne l'explication, fait voir le parti qu'on peut, selon la nature du terrain, tirer des différentes armes. Il apprend aussi combien, avec peu de monde, on peut embrasser de pays & inquiéter l'ennemi, sans pour cela avoir à craindre de compromettre ceux à qui on donne de pareilles commissions, sur-tout lorsque la conduite des Troupes, qu'on est forcé de perdre de vue, en les détachant au loin, se trouve être placée entre les mains d'Officiers qui savent diriger une attaque, se livrer de bonne grace, quand l'occasion le requiert, & se retirer avec prudence, à l'instant où il est nécessaire de le faire, pour n'être pas enveloppé, ou coupé dans sa retraite.

La seizieme Planche représente une embuscade double ; l'une couverte par un côteau, & l'autre masquée par un bois.

Quoique par la méthode que j'ai donnée pour bien fouiller un pays, ce qui fait l'objet principal de cette même Planche, l'embuscade de la gauche se trouve être découverte, il ne faut pas, en vertu de ce qu'on fait qu'on auroit un moyen propre à se garantir de pareils pièges, en inférer que la maniere dont cette embuscade est disposée, ne soit pas propotable, ni que, d'un autre côté, l'on fasse toujours à la guerre exactement tout ce qu'il faut pour éviter d'y tomber. Il seroit, au contraire, plus naturel de croire que, comme on ne se relâche toujours que trop sur les précautions même les plus indispensables à prendre, & qu'il peut arriver que celui qui seroit chargé de diriger la marche d'un détachement important, n'y mit pas le soin, l'exactitude & les recherches que tout Militaire doit employer pour pourvoir à sa sûreté, cette embuscade toutefois préparée, tant en arriere, qu'à l'extrémité du côteau qu'on découvre à gauche dans la partie supérieure de la seizieme Planche, n'en est pas moins de nature à réussir, & même à pouvoir remplir un objet essentiel ; ce qui, à la vérité, n'arriveroit pas, si la méthode que je propose, pour bien éclairer un pays, étoit suivie scrupuleusement, & dans la forme dont cette même Planche offre le Tableau.

Au reste, quant à ceux qui voudroient censurer cette maniere d'embusquer des Troupes, en prétendant qu'il n'y a pas un Officier, ou un Bas-Officier, pour peu qu'il eût d'intelligence, qui ne fût capable de découvrir une embuscade qui seroit disposée de cette maniere, je leur objecterai que pour raisonner ainsi, il faut qu'ils soient persuadés que nous soyons devenus bien habiles en comparaison de ce qu'on l'étoit du tems de M. DE VENDÔME, puisque l'histoire nous apprend que M. le Prince EUGENE, qui n'étoit pas un homme à former des entreprises absurdes, n'en a pas moins conçu, & même exécuté à Luzara, le superbe projet d'embusquer, non un petit corps de Troupes, mais toute une Armée derriere une digue qui se trouvoit en avant du camp qu'il savoit que le Roi d'Espagne & M. DE VENDÔME avoient fait tracer près du Pô, pour leur Armée, dans l'objet de venir s'emparer de cette petite Ville que M. le Prince EUGENE avoit intérêt de conserver; de sorte que ce Général entreprit non-seulement de passer le Pô, ce qu'il fit très-à portée du Prince DE VAUDEMONT, qui avoit ordre du Roi d'Espagne d'observer toutes ses démarches, sans que celui-ci s'en apperçût, mais encore parvint à embusquer son Armée toute entiere, & cela si à portée du camp de celle des deux Couronnes, que le premier qui la découvrit, fut un Officier-Major d'Infanterie, qui, voyant cette digue aussi proche de la ligne, y monta, dans l'intention d'y placer la garde du camp, en avant des faisceaux de son Régiment. Or, cet événement extraordinaire, mais d'autant plus en faveur de ce que j'ai dit plus d'une fois dans le cours de cet Ouvrage, qui est, qu'on ne fait pas toujours à la guerre tout ce qu'on devoit faire, prouve qu'encore que M. DE VENDÔME fût un très-excellent Général, & qu'il eût pris la précaution de donner ordre à l'Officier supérieur qui faisoit son avant-garde, de bien éclairer le pays en avant de lui, cependant ses intentions ne furent pas suivies: d'où je conclus que les mesures les plus sages, ne sont pas toujours suffisantes, & c'est ce qu'on voit dans cette occasion, puisque, malgré la proximité de l'ennemi, toute l'Armée Françoisë & Espagnole étoit entrée dans son camp, & même les armes déjà placées aux faisceaux, avant que celle des Autrichiens, qui n'étoit pas seulement à une portée de fusil du camp, eût été découverte; ce qui, pourtant, auroit dû être d'autant moins difficile, que M. le Prince EUGENE, qui, à la vérité, avoit appuyé toute son Infanterie & son Artillerie contre la digue, n'en avoit pas moins pour cela toute sa Cavalerie en seconde ligne.

A l'égard de la dix-septieme Planche, elle offre, dans la partie supérieure à gauche du Tableau, celui des dispositions d'un corps de Troupes ennemies, lequel, après être sorti d'une embuscade qui avoit été préparée dans un bois, se dispose à former son attaque.

Les embuscades qui se tendent ainsi dans les bois, sont les plus sûres, parce qu'elles n'offrent aux recherches des éclaireurs aucune partie ostensible, & qu'avec un peu d'ordre & de discipline, il est possible de contenir ses Troupes de maniere à ce que personne ne se laissent appercevoir sur la lisiere des bois, elles deviennent, à moins

d'une grande expérience de la part des conducteurs des patrouilles, infiniment difficiles à découvrir.

Un point essentiel est, après avoir, si cela est possible, embusqué ses Troupes en arriere de quelque fourré épais, d'où l'on ait pourtant la facilité de les faire sortir par des communications pratiquées à droite, à gauche & en avant, de tenir quelqu'un d'intelligent sur quelque tertre où il ne pourroit être apperçu, ou même sur un arbre, lequel seroit un peu éloigné du point où, avec le coup-d'œil militaire, on pourroit juger que l'ennemi devoit diriger ses patrouilles, & d'où cet Officier, perché le plus haut qu'il lui seroit possible, rendroit au Général, qui se tiendroit à portée, exactement tout ce qu'il observeroit, tant de la direction que suivroient les premiers éclaireurs de l'ennemi, que du nombre & de l'espèce de Troupes dont son avant-garde, ou le gros de son détachement seroit composé, & lorsque les patrouilles de l'ennemi s'approcheroient, comme il est vraisemblable qu'après avoir parcouru la lisière du bois, & n'y avoir rien remarqué qui pût les induire à soupçonner une embuscade, elles reprendroient la même route que le reste du détachement: alors l'Officier, qui seroit toujours resté sur son arbre, seroit quelque signal, dont il seroit aisé de convenir, pour donner à connoître qu'on peut, en sûreté, revenir à lui, & si le Général, par les nouveaux comptes qui lui seroient rendus, jugeoit qu'il fût tems de sortir de son embuscade, alors chaque Corps en particulier qui auroit dû faire reconnoître, dès en arrivant, les débouchés les plus commodes pour se porter sur la route que l'ennemi doit tenir, sortiroit de son emplacement, soit pour se réunir au sortir du bois avec le reste des Troupes qui composeroient l'embuscade, soit pour se porter respectivement sur les points où chacun devoit entrer en action, d'après les dispositions préparées à l'avance par le Général.

Bien entendu que si on en avoit eu le tems, les Officiers-Majors des différens Corps auroient joint à la précaution de reconnoître les débouchés les plus favorables, pour se porter, par différens points d'aboutissement, sur la direction de la marche de l'ennemi, celle de reconnoître également les moyens de communication dont on pourroit s'assurer pour que les Troupes, une fois l'attaque commencée, pussent se porter les secours réciproques dont elles pourroient avoir besoin pendant l'action.

Cependant j'observerai que, pour ne rien donner à soupçonner à l'ennemi, soit en coupant des haies, ou en faisant abattre les revers des fossés, pour rendre ses communications plus praticables, ou en faisant jalonner pour indiquer les passages les plus commodes, tant à la Cavalerie qu'à l'Infanterie, il vaudroit encore mieux laisser le tout imparfait, que de mettre, par des précautions poussées trop loin, l'ennemi dans le cas de se tenir sur ses gardes, d'autant que tout corps de Troupes surpris en marche, & attaqué un peu vigoureusement, est rarement capable de faire des dispositions raisonnées, & encore moins de tirer avantage d'un premier succès, parce qu'indépendamment de ce qu'il ignore le nombre de Troupes auxquelles il a affaire, c'est que, venant d'être sur-

pris, il doit craindre, en s'abandonnant trop à la poursuite d'une Troupe qui viendrait à plier, de tomber par trop d'ardeur dans une nouvelle embuscade.

Au reste, on ne peut, sur cela, donner que des regles générales, parce que, à l'égard des détails, tel principe de conduite qui seroit bon pour un terrain, seroit, pour un autre, diamétralement contraire à l'objet qu'on se proposeroit.

Néanmoins je ne veux pas négliger de donner ici les principales regles que je considere comme indispensables, dans le cas où, contre mon avis, on regarderoit comme une chose facile de parvenir à faire tomber l'ennemi dans une embuscade.

Précautions à prendre, après s'être embusqué.

1.) **N**e pas arriver sur le terrain trop long-tems avant le moment d'entrer en action.

2.) Faire, si l'on peut, des embuscades doubles, & même triples, pourvu qu'on soit sûr du zèle & de l'obéissance des Chefs qui doivent les disposer, & agir ensuite de concert avec vous.

3.) Placer les Troupes dans l'ordre où elles doivent combattre.

4.) Mettre la Cavalerie sur les ailes, si elle doit embrasser les flancs de l'ennemi, ou en seconde ligne, si c'est l'Infanterie qui doit entrer la premiere en action.

5.) Faire jalonner les débouchés d'une maniere différente pour l'Infanterie que pour la Cavalerie, afin de pouvoir, sans confusion, sortir de son embuscade.

6.) Dès que les Troupes sont placées, ordonner un appel général, même des valets, afin de savoir s'il ne seroit pas déserté quelqu'un, dans l'espérance d'obtenir une récompense de la part de l'ennemi, en lui découvrant les dispositions que l'on fait contre lui, & aviser en conséquence au parti qu'il y auroit à prendre, s'il manquoit à l'appel un homme dont on dût se méfier.

7.) Une fois l'embuscade assise, défendre, sous peine de la vie, à tout Soldat ou Valet, de dépasser les sentinelles dont on doit la faire entourer.

8.) Mettre toutes les sentinelles doubles.

9.) Observer qu'il y en ait une des deux au moins qui soit un homme de confiance.

10.) Ne pas souffrir les chiens, sur-tout ceux qui aboient.

11.) Eviter, avec encore plus de soin, les chevaux qui hennissent.

Si l'on n'a pas pris la précaution, avant de former le détachement destiné à s'embusquer, de faire recommander à l'ordre, que personne n'amene des chevaux qui aient l'inconvénient de hennir, & s'il s'en trouve, soit dans l'Infanterie, soit dans la Cavalerie, il faut user d'un remede qu'on prétend propre à les en empêcher, qui est de leur

mettre une balle dans l'oreille, attachée au bout d'une ficelle, qui seroit assujettie à la tête de la bride; ou, s'il y en avoit plusieurs, en former un petit détachement, qu'on pourroit employer à quelque objet utile, quoiqu'en l'éloignant assez de l'embuscade, pour que les chevaux dont il seroit composé, ne pussent, par leurs hennissemens, la faire découvrir.

12.) Faire arrêter tous les Payfans, ou autres, qui auroient pu appercevoir la moindre parcelle de votre détachement.

13.) Avoir, pour cet effet, de petits partis de Cavalerie, disposés autour de votre embuscade, pour courir après les passans qui vous auroient apperçu, ou après quelque déserteur qui viendroit à s'échapper.

14.) Changer ses dispositions, ou même se retirer tout-à-fait, s'il s'en étoit échappé quelqu'un d'assez bonne heure, pour devoir vous faire appréhender, qu'en rendant compte à l'ennemi de l'emplacement de votre embuscade, celui-ci pût avoir le tems d'augmenter les forces du détachement, de la marche duquel on auroit eu connoissance, & qui auroit déterminé à dresser l'embuscade dont il est question.

15.) Indépendamment des précautions prises pour bien placer les sentinelles autour de votre embuscade, avoir de petits partis de Troupes-Légeres qui rodent aux environs, pour rattraper les déserteurs qui voudroient s'échapper, pour aller sur-tout du côté de l'ennemi.

16.) Tâcher de conduire les Troupes, destinées à former l'embuscade, par des terrains qui ne puissent pas en laisser appercevoir la trace à l'ennemi.

17.) Ne faire sortir les Troupes embusquées, pour attaquer l'ennemi, que lorsque le gros des siennes approche, & qu'il est à peu près à hauteur du front des vôtres, afin d'arriver juste sur le flanc de sa marche, à moins que par la disposition du terrain, il ne parût plus avantageux de le charger en tête & en queue, ce qui pourtant exigeroit des mouvemens combinés, & conséquemment toujours fort incertains; mais comme il faut bien, à la guerre, donner quelque chose au hazard, l'essentiel est de bien choisir & de sçavoir à qui on se fie.

18.) Convenir d'un signal, auquel toutes les Troupes embusquées devoient s'ébranler à la fois, pour se porter en ordre aux différens points d'aboutissement où elles doivent respectivement commencer leur attaque; éviter sur-tout que ce signal ne soit des coups de fusil, parce que le hazard pourroit amener telle circonstance qui obligeroit d'en tirer pour tout autre sujet, & seroit sortir trop tôt vos Troupes de leur embuscade.

19.) Si les Troupes embusquées sont plus nombreuses que celles de l'ennemi qu'on attend, les diviser pour attaquer son avant-garde & son arrière-garde à la fois; mais s'arranger de manière que le Corps le plus considérable, soit celui qui doit attaquer l'avant-garde; parce que, pour peu que celui qui seroit chargé d'attaquer l'arrière-garde, fût en état de lui porter atteinte, cette diversion, à laquelle l'ennemi ne s'attendroit

droit pas, causeroit indubitablement une indécision dans ses démarches, qui seroit vraisemblablement très-avantageuse aux Troupes qui formeroient l'attaque principale.

20.) Eviter d'enfermer l'ennemi, de maniere à ce que, s'il se voit ôter tout espoir de retraite, il ne se détermine, par ce seul motif, à combattre en désespéré.

21.) Réserver, à portée des Troupes qui attaquent l'arriere-garde de l'ennemi, au moins un petit détachement, que vous tiendriez caché, autant qu'il seroit possible, soit pour parer à l'inconvénient d'un restant de Troupes de l'ennemi qui pourroit arriver à la suite de son arriere-garde, ou pour faire paroître les vôtres, au moment où, le combat devenant douteux, vous auriez intérêt de lui faire croire que ce sont des Troupes fraîches qui viennent à votre appui.

22.) Tâcher, dans vos premiers rangs, d'avoir d'excellens tireurs, pour mettre, s'il est possible, hors de combat ceux des Officiers qui témoignent, par leur activité, donner plus de ressort & de chaleur à l'ennemi dans sa défense.

23.) Vous retirer à tems, si vous apprenez que l'ennemi, ou si vous jugez, par ses démarches, qu'il ait connoissance de votre embuscade, parce que c'est toujours un grand désavantage, que d'être attaqué soi-même, quand les Troupes que vous conduisez s'attendent à attaquer les autres, avec l'espérance d'un succès presque assuré.

24.) Du reste, recommander le plus grand secret à ceux auxquels vous êtes forcé, pour le service du Maître, de confier le but de votre entreprise, & ne vous laisser pénétrer aux autres, à cet égard, que quand vous ne pourrez faire autrement, & lorsqu'on aura deviné votre objet, ce à quoi chacun s'efforcera de parvenir; cacher au moins, jusqu'au dernier moment, & l'emplacement que vous avez choisi pour y embusquer vos Troupes, & la connoissance que vous avez de la direction de la marche, & de l'heure à laquelle vous avez calculé que l'ennemi pourroit arriver, parce que, hors les gens qui sont accoutumés à l'obéissance & à ne se mêler que de ce qu'ils ont à faire, s'il y a seulement deux personnes qui sachent votre dessein, vous devez vous attendre que le dernier Soldat du détachement en fera autant que vous un quart-d'heure après: aussi est-ce une des raisons principales qui m'ont fait dire, au commencement de ce chapitre, que rien n'étoit plus difficile que de voir réussir une embuscade.

Voilà à peu près tout ce que je crois devoir dire à ce sujet.

1.) Parce que je ne me suis jamais trouvé aux ordres d'aucun Officier-Général qui ait tenté d'en former.

2.) Parce que, bien qu'il me soit arrivé d'en dresser plus d'une en ma vie, comme je me vois arrêté par la loi que je me suis imposée de ne parler d'aucuns faits de guerre qui aient roulé sur moi uniquement, j'éviterai, à cet égard, les citations que je pourrois faire, d'autant que les observations, qui en seroient le résultat, tendroient presque toutes à prouver qu'il n'est presque jamais arrivé qu'on en ait vu une seule répondre complètement à l'attente qu'on auroit dû s'en promettre. Seulement je crois devoir faire quelques remarques sur les motifs qui s'opposent le plus communément à la



réussite de pareilles entreprises, espérant que la réflexion que ceux qui me liront, feront à même de faire, les engagera à surmonter le penchant que tout homme a naturellement à se soustraire à l'obéissance, & qu'ils sentiront combien il est affreux d'avoir à se reprocher de faire, par son indiscrétion, manquer une opération dont le succès pourroit avoir quelquefois les suites les plus avantageuses.

Au reste, ce ne sont pas là les seules difficultés qu'on ait à surmonter pour les faire réussir; on en verra ci-après plusieurs d'un autre genre.

O B S T A C L E S

qui s'opposent communément à la Réussite des Embuscades.

1.) Le défaut de confiance de la part des inférieurs envers leurs supérieurs, & peut-être aussi le manque de considération que quelques-uns d'eux ont pour le grade d'Officier-Général.

2.) La propension que tout homme a naturellement à se soustraire à une obéissance stricte, sur-tout lorsqu'il n'est pas initié dans le mystère de l'entreprise projetée.

3.) La satisfaction maligne, que ceux qui sont susceptibles d'envie, trouvent à faire échouer une opération qu'ils n'ont pas projetée, & dont la gloire conséquemment ne doit pas rejaillir sur eux.

4.) Parce qu'enfin les punitions pour les fautes graves, sont presque toujours trop tardives, & que même rarement elles ont lieu, sur-tout lorsque ceux qui les ont encourues, sont appuyés par des personnes en crédit; parce que la crainte, en démasquant leur conduite, de voir retomber sur soi la plainte légitime que, par honneur & pour le bien de l'État, on devroit porter contre eux, fait que, le plus souvent, on ne songe seulement pas à en parler.

Ce sont là les véritables causes du manque de réussite de la plupart des entreprises combinées, qu'une guerre, conduite par des Généraux habiles, peut les mettre à tout instant à même de former.

Mais si, sans s'arrêter plus long-tems sur un tableau trop humiliant pour l'humanité, on veut trouver des motifs plus simples du peu de succès qu'ont ordinairement les embuscades, on peut les trouver également dans l'esprit de légèreté, ou de curiosité, qui anime communément la plupart des hommes; ce qui fait, que dès qu'on leur enjoint de se tenir cachés, ils n'ont, dès ce moment, rien de plus à cœur, que de faire précisément le contraire de ce qu'on leur recommande; de sorte qu'après avoir pris bien de la peine pour faire ses dispositions, après avoir fait un très-grand détour pour arriver sans être aperçu, ou, après avoir marché toute la nuit, pour dérober à l'ennemi la connoissance de votre dessein, au moment, où, par des mesures bien prises, on

est arrivé au point désirable, un curieux qui se laisse appercevoir sur une hauteur, un seul homme qui se montre à l'entrée d'un bois, suffit pour éventer la mine, qui, dès ce moment, ne peut avoir nul effet, ou quelquefois le trop d'empressement d'un jeune Officier, qui, par un excès d'ardeur, voyant une Troupe déjà enfournée, & assez à portée de lui, pour espérer de lui tuer beaucoup de monde, fait faire une décharge à la Troupe, sans s'embarasser, ni des ordres du Chef, ni des suites que la précipitation peut avoir; de sorte que par de pareilles contraventions, que l'on ne songe pas même à punir, l'entreprise la mieux concertée échoue, au moment où elle alloit avoir le plus heureux succès.

Au reste, ce n'est que parce que l'expérience m'a prouvé maintefois l'extrême difficulté dont il est de faire pleinement réussir une embuscade, que je vais finir ce chapitre, en observant, ainsi que je l'ai déjà dit, qu'à moins qu'on ne trouve le moyen d'établir la subordination sur des bases mieux affermies, & sur-tout de grade à grade, il seroit illusoire de se flatter de tirer des embuscades tout le parti qu'avec de la prévoyance, de l'acquit & des vûes militaires, un homme de guerre, qui auroit du zèle & de l'activité, pourroit s'en promettre, s'il étoit parfaitement secondé.

DISPOSITION DE RETRAITE

pour un Corps de Cavalerie, composé de douze, ou de quinze Escadrons.

Un corps de Cavalerie, disposé en colonne & supposé dans la nécessité de faire sa retraite, présente plus d'un objet susceptible d'observations.

Le premier, seroit de savoir si l'ennemi se trouveroit, ou non dans un assez grand éloignement, pour qu'on n'eût pas à craindre d'être serré de trop près dans le moment où on voudroit commencer sa retraite.

Dans le cas où il seroit trop à portée, pour que l'on osât l'entreprendre, comme il vaut toujours mieux faire acheter la défaite, que de la décider par une retraite précipitée, qui tourneroit vraisemblablement en une fuite déshonorante, il n'y auroit alors d'autre parti à prendre, que de se déployer le plutôt possible & de combattre, quoiqu'à forces inégales; parti qui réussit presque toujours, lorsqu'il est pris d'une manière déterminée, par la raison qu'un ennemi, qui, après nous avoir comptés, s'attend à une victoire facile, est si fort étonné de se voir prévenu & chargé lui-même, que presque toujours, en pareil cas, la victoire se déclare en faveur du moindre nombre, s'il est le plus audacieux.

Le second, si l'ennemi n'étoit pas assez près pour nous charger, seroit de savoir si l'ordre dans lequel on se trouveroit disposé en colonne, permettroit le choix des mouvemens à faire pour se retirer.

En général je me déclare entièrement contre ceux de demi-conversion, par demi-Troupes, ou par Troupes entières, les regardant comme n'étant propres qu'à faire perdre du tems, à déranger l'ordre des alignemens, & dangereux en ce qu'ils font plus lents, & qu'il faut, en les faisant, rapprocher nécessairement son flanc de l'ennemi, tandis qu'au contraire le principal objet étant de s'en éloigner, tout ce que l'on a de mieux à faire, en pareil cas, est de choisir le mouvement le plus presté, & qui prend le moins de terrain possible.

Dans la supposition donc que douze, ou quinze Escadrons en colonne par division, avec des distances entières, des demi-distances, ou même en ordre ferré, se trouveroient obligés de faire un mouvement rétrograde, comme je n'en connois pas de plus prompt, ni de plus propre à conserver l'ensemble & l'alignement que les demi-tours à droite par quatre, je proposerois ce mouvement comme le plus simple & le plus utile à faire dans cette circonstance, & comme celui auquel la Cavalerie devoit être le plus familiarisée, puisque c'est nécessairement celui qui revient le plus souvent dans le nombre de ceux qu'elle doit mettre en usage.

De cette sorte, toute la colonne, de telle maniere qu'elle soit formée, pourvu que les rangs soient alignés, & qu'il y ait entr'eux une distance d'un à deux pieds au plus, peut à la fois faire volte-face en un clin-d'œil, & se trouver, en ne prenant que le trot seulement, déjà à six cents pas du point d'où elle seroit parti avant que l'ennemi pût avoir pris la résolution de s'ébranler pour charger, puisqu'il ne faut pour cela que l'espace de quatre minutes à celui qui voit la nécessité de se retirer & qu'à l'égard de celui qui auroit à attaquer, ses dispositions doivent naturellement durer davantage, & comme, dans l'espace de six à huit cents pas, le terrain change quelquefois totalement de nature, si l'on en découvroit un en arriere de soi, où l'on pût se déployer dans la vue d'y tenir ferme & d'y attendre l'ennemi, on sent combien il seroit intéressant de savoir prendre son parti promptement dans une pareille circonstance, puisque le coup-d'œil dans celle-ci qui vous auroit déterminé à faire retraite, parce que vous auriez su estimer juste la distance qui vous séparoit de l'ennemi, & le tems qu'il lui falloit pour faire ses dispositions, vous auroit procuré l'avantage, non-seulement de pouvoir vous retirer en sa présence, mais même celui de gagner une position, où ne pouvant plus être débordé au moment de la charge, vous trouveriez conséquemment le moyen de lui ôter l'espoir de vous y combattre avec le même avantage.

Si, par une autre supposition, une colonne de quinze Escadrons, marchant en avant par divisions en masse, ou avec des distances quelconques, se trouvoit au-delà d'un défilé, que le Général fût dans l'intention de la porter jusqu'à une certaine hauteur pour s'y déployer, & si, avant d'être arrivé sur le terrain qu'il lui auroit paru convenable d'occuper, il voyoit arriver sur lui un corps de Cavalerie ennemie, disposé sur plusieurs colonnes, & trop considérable pour hazarder de l'attendre; dans ce cas, pour gagner du tems, s'il se décide à faire retraite, il doit chercher à lui en imposer

par quelque ruse, telle que seroit celle de feindre un développement subit de la totalité de ses Troupes, tandis qu'il ne déploieroit, en effet, que les trois premiers Escadrons qui se trouveroient avoir la tête de la colonne; tous les autres alors, après avoir fait ensemble, par quatre, demi-tour à droite, se retireroient au trot, & pour que l'ennemi le m'prit d'autant plus facilement à cette manœuvre, le Général pourroit ordonner que le déploiement de ces trois premiers Escadrons, au lieu de se faire au galop, se fit toujours de même par des à droite & à gauche par file, mais seulement au petit trot, afin de gagner du tems; ce qui, pour le développement des trois Escadrons fait par la tête, par la queue, & par le centre à la fois, pourroit prendre l'espace d'une minute & demie, pendant lequel tems la colonne qui se retireroit au trot, pourroit avoir fait son demi-tour à droite, & se trouver déjà éloignée de son premier emplacement, de la valeur de cent soixante à cent quatre-vingt pas.

Or, en supposant que l'ennemi occupé du déploiement des trois premiers Escadrons; fût indécis sur ce qu'il auroit à faire, trois minutes de plus seulement suffiroient, pour que la colonne en retraite, marchant toujours le même train, fût déjà éloignée de trois cens soixante pas, ou environ; après quoi les trois Escadrons de la tête qui auroient été déployés pour couvrir la retraite des autres, pourroient commencer à se retirer eux-mêmes, soit après avoir fait par quatre demi-tour à droite, soit en repliant leurs ailes en arriere de leur centre, par des à droite & à gauche par file, des deux rangs de chaque Escadron à la fois, en prenant la précaution de laisser entre les deux files du second rang, réunies en arriere, un espace de deux toises, pour qu'après le demi-tour à droite par file achevé, les Etendards puissent gagner la tête de la marche rétrograde, afin de les moins exposer, si l'ennemi venant à s'apercevoir du leurre qu'on lui auroit présenté, s'abandonnoit à la poursuite de ces trois Escadrons.

Mais comme, de quatre en quatre cents pas, le Général pourroit déployer de nouveau trois des six Escadrons de la tête, pour tenir ferme alternativement, il est à présumer que des échelons serviroient au moins à retarder la marche de l'ennemi, & à donner aux neuf autres Escadrons qui se retireroient toujours en colonne par division, & qui, par ce moyen, n'auroient pas suspendu leur marche d'un moment, tout le tems nécessaire pour gagner pays, & pour rencontrer quelque terrain favorable où ils pourroient attendre l'ennemi, & même l'y défier.

On dira, peut-être, que le cas que je viens de supposer ne sauroit arriver, parce que rarement quinze Escadrons marchent totalement dénués d'Infanterie & d'Artillerie, & conséquemment tous les détails ci-dessus sont surabondans, pour ne pas dire inutiles.

Mais pour ne pas me perdre dans les citations que je pourrois faire, pour prouver qu'il arrive à la guerre des choses plus extraordinaires encore que celle-ci, je me contenterai de dire qu'en cherchant à prévenir les inconvéniens qui peuvent arriver dans de certaines circonstances, si le remede que je propose pour celle-ci n'est pas spécifique, la question, une fois établie, peut du moins fournir, à ceux qui s'occupent

du métier, des idées plus lumineuses, pour les cas où un corps de Cavalerie, abandonné à lui-même, seroit obligé de faire une retraite forcée.

Quoi qu'il en soit, comme je ne connois à la guerre, à moins d'un ordre précis, d'autre principe que celui de se retirer devant des forces très supérieures, ou d'attaquer, lorsque la partie est à-peu-près égale, je pense que toutes les fois qu'on est dans le cas d'être joint par l'ennemi, & que l'étant en effet, on est presque assuré, vu la supériorité, d'être défait, alors, pourvu que d'échelons en échelons, on présente des Troupes en ordre, & dont la disposition puisse en imposer, le gros de la Troupe peut se retirer légèrement, pourvu que ce soit avec cet ensemble, qui prouve que les têtes sont froides, & que chacun sent autant la nécessité, que l'utilité d'une pareille maniere de faire retraite; parce qu'il vaut mieux de cette sorte gagner promptement une position avantageuse, où l'on puisse se bien battre, que de courir le risque, par un faux point d'honneur, en se retirant au pas, d'être chargé avec désavantage, & conséquemment qu'une partie de vos gens soit détruite, l'autre mise en fuite & poursuivie à outrance. Au reste, j'en appelle à ceux qui ont vu perdre des batailles, & comme les plus habiles en ont perdu, je suis persuadé qu'ils diront, que dans les circonstances où ils se sont trouvés en mauvaises postures, ils auroient acheté bien cher la possibilité de donner des ailes à toutes les différentes Troupes qu'ils avoient à leurs ordres, pour leur faciliter les moyens de gagner, en arriere d'elles, quelque terrain susceptible de pouvoir y attendre l'ennemi, & de l'y combattre à armes égales.

Au surplus, ceux qui, n'étant pas de mon avis, se trouveront à la guerre au moment d'être attaqués par des forces infiniment supérieures, & qui se feront un point d'honneur de se retirer lentement, j'oserai leur conseiller, s'ils n'ont que de la Cavalerie à leurs ordres, & qu'ils n'aient de même affaire qu'à de la Cavalerie, de perdre alors toute idée de retraite, de se mettre en bataille le plutôt possible, & de charger fort ou foible; parce que telle disposition qu'ils puissent faire pour se retirer, s'ils ne veulent aller qu'au pas, comme l'ennemi, qui se voit supérieur, arrivera sûrement au grand trot sur eux, si ce n'est même au galop, ils seront sûrement joints, débordés, & peut-être pris par leurs derrieres en même tems qu'attaqués de front, auquel cas je les vois dans une assez fâcheuse situation, pour croire qu'ils eussent mieux fait de s'en tenir à la disposition de retraite que j'ai proposée, & peut-être que, s'ils veulent se donner la peine de relire ce chapitre, ils avoueront que je n'ai pas tout-à-fait autant de tort qu'ils l'avoient d'abord imaginé.

AUTRE MANŒUVRE DE RETRAITE,

qui peut s'opérer par le passage d'une ligne de Cavalerie au travers d'une autre.

Ce passage d'une ligne de Cavalerie à travers une autre, peut être dangereux avec des Troupes mal instruites & peu aguerries; mais comme, avec des Troupes de cette espèce, il y a tout à perdre & rien à gagner, à manœuvrer en présence de l'ennemi, ce qu'on a de mieux à faire en pareil cas, c'est de ne pas s'y commettre, si toutefois on en a, ou le tems, ou la possibilité.

Dans la supposition contraire, je regarde presque comme indispensable de familiariser la Cavalerie à cette manœuvre, parce qu'il n'y a pas de moyens de faire sa retraite d'une manière plus prompte, ni plus capable de maintenir l'ordre, sur-tout dans des manœuvres aussi critiques que le sont celles qu'on est obligé de faire à portée de l'ennemi.

Dans la supposition donc où un Corps de Cavalerie formé sur deux lignes, la première en muraille, & la seconde dans l'ordre, tant plein que vuide, auroit à se retirer devant un ennemi supérieur, chaque Escadron de la première, en faisant par file à droite des deux rangs à la fois, viendroit passer à la droite ou à la gauche de l'Escadron de seconde ligne, qui se trouveroit derrière lui dans la direction la plus perpendiculaire, relativement à l'emplacement qu'il occupoit avant de s'être rompu; je dis à la droite ou à la gauche de l'Escadron de seconde ligne, parce qu'il est indifférent à quelle main on les laisse, pourvu que les Escadrons, qui ont à passer dans les intervalles de ceux de la seconde ligne, les laissent, en les outre-passant, tous à droite, ou tous à gauche.

Quoi qu'il en soit, les Escadrons de première ligne qui feroient cette manœuvre de retraite par des à droite par file, seroient sûrement beaucoup plus promptement rompus & reformés, que s'ils faisoient leur mouvement général par troupe entière, ou par telle autre manœuvre que ce pût être.

La retraite d'une ligne faite sur ce principe, a une infinité d'avantages.

En premier lieu, celui de parer à l'inconvénient de prêter le flanc pendant les mouvemens de conversion, & d'éviter celui de faire cheminer, pendant long-tems, une ligne entière, tournant le dos à l'ennemi.

Secondement, celui de procurer au contraire à la ligne qui se retire, une disposition que l'ennemi est dans le cas de respecter presque jusqu'aux trois quarts de son mouvement; puisque, tandis que le premier peloton de chaque Escadron s'écoule, les trois de la gauche de ces mêmes Escadrons sont encore en bataille; de plus, que si les deux pelotons de droite sont en file, les deux de la gauche qui forment un demi-Esca-

dron, sont encore en état de charger, & qu'enfin, ce n'est qu'au moment où ces demi-Escadrons commencent à se mettre en file, que la première ligne n'est plus à craindre pour l'ennemi, & qu'il peut alors s'aventurer à la poursuivre. Mais comme, de son côté, la seconde ligne pourroit s'ébranler pour aller à sa rencontre, il est à présumer qu'à moins qu'il n'ait des forces très-supérieures, il n'enverra que peu de monde à la poursuite de la première, & que, conséquemment, le mal qu'il pourroit faire aux dernières Troupes de cette première ligne, ne seroit pas, à beaucoup près, aussi grave que celui qu'il auroit pu lui faire, si elle avoit préféré à la méthode que l'on vient d'indiquer, celle de tourner le dos tout à la fois, soit qu'elle eût fait par Troupe entière, par division, ou par peloton, son demi-tour à droite pour se retirer.

A l'égard de la seconde ligne, devenue première, après que celle-ci l'auroit outre-passée, & se seroit remise en bataille, si elle avoit à la traverser à son tour pour former sa retraite, voici la manière d'opérer ce mouvement, qui, comme je l'ai dit au commencement de ce chapitre, pourroit devenir dangereux, si l'on avoit à conduire des Troupes mal-instruites & peu aguerries.

C'est qu'aussi-tôt que la première ligne, devenue seconde, verroit que les Escadrons qui seroient en bataille en avant d'elle, s'avanceroient sur la parallèle qu'elle occupe, après avoir fait leur à droite par file pour se retirer, que les Commandans des pelotons, sur lesquels la tête de ces Escadrons se dirigeroit, leur fissent ouvrir des portes par-tout où ils se présenteroient sur le prolongement de cette ligne, qu'on se souviendra être supposée en muraille, ce qui pourroit se faire de deux manières; savoir, en faisant faire bride en main à quatre Cavaliers du premier, ainsi que du second rang, lesquels se jetteroient en arriere du second rang, à droite & à gauche, pour laisser passer les Escadrons en retraite, & rempliroient aussi-tôt après leur passage, le vuide que leur déplacement auroit produit.

La seconde manière est, que si le terrain en arriere des quatre Cavaliers qui devroient reculer étoit fangeux, ou trop inégal, ou que les chevaux fussent trop fatigués, on leur feroit faire en avant, le mouvement que l'on vient d'indiquer, comme devant se faire en arriere.

De cette sorte, les lignes passant alternativement l'une dans l'autre, on pourroit se mettre bientôt hors de la portée de l'ennemi, ce qui seroit infiniment plus difficile, par telle autre manœuvre que ce pût être.

M A N I E R E

dont on peut faire combattre les dernieres Troupes de Cavalerie qui ont à se jeter dans un Défilé.

On suppose le défilé derrière le centre d'une ligne de Cavalerie, & cette même ligne devant se reposer par les ailes en arrière, soit par des demi-conversions faites par pelotons, ou simplement par des demi-tours à droite & à gauche par file, des deux rangs à la fois, selon le plus, ou le moins de largeur du défilé.

Dans cette circonstance, il faudroit placer en avant & près du défilé une petite colonne, composée de quatre demi-Escadrons de troupes d'élite, presque serrées en masse; alors le premier rang du demi-Escadron, qui auroit la tête de cette colonne, dès qu'il seroit démasqué par la ligne, s'il étoit à portée de charger, partiroit brusquement, & après avoir fait environ douze, ou quinze pas, pour charger le sabre à la main, s'échapperoit à droite & à gauche par file, pour faire place au second rang dont il seroit suivi, & dont les Cavaliers, le pistolet à la main, se porteroient de même douze ou quinze pas en avant, & après avoir chacun choisi l'ennemi qui les ferreroit de plus près, pour lâcher sur lui leur coup de pistolet, feroient place de même au premier rang du second demi-Escadron, qui viendrait le sabre à la main pour les soutenir, ce qui seroit exécuté alternativement par tous les rangs, jusqu'au dernier de la colonne.

On sent bien que ce rang se trouvant le dernier de tous, pourroit être ferré d'assez près pour courir le risque d'être mal mené; mais encore vaut-il mieux qu'un seul demi-Escadron soit dans le cas d'être maltraité, que si plusieurs Escadrons qui auroient à s'enfourner dans un défilé, s'y jettoient à corps perdu tous à la fois, sans précaution, sans ordre & sans autre principe que ce que le plus, ou le moins de valeur, ou de présence d'esprit de leur Commandant, leur indiqueroit de faire en pareille circonstance: ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y auroit toujours à gagner à exercer la Cavalerie à cette manœuvre, puisque ce seroit au moins lui donner une notion de ce qu'elle auroit à faire pour se garantir d'un ennemi qui la ferreroit d'assez près, pour ne pas lui donner le tems d'entrer dans un défilé qu'elle auroit à quarante, ou cinquante pas derrière elle, & si les Cavaliers étoient armés de fusils & de bayonnettes, comme on en a fait la proposition dans la seconde Partie de ce Traité, on sent bien que ce seroit là une des occasions où la Cavalerie pourroit en tirer le plus d'avantage, puisqu'en faisant mettre pied à terre à cent Cavaliers, tirés des Escadrons qui seroient entrés les premiers dans le défilé, & les plaçant à droite & à gauche du débouché, le feu de ces cent hommes bien dirigés, seroit plus que suffisant, pour assurer la retraite des dernieres Troupes qui auroient à s'y jeter, d'autant que l'ennemi ne pourroit s'en approcher, sans risquer d'acheter trop cher le mal qu'il voudroit leur faire.

PRINCIPES D'ALIGNEMENT
pour la Marche en Bataille de la Cavalerie.

(XVIII. PLANCHE.)

La conservation de l'alignement, en marchant, pour la Cavalerie, dépend, en premier lieu, de la précision plus ou moins grande avec laquelle le Général auroit primitivement mis la ligne en bataille.

Secondement, de la justesse du coup-d'œil des conducteurs de cette même ligne, qui, avant de s'ébranler, auroient pris des points de vûe sur une perpendiculaire exacte, en partant de la parallèle qu'occupent les Escadrons, soit qu'ils fussent en muraille, ou placés avec des intervalles.

Troisièmement, du plus ou moins de légèreté, de vitesse, de nerf, de charge, de taille & de sensibilité des chevaux des divers Escadrons qui composent la ligne; car il est aisé de concevoir qu'une Brigade de Cavalerie qui se trouvera harrassée par le service particulier qu'elle aura fait les jours précédens, si elle est placée au centre d'une ligne dont tous les autres chevaux seroient plus frais, ne pouvant aller du même train, non-seulement restera en arriere, mais fera, de plus, hors d'état d'agir à la fin de la course.

Il n'est pas moins aisé d'entrevoir, par exemple, que si l'un des Escadrons de la Maison du Roi, que l'on supposeroit avoir la droite d'une ligne de Cavalerie, se trouvoit être celui d'alignement, & que la totalité de cette même ligne, supposée abandonnée à toute course, ayant à régler son train sur les Escadrons de la Maison du Roi, ceux-ci prendroient bientôt l'avance, tant par la légèreté de leurs chevaux, que parce qu'étant de nature à être plus ménagés, ils se trouveroient plus frais, & que leur espèce étant plus nerveuse, & leur charge infiniment plus légère, cette différence en produiroit une extrême dans la progression de la course des chevaux, dont la totalité de la ligne seroit composée.

Mais, pour en revenir aux moyens de conserver l'alignement dans une charge de Cavalerie, faite au galop, je n'en connois pas d'autre que d'avoir des Officiers instruits au genre d'exercice que je vais proposer, lesquels Officiers seroient tirés de l'État-Major de la Cavalerie, & seroient en quantité suffisante pour pouvoir se suppléer, dans le moment du combat, s'il arrivoit accident à eux, ou à leurs chevaux.

Trois Officiers, placés en file sur le flanc de l'Escadron d'alignement, se dirigeant sur la même perpendiculaire, & marchant à une distance convenue les uns des autres; savoir, le premier à celle de trente pas en avant de la ligne; le second, dix

pas en-deçà du premier, & le troisieme, dix pas en-deçà du second suffisent, étant montés sur des chevaux vites & sages, pour, en se dirigeant en file sur le point de vûe donné, déterminer la justesse de la marche perpendiculaire de l'Escadron d'alignement.

Ce procédé, qui peut être suivi de même de Brigade en Brigade, pourroit décider de la sûreté de la marche perpendiculaire de toute la ligne; mais en y ajoutant un moyen de plus que je vais proposer, je crois pouvoir répondre qu'indépendamment de ce que cette méthode épargneroit des peines infinies aux Troupes, ainsi qu'aux Commandans d'Escadrons, elle procureroit en même-tems la plus grande facilité pour maintenir l'ordre & conserver l'alignement, tant dans la marche en bataille avec des intervalles, que dans les charges en muraille qui peuvent se faire sur un très-grand front, & dans des pays qui ne sont pas toujours sans obstacles, comme le sont ceux que l'on choisit communément pour les exercices.

Le moyen dont il est question, seroit de choisir, par Escadron, un Fourrier, ou un Maréchal-des-Logis qui eût de l'intelligence, & dont on auroit éprouvé, de longue main, la sûreté du coup-d'œil, de donner à cet homme l'emploi de diriger la marche perpendiculaire de l'Escadron auquel il seroit attaché, de fixer son emplacement à huit pas en avant de celui du Commandant d'Escadron, & pour qu'il pût en même-tems servir de renseignement pour l'ordre parallèle, de l'armer d'une lance légère, longue de neuf pieds, ainsi que les avoient les Hullans du Maréchal de Saxe, & au bout de laquelle il y auroit une banderole qui seroit rouge, si l'on vouloit, & qui produiroit le double avantage d'être apperçue des derniers rangs des Escadrons, ainsi que des Officiers de ferre-file, & de l'être également des Escadrons voisins de droite, ou de gauche, auxquels la moindre élévation sur le terrain que la ligne parcourt, peut cacher le prolongement de la parallèle, & conséquemment faire manquer l'alignement général.

Cette proposition, qui m'a paru être susceptible d'être adoptée, m'a engagé à en donner, dans la dix-huitieme Planche, la démonstration, par un Tableau, où l'on peut voir, dans l'éloignement, une aile de Cavalerie ennemie, disposée sur deux lignes, dont la premiere est en muraille, & la seconde dans l'ordre, tant plein que vuide, prête à s'ébranler pour venir à la charge, & une autre ligne qui va à la rencontre dans la même disposition, laquelle a déjà parcouru un certain espace de terrain, & qui est représentée avec les trois Officiers placés sur le flanc de l'Escadron d'alignement, distingué par une flamme blanche, pour en diriger la marche perpendiculaire, ainsi que les Fourriers, ou les Maréchaux-des-Logis-Porte-Lances, que je propose d'établir, pour servir de renseignemens, tant aux Commandans d'Escadrons, qu'à l'Escadron même, afin d'être assuré de retrouver toujours la ligne perpendiculaire, sur laquelle doit continuellement se diriger le centre de l'Escadron.

On voit aussi dans le même Tableau, divers obstacles que la ligne rencontre sur son passage, & que surmontent, par divers procédés, les Escadrons en avant desquels

ils se trouvent, sans que, pour cela, l'alignement général en soit dérangé, & sans que le reste de la ligne soit obligé de ralentir son train; ce qu'elle seroit pourtant forcée de faire, si l'obstacle étoit trop considérable pour empêcher, pendant long-tems, la réincorporation dans la ligne de la part des Escadrons qui les auroient rencontrés.

On peut voir dans ce même Tableau, que l'Escadron de la droite, trouvant à droite & gauche de la maison qu'il rencontre, un terrain où il peut manœuvrer, après s'être rompu sur le centre par le tête à botte exécuté par chaque peloton séparément, se reforme de la même manière, & toujours en marchant, les premiers Cavaliers arrivés à la hauteur des Escadrons voisins, maintenant leur alignement, jusqu'à ce que, par un mouvement plus rapide, les derniers aient pu les rejoindre.

C'est dans de pareilles occasions que les Fourriers ou les Maréchaux-des-Logis-Porte-Lances peuvent être d'une très-grande utilité, puisque, dès que le Commandant d'Escadron commence à appercevoir que sa course va être interrompue par quelque obstacle, en lui criant ce seul mot: *allez*, le Porte-Lance doit partir aussitôt pour chercher à devancer l'obstacle, & forcer l'allure de son cheval pour arriver sur l'alignement des conducteurs des autres Escadrons, ainsi que le Commandant en chef de l'Escadron qui le suit à moitié de distance entre lui & la Troupe, pour rectifier encore, au moment où il arrive, l'alignement perpendiculaire dont le Porte-Lance auroit pu s'écarter, en ne se dirigeant pas exactement sur le point intermédiaire entre les deux Escadrons voisins, où doit venir aboutir le centre de celui qui auroit rencontré l'obstacle.

Vers la gauche du même Tableau, j'ai figuré un obstacle d'une espèce différente pour me mettre à portée d'indiquer une autre manière de procéder ou de manœuvrer d'après la circonstance, & en conséquence du terrain qui se présente.

Ici c'est un enfoncement ou passage entre une flaque d'eau à droite, & un tertre escarpé à gauche, où peut, toutefois, cheminer une division entière.

Celle du centre qui s'y est introduite la première, rencontre en face, à l'extrémité de cet enfoncement, une maison placée sur une éminence, & comme elle ne peut plus aller en avant, elle s'échappe à droite & à gauche par file, & va, à toutes jambes, pour se reformer sur l'emplacement qu'elle doit occuper au-delà de cet obstacle, étant précédée, comme on le voit, du Fourrier-Porte-Lance, & de son Commandant d'Escadron.

De cette manière, il est sûr qu'à moins de difficultés presque insurmontables, la totalité d'une ligne ne peut être arrêtée dans sa course, ni son ordre dérangé le moins du monde; ce qui, autrement, ne pourroit manquer d'arriver, si l'on négligeoit d'employer de pareilles précautions.

J'ai cru devoir indiquer encore, sur le même Tableau, un autre moyen de surmonter un obstacle, qui, quoique le même, se présenteroit dans un autre point de vue.

C'est celui de la gauche du Tableau, dont nous venons de parler en dernier lieu, que l'Escadron de la première ligne a passé par son centre, parce qu'il l'avoit en face, & que celui de la seconde ligne, qui le rencontre vis-à-vis de son aile gauche, laisse à gauche, en faisant en entier le pas oblique à droite, pour reprendre, après l'avoir dépassé en faisant le pas oblique à gauche, ses distances & son alignement avec les autres Escadrons de la seconde ligne.

On pourroit remplir le même objet par le secours des demi à droite; mais la Cavalerie, une fois rompue au pas oblique, y trouvera la même facilité, parviendra plus vite au point d'aboutissement, & y arrivera certainement plus ensemble que par tel autre moyen que ce puisse être.

Après avoir parlé de tous les moyens possibles à employer, pour déterminer, de la manière la plus précisée, l'enchaînement successif de la marche perpendiculaire; après avoir affecté les Fourriers-Porte-Lances pour la direction des points de vue perpendiculaires, sans lesquels indicateurs, chaque Escadron ne cesseroit de se jeter, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & ne pourroit se mouvoir, pour ainsi dire, qu'à l'aventure; avant de passer aux principes nécessaires à suivre, pour maintenir l'alignement parallèle dans la marche en bataille, il paroît nécessaire de faire observer qu'il y auroit d'autant plus d'avantage, pour la Cavalerie, à adopter ces Fourriers placés en avant du centre des Escadrons, que par la certitude que leurs Commandans auroient de les retrouver toujours constamment attachés à la direction perpendiculaire qu'ils devoient suivre; ils pourroient, par ce moyen, vaquer à des objets non moins essentiels, tels que sont ceux de parler à propos à leur Troupe, soit pour retarder une de ses ailes qui s'avanceroit trop, soit pour faire avancer celle qui marcheroit trop lentement, soit enfin pour faire marcher obliquement à droite, ou à gauche leur Escadron, en proportion de ce qu'il se rapprocheroit, ou s'écarteroit trop de celui qui seroit son plus proche voisin du côté de l'Escadron d'alignement, afin de maintenir également l'ordre parallèle dont il seroit personnellement chargé, relativement à l'emplacement que son Escadron occuperoit dans la ligne.

Ceci établi, nous allons passer au détail des précautions à prendre pour l'exactitude de l'alignement parallèle.

Si l'on examine le Tableau qui représente la marche en bataille, on verra, qu'indépendamment du Capitaine & de deux Maréchaux-des-Logis, qui, dans la composition que j'ai donnée pour les Escadrons, restent en ferre-file, il se trouve derrière l'intervalle d'une toise, qui, dans l'ordre en muraille, doit exister entre chaque Escadron, un Officier-Major, dont la fonction doit être, dans la marche en bataille, de faire passer la parole au Commandant d'Escadron, pour qu'il fasse le commandement: *pas oblique à droite, ou à gauche*, selon que son Escadron s'écarte, ou se resserre trop contre l'Escadron voisin du côté de celui d'alignement.

Et comme sur dix Escadrons qui se trouveroient à la gauche de celui d'alignement, il pourroit arriver, par exemple, que par la faute du cinquieme & du sixieme, qui ne marcheroient pas exactement sur la ligne perpendiculaire qu'ils auroient suivie en partant, on fût obligé de redresser celui qui se jetteroit trop sur l'autre, & qu'après avoir remis celui-ci dans sa véritable direction, l'un, ou l'autre de ses voisins pourroit faire la même faute; comme cet inconvénient peut arriver souvent, & que c'est un des plus grands obstacles qui puisse s'opposer à la régularité de la marche en bataille, il est nécessaire d'en chercher le remede; mais on ne le trouvera pas, à moins que la Cavalerie n'adopte l'établissement des Portes-Lances, qui doivent, ainsi que je l'ai proposé, être constamment chargés de maintenir la direction perpendiculaire que le centre de chaque Escadron doit suivre.

Si elle le rejette, on doit s'attendre à une ondulation & à une incertitude continue de la part de chaque Escadron en particulier; au lieu qu'en laissant aller ces Fourriers, qu'on suppose devoir être instruits à observer leurs distances respectives, & à prendre des points de vue avec exactitude, si, par hazard, quelques Escadrons se jettoient trop sur celui d'alignement qui seroit à droite, comme successivement les Aides-Majors, chargés de maintenir l'exactitude des intervalles, rétabliroient l'ordre, en faisant faire le pas oblique, de proche en proche, à gauche à leurs Escadrons, lorsque le Commandant de chacun de ces Escadrons se trouveroit derriere son Porte-Lance; dès-lors il verroit qu'il est dans sa juste direction, & conséquemens l'ordre général, relativement à l'alignement perpendiculaire, seroit rétabli; avantage d'autant plus réel, que c'est celui que je regarde comme le plus difficile à maintenir, & sans lequel il est de toute impossibilité que les Escadrons, qui composent une ligne, puissent marcher parallèlement entr'eux seulement l'espace d'une minute.

Tout gît donc pour le maintien de l'ordre exact de la marche en bataille, ainsi que je l'ai dit dès le commencement de ce chapitre, dans le premier alignement que la ligne se fera procuré avant de s'ébranler pour aller à la charge; parce que, s'il est exact, les Fourriers, accoutumés à prendre les points de vue pour la marche perpendiculaire, ne peuvent manquer de les choisir justes, & en s'y dirigeant avec précision, s'ils sont suivis exactement par le centre des Escadrons, il est presque impossible alors que l'ordre général puisse se déranger dans les parties de terrain qui se trouveroient découvertes & dégarnies d'obstacles.

Mais comme il peut arriver que l'Escadron d'alignement vienne à être caché par quelque petit bois, côteaux, ou Villages, & qu'en pareille circonstance, il peut paroître nécessaire d'établir que ce seroit le quatrieme, cinquieme, ou sixieme Escadron de droite, qui deviendroit Escadron d'alignement, & que, vu la distance, il seroit difficile de faire passer en avant de ce nouvel Escadron d'alignement, la flamme blanche, attachée à celui qui auroit servi de guide précédemment, on en seroit quitte pour employer la banderole rouge, & attacher au bout de la lance un mouchoir blanc, ou tel

autre renseignement de cette espèce qu'il seroit facile de trouver, & lorsque le premier Escadron d'alignement commenceroit à être aperçu de nouveau, il seroit convenu que tous les autres se régleroient aussi de nouveau sur lui.

Comme, dans un mouvement de charge en avant, ce changement de banderoles pourroit être difficile à exécuter, on s'en pailleroit d'autant plus aisément, que, pourvu que chaque Escadron maintint sa direction perpendiculaire, & que les Porte-Lances marchassent alignés entr'eux, on seroit à-peu-près sûr, qu'au moment où l'Escadron d'alignement commenceroit à reparoitre, toutes les banderoles rouges se trouveroient, si ce n'est exactement, du moins à très-peu de chose près, sur l'alignement de la banderole blanche, à moins que le terrain en avant de l'Escadron auquel elle seroit attachée, ne se fût trouvé assez embarrassé d'obstacles, pour en retarder la marche : auquel cas tous les autres Escadrons ralentiroient la leur, jusqu'à ce que celui-ci eût regagné l'avance que les autres auroient prise sur lui, & qu'après s'être remis en ligne, il s'ébranlât de nouveau à l'allure qui auroit été prescrite par le Général.

Si, après ces principes établis, on demande celui que doivent suivre les Cavaliers dans le rang, il n'en est point d'autre pour la marche en avant, que celui de tenir la tête de leurs chevaux le plus droit qu'ils peuvent; ce qu'ils ne sauroient faire, qu'en tenant les rênes, le corps & les jambes égales, & pour conserver l'alignement entr'eux, que les fontes des pistolets, & plus encore, s'ils se tiennent droits à cheval, que leurs poitrines soient toujours à la même hauteur : de plus, que si un Escadron se trouve, par la faute d'un de ses voisins, dans le cas d'être prêt à crever, il faut que, dans la partie de la ligne où cet inconvénient arriveroit, le Commandant de la division qui seroit le plus en presse, se hâte d'ordonner qu'une section, qui ne doit pourtant jamais être celle des ailes des demi-Escadrons du côté du centre, reste en arriere.

La raison de cette observation est, que le centre devant diriger la marche de l'Escadron, il doit toujours se maintenir dans son entier, pour pouvoir remplir cet objet; il faut même que les deux Cavaliers du centre de chaque Escadron ne départent jamais, autant que cela est possible, du principe de suivre exactement la direction indiquée par le Porte-Lance, & conséquemment que la section dont ces deux Cavaliers font partie, leur reste constamment attachée.

Si, au contraire, un Escadron vient à s'ouvrir, il faut que ses Aides-Majors ou le Capitaine de ferre-file, comme étant les plus à portée de s'en apercevoir, fassent, à la section ou aux sections qui tomberoient dans cet inconvénient, l'avertissement d'appuyer la tête de leurs chevaux à droite ou à gauche sur le centre, ou sur l'une des ailes, si cela devenoit nécessaire. Il faut, en outre, que chaque Commandant d'Escadron accélère ou diminue la vitesse de son cheval, en proportion du plus ou moins d'exactitude de son alignement avec l'Escadron qui seroit le plus près de lui, du côté de celui qui règle la marche générale, à moins qu'il ne remarque que son voisin se trouve être

lui-même trop en avant ou trop en arrière de l'alignement général, auquel cas il ne se régleroit plus sur lui, mais sur le plus grand nombre qui lui paroîtroit être dans le véritable alignement.

Cette attention est des plus nécessaires, & ce doit être l'affaire d'un clin-d'œil, parce qu'un Commandant d'Escadron a plus d'un objet à surveiller, pour le bien conduire; mais ayant un guide sûr pour la marche perpendiculaire dans la personne de son Porte-Lance, il peut d'autant plus aisément s'occuper de la marche parallèle, parce qu'en supposant qu'il se soit pour un moment écarté de sa véritable direction, il s'en appercevrait bientôt par celle qu'il verroit suivre à son Porte-Lance, & il ne tarderoit pas alors à s'y remettre, si, comme on le suppose, il n'avoit jetté qu'un coup-d'œil sur le prolongement de la parallèle.

Voilà, ce me semble, à quoi doivent se borner les principes généraux de la marche en bataille, lesquels peuvent également s'adapter aux charges qui doivent se faire en muraille ou avec des intervalles, selon les circonstances ou la volonté du Général.

Au reste, les Porte-Lances préposés me semblent d'autant plus nécessaires, qu'encore que les combats de Cavalerie se passent presque toujours en plaine, il n'est pas dit, pour cela, que le terrain se trouve par-tout assez de niveau pour que l'Escadron d'alignement ne soit pas souvent dans le cas d'être perdu de vue, même par son plus proche voisin, puisqu'il ne faut, pour cela, qu'une pente ou une élévation de quelques pieds. Or, comme dans des terrains inégaux, cet inconvénient, en proportion de la durée de leur profondeur, peut nuire infiniment à la régularité de la marche, ainsi qu'à l'ensemble, sans lequel une charge de Cavalerie peut rarement avoir un succès décisif, on sera, je crois, forcé de convenir que les banderoles attachées au haut d'une lance de neuf pieds, portée par un homme à cheval, pourroient être aperçues presque par-tout sur le prolongement de la ligne, & que, comme rien ne peut être plus intéressant pour une aile de Cavalerie qui charge, que de pouvoir faire tous ses efforts à la fois, il est conséquemment de la dernière importance de lui en faciliter les moyens, d'autant que, quand il n'y auroit que la confiance que le bon ordre est capable d'inspirer à tous les individus qui composent une ligne ébranlée, pour aller à la charge, il seroit encore nécessaire, selon moi, de former cet établissement, lequel, par lui-même, ne sauroit, au reste, être dispendieux en raison de son utilité.

P R I N C I P E S

pour une Ligne marchant en Bataille, & rencontrant un obstacle.

U ne Compagnie, ou Peloton, un Escadron, ou même un Régiment entier, qui, faisant partie d'une ligne, rencontreroit devant lui, dans la marche en bataille, un obstacle de l'étendue du front qu'il occuperait, resteroit en arriere de la ligne, & se jetteroit à droite & à gauche par le tête à botte, ou par le pas oblique, ou par des à droite & à gauche par file, selon que le terrain l'exigeroit, ou pourroit le permettre, en observant toutefois que les mouvemens indiqués ci-dessus, doivent se faire par pelotons au plus, afin de s'éloigner d'autant moins du point où ces différentes divisions auroient à se porter, tant pour se réunir, que pour se réincorporer dans la ligne, en faisant, aussitôt qu'ils auroient dépassé l'obstacle, des mouvemens contraires pour se remettre.

Il s'ensuit que si l'obstacle se trouve de l'étendue du front d'une division, cette division doit se rompre à droite & à gauche par pelotons; que s'il est de l'étendue du front d'un Escadron, comme il y a de l'avantage à se partager à droite & à gauche, puisque ce procédé double la vitesse du mouvement, tant pour se rompre en-deçà de l'obstacle, que pour se reformer au-delà, on doit partager de même l'Escadron à droite & à gauche par divisions, à moins qu'il ne fût reconnu que la réunion des différentes parties de cet Escadron ne pût s'opérer qu'à une trop grande distance; parce que, dans ce cas, il seroit préférable de le laisser dans son entier.

A l'égard d'un obstacle de l'étendue du front d'un peloton seulement, je pense qu'il vaut autant que le peloton reste ensemble, & que pour le dépasser, il se jette en entier à droite, ou à gauche.

Si une ligne, en marchant, rencontroit un bois, un marais, un étang, ou tel autre obstacle, enfin de l'étendue de plus du front d'un Escadron, au lieu de se partager par Escadron, à droite & à gauche en-deçà de l'obstacle, on doubleroit alors les pelotons de tout un Régiment les uns derriere les autres, & l'on n'observeroit que des demi-distances dans la colonne en marchant, afin d'être d'autant plus à portée de se remettre en ligne, dès que l'obstacle seroit dépassé.

Si quelque *halte* à la tête, donnoit la possibilité de rapprocher encore lesdits pelotons les uns des autres, on se mettroit dans le même objet, en ordre ferré, à moins qu'il n'y eût des difficultés à cet égard, soit par la nature du terrain, ou par la circonstance d'une batterie de canon qui se trouveroit placée dans la direction de la marche des Troupes qui voudroient se disposer dans cet ordre.

Si le hazard faisoit qu'une ligne rencontrât devant elle un bois assez clair, pour que la Cavalerie pût y défilier par différentes clairieres, chaque peloton feroit à droite, ou à gauche par file, & le Commandant de chacun de ces pelotons suivroit une des-



dites clairieres, passeroit le bois, se reformeroit au-delà, & l'Escadron, ou plusieurs qui auroient eu à le traverser, & qui l'auroient outrepassé le plus vite qu'ils auroient pu, s'étant remis en bataille sur la lisiere de ce même bois, conformément à l'ordre parallèle dans lequel la ligne s'avanceroit, attendroient qu'elle fût à leur hauteur, s'y réincorporeroient au moment de son passage, & marcheroient dans le même ordre où ils étoient, avant d'avoir rencontré l'obstacle qui les auroit forcés à se séparer.

En général, je donne ici pour principe, que, loin que ce soit à la ligne à suspendre sa marche, pour attendre qu'un, ou plusieurs de ses Escadrons aient dépassé un obstacle qui n'est, ni insurmontable, ni de trop longue durée, c'est, au contraire, à ces mêmes Escadrons à doubler leur train, pour qu'ils puissent avoir le tems, non-seulement de dépasser l'obstacle, mais encore d'être formés au-delà, afin d'y attendre l'instant du passage de la ligne, pour pouvoir aussi-tôt la suivre dans la progression de son mouvement.

COMBAT DE CAVALERIE. *)

(XIX. PLANCHE.)

Ce que j'avois entendu dire plus d'une fois à feu M. le Maréchal DE SAXE, relativement à l'impossibilité de maintenir l'ordre dans notre Cavalerie, lorsqu'on l'avoit une fois lâchée contre l'ennemi; ce que j'avois été à même d'observer par ma propre expérience, joint au desir que j'avois de mériter sous les yeux de ce grand homme, m'avoit fait naitre l'idée, dès que je m'étois vu à la tête d'un Régiment de Cavalerie, de chercher les moyens de remplir les vûes de ce Général, qui, selon moi, ne pouvoit errer dans ses maximes.

Le résultat de mon travail & de mes recherches, à cet égard, m'ayant paru pouvoir être utile en général à toute la Cavalerie, j'imaginai, après différentes épreuves que j'en avois fait faire au Régiment que je commandois, & qui m'avoient parfaitement réussi, qu'il seroit bon d'en faire connoître les divers procédés, en les faisant voir en actions dans un même Tableau, afin d'engager M. D'ARGENSON à en faire insérer les principes dans l'ordonnance de la Cavalerie: mes moyens furent approuvés alors; la preuve en est dans l'instruction donnée à la Cavalerie 1765. peut-être y auroit-il quelques changemens à y apporter aujourd'hui tant à cause qu'au lieu de deux, nous n'avons plus qu'un Étendard par Escadron, que parce que la Cavalerie étant plus instruite qu'elle ne l'étoit alors, on pourroit peut-être lui faire faire encore quelque chose de mieux.

Peut-être aussi qu'une composition différente qu'on donneroit à la Cavalerie, pourroit encore exiger qu'on changeât quelque chose dans le procédé de cette manœu-

*) Travail de 1748.

vre ; mais comme je pense que le principe en lui-même peut être utile, j'ai cru devoir insérer ici l'explication de la Planché que je fis faire alors, pour en développer l'objet ; j'espère qu'on en fera satisfait, puisque j'y ai fait représenter en action, ceux des événemens qui doivent arriver le plus fréquemment dans les charges de Cavalerie.

Tels que sont ceux de se choquer d'homme à homme, & de se disputer le terrain à coups de sabres.

De voir un Escadron mis en fuite, après avoir chargé.

D'en voir un autre, intimidé de la contenance de son adverfaire, & plier sans rendre de combat.

Enfin un autre imiter cet exemple, & être soutenu par des Troupes fraîches, qui s'avancent à la rencontre des vainqueurs.

Tels sont les différens cas dont la dix-neuvieme Planché offre le Tableau ; en voici les détails : mais avant d'en donner l'explication, il est nécessaire de parler de la disposition préparatoire des Escadrons qui sont au moment de combattre, telle que je l'avois établie, pendant la guerre de 1740. dans le Régiment que je commandois.

Les Escadrons composés de quatre Compagnies, celles des ailes seulement, avoient le mousqueton pendu à la bandouliere.

L'ennemi, mis en fuite, ces deux Compagnies devoient s'abandonner à la poursuite des fuyards, à la réserve des Étendards & des hommes destinés à les défendre, qui devoient leur rester attachés, & se réunir avec eux aux deux Compagnies du centre.

Ces deux Compagnies du centre devoient avoir leurs mousquetons passés à la grenadiere, parce qu'en aucun cas elles ne devoient, ni se débander, ni s'abandonner à la poursuite des vaincus.

Les autres, dès le moment que la déroute de l'ennemi étoit décidée, devoient le suivre l'épée dans les reins, & si elles ne pouvoient l'atteindre, elles devoient faire usage de leurs pistolets, & ensuite de leurs mousquetons, avec ordre de ne tirer que de distance en distance, pour entretenir la terreur des fuyards le plus long-tems possible, & pour se réserver la ressource de mieux employer leur feu, si elles étoient à même d'en faire usage de plus près.

DÉTAIL DE LA XIX. PLANCHE,
qui représente un Combat de Cavalerie.

On voit à la gauche du Tableau, deux Escadrons combattant l'un contre l'autre le sabre à la main, & l'Escadron ami, dont l'aile gauche déjà renversée, fait craindre que le reste ne soit bientôt mis totalement en déroute.

Plus loin, à droite sur le même alignement, on a représenté l'emplacement où deux autres Escadrons ont combattu: on voit en avant, dans l'éloignement, l'Escadron ennemi en fuite, & poursuivi par les Compagnies des ailes de celui contre lequel il vient de combattre.

Si l'on fait attention aux lignes ponctuées qui se trouvent en avant du champ de bataille, où ces deux Escadrons sont censés avoir combattu, on verra les deux Compagnies du centre de ce même Escadron, dont le Commandant, attentif à ce qui se passe autour de lui, s'apercevant que l'Escadron de sa gauche est en mauvaise posture, vole à son secours, & est prêt à prendre à dos l'ennemi, qui se flattoit d'obtenir sur son adversaire une victoire complete.

A la droite du champ de bataille, dont on vient de parler, on voit un Escadron ennemi, qui, sans avoir combattu, se met de lui-même en déroute, ainsi que cela arrive à la guerre, quelquefois aux deux partis dans le même instant, sans qu'on puisse rendre raison des motifs qui donnent lieu à cet égarement réciproque.

On n'a mis cette circonstance en évidence, que pour avoir occasion de donner une démonstration plus sensible des divers mouvemens que doivent faire toutes les parties de l'Escadron qui se dispose à poursuivre l'ennemi.

Si l'on en examine le procédé, on verra les Cavaliers des Compagnies des ailes déjà abandonnés à la poursuite des fuyards, ainsi que la maniere dont s'opere la réunion des Étendards aux deux Compagnies du centre, après laquelle ce demi-Escadron, renforcé des douze hommes commis à la garde desdits Etendards, doit s'acheminer sur la direction des fuyards à l'allure du grand trot seulement, mais plus en règle que jamais, afin d'être prêt à fournir une seconde charge, si la circonstance l'exige.

A droite de l'Escadron, dont on vient de détailler la manœuvre & l'objet pour lequel on la fait, on peut voir un Escadron, qui, après avoir mis en déroute celui qui lui étoit opposé & l'avoir poursuivi pendant quelque tems, suspend sa marche pour opérer le ralliement des Compagnies des ailes, qui, après avoir suivi l'ennemi aussi loin qu'elles ont pu, sont rechargées par des Troupes-Légeres en nombre supérieur, qu'on suppose avoir pu se trouver à portée, & être venues les premières au secours des vaincus.

Si, à ces différens détails, on joint la précaution sage de prévenir les Officiers supérieurs, envoyés à la poursuite des fuyards, qu'ils doivent, de tems à autre, observer si la ligne qui les soutient, les suit en ordre, s'arrête, ou fait quelque autre mouvement qui puisse les commettre, on fera assuré de ne pas être dans le cas d'éprouver un revers au sein même de la victoire, ainsi que cela n'arrive que trop souvent à des vainqueurs, qui, enivrés de leurs premiers succès, poursuivent, sans réflexion, l'ennemi à toute outrance.

Quand j'en serai au chapitre des batailles, j'indiquerai une autre maniere d'envoyer à la poursuite de l'ennemi, les Escadrons faisant partie d'une aile victorieuse.

PRINCIPES,

qui traitent du passage d'une ligne de Cavalerie au travers d'une ligne d'Infanterie, pour se porter en avant d'elle.

(XX. PLANCHE.)

Cette manœuvre est du genre de celles qui ont besoin d'être concertées entre les deux armes, & éprouvées respectivement, tant de part que d'autre.

Depuis que je sers, je n'ai vu mettre en usage dans aucune des circonstances où je me suis trouvé, la manœuvre qui fait le sujet de ce chapitre, & peut-être qu'aucuns des Officiers qui ont servi dans d'autres Armées, ne l'ont pas vu pratiquer plus que moi; cependant, comme je la crois susceptible d'être employée très-utilement dans plus d'une occasion, je crois devoir en établir les principes.

Une des circonstances où l'on pourroit, en bataille rangée, mettre de la Cavalerie pour soutenir l'Infanterie, seroit, selon moi, celle où le Général de l'Armée, qui auroit placé en première ligne un corps d'élite sur la résistance ou les efforts duquel il croiroit pouvoir compter assez pour se flatter qu'ils seroient suivis d'un heureux succès, se détermineroit à placer quelques Escadrons en seconde ligne, pour, à la première apparence de désordre parmi l'ennemi, être à portée de lui faire traverser la ligne d'Infanterie pour aller achever sa défaite.

Une autre occasion où l'on pourroit se servir de cette même disposition, seroit dans le cas où le champ de bataille se trouvant bordé de côtes trop pleins d'inégalités ou de ravins, pour qu'on pût placer la Cavalerie aux ailes, & l'y faire manœuvrer, le Général jugeroit plus convenable d'y porter une partie de la seconde ligne de son Infanterie, qu'il seroit remplacer par une partie des ailes de première & seconde ligne de Cavalerie.

D'après ces deux exemples que les circonstances ou la variété des terrains pourroient multiplier, on suppose que le combat engagé par l'Infanterie de première ligne, venant à tourner à l'avantage de la vôtre, qui se trouveroit avoir de la Cavalerie derrière elle, il paroîtroit nécessaire au Général de l'Armée de décider l'ennemi par un mouvement de Cavalerie fait à propos, non-seulement à faire, mais même à précipiter sa retraite.

Dans ce cas, il paroîtroit avantageux qu'on se servît du mouvement indiqué sur la vingtième Planche, où il est représenté, tant pour la manière dont l'Infanterie doit s'ouvrir, que pour celle dont la Cavalerie doit se déployer pour se mettre en ligne, aussi-tôt après avoir passé au travers de celle d'Infanterie,

D É T A I L

des Mouvements respectifs, tant de l'Infanterie que de la Cavalerie, dans le cas où il paroîtroit nécessaire de faire passer cette dernière en première ligne.

Un préalable nécessaire avant tout, est que pour éviter le conflit d'autorité, si dangereux à la guerre, & sur-tout dans le cas dont il est question, il faudroit que le Lieutenant-Général d'Infanterie, qui se trouveroit avoir un certain nombre de Bataillons à ses ordres, & qui auroit un Régiment de cinq Escadrons derriere le centre de sa ligne, eût le droit de faire agir cette Cavalerie, sans avoir besoin du consentement de personne; sans quoi, comme c'est souvent d'un instant bien saisi que dépendent les plus grands succès, il seroit à craindre que si, au moment d'agir, il falloit se concerter, l'occasion une fois manquée, ne se retrouvât plus, soit parce que l'ennemi rassuré par l'arrivée d'un secours, se seroit remis de sa première terreur, soit parce que les succès n'étant point égaux sur tout le prolongement de la ligne, la Cavalerie que l'on auroit pu employer si utilement la minute d'auparavant, ne seroit plus alors d'aucune ressource, & deviendroît peut-être même très-embarrassante.

Dans la supposition donc qu'une certaine quantité d'Escadrons fussent, ainsi que je le propose, & que je maintiens que cela devoit être, suivant la disposition dont il est question, aux ordres d'un homme qui, dans la ligne, commanderoit une division, je voudrois, qu'au lieu d'appuyer la Cavalerie à l'Infanterie combattante, ou de l'en tenir fort près dans le moment de l'action, ainsi que je l'ai vu pratiquer jusqu'ici, on la tint, au contraire, le plus éloigné qu'il seroit possible de l'égoût des boulets & des balles, à moins que la ligne d'Infanterie ne parût être prête à mollir; je voudrois même, pour peu que la Cavalerie fût manœuvrière, qu'on profitât du premier tertre à portée, pour la disposer en masse en colonnes par demi-Escadrons, en arriere de ladite élévation.

Il ne faudroit de terrain, dans cet ordre, à un Corps composé de cinq Escadrons, que cent pieds, ou cinquante pas de profondeur; ce qui ne l'éloigneroit pas assez de l'Infanterie, si ce tertre se trouvoit à deux cents pas en arriere du centre d'une ligne de six Bataillons, pour ne pas être à même de se porter, dans l'espace d'une minute, ou d'une minute & demi au plus, sur le terrain où on voudroit le développer; parce que, même en supposant les Bataillons à deux cents files, ce qui se verra rarement dans nos Armées, il n'en faudroit pas davantage à chacun desdits cinq Escadrons, pour se porter respectivement derriere les intervalles de ces mêmes six Bataillons; mais c'est pour caver au plus fort.

Or, comme il ne seroit pas possible, si l'ennemi n'avoit pas de même de la Cavalerie, pour appuyer son Infanterie, que des gens de pied pussent faire un mouvement assez vif, pour que si cela devenoit pressant, cinq Escadrons n'eussent pas le

tems de se former, je maintiens qu'il y auroit un avantage incroyable à user de pareilles précautions pour ménager la Cavalerie, puisqu'au lieu d'être morcelée par les pertes qu'elle auroit faites, assez inutilement, si on l'avoit laissée exposée à l'égout des balles derrière l'Infanterie, elle arriveroit, au contraire, fraîche, entière & brûlant d'ardeur de se distinguer par une action d'éclat; sentiment qu'on est fondé à supposer à notre Cavalerie, d'autant qu'elle est assez ferme au canon, & assez valeureuse, pour qu'on doive s'attendre qu'en lui prouvant qu'on cherche à la ménager, lorsqu'on le peut, de son côté elle redoublât de nerf dans les occasions où il seroit nécessaire de l'employer, même à ce qu'il peut y avoir de plus hazardeux, & en effet, c'est par de pareils moyens qu'on peut, avec la Nation Françoisse, faire des choses vraiment surprenantes.

Mais, pour en revenir à la proposition de tenir cette Cavalerie à couvert, tandis que l'Infanterie de première ligne seroit engagée dans un combat opiniâtre, je répète que, puisqu'au moyen de l'instruction de la Cavalerie & de la célérité de ses mouvemens, il est possible, dans de certains cas, que de colonne en masse, elle soit portée sur son terrain, & mise en bataille dans l'espace d'une minute & demie, il n'y auroit pas le moindre risque à courir de la défilé de la direction des boulets & des balles, jusqu'à ce que les Bataillons de première ligne paroissant avoir besoin du soutien de la Cavalerie, on lui fit porter l'ordre d'arriver, ou que le désordre commençant à se mettre parmi les Bataillons ennemis, le Commandant en chef de la division jugeât qu'il est tems d'ordonner le passage de la Cavalerie au travers de l'Infanterie, pour déterminer l'ennemi à abandonner entièrement la partie.

Auquel cas les cinq Escadrons, supposés en colonne par demi-Escadrons derrière l'intervalle qui sépare le troisième d'avec le quatrième Bataillon, se déploieroit sur la cinquième division qui forme la tête du troisième Escadron; de cette sorte les quatre demi-Escadrons de la tête de colonne seroient à droite par file, & les quatre de la queue seroient de leur côté à gauche par file, avec ordre, à mesure qu'ils se désenchaîneroient les uns de derrière les autres, de se mettre chaque Escadron en colonne en masse par peloton, pour se répartir en arrière des cinq intervalles qui séparent les six.

Je propose de faire réduire le front de chaque demi-Escadron en colonne, à celui de l'étendue d'un peloton, pour que le mouvement que l'Infanterie a à faire, pour ouvrir des portes à la Cavalerie, soit plus facile & plus prompt, & pour qu'elle perde moins de l'étendue de son front.

De cette sorte, l'étendue de celui d'un peloton de Cavalerie n'étant au plus que de six toises, en lui ouvrant un passage de huit toises, ce qui se rapporteroit au front d'un peloton d'Infanterie, plus un tiers, chaque petite colonne de Cavalerie passeroit avec la plus grande facilité à travers la ligne d'Infanterie, & afin de ne prendre, en avant de la ligne, que le terrain nécessaire, pour que les derniers rangs de ces petites colonnes de Cavalerie puissent arriver sur l'alignement du premier rang de l'Infanterie, chaque Commandant, suivi de sa petite colonne en masse par pelotons, n'outre-passe-

feroit la ligne des Bataillons que de quatorze à quinze toises : après quoi chaque Escadron se déploieroit à la fois par la tête & par la queue de chaque colonne par des à droite & à gauche par file, par peloton des deux rangs à la fois, ce qui est l'affaire d'un clin-d'œil, & toute cette Cavalerie ensemble, après s'être mise en bataille, se porteroit à toutes jambes sur l'Infanterie ennemie, pour ne pas lui donner le tems de se reconnoître, & l'ayant percée, la fouleroit aux pieds, en se reployant de droite & de gauche, ainsi qu'il lui seroit facile de le faire, d'après le désordre & la confusion qu'elle y auroit jettés.

Il me reste à dire que si l'on désapprouve la proposition de faire dédoubler les demi-Escadrons, pour que chaque Escadron fasse sa colonne particuliere par pelotons, j'ai un autre moyen à proposer, qui est, qu'au moment où l'on voudroit former en arriere d'une élévation qui se trouveroit à portée du centre des six Bataillons supposés, les cinq Escadrons en colonne par demi-Escadron, comme ce devroit être sur celui du centre qu'elle auroit à se former, savoir les deux de droite en tête du troisieme, & les deux de gauche en queue, il seroit possible que le troisieme se mettant toujours, comme il a été dit, par demi-Escadron ou division en colonnes, les quatre autres se rompissent par peloton, par des à droite & à gauche par files, & viussent tous quatre se réunir en tête du premier demi-Escadron du centre : c'est-à-dire, que le premier Escadron en colonne par peloton se réuniroit au cinquieme, & que le second se réuniroit au quatrieme : de cette sorte, quoique chaque Escadron, à la réserve du troisieme, fût en colonne par peloton, la totalité des cinq Escadrons n'en seroit pas moins en masse sur le front d'un demi-Escadron, & lorsqu'il seroit question du premier déploiement à faire en arriere de l'Infanterie, il s'opéreroit de la part des quatre demi-Escadrons de la tête par les mouvemens contraires à ceux qu'ils auroient faits pour se mettre en colonne sur celui du centre, lequel ayant moins de chemin à faire pour se porter sur son emplacement avant de traverser l'Infanterie, auroit plus que le tems nécessaire pour se mettre à son tour en colonne par pelotons.

Au reste, en proposant de se servir de pareils expédiens, pour conserver au Roi des hommes & des chevaux, ainsi qu'à l'État des défenseurs, je ne le dis, que parce que cela m'est arrivé en plus d'une occasion, & entr'autres dans un combat, où prévoyant une canonnade vigoureuse, à l'égout de laquelle je me trouvois derriere l'Infanterie avec huit Escadrons que je commandois, je pris sur moi, non-seulement d'en défilier tous mes Escadrons, mais même de faire mettre, pendant le combat, tout mon monde pied à terre, quoique je ne fusse éloigné de l'ennemi, qu'à la demi-portée du canon, & d'engager un Régiment d'Infanterie qui étoit venu se mettre en bataille sur l'alignement de mes Escadrons, à profiter, avant l'arrivée de l'ennemi, d'une pente d'environ sept à huit pieds qu'il avoit derriere lui pour se mettre à couvert ; conseil qu'il

qu'il suivit, & dont il se trouva si bien, qu'il ne perdit pas un seul homme pendant tout le tems que dura la canonnade, dont les boulets passant précisément au-dessus des bayonnettes, ne firent qu'exciter la risée des Soldats.

Qu'on juge, d'après cet exposé, si le moment d'entrer en action étoit arrivé, avec quelle audace & quelle force ces mêmes Troupes, bien pleines & bien fraîches, se feroient portées sur l'ennemi: malheureusement les circonstances n'amenerent pas cet événement; car il y a à parier que ce petit corps de Cavalerie & d'Infanterie, conservé l'un par l'autre, auroit tenu son coin, de maniere à satisfaire le Général, sous lequel nous servions alors avec autant de plaisir, que nous l'aimions chèrement; ce qui, pour les Troupes Françaises, est le plus grand peut-être de tous les véhicules, & le plus capable de les porter aux actions les plus éclatantes.

Nous allons passer maintenant au détail des divers objets qu'offre le Tableau de la fusdite vingtième Planche.

DÉTAIL DE LA XX. PLANCHE.

Passage de la Cavalerie en avant, & au travers d'une ligne d'Infanterie.

Cette Planche représente partie d'une ligne d'Infanterie ennemie, où quelque flottement ayant commencé à se laisser entrevoir, la Cavalerie adverse, disposée en seconde ligne, à l'effet de profiter d'un pareil mouvement de terreur, débouche aussitôt en colonne par pelotons, & se déploie à toutes jambes, dès qu'elle s'est portée quatorze à quinze toises au-delà de la ligne d'Infanterie qu'elle vient de traverser; laquelle, par les blessés que l'on voit sur le champ de bataille en arriere d'elle, est censée avoir déjà gagné du terrain en avant sur l'ennemi.

Comme, dans un seul Tableau, il n'est pas possible de faire appercevoir à la fois tous les mouvemens précédens, ou subséquens d'une même manœuvre, j'ai choisi dans celle dont il est question, ceux dont il m'a paru être le plus intéressant de faire connoître le procédé, c'est-à-dire, ceux que les Escadrons ont à faire par principe, pour se développer d'une maniere exacte, après avoir dépassé la ligne d'Infanterie d'environ quatorze à quinze toises; distance qui suffit pour faire arriver le dernier rang de l'Escadron en colonne, par peloton sur l'alignement du premier rang de l'Infanterie en bataille.

Le premier principe à mettre en œuvre, & par l'usage duquel je croirois avoir rendu service à la Cavalerie, si je déterminois le Gouvernement à former l'établissement d'un Porte-Lance par Escadron, seroit de faire déboucher lesdits Portes-Lances, dès qu'on auroit fait les ouvertures dans les Bataillons, pour que ces hommes accoutumés à espacer le terrain & les distances, vinssent se placer quinze ou seize toises en avant de l'Infante-

rie, savoir, ceux des Escadrons de droite, au point où la droite des Escadrons, dont ils feroient partie, devoit venir aboutir, & ainsi de ceux de gauche, tandis que celui du troisième se placeroit à la même distance, au point où le centre de son Escadron devoit venir se placer; ce qui, non-seulement, procureroit un alignement prompt & certain dans le déploiement de cette Cavalerie, mais encore produiroit un double avantage, en mettant plus d'ensemble & de célérité dans le mouvement général des cinq Escadrons, par la confiance que la position de ces Portes-Lances donneroit aux Officiers pour la sûreté de l'alignement qu'ils auroient à prendre, après avoir débouché.

En partant donc de l'instant où l'Infanterie auroit ouvert des portes à la Cavalerie, on peut calculer le tems que les cinq Escadrons mettroient à se former. En voici le détail.

On suppose chaque Escadron en colonne par pelotons, placé trente pas en arriere de la ligne d'Infanterie, ci	- - - - -	30 pas.
Epaissieur du dernier rang de l'Infanterie au premier,	- - - - -	5 —
Pour porter la tête de la colonne de chaque peloton au point où elle doit s'arrêter, quinze toises, ci	- - - - -	90 —
Pour le déploiement de chaque petite colonne, ci	- - - - -	50 —
		<hr/>

Total: 175 pas.

Or, comme ces différens mouvemens doivent se faire avec la plus grande rapidité, il est constant que ce doit être au plus l'affaire d'une minute, pour que la Cavalerie ait traversé l'Infanterie, & que de colonne, elle se soit mise en bataille & soit presqu'au moment de s'ébranler, pour aller charger, ou achever la défaite de l'Infanterie ennemie; ce qui peut prouver qu'à moins que l'ennemi n'eût de même des Escadrons en ordre & très à portée de ses Bataillons, censés être déjà en quelque confusion, on pourroit, avec de la Cavalerie instruite & obéissante, sans courir le moindre risque, porter un coup décisif à une ligne d'Infanterie ennemie qui commenceroit à se désunir; puisque, sans trop caver, un demi quart d'heure au plus suffiroit pour que la Cavalerie pût déboucher, se former en avant de l'Infanterie, franchir l'espace qui sépareroit les deux lignes combattantes, achever de culbuter l'ennemi déjà désordonné, se promener sur les Bataillons renversés, & venir se remettre à couvert derriere son Infanterie, si les circonstances ne lui laissoient pas l'espoir de pouvoir pousser plus loin ses avantages.

Bien entendu que, pendant cette opération de la Cavalerie, la ligne d'Infanterie profiteroit des instans, pour se remettre du dérangement inévitable qu'auroit pu lui causer le combat de mousqueterie qu'elle viendroit d'essuyer, soit par l'activité avec laquelle on reformeroit les pelotons, on redisposeroit les Officiers dans les rangs, on reprendroit ses alignemens, soit enfin par le soin que l'on prendroit de remettre ses armes, & tout en état de recommencer le combat, s'il étoit nécessaire.

Tels font, je ne puis m'empêcher de le répéter, les avantages multipliés qu'on peut se procurer à la guerre avec des Troupes soumises à l'obéissance, & qui auroient été exercées de longue main, ainsi qu'elles devroient l'être pour tous les cas qu'on prévoit qui peuvent arriver à la guerre.

Nous allons maintenant retourner au Tableau qu'offre la vingtième Planche, qui représente le mouvement que chaque Escadron doit faire en débouchant au travers de l'Infanterie.

Si l'on examine la formation de l'Escadron de droite, on verra que le peloton qui a la tête de la colonne de droite, va appuyer sa droite à la gauche du Porte-Lance, lequel, après avoir espacé le terrain nécessaire pour contenir deux pelotons de front, a dû s'arrêter un peu en avant de l'alignement des quinze toises prescrites, afin de rendre l'opération de se reformer plus facile au peloton, qui, après son à droite par file, a de nouveau à faire à gauche, pour venir s'appuyer à lui.

On peut voir également que le second peloton, dont la droite est déjà arrivée sur son emplacement, commence à se former.

On doit observer que le troisième peloton, qui est resté en bataille sur son terrain, n'attend, dans cette situation, que parce qu'il est nécessaire que les Cavaliers de l'aile gauche des deux premiers pelotons se déblayés, avant que celui-ci puisse se porter en avant, pour venir se mettre sur l'emplacement qu'occupoit le peloton qui avoit la tête de la colonne, pour delà prendre son alignement sur les Portes-Lances de droite & de gauche.

À l'égard du quatrième, on le voit faisant un à gauche par file, & se portant par une ligne diagonale sur le terrain qu'il doit occuper.

Quant au déploiement de la colonne de gauche, il s'opere par les mouvemens contraires.

Quoiqu'on fasse appuyer le peloton de la tête de cette colonne de gauche au Porte-Lance que l'on voit à gauche, ceci n'est que parce que la Planche n'est pas assez grande, pour pouvoir rendre en entier le développemens des cinq Escadrons; car, par l'arrangement des Portes-Lances qu'on a déjà détaillé, on doit se rappeler que celui du troisième Escadron doit se placer en avant du centre de la ligne des cinq Escadrons. Au reste, aussi-tôt que les derniers Cavaliers des pelotons des ailes sont prêts à être en ligne, la totalité des cinq Escadrons, pour ne pas perdre une seconde, doit s'ébranler pour aller à la charge sur l'Infanterie ennemie déjà supposée être en désordre, & en allant achever sa défaite, éviter de se commettre, soit en se laissant emporter par trop d'ardeur, à la poursuite des fuyards, soit en se portant en désordre au-devant de Troupes fraîches que l'ennemi pourroit envoyer à la rencontre des Bataillons mal-menés, afin de couvrir, ou assurer leur retraite par un coup de collier, ordonné à cet effet de la part du Général en chef de l'Armée ennemie.

DU PASSAGE RÉTROGRADE

d'une Ligne de Cavalerie à travers une Ligne d'Infanterie.

Ceci est encore une manœuvre que je n'ai jamais vu pratiquer à la guerre, mais dont je conçois tous les avantages, & dont, avec notre Cavalerie, exercée comme elle l'est aujourd'hui, je n'hésiterois pas à me servir, si les circonstances me mettoient dans le cas de désirer d'avoir en première ligne mon Infanterie au lieu de ma Cavalerie.

A la vérité, je pars toujours de la persuasion où je suis, que notre Cavalerie est une des meilleures de l'Europe, & comme je juge du parti qu'on pourroit en tirer dans l'occasion, par les choses que je lui ai vu faire à la guerre dans des tems où elle étoit infiniment moins instruite, je regarde, d'après les progrès qu'elle a faits depuis la paix, la manœuvre dont il est question, comme une chose d'autant plus aisée à lui faire exécuter, même en présence de l'ennemi, que je me suis assuré par plus d'un essai du peu de combinaisons des mouvemens qu'elle exige, ainsi que du peu de tems dans lequel elle peut s'exécuter.

Or donc, si l'ennemi étoit assez en force, pour vous ôter l'espoir de pouvoir l'attaquer avec succès, ni même de pouvoir le repousser avec votre Cavalerie seule, s'il venoit à vous charger, du moment où vous sentiriez que, vu la supériorité de l'ennemi, votre Cavalerie ne pourroit éviter d'être défaite, comme, sans doute, vous ne voudriez pas courir le risque de voir votre ligne d'Infanterie renversée en totalité, lorsque vos Escadrons viendroient à être rompus & mis en fuite, alors quand même ce seroit une chose dangereuse, que le passage d'une ligne de Cavalerie à travers une ligne d'Infanterie, comme de deux maux il faut pourtant éviter le pire, je ne balancerois pas à me servir du moyen que je vais proposer, pour faire repasser ma Cavalerie en seconde ligne; parce qu'avec des hommes qui ne seroient même pas suffisamment confirmés dans l'étude des manœuvres, pourvu qu'ils fussent simplement attentifs au commandement, le procédé de ce mouvement est si simple, l'exécution en est si facile, & sa durée si courte, qu'il n'y auroit pas, selon moi, le moindre risque à s'en servir, dans la circonstance où, comme je l'ai dit plus haut, on seroit forcé de se retirer devant des forces supérieures; ce qu'on pourroit entreprendre avec sûreté, quand même on ne seroit qu'à quatre cents toises de l'ennemi, au moment où l'on voudroit commencer sa retraite. Cependant, comme je m'attends que ces différentes assertions pourront m'être contestées, d'après la conviction où je suis du peu de solidité des objections qu'on pourra faire, je crois nécessaire d'entrer dans une dissertation, qui, j'espère, ne paroîtra pas étrangère au sujet.

Ceux qui n'ont pas été à portée de voir ce qu'étoit la Cavalerie avant la guerre de 1740. n'étant pas à même de juger des progrès qu'elle a faits depuis, tant du côté des principes de l'Équitation, que de celui de l'intelligence des Manœuvres, ne peuvent savoir bien précisément, ni la manière dont elle se gouvernoit dans les batailles, lorsqu'il étoit question de l'y faire manœuvrer, ni faire conséquemment de comparaison entre ce qu'elle est en état de faire aujourd'hui, & ce qu'on croyoit pouvoir en exiger alors.

Ils ne sauront pas davantage, sans doute, combien il étoit rare avant la guerre de 1740. de voir un Régiment de Cavalerie monter à cheval pour s'exercer; ils ne se doutent pas non plus que tel Colonel, qui avoit l'ambition de faire sa charge, & qui, pour ne pas déshonorer son Corps, si la guerre arrivoit, vouloit, en l'exerçant, le mettre en état de se présenter à l'ennemi, & de le combattre avec une sorte d'égalité, étoit à peu près sûr de déplaire à tous les Officiers de son Régiment, & d'être même, en quelque sorte, décrié dans l'Armée.

Ces mêmes personnes, qui n'ont pas servi dans les tems dont il est question, ignorent aussi vraisemblablement qu'il n'y avoit pas alors, dans les différentes Cavalleries de l'Europe, la dixième partie des Officiers qui fussent mener les chevaux; que, d'un autre côté, les Cavaliers, que chez nous on laissoit deux années de suite dans des quartiers d'hiver, & qui ne montoient à cheval qu'en bridon & à poil, uniquement pour promener leurs chevaux, ignoroient jusqu'à la manière de tenir leur bride & d'arranger leurs étriers, & que comme il n'y avoit que très-peu de Régimens en état de faire même les manœuvres les plus simples, le plus grand nombre auroit traité de visionnaire un homme qui se feroit avisé non-seulement d'indiquer une manœuvre du genre de celle qui fait l'objet de ce chapitre, mais même de dire qu'il étoit possible de faire manœuvrer la Cavalerie au galop.

Ceux donc qui n'ont aucune notion de l'ignorance où la Cavalerie étoit alors, & qui n'ont pas vu les gradations par lesquelles elle est parvenue au point d'instruction où elle est aujourd'hui, croiront peut-être, sur ce qu'ils auront entendu dire, que la Cavalerie n'a plus rien à acquérir, que, puisqu'elle ne fait pas usage des moyens proposés pour faire passer une ligne à travers une autre, c'est que, sans doute, cette manœuvre est vicieuse en elle-même, & que c'est là conséquemment ce qui fait qu'on ne l'a pas adoptée. A cela je répondrai, qu'ayant vu exiger de la Cavalerie des choses infiniment plus difficiles dans les tems où la plupart des Régimens n'étoient pas seulement en état de faire correctement les plus simples mouvemens, aujourd'hui que la plus grande partie des Officiers de Cavalerie savent monter à cheval; qu'ils savent bien commander leur Troupe; que les Cavaliers ne sont pas embarrassés de leurs chevaux; qu'ils les conduisent, même assez bien pour la plupart, & que de plus ils ont l'intelligence des manœuvres, toutes les fois qu'on n'aura à exiger d'eux que des mouvemens dont le procédé est aussi simple, il faudroit être diamétralement opposé à ses véritables

intérêts, pour rejeter une manœuvre dont on peut retirer d'aussi grands avantages à la guerre.

D'un autre côté, pour répondre à ceux d'entre les anciens Officiers, qui, parce qu'ils auroient perdu de vûe le travail particulier des Régimens, auroient de la peine à se persuader qu'il ne soit pas ridicule de proposer de faire faire à la Cavalerie de pareils mouvemens, en présence de l'ennemi, je leur représenterai qu'outre que je n'aurois pas plus d'envie qu'un autre de me faire battre, si j'étois chargé de diriger, dans une action, les mouvemens d'un Corps de Cavalerie, c'est qu'il faut se persuader qu'il y a une très-grande différence entre faire ses mouvemens assez à portée de l'ennemi, pour qu'il soit à même d'en tirer avantage, ou les faire, quoique très-près de lui, assez à tems toutefois pour qu'il n'ait pas la possibilité de tomber sur vous avant qu'ils soient achevés. Au reste, c'est par de pareils calculs, dictés par la prudence, qu'un homme de guerre, qui auroit, à ses ordres, de la Cavalerie un peu manœuvrière, pourroit, je ne dis pas hasarder, mais même faire, en toute sûreté, en présence de l'ennemi, tel mouvement qu'un autre ne croiroit pas seulement devoir tenter, parce que celui-ci n'étant pas sûr de ses combinaisons, feroit aussi-bien peut-être de ne pas se décider à l'entreprendre; mais comme, avec des incertitudes aussi funestes, il n'y a d'autre ressource, pour se tirer d'affaire, que d'engager un combat désavantageux, & qu'il est cruel de mener à la boucherie des gens qu'on pourroit sauver par un mouvement qui seroit l'A, B, C pour des Troupes instruites, & qui paroîtroit la chose la plus simple à un Général qui sauroit le commander à propos; toutes ces réflexions me ramènent à dire que, si l'on ne forme pas des camps de vingt-cinq à trente mille hommes, jamais les Officiers, ni les Troupes, ne seront assez sûrs de leur affaire, pour n'être pas fort embarrassés de leur personne, toutes les fois, qu'à la guerre, il fera question, pour se tirer d'une circonstance critique, d'entreprendre une manœuvre qui exigeroit des combinaisons de la part des Chefs, & en même-tems de l'exacitude & de l'intelligence de la part des Troupes, pour les mouvemens concertés qu'elles auroient à faire en présence de l'ennemi.

En effet, quand même chaque Régiment en particulier seroit dressé parfaitement, & quand même aussi la plupart des Officiers-Généraux seroient pleinement au fait de leur besogne, il est impossible que ceux-ci puissent, à un renouvellement de guerre, tirer des Troupes le même parti que s'ils avoient été, pendant la paix, dans l'habitude de faire mouvoir de gros Corps, & que s'ils étoient accoutumés, par la connoissance qu'ils auroient des différens degrés de leur instruction, à prendre des partis, en conséquence de leur plus, ou moins d'aptitude & d'intelligence dans les manœuvres combinées des deux armes.

Cet objet, au reste, est si important pour l'ensemble des mouvemens généraux, que quand même il y auroit un assez grand nombre d'Officiers supérieurs qui seroient, ainsi que cela devoit être, parfaitement au fait du service, tant de l'Infanterie, que de

la Cavalerie, comme il seroit nécessaire qu'ils en connussent également toutes les propriétés & toutes les ressources, on ne peut attendre que de la seule expérience, les effets avantageux que ces connoissances réunies doivent procurer. Sans cela, quand même un Officier-Général n'auroit plus rien à apprendre sur le service, ou sur les rapports que les deux armes ont entre elles; quand même il auroit à ses ordres des Régimens supérieurement exercés, & sur l'obéissance desquels il pourroit compter, je demande, à l'égard des batailles, quel avantage on peut se promettre des talens de cet Officier-Général & de l'exactitude des Troupes qui lui sont confiées, si celles auxquelles elles appuient dans la ligne, & les Généraux qui les commandent, ne marchent pas d'un pas égal, & n'agissent pas, dans une manœuvre générale, tous absolument par les mêmes principes.

On auroit beau vouloir se faire illusion sur la nécessité de s'instruire, & vouloir se persuader que la valeur suffit pour venir à bout de ses ennemis, parce qu'à la guerre le hazard a souvent plus de part aux événemens, que la science & les combinaisons; il n'en est pas moins réel que le concert & l'accord unanime avec lesquels se meuvent toutes les parties qui composent une Armée, peuvent seuls opérer de grands effets, & conséquemment produire seuls aussi des succès décisifs.

Au reste, le premier avantage qu'on doit attendre de cette harmonie si désirable, est une confiance réciproque, Cette confiance ne peut exister, sans savoir jusqu'où, de part & d'autre, est poussé le degré d'instruction. Or, sans instruction, point d'ensemble; sans ensemble, point de tactique, & sans tactique, point de succès à espérer, du moins de ceux qui sont décisifs.

D'où je conclus qu'il faut des camps, parce que c'est là uniquement où on pourra donner aux Troupes & aux Généraux une ample connoissance de leurs devoirs respectifs, & que quand on saura à quoi s'en tenir, sur les talens des uns & sur la science des autres, ce sera alors, mais pas plutôt, je le répète, qu'on pourra être sûr que des combinaisons bien faites pourront avoir leur exécution, & produire des résultats avantageux.

Quoi qu'il en soit, avec de la Cavalerie instruite, comme elle l'est aujourd'hui, si, ayant à mes ordres une certaine quantité de Bataillons & d'Escadrons, les circonstances m'avoient engagé, en débouchant dans une plaine, à composer d'abord ma première ligne de Cavalerie, & que l'ennemi, placé derrière quelque éminence où il seroit à même, au moyen d'un cordon de Troupes-Légeres, de m'empêcher de l'approcher assez pour le reconnoître, vint à se montrer en totalité & dans un ordre respectable, qui dût me déterminer à faire ma retraite, je n'hésiterois pas un instant à la faire, en suivant les principes de la manœuvre que représente le Tableau de la vingt-unième Planche, parce qu'ainsi que je l'ai déjà dit, j'en connois tous les avantages, & n'y vois nul inconvénient, pourvu toutefois qu'on veuille bien, à l'avance, accoutumer la Cavalerie & l'Infanterie à manœuvrer ensemble, & sur des principes qui soient uniformes.

T A B L E A U

du Passage rétrograde de la Cavalerie à travers une Ligne d'Infanterie.

(XXI. PLANCHE.)

On suppose qu'avant la formation de la ligne d'Infanterie qu'on voit en bataille au bas du Tableau de la vingt-unième Planche, le Général commandant la totalité de la division, sachant qu'en avant des débouchés auxquels la ligne d'Infanterie est adossée, le pays s'ouvre & présente une plaine, ce Général a cru devoir déployer sa Cavalerie en première ligne, pour couvrir les mouvemens ultérieurs de son Infanterie.

On observera de plus que, quoiqu'il ait pris la précaution d'envoyer, vers les crêtes des hauteurs qui sont en avant de lui, des détachemens de Cavalerie, pour tâcher de savoir si l'ennemi ne seroit pas en force dans cette partie, il est censé n'avoir reçu d'autres renseignemens de leur part, que ce qu'il a pu voir de ses propres yeux; c'est-à-dire, qu'à l'approche de ses éclaireurs, l'ennemi qui, de loin, les avoit vu arriver, avoit fait aussi-tôt couronner lesdites hauteurs par des Troupes-Légeres, en quantité suffisante pour les empêcher d'approcher.

De cette sorte, au moyen de ce rapport insuffisant, mais qui a du prendre du tems, l'ennemi ayant eu celui de faire ses dispositions, paroît dans un ordre redoutable, dans le projet d'attaquer, ou de forcer le Commandant en chef des Troupes qui lui sont opposées, à songer à sa retraite; alors, comme celui-ci ne peut manquer de connoître le terrain qui est en arrière de lui, puisqu'il vient de le traverser, & comme il fait de même que son Infanterie est adossée à un pays coupé par des ravins, des bois & des chemins creux qui lui sont favorables, sentant bien aussi qu'il n'a rien de mieux à faire, ne pouvant combattre, que de profiter du peu de tems qui lui reste, pour se garantir d'une attaque prochaine, observant en outre, que si la Cavalerie venoit à être pliée, elle seroit dans le cas de culbuter son Infanterie. Tous ces motifs devant le déterminer à se retirer, il doit aussi-tôt faire faire à gauche par file, à tous ses Escadrons à la fois, avec ordre à leurs Commandans, de diriger la marche de la première file gauche des premiers & seconds rangs de leur Escadron, perpendiculairement en arrière de l'emplacement que ces mêmes files occupoient, étant en ligne, aux ailes gauches de leur Escadron, en enjoignant en même-tems, que les Cavaliers qui ont à se rompre successivement, doivent se diriger, par le chemin le plus court, à la suite de ceux qui, les premiers, ont fait à gauche par file, après, toutefois, avoir pris soin préalablement de faire prévenir les Bataillons, qu'à l'instant où les Escadrons se rompent, chacun des pelotons de la ligne d'Infanterie qui se trouve dans la direction perpendiculaire des
gauches

gauches de chacun de ces Escadrons, doit s'ouvrir, en faisant reculer douze hommes de front, pour former autant d'ouvertures qu'il paroît d'Escadrons en file, afin de les laisser écouler dans l'objet, ou de les reformer en seconde ligne, ou de les diriger tout de suite vers l'entrée des défilés qui se trouvent les plus rapprochés de la direction de la marche rétrograde de cette Cavalerie, chaque Escadron étant, comme on le voit, dirigé par son Porte-Lance, qu'on auroit à l'avance envoyé reconnoître les débouchés qui pourroient se trouver en arriere de l'Infanterie, en observant toujours de choisir de préférence ceux des défilés qui se trouveroient dans la direction la plus rapprochée de la ligne perpendiculaire, sur laquelle chaque Escadron se trouvoit en bataille, avant le mouvement rétrograde.

Quoi qu'il en soit, en supposant la retraite de la Cavalerie commencée à la portée du canon des Bataillons, estimée à quatre cents toises, ou douze cents pas; comme la Cavalerie ennemie, que le Tableau représente, est censée être encore sur l'alignement de son propre canon, & que quand même, dès l'instant où les Escadrons amis se romproient pour former leur retraite, l'ennemi seroit assez prestre pour ébranler les siens sur le champ, & les envoyer à toute course pour les charger en queue; comme l'ennemi toutefois ne pourroit guere faire plus de quatre cents pas de deux pieds par minute, & que conséquemment il lui faudroit au moins trois minutes pour être à même de charger, par la même raison, en supposant que la ligne de Cavalerie, qui auroit à se retirer, fût formée quatre cents pas en avant de celle d'Infanterie, il ne lui faudroit, pour se rompre & s'écouler, qu'une minute & demie au plus. Or, comme il n'est pas probable que l'ennemi pût prendre une résolution assez subite pour ébranler sa ligne, à l'instant même où les Escadrons amis commenceroient leur retraite, il y a plus que mille contre un à parier qu'avec de la Cavalerie instruite, le mouvement rétrograde dont il est question, opéré de la maniere qu'on vient de le détailler, pourroit être commandé, conçu & exécuté avant seulement que l'ennemi eût eu le tems de faire un pas pour en profiter; mais s'il existoit, au contraire, que ses mouvemens pussent être aussi prestes qu'on l'a supposé ci-dessus, il y a apparence qu'emporté en désordre à la poursuite d'un corps de Cavalerie qu'il verroit plier devant lui, il seroit bientôt arrêté par l'Artillerie & l'Infanterie opposée, qui commenceroit à tirer sur lui, dès qu'elle n'auroit plus sa Cavalerie en avant d'elle, & lorsqu'au lieu d'un ennemi qui plie & qu'on poursuit sans risque, on se voit en but à un feu d'artillerie & de mousqueterie bien servi & auquel on ne s'attendoit pas, je crois qu'on y regarde à deux fois, avant de pousser sa pointe plus avant: car, quoi qu'on en dise, l'orsqu'une Infanterie est ferme & brave, ce n'est pas une besogne indifférente que d'entreprendre de l'attaquer, ni aussi aisé de la renverser, qu'il semble le paroître à beaucoup de personnes qui ne pensent ainsi, que parce que vraisemblablement ils n'ont eu affaire qu'à de l'Infanterie mal-soutenue, ou qui n'étoit pas encore assez aguerrie, pour savoir se servir de toutes ses ressources, & tirer parti de tous ses avantages.

DISPOSITION

pour l'Attaque d'une Ligne d'Infanterie, par un Corps proportionné de Cavalerie.

Comme il est infiniment rare que la Cavalerie se trouve dans le cas de faire des dispositions pour faire une attaque en colonne, puisque c'est, au contraire, de l'étendue de son front qu'elle tire son principal avantage, il paroît inutile d'établir aucune théorie relative à cet objet, à moins que ce ne soit pour la circonstance où un corps de Cavalerie auroit à percer une ligne d'Infanterie, qui n'auroit pas eu le tems de se mettre dans l'ordre de profondeur, auquel cas il faudroit suivre en partie ce que prescrit, à cet égard, l'instruction provisoire qui a été donnée à la Cavalerie en 1765.

Je dis en partie, parce que je ne trouve pas que cette ordonnance se soit suffisamment occupée du soin d'épargner des hommes & des chevaux aux colonnes de Cavalerie qu'elle destine à agir offensivement contre l'Infanterie.

Selon le principe qu'elle établit, l'on doit former les trois premières Troupes qui ont la tête de chaque colonne presque en masse, mettre les suivantes à cent pas en arrière les unes des autres, & former autant de colonnes que la force du corps de Cavalerie peut le permettre, en indiquant que l'objet des trois premières Troupes étant de percer la ligne d'Infanterie, celui des Troupes subséquentes doit être de prendre de droite & de gauche à revers la ligne supposée déjà enfoncée.

La seule chose que je croirois convenable de changer à cette disposition, qui, par elle-même, me paroît bonne, seroit de former entre chaque colonne, des Escadrons en bataille dans l'ordre ordinaire, afin d'attirer sur eux, en allant à la charge, une partie des feux qui, sans cette précaution, ne manqueroient pas d'être dirigés en entier sur les colonnes, & pourroient conséquemment y causer un désordre tel qu'elles arriveroient sur l'Infanterie, dans un état peut-être à ne pouvoir lui nuire.

Je trouve aussi que la distance de cent pas, fixée des trois premières divisions à celles qui les suivent, est trop étendue, pour que les charges puissent se succéder avec la rapidité nécessaire, pour empêcher que l'Infanterie ennemie n'ait le tems de recharger, & pour lui imprimer conséquemment la terreur que doit lui occasionner la diminution de son feu, quand elle se voit exposée à des assauts aussi répétés qu'ils le seroient, si les Troupes de Cavalerie de la queue desdites colonnes, ne se trouvoient qu'à soixante ou soixante-dix pas les unes des autres.

Au reste, pour rendre l'ensemble de cette opération plus sensible, j'ai cru devoir en tracer l'esquisse dans la Planche, Lit. D. que j'ai fait faire au trait, où l'on peut voir la disposition, tant des quatre Bataillons qui vont être attaqués, que celle desdits Escadrons qui sont prêts à les charger.

La ligne d'Infanterie supposée n'avoir pas eu le tems de se reposer en colonne, ainsi qu'elle l'auroit dû faire, pour donner moins de prise à la Cavalerie, & craignant, comme de raison, pour ses flancs, est censée avoir reposé par un mouvement de conversion en arriere, le demi-rang du Bataillon de l'aile droite, de même que celui de l'aile gauche, à quoi on a ajouté la Compagnie des Grenadiers de chacun de ces Bataillons pour en appuyer les flancs.

Dans cette disposition, on voit que la ligne d'Infanterie est formée de trois Bataillons, & qu'elle est flanquée à droite & à gauche par un demi-Bataillon, une Compagnie de Grenadiers & une piece de canon, & que ces quatre Bataillons formant en tout deux mille quatre cents hommes, non compris les Grenadiers, ont affaire à mille hommes de Cavalerie, formant dix Escadrons, dont six en deux colonnes, par division, ou demi-Escadron, & quatre en bataille avec des intervalles, qui sont destinés à laisser écouler par les droites & par les gauches de chaque Troupe, ceux des Cavaliers qui venant à être blessés, eux ou leurs chevaux, n'auroient pas la possibilité de se porter jusques sur les bayonnettes de l'ennemi.

A l'égard des distances, les trois Bataillons qui sont en ligne, tiennent environ quatre cents cinquante pas, ci	- - - - -	450 pas.
Non compris les intervalles nécessaires pour deux pieces de canon, évalués à	- - - - -	27 —
Et les deux Compagnies de Grenadiers qui sont au centre de la ligne, pour lesquelles il faut compter encore	- - - - -	25 —
		<hr/>
	Ce qui fait un total de	502 pas.

La ligne de Cavalerie, disposée pour l'attaque, étant composée de quatre Escadrons en bataille & de deux colonnes, dont chacune n'a le front que d'un demi-Escadron, fait en tout la valeur de cinq Escadrons en ligne, dont chacun donne vingt-cinq toises de front à cause des Officiers ; ce qui fait, pour les cinq Escadrons, cent vingt-cinq toises, ou	- - - - -	375 pas.
Qui, avec des intervalles de vingt-cinq à vingt-six pas entre chaque Escadron, donnent	- - - - -	125 —
		<hr/>
	Qui au total produisent	502 pas.

Ce qui égale le front de la ligne d'Infanterie.

Or, les trois Bataillons, à six cents hommes chacun, non compris les Grenadiers, présentent dix-huit cents hommes armés de fusils & de bayonnettes, & renforcés de huit pieces de canon, lesquels doivent être attaqués par un front de deux cents cinquante Cavaliers, qui ont à essuyer de très-près de la part de l'ennemi, au moins trois mille six cents coups de fusils, sans compter les coups de canon à cartouche, avant

d'avoir pu arriver jusqu'à lui. De sorte que d'après ce calcul, qui n'est pas exagéré, on doit voir que si l'on ne prenoit pas la sage précaution de flanquer de droite & de gauche les colonnes de Cavalerie par des Escadrons en bataille, le feu de l'ennemi étant alors en entier dirigé sur elles, il y a beaucoup à parier, comme chaque individu qui, de la part de la Cavalerie, se voit destiné à une pareille opération, n'est pas toujours animé du même zèle que celui qui personnellement est chargé de conduire l'attaque; que si, d'après l'idée assez généralement reçue, que souvent l'exemple d'un seul entraîne le plus grand nombre, il arrivoit que cette clef de meute vint à manquer, il seroit fort à craindre que tout le reste ne fit plus que de vains efforts, tant pour vaincre la résistance de l'ennemi, que pour venir à bout de celle que les chevaux opposent ordinairement à la volonté de leurs Cavaliers, lorsqu'ils veulent les faire approcher d'une ligne d'Infanterie, qui fait un feu continu de mousqueterie & de canon, & qui offre à leurs yeux tant d'objets faits pour les intimider, tels que sont la fumée, les mouvemens, le bruit & le brillant des armes, toutes choses qui doivent entrer dans le calcul d'un Officier-Général, qui voudroit former une pareille entreprise; parce que si, dans l'idée que j'ai vu adopter, un peu trop légèrement, selon moi, par un très-grand nombre d'Officiers, qui prétendent que l'Infanterie en ligne, ne peut tenir contre la Cavalerie en colonne, on se livroit trop facilement à l'espoir de culbuter toutes celles qui se rencontreroient dans cette disposition, on pourroit plus d'une fois s'y m'éprendre, avant de réussir, & c'est ce qui me fait dire, qu'à moins de ces cas extraordinaires, où il est démontré, qu'en sacrifiant un petit nombre de Cavaliers, on peut sauver un nombre infiniment plus considérable de Soldats, ou remplir quelque autre objet, dont l'importance exige qu'on passe par-dessus toute considération, il ne faut jamais faire attaquer de bonne Infanterie par de la Cavalerie, sur-tout si sa contenance est fiere, & qu'on s'apperçoive qu'elle n'est point ébranlée par les dispositions d'une attaque prochaine; mais, en supposant que quelque objet vraiment utile y détermine, la disposition faite hors de la portée du canon, la ligne de Cavalerie ébranlée au pas, doit se mettre au trot, environ à six, ou huit cents pas de l'ennemi, prendre le galop dès que le canon à cartouche commence à se faire sentir, & lorsqu'on n'est plus qu'à deux cents pas, ou environ, alors tous les Cavaliers doivent mettre les éperons dans le ventre de leurs chevaux, & tomber, tête baissée, sur les bayonnettes: de cette sorte, si les premiers rangs des colonnes sont émoussés, & que ceux qui arrivent ensuite soient forcés de se replier, il doit pourtant rester dans chaque colonne des Troupes, tant en masse, qu'à distance les unes des autres, qui pourroient se succéder, dans l'espoir de parvenir à percer la ligne d'Infanterie, & alors les demi-Escadrons qui auroient été forcés de plier, & qui devroient se rallier à la queue des dites colonnes, reviendroient à la charge le plus promptement possible, & finiroient vraisemblablement par faire déclarer la victoire en faveur de la Cavalerie.

Quant à ce que je pense intérieurement sur la conduite qu'une ligne d'Infanterie auroit à tenir, si elle se voyoit menacée d'être attaquée par de la Cavalerie, si j'avois l'honneur de la commander, & que je pusse être sûr d'avoir inspiré assez de confiance aux Officiers, ainsi qu'aux Soldats, pour pouvoir compter sur une obéissance aveugle de leur part, peut-être hazarderois-je, lorsque je verrois la Cavalerie ennemie à cent cinquante pas, de faire faire haut les armes, & de faire mettre en joue quelques instans après, de manière qu'excepté le canon, personne ne tirât qu'à vingt ou vingt-cinq pas, si tant est que l'ennemi osât venir jusqu'à cette distance, chose dont je doute, si l'Infanterie étoit assez ferme pour tenir une pareille conduite, & dans le cas où la ligne de Cavalerie ne se ralentiroit pas, & où elle témoigneroit cette ardeur qu'on suppose être égale dans tous les hommes qui la composent, & qu'elle continuât d'arriver sur moi, je suis plus que convaincu qu'en commençant à vingt ou vingt-cinq pas le feu de deux rangs, le nombre d'hommes & de chevaux qui tomberoient sous un feu fait aussi à portée, repousseroit indubitablement le petit nombre de ceux qui seroient encore en état d'essayer de pénétrer au milieu de mes bayonnettes.

Au reste, cette attaque en colonne, telle que je l'ai proposée, & que je la croirois susceptible de réussir vis-à-vis d'une ligne, me paroîtroit insuffisante vis-à-vis d'une masse d'Infanterie bien disposée qui présenteroit par-tout un front redoutable, qui, en marchant, tiendrait une contenance assurée, & sauroit maintenir l'ordre dans tous ses mouvemens; car alors je pense & crois pouvoir dire avec certitude, qu'il n'y auroit rien à gagner pour la Cavalerie à attaquer de l'Infanterie disposée de cette manière: & comme je m'intéresse infiniment à la Cavalerie, tout ce que je lui conseillerois, en pareil cas, seroit de côtoyer la colonne d'Infanterie, & d'attendre, ou que le désordre pût s'y mettre, ou que quelque obstacle imprévu pût lui procurer les moyens de l'attaquer, si ce n'est avec avantage, du moins avec l'espoir d'un succès vraisemblable; car, sans cela, je maintiens que la Cavalerie courroit elle-même le risque de se faire écraser en pure perte; d'autant que ce n'est pas avec l'espèce de chevaux que montent la plupart des Officiers de la Cavalerie, qu'on doit s'attendre à les voir, sans hésiter, se précipiter sur des bayonnettes, sur-tout quand les fusils auxquels elles sont attachées, sont chargés à balles. Mais cet objet de détail, s'il étoit question de le mettre sur le pied où il devroit être, exigeroit une dépense proportionnée à son utilité, & c'est à quoi peut-être on ne voudra pas entendre. Tout ce que je puis donc à cet égard, c'est de faire des vœux pour qu'on sente la nécessité de mettre les Officiers de la Cavalerie & des Dragons, qui ne sont pas riches, en état d'avoir, à la guerre, au moins deux chevaux d'Escadron qui aient des qualités; car c'est s'abuser que de croire, sans un préalable aussi indispensable, qu'on puisse jamais porter la Cavalerie au degré de perfection où elle pourroit atteindre.

Quoi qu'il en soit, quand même on seroit disposé à m'entendre favorablement, comme j'apprends, d'après les différentes observations que je viens de faire sur les

attaques de la Cavalerie contre l'Infanterie, que l'on ne s'étonne qu'après avoir établi que celle-ci, disposée dans l'ordre d'étendue, peut être culbutée par la première, qui, pour l'attaquer, se seroit formée dans l'ordre de profondeur, je cherche presque aussitôt à prouver que l'Infanterie peut, malgré cela, résister à la Cavalerie: pour justifier cette contradiction apparente, je crois devoir rendre un compte plus précis de mon opinion à cet égard.

Je dirai donc que je ne prétends pas avancer qu'il soit impossible à la Cavalerie de venir à bout de culbuter une ligne d'Infanterie, sur-tout si celle-ci n'est pas composée de Soldats aguerris; si elle n'a pas cette confiance que peut seule lui inspirer l'habitude des grandes manœuvres, & si elle joint au manque de connoissances de ses propres forces, le malheur d'être mal commandée, tandis que la Cavalerie, au contraire, seroit parfaitement instruite, composée de vieux Cavaliers, & conduite supérieurement; mais en mettant une égalité parfaite des deux côtés, je prétends dire que, comme ce n'est pas un jeu pour la Cavalerie que d'attaquer de l'Infanterie, quand même elle seroit disposée à l'ordinaire sur trois hommes de hauteur, il est infiniment plus sage, à moins d'une nécessité absolue, de réserver les braves dont la Cavalerie seroit composée pour des occasions, où, en les livrant à toute leur valeur, on pût en retirer des avantages proportionnés aux périls auxquels on croiroit devoir les exposer, que de risquer d'en faire une consommation qu'on auroit à se reprocher éternellement, si l'objet, en lui-même, n'étoit pas de nature à en prouver la nécessité. C'est donc dans cette idée uniquement, qu'en même-tems que j'indique la manière dont la Cavalerie, selon moi, devroit se disposer pour attaquer de l'Infanterie formée en bataille dans l'ordre d'étendue, je donne aussi mon avis sur les précautions que doit prendre l'Infanterie, pour s'opposer, de son côté, aux attaques, toujours imposantes, de la Cavalerie.

N É C E S S I T É

d'avoir du Canon à la suite de la Cavalerie.

La proposition d'attacher des pièces de campagne à la suite de la Cavalerie, paroitra, sans doute, une nouveauté, & peut-être même une idée extravagante: malgré cela, les avantages que j'entrevois que l'on pourroit retirer d'un pareil établissement, font que je satisferai le zèle qui m'anime pour le service du Roi, en insistant pour qu'au moins on ne rejette pas cette ouverture, sans en avoir approfondi les conséquences.

En premier lieu, l'Artillerie en France est trop bien pourvue d'Officiers expérimentés & d'Artistes habiles, pour qu'il ne leur soit pas facile, sur le simple exposé de cette proposition, de déterminer les dimensions & les justes proportions d'un genre de

pieces d'affuts & d'avant-trains, dont la légèreté, sans nuire à la solidité, puisse être propre à un transport facile.

En second lieu, si l'on objecte la dépense qu'entraîneroit ce supplément d'Artillerie, dont il est aisé d'entrevoir les suites, puisqu'il en faudroit au moins six ou huit pieces par aile de Cavalerie, & qu'indépendamment des chevaux de trait, il faudroit que tous les Officiers & les Canonniers employés à ce service, fussent à cheval, & même très-bien montés, sans compter les hommes nécessaires pour contenir & garder les chevaux des Canonniers, lorsqu'ils mettroient pied à terre, pour servir leurs pieces; malgré ces légères difficultés, comme l'avantage qui résulteroit d'un pareil établissement, pourroit être des plus essentiels, il faudroit, selon moi, en bien calculer les inconvéniens, avant de se décider pour la négative,

On convient qu'à la première vûe, ce surcroît de dépense est fait pour tenir en suspens ceux qui sont dans le cas de veiller au meilleur emploi à faire des fonds qui leur sont confiés; mais si, d'un autre côté, on met dans la balance les suites funestes d'une bataille perdue, & les avantages immenses que peut au contraire procurer une victoire, on doit convenir, ce me semble, que, puisque, par l'une, il est possible qu'on perde en un jour une ou plusieurs Provinces, & que, par l'autre, on peut donner la loi à ses ennemis, vivre à ses dépens, étendre ses frontieres, conserver, tant à l'Armée, qu'au sein des campagnes, des hommes également précieux à l'État, & se garantir enfin de l'obligation d'écraser ses propres Peuples, par les impôts presque toujours indispensables qu'entraîne une guerre malheureuse; dans cette alternative, il semble que, pour éviter de si grands maux, il ne faut pas épargner une foible dépense, qui peut quelquefois procurer des succès décisifs à des gens qui, de leur côté, n'épargnent pas leur vie, quand il est question de la gloire du Maître & des intérêts de l'État.

Les Soldats doivent à la Patrie, leurs veilles, leurs travaux & jusqu'à leur sang, lorsque les circonstances l'exigent; mais en revanche, l'État, pour son intérêt propre, leur doit tous les secours & toute l'assistance qu'un pere doit à ses enfans. Ce n'est pas même en exiger des sacrifices aussi onéreux, puisqu'un pere, qui envoie son fils à la guerre, se prive quelquefois du nécessaire le plus indispensable, tant pour lui acheter un bon cheval, que pour lui fournir de bonnes armes, & qu'à l'égard de l'État, les moyens qu'il donne à ses défenseurs, sont de peu de conséquence, en comparaison des avantages qu'il peut en retirer, & des ressources immenses qui lui restent.

D'après ce calcul, si l'on fait celui de l'excédant de dépense que couteroit l'entretien de douze à seize pieces de canon de plus, je suis convaincu qu'on seroit surpris du peu de conséquence de l'objet, en comparaison de l'utilité dont il pourroit être; mais comme il est à présumer, pour peu que le Gouvernement soit frappé des avantages de la chose proposée, qu'il avisera aux moyens d'en tirer parti, il ne me reste plus qu'à en prouver la nécessité.

En premier lieu, une Armée de quatre-vingt mille hommes,	
dont la composition seroit en Infanterie de	48000 hommes.
En grosse Cavalerie, de	20000 —
En Dragons, de	4000 —
En Troupes-Légeres, de	8000 —
	<hr/>
	Total: 80000 hommes.

Produiroit de grosse Cavalerie, à cent soixante hommes par Escadron ————— 125 Escadrons.

Ce qui seroit cinquante-cinq à chaque aile, & quinze en réserve.

Or, si la première ligne de Cavalerie étoit pleine, & la seconde, tant pleine, que vuide, comme il se trouveroit à chaque aile trente-sept Escadrons en première ligne, & qu'à raison de vingt-cinq toises de front par Escadron, la première ligne supposée en muraille, en donneroit neuf cents vingt-cinq pour l'étendue d'une aile de Cavalerie mise en bataille, il en résulteroit une distance de près d'une demi-lieue, sur laquelle l'ennemi pourroit entreprendre, avec la certitude de n'y pas trouver une seule pièce d'artillerie; au lieu que si, selon ma proposition, il y en avoit seulement huit pièces, qui est le moins qu'on puisse exiger, on pourroit les placer de manière à en tirer, en de certaines circonstances, un parti très-avantageux, tant pour les différentes attaques auxquelles la Cavalerie pourroit être employée, que pour la défense & la sûreté des camps.

Dans les fourrages où il seroit nécessaire de conduire de l'Artillerie, celle de la Cavalerie devant être d'un transport plus facile, chaque aile feroit celle qui lui seroit nécessaire; ce qui serviroit d'autant au soulagement & à la conservation des chevaux du parc de la grosse artillerie.

Dans les détachemens où le Général jugeroit convenable d'en envoyer quelques pièces à la suite de la Cavalerie, cette Artillerie pourroit devenir de la plus grande utilité, dans les cas, sur-tout, où il seroit important d'occuper, plutôt que l'ennemi, quelques éminences, dont l'accès faciliteroit le succès de l'objet qu'on auroit en vûe. En effet, comme la Cavalerie, en s'y transportant avec rapidité, pourroit trop s'éloigner de son Infanterie, pour pouvoir espérer d'en être promptement soutenue, au moyen de cette Artillerie, qu'elle mettroit en batterie aussi-tôt qu'elle seroit formée, l'ennemi regarderoit à deux fois, avant d'entreprendre de la déposter.

Dans les retraites où l'on seroit suivi par des forces supérieures, on pourroit, à couvert de quelque ruisseau encaissé, qui se trouveroit à portée sur les flancs de la marche des deux partis, transporter, à la faveur d'un pont dont on seroit maître, cette Artillerie sur quelque éminence, d'où, prenant à revers, ou en écharpe les Troupes ennemies dont elle seroit poursuivie, elle pourroit suspendre, ou du moins ralentir la chaleur de leur poursuite.

Dans

Dans le dispersément des Troupes qui escortent un convoi, la grande étendue dont il peut être, devenant tentante pour l'ennemi, par la distance dont l'arrière-garde & même le centre sont quelquefois éloignés de l'avantgarde, il pourroit être infiniment utile d'avoir, avec la Cavalerie, des canons que l'on pût transporter, avec une grande célérité, aux lieux où il deviendroit avantageux de les placer.

Dans les quartiers ou cantonnemens, où la Cavalerie est quelquefois sur la même ligne que l'Infanterie, & où, dans son dispersément, elle s'en trouve trop éloignée, pour pouvoir en attendre de prompts secours, l'ennemi, qui voudroit tenter de les troubler, hésiteroit davantage, à coup sûr, à en former l'entreprise, s'il avoit à craindre une Artillerie, dont le transport facile lui feroit appréhender la possibilité de la trouver en opposition, ou occupant, sur le chemin de sa retraite, quelque défilé par où il seroit obligé de s'en retourner; réflexion, sans doute, qu'il ne manqueroit pas de faire, qui seroit capable de l'inquiéter dans le cours de son opération, & qui l'empêcheroit, à coup sûr, de la conduire jusqu'au point où elle pourroit aller, s'il n'avoit pas à redouter les effets & les suites de la facilité du transport d'une pareille Artillerie.

Dans les postes que les circonstances forcent quelquefois de confier uniquement à de la Cavalerie, on ne sauroit croire le degré de confiance que quelques piéces de canon, dont elle se verroit renforcée, seroient capables de lui inspirer : c'est du moins ce qu'un petit événement de la dernière guerre a dû me persuader.

J'étois aux ordres d'un Lieutenant-Général qui entendoit très-bien sa besogne. Forcé d'avoir une vedette en avant d'une rivière qu'il gardoit, voulant, sans doute, que les Troupes qu'il destinoit à lui en servir, pussent, au besoin, se retirer légèrement, & le trajet à faire en plaine étant d'une trop grande étendue pour y risquer de l'Infanterie, il me fut ordonné de mettre dans un Village au-delà de cette même rivière, un détachement de trois cents chevaux, aux ordres d'un Colonel de Cavalerie. Le zèle de cet Officier m'étoit connu depuis la guerre de Bohême; je commençai par lui indiquer les moyens de se retrancher dans son village; il le fit avec tant d'ardeur, que lui & tout son détachement, qui, d'abord n'étoient, pas plus que de raison, contents de la commission, finirent par se faire une telle idée de l'honneur qu'un Corps de Cavalerie, livré à lui-même, pourroit acquérir, en faisant une défense opiniâtre, que ce qu'ils desiroient le plus, étoit de s'y voir attaqués; tant il est vrai qu'il n'y a rien qu'on ne puisse attendre de notre Cavalerie, puisque, sans canons, sans fusils, sans bayonnettes, & n'ayant pour toute arme que leur mousqueton, ces mêmes hommes, qui sentoient, en arrivant dans ledit poste, combien leur position étoit scabreuse, auroient donné tout au monde, lorsqu'ils s'y furent une fois arrangés, pour s'y voir attaqués; de sorte qu'animés par leur zèle, & par l'extraordinaire dont il eût été qu'ils eussent pu s'y maintenir, si l'ennemi fût venu, certainement ces braves gens s'y seroient comportés de manière à vendre cher leur défaite, &, dans le cas dont il est question, s'ils avoient eu seulement quatre piéces de canon, il n'y a pas à douter qu'ils ne se fussent crus invin-

cibles. Or je demande, quand avec de petits moyens on peut faire de grandes choses, comment il est possible de se refuser à ce qui peut produire de semblables effets?

Dans les batailles enfin, qui sont les objets les plus in'écessans de la guerre, & dont les succès & les suites sont d'une si prodigieuse conséquence, que ne donneroit-on pas quelquefois pour avoir six ou huit piéces de canon bien placées, qui, par leur disposition, soit vis-à-vis d'un débouché par où il faudroit nécessairement que la Cavalerie ennemie arrivât pour se former, soit pour prendre en écharpe la ligne voisine d'Infanterie ennemie, si l'occurrence & le terrain s'y trouvoient favorables, soit pour augmenter la terreur d'une déroute, soit enfin pour ralentir l'ardeur de l'ennemi, si, après un avantage décidé, il venoit lui-même à vous poursuivre avec acharnement? que ne donneroit-on pas, dis-je, pour pouvoir, à la guerre, se procurer de pareilles ressources?

Je voudrois aussi qu'il pût paroître utile de joindre à cette Artillerie quelques obusiers, dont l'usage est si inquietant pour la Cavalerie, lorsqu'elle est à portée d'en éprouver les effets, sur-tout si on les chargeoit avec des caisses remplies de grenades; d'autant que l'expérience a prouvé plus d'une fois que la fumée & l'explosion desdites grenades, jettées en avant d'un Escadron, est une des choses contre lesquelles les plus braves chevaux ne peuvent tenir, sans se jeter à droite, ou à gauche; ce qui conséquemment met un désordre affreux dans les rangs, & fait qu'il n'est pas difficile ensuite d'en tirer le plus grand parti.

Je ne fais si j'ai saisi toutes les occasions où l'on pourroit se servir, avec avantage, du nouvel établissement que je propose; mais j'en ai dit assez, du moins, pour que les Généraux d'Armée, qui sont plus que moi, dans le cas de savoir tout le parti qu'il est possible de tirer des Troupes & des positions, puissent, après avoir approfondi la matière, donner sur cet objet toute l'étendue des lumières dont je n'ai fait, peut-être, que laisser entrevoir quelques rayons.

Je ne dirai donc plus qu'un mot sur ce chapitre; c'est qu'il paroitra, peut-être, à quelques Officiers de Cavalerie, que cette Artillerie seroit d'un grand embarras, lorsque sur-tout on seroit dans le cas de conduire les Escadrons au galop pour quelque objet qui exigeroit une extrême célérité: je répondrai à cela, que dans les circonstances où il seroit inutile, & où il pourroit même devenir dangereux que les piéces suivissent la Cavalerie, soit parce qu'on croiroit pouvoir s'en passer, soit parce que le trajet étant trop considérable, & ne pouvant aller aussi vite que la Cavalerie, elles courroient risque d'être interceptées par l'ennemi; alors ces différens cas pouvant être prévus, le Lieutenant-Général, à qui cette Artillerie seroit confiée, pourroit, avant d'ébranler la Cavalerie pour charger, envoyer les artilleurs & les piéces en dépôt au premier Régiment d'Infanterie qui fermeroit la ligne, ce qui n'en seroit que plus selon les règles de la guerre, puisqu'en supposant que l'Infanterie se trouvât privée de l'aile de Cavalerie qui appuyoit son flanc, cette même Infanterie n'en auroit que plus de besoin d'un pareil renfort. Je ne vois donc que la foible dépense qu'occasionneroit ce supplément

d'artillerie, qui puisse faire balancer sur un pareil établissement, & comme elle seroit de peu de conséquence, en proportion de ce qu'elle produiroit d'utile dans le cours d'une campagne, je ne puis me persuader qu'on reste long-tems dans l'indécision sur un objet de cette importance.

DES SIGNAUX.

La partie des signaux étant du ressort du Général d'Armée, je crains, en la traitant, de sortir des bornes que je m'étois prescrites; mais l'objet en lui-même me paroît trop essentiel, pour que je puisse me déterminer à le passer sous silence. J'espère donc que ceux d'entre les Militaires que leur rang & la distinction de leurs services appellent à ce premier grade, ne désapprouveront pas que je m'occupe des moyens de rendre les signaux plus familiers qu'ils ne l'ont été jusqu'ici dans nos Armées, en même-tems que je voudrois les rendre plus distincts que ne le sont ceux de canon, ou de fumée, dont on ne s'est même servi que très-rarement dans les guerres précédentes. Mais comme il est certain que, par les signaux, on peut gagner plusieurs heures, & que les minutes même sont précieuses dans de certains cas, je pense qu'on devroit en faire plus d'usage, que je ne l'ai vu pratiquer jusqu'ici.

Le souvenir de ce que j'ai vu arriver à la guerre, dans une circonstance, où le Quartier-Général étoit placé à six, ou à sept lieues du point le plus éloigné d'un fleuve, dont nous avions à défendre le passage, m'engage à faire cette remarque.

Le Régiment où je serois alors, & où j'étois Capitaine, n'étant qu'à une portée de canon en avant du Quartier-Général, en me retirant dans ma tente sur les onze heures du soir, je crus entendre, dans l'éloignement, quelques coups de canon. Frappé de cette idée, je cherchai, malgré le peu de bruit qui se fait la nuit dans les camps, un endroit, d'où je pussé encore plus sûrement distinguer ce qui se passoit au-dehors, & après un examen assez long, convaincu qu'en effet j'entendois, non-seulement du canon, mais même des décharges de mousqueterie, je courus à la tente de notre Lieutenant-Colonel, que je trouvai couché, & après l'avoir engagé à se lever, & l'avoir conduit à l'endroit d'où je croyois qu'il pourroit le mieux entendre, voyant qu'ainsi que moi, il étoit au moins dans l'idée que l'ennemi cherchoit à faire quelque tentative pour passer le fleuve, je lui proposai de l'accompagner chez le Général, pour lui notifier ce que nous nous accordions à croire que nous avions entendu; mais dans la crainte de passer pour un visionnaire, si, par les rapports du lendemain, il arrivoit qu'on eût la preuve que nous nous fussions trompés, ce respectable Officier se refusa à ma proposition: j'eus beau lui dire que si, au contraire, nos observations se trouvoient justes, il pouvoit arriver que nous rendissions un service important, en mettant,

par cet avertissement, le Général à portée de prendre ses mesures, tant pour renforcer les postes attaqués, que pour faire des préparatifs de retraite, en cas qu'il y fût forcé, & que ces objets sembloient trop essentiels, pour hésiter, ainsi qu'il le redoutoit, d'interrompre son sommeil; quoique j'ajoutasse que quand même il en résulteroit une alarme générale, qui tourneroit à notre confusion, je croyois que lorsqu'on étoit persuadé qu'on pouvoit rendre un service important à son Général, & conséquemment à l'Armée, il y avoit de la grandeur d'âme à se mettre au-dessus des événemens. Malgré toutes mes sollicitations, jamais il ne voulut m'accompagner au Quartier-Général, dans l'idée, sans doute, que celles de nos Troupes qui seroient attaquées, trouveroient bien le moyen de donner avis de ce qui se passeroit; de sorte que, tant par déférence pour un homme que j'étois dans le cas de respecter, que par une timidité mal entendue, je me retirai dans ma tente; & ce ne fut que le lendemain, vers une heure après-midi, que l'on fut instruit au Quartier-Général du désastre de nos Troupes, qui furent forcées dans tous leurs postes; ce qui entraîna, si ce n'est la déroute, du moins la retraite de toute notre Armée, & l'abandon d'un Pays immense.

D'après ce détail, j'imagine qu'on trouvera simple que j'insiste sur l'usage des signaux, puisque si, alors, on eût été accoutumé à s'en servir, en une heure au plus, & peut-être en moins de tems, le Général, par la direction d'où les signaux lui seroient venus, auroit été instruit des tentatives de l'ennemi; ce qui, indépendamment des mesures qu'il auroit pu prendre personnellement, auroit mis chacun des Corps les plus à portée, à même de se rendre au point où ils auroient pu servir le plus utilement.

Or, dans de semblables cas, les signaux de canon pouvant être susceptibles de méprise, & ceux des fumées ne pouvant avoir lieu que le jour, j'imagine que des fusées volantes distribuées de postes en postes, pourroient la nuit, excepté dans les tems de brouillards, donner les signaux les plus distincts, d'autant que par le degré de leur élévation, elles peuvent s'apercevoir de très-loin, & qu'en outre, tant par leur nombre que par la manière dont se termineroit leur dernière explosion, on pourroit, quoique dans un grand éloignement, savoir d'abord si l'attaque de l'ennemi est réelle ou simulée, & ensuite le besoin d'assistance plus ou moins urgent que les Troupes attaquées pourroient avoir, ce qui mettroit à même d'agir en conséquence.

En effet, si une fusée, qui ne laisseroit après elle que sa trace ordinaire, indiquoit l'approche de l'ennemi.

Si une qui seroit terminée par des pétards, indiquoit un commencement d'attaque, & une plus lumineuse annonçoit des progrès dangereux, & auxquels il paroîtroit difficile d'apporter remède, ordre qui conventionnellement pourroit s'intervertir, un Général, au milieu des ténèbres de la nuit, & sans le secours des Aides-de-Camp, sur lesquels, en pareil cas, on doit d'autant moins compter, que l'ennemi a plus d'intérêt d'intercepter ces porteurs de nouvelles, pourroit être instruit presque dans la minute,

de ce qui se passeroit loin de lui, & donner ses ordres avec d'autant plus de connoissance de cause, que de momens à autres il recevroit de nouveaux avertissemens sur l'objet qui l'intéresseroit.

A l'égard des signaux de jour, comme ceux de canon font fautifs & fujets à méprise, puisque mille événemens peuvent forcer à en tirer dans le cours d'une journée, & que le nombre de coups tirés dans l'éloignement, peut être entendu par les uns d'une manière, & différemment par les autres; ce qui peut mettre en perplexité les gens qui ne sont pas accoutumés à se décider dans la minute; je n'en voudrois pas, parce qu'ils peuvent être équivoques.

A l'égard des signaux de fumée, il est des tems où on ne pourroit pas les distinguer, & outre cela, on n'a pas toujours les matieres nécessaires, préparées sur les lieux, d'où ils pourroient se faire appercevoir.

Je voudrois donc, oserai-je le dire? qu'il y eût au parc de l'artillerie un certain nombre de chariots, chargés de pieces de bois & d'agrès nécessaires, comme cordages & poulies, pour enter plusieurs pieces de bois les unes sur les autres en forme de mâts, & les placer dans les lieux où elles seroient le plus en vûe, & au haut desquelles on pourroit arborer différentes flammes qui expliqueroient distinctement les intentions du Général; mais je voudrois en même-tems pour ce service, dont je pense qu'on pourroit tirer un parti très-avantageux, sur-tout dans des circonstances critiques, qu'il y eût une certaine quantité de gens accoutumés à élever de semblables mâtures; ces gens seroient tout simplement des matelots; une centaine, peut-être, suffiroit pour remplir cet objet, & cent hommes, dans de certains cas, en sauveroient, peut-être, des milliers par le résultat de leurs opérations. Je demande, si tant est que ce que je dis ne trouve pas plus de difficulté que je ne l'imagine, si ma proposition ne mérite pas du moins d'être approfondie, & si elle est goûtée, je suis convaincu qu'on pourroit en tirer le double parti, par les distinctions que l'on pourroit y mettre, d'être informé également, tant de l'approche de l'ennemi, que de son attaque, de ses progrès, ou de sa retraite.

Ce qui a donné lieu à cette observation, de ma part, c'est d'avoir encore l'idée frappée de trois bombes que les Piémontois tirèrent de la ville de Coni, sur les neuf heures du soir, le jour même de la bataille, & dont la direction étoit si opposée à celle de nos Troupes, qui en faisoient le siege, que l'on ne put imaginer qu'elles pouvoient en être l'objet; de sorte que jugeant, par notre éloignement, qu'elles ne pouvoient pas non plus être dirigées sur nous, nous pensâmes que ce devoit être un signal. En effet, nous fumes, dès le lendemain, que c'étoit pour annoncer au Roi de Sardaigne, l'arrivée du secours de quinze cents hommes qu'il avoit ordonné de jeter dans la place pendant l'action; objet principal, qui avoit déterminé ce Prince à nous livrer bataille.

On ne finiroit pas, si l'on vouloit citer tous les cas où des signaux de ce genre pourroient devenir nécessaires: c'est aux Généraux d'Armée à en apprécier les consé-



quences, mais rien ne peut m'ôter la persuasion où je suis, qu'on tireroit des avantages immenses de l'établissement & de la connoissance des signaux de fusées volantes pour la nuit, & de flammes hissées sur des mâtures pendant le jour.

Puisque dans les batailles sur-tout, où un Général qui auroit le coup-d'œil de son état, & qui verroit l'instant de faire ébranler une aile de Cavalerie, ou avancer telle Brigade d'Infanterie, au lieu d'envoyer un Aide-de-Camp, qui peut être tué en chemin, ou mettre assez de tems à porter l'ordre dont il seroit chargé, pour qu'il ne fût plus possible de l'exécuter au moment de son arrivée, pourroit, en faisant hisser une flamme d'une certaine couleur, indiquer à la première ligne de l'aile droite de Cavalerie, de s'ébranler, pour aller à la charge, désigner par une autre, que la Brigade d'Infanterie de droite doit marcher en avant, ou se porter sur le flanc de l'ennemi, prescrire, par les mêmes moyens, à une Brigade fraîche, d'en remplacer une qui auroit trop souffert, & ainsi du reste, pour des mouvemens de charge, ou de retraite. Enfin, comme la perte de tems à la guerre est irréparable, il me semble que par les signaux d'une, ou de plusieurs flammes placées au haut des mâtures que les Matelots stylés à cette manœuvre élèveroient en peu de minutes, on pourroit trouver plus d'un moyen de concourir à l'ensemble & à la célérité si importante dans les mouvemens que les Troupes ont à faire dans les batailles, soit pour éviter des dangers, dont il n'y a quelquefois que le Général qui puisse s'appercevoir, ou pour remplir tel objet que ce pût être, que la circonstance, les mouvemens de l'ennemi, l'à propos, ou la nécessité indiqueroient à celui qui tient en main le gouvernail, & dont la volonté seule peut décider en une minute du sort & de la vie de plusieurs milliers de ses semblables.

Or, comme ces objets sont d'une conséquence assez grande, pour mériter qu'on fasse une attention sérieuse à tout ce qui peut épargner des hommes & concourir aux succès des batailles, & qu'il est incontestable que quatre minutes de retard peuvent quelquefois attirer les plus grands malheurs, je ne vois pas comment on se refuseroit à faire, au moins dans des camps de paix, des essais de divers signaux, pour s'assurer du plus, ou moins d'avantages, ou d'inconvéniens de leurs différens effets.

OBSERVATIONS

sur l'Utilité dont il pourroit être qu'on fit revivre la charge de Maréchal, ou celle de Sergent-Général de Bataille.

Les différentes affaires où le hazard m'a conduit, ayant été pour moi autant de sujets de méditation, j'ai été plus d'une fois à même de remarquer qu'un Général d'Armée, tel actif qu'il pût être, ou tel zèle qu'il pût avoir, ne pouvoit communément, soit par son âge, soit par sa complexion, être en état, dans les Batailles, de se porter

incessamment de la droite à la gauche, comme il seroit cependant très-souvent à désirer qu'il pût le faire; parce qu'en effet, pendant la durée d'une action, il peut arriver plus d'une circonstance, où sa présence devient si nécessaire, qu'elle peut quelquefois décider des plus grands événemens.

Si, par exemple, dans l'instant critique de l'attaque d'un Village, à portée duquel le Général croit devoir se tenir, parce qu'il regarde comme un point capital de s'en emparer, des choses non moins essentielles, telles que la déroute d'une de ses ailes, ou le flottement d'une Brigade qu'il ranimeroit par son exemple, l'appelloient ailleurs; ou que pour aviser aux mesures qu'il auroit à prendre, pour repousser une attaque imprévue de l'ennemi, il fût nécessaire qu'il vît l'état des choses, pour décider du nombre & de la qualité des Troupes qu'il devoit lui opposer.

Si, d'un autre côté, il avoit à remédier à une faute capitale qu'un de ses Lieutenants auroit pu faire, tandis qu'à sa droite il s'occupoit d'un objet intéressant, l'aile gauche de son Infanterie venoit à enfoncer celle de l'ennemi qui lui seroit opposée, & qu'il lui fût avantageux, dans ce même instant, d'ébranler sa Cavalerie pour compléter ce premier succès; comme, en pareil cas, les momens sont précieux, & que cependant le Général ne peut, en même-tems, se trouver à l'attaque du Village supposé, & à la fois dans les autres endroits où sa présence seroit pour le moins aussi nécessaire, il me semble qu'un homme sur le zèle & sur les talens duquel il pourroit se reposer, & qui pourroit, en son nom, faire avancer les Troupes, ou changer leur disposition, seroit capable de suppléer aux inconvéniens détaillés ci-dessus, ainsi qu'à tant d'autres qu'occasionnent ordinairement l'étendue immense qu'occupe une grande Armée dans un jour de bataille, de même que le manque de concert qui arrive quelquefois entre les Officiers-Généraux qui se trouvent attachés aux deux différentes armes, choses où il n'y a que la présence du Général qui puisse remédier, parce que lui seul peut, à son gré, faire indifféremment mouvoir tous les ressorts de la machine.

Toutes ces considérations, dis-je, dont j'ai été frappé, font que j'ai gémi, plus d'une fois, de ce qu'on avoit, dans nos Armées, supprimé l'emploi de Sergent de Bataille, des fonctions duquel je ne puis, à la vérité, connoître toute l'étendue, puisqu'il n'en a pas existé de nos jours; mais cependant de l'utilité duquel je me suis fait une idée assez intéressante, pour imaginer qu'on me saura gré d'en présenter le rétablissement comme une chose qui pourroit être infiniment utile, sur-tout aux Généraux d'Armée, pourvu, toutefois, que cette place fût confiée à quelqu'un qui entendroit également bien la partie de l'Infanterie, ainsi que celle de la Cavalerie, & qui pût être capable d'en remplir toutes les fonctions avec autant de probité, que d'intelligence.

Tout ce que j'ai pu recueillir, au sujet de l'établissement & des fonctions du Sergent de Bataille, c'est qu'il paroît qu'il y en a eu sous le regne de Henri IV. & sous celui de Louis XIII.

Il semble que quand il y en a eu dans les Armées de France, cette charge y étoit unique; qu'elle alloit de pair avec celle des Maréchaux de Camp d'alors; que celui qui en étoit pourvu, avoit séance dans le conseil du Général de l'Armée; qu'il étoit quelquefois chargé d'aller visiter les garnisons; de faire prendre les armes aux Troupes & de les faire manœuvrer, pour pouvoir ensuite rendre compte au Secrétaire d'État de la Guerre, ainsi qu'au Général de l'Armée, de l'état où étoient les Troupes qu'il avoit pu voir.

Il paroît que M. DE LA MOTHE-HOUDANCOURT l'a été en 1635; M. DE LA VALLIERE en 1643; que M. le Duc DE NAVAILLES, depuis Maréchal de France, l'étoit en 1646, & que M. DE LA BOISSIERE, Seigneur de Chambor, l'étoit en 1647.

Il paroît que celui-ci monta l'année d'ensuite à la place de Maréchal de Bataille, quoiqu'il fût Maréchal de Camp, & à la fois Mestre-de-Camp du Régiment de Cavalerie de Mazarin, qui alors étoit de vingt Compagnies, à la tête duquel il fut tué à la bataille de Lens.

Par de nouvelles recherches, j'ai appris qu'il est question sous François premier, dans une de ses Ordonnances pour les Légions, des Sergens de Bataille; mais il étoient six pour cent hommes; ainsi ce ne pouvoient être, tout au plus, que des Sergens de Bande.

Mais on trouve encore des Sergens-Généraux de Bataille, désignés comme Officiers de distinction, sous le même regne. BRANTÔME, en parlant de la Bataille de Cerizoles en 1544, dit: „Le Sergent de Bataille est à cheval pour aller par les rangs „mettre tout en ordre.“

Sous Henri II. le Sieur DE LISLE DEMARS, étoit le Sergent de Bataille du Maréchal DE BRISSAC.

Le Sieur DE VIC-SARET fit les fonctions de Sergent de Bataille à la journée d'Yvry, sous Henri IV.

M. DE MIRAUMONT l'étoit en 1604.

Dans l'Armée de M. le Duc d'ENGUEN, en 1643, il y en avoit deux; le Sieur DE L'ESCHELLE, & le Chevalier DE LA VALLIERE, qui depuis est devenu Maréchal de Bataille.

M. DE LANGERON le fut aussi la même année.

Le Sieur DE BOURGOGNE en obtint aussi le Brevet en 1651.

Ces différentes notes suffisent, ce me semble, pour prouver que cette charge a existé long-tems dans nos Armées; il paroît, en même-tems, qu'il n'en est plus question depuis la paix des Pyrénées.

Quoi qu'il en soit, il est assez vraisemblable que les fonctions de ces sortes d'Officiers, soit de Maréchal, soit de Sergent de Bataille, varioient selon la volonté des Princes & celle des Ministres; c'est pourquoi on ne peut donner que des notions
vagues

vagues sur les prérogatives de ces charges, dont l'étendue a varié, sans doute, aussi, en conséquence du plus, ou moins de naissance & de mérite de ceux qui en ont porté le titre; il paroît, toutefois, que la charge de Sergent de Bataille a été très-considérable, & que dans la suite on en a créé une encore plus importante, que l'on a qualifiée du titre de Maréchal de Bataille.

A l'égard du service que cet Officier distingué avoit à faire, sa principale fonction étoit de mettre l'Armée en bataille, sur le plan que le Général lui en donnoit.

Il paroît que ce titre fut mis en usage par Louis XIII. du moins il n'en est pas question avant ce regne.

On trouve dans l'état de l'Armée de M. le Duc d'ENGUEN, assiégeant Thionville en 1643. un Maréchal de Bataille; c'étoit le Chevalier DE LA VALLIERE, qui fut tué, quatre ans après, au siege de Lérida.

Lors de ce même siege de Lérida, il y avoit trois Maréchaux de Bataille dans l'Armée; savoir, les Sieurs DE SAINTE-COLOMBE, DE SAINT-MARTIN & DE JUMEAUX; ce qui prouve qu'il y avoit plusieurs Officiers portant ce même titre dans une Armée.

On trouve encore le Marquis DE CASTELNAU, depuis fait Maréchal de France, avec le titre de Maréchal de Bataille à la journée de Nortlingue en 1645., aussi-bien que M. DE FABERT dans l'Armée de Piémont. On en voit aussi plus récemment dans divers états des Troupes de France.

Il paroît que le dernier qui a possédé cet emploi, a été le Sieur DE FOUGERAIS: il en exerçoit les fonctions sous ce titre, dans les fréquentes revues que Louis XIV. faisoit de ses Troupes en 1666; mais il n'en paroît plus dans le commencement de la guerre de Hollande en 1672., à en juger du moins par l'état de l'Armée du Roi & de celle de M. le Prince, durant cette campagne.

Dans le compte de l'extraordinaire des Guerres, de l'an 1614., on trouve un Maréchal de Bataille pour l'Infanterie, c'étoit le Sieur DE PERONNE, & un Maréchal de Bataille pour la Cavalerie, c'étoit le Sieur DU PLESSIS: mais on ne trouve nulle part le détail des fonctions de ces deux différentes charges; ils étoient probablement l'un & l'autre destinés à aider le Général de l'Armée, l'un pour les ordres qui pouvoient regarder l'Infanterie, & l'autre également pour ceux qui pouvoient concerner la formation de l'ordre de bataille; ainsi que les mouvemens ultérieurs à faire faire, pendant l'action, à la Cavalerie. Quoi qu'il en soit, ne pouvant partir d'une autre base que de la manière dont les choses se passent aujourd'hui dans nos Armées, comme les Officiers-Généraux, tant d'Infanterie, que de Cavalerie, sont respectivement attachés à des divisions, & qu'ils ont des occupations qui ne leur permettent pas de s'écarter des Corps qui sont spécialement mis à leurs ordres; on sent bien que quoiqu'ils puissent rendre au Roi des services très-importans, en dirigeant bien les mouvemens des Troupes qui leur sont confiées, cependant ils ne peuvent qu'individuellement concourir au succès des

opérations du Général de l'Armée, sans que pour cela ils puissent lui être d'aucune ressource dans les momens où les efforts de plusieurs divisions réunies pourroient produire des effets décisifs.

D'après ces considérations, comme il y a lieu de le croire, le Sergent, ou le Maréchal de Bataille, censé être l'organe des volontés du Général, connu, par ses fonctions, pour n'agir qu'en son nom, & être constamment porteur de ses ordres; cet homme, qui, pour plus grande utilité, devroit être aussi instruit des manœuvres de l'Infanterie, que de celles de la Cavalerie, qui auroit fait ses preuves du côté des talens & de l'expérience, qui devroit être également connu pour être au-dessus de cette basse ambition, qui porte les hommes à vouloir s'attribuer un mérite qui n'appartiendroit qu'au Général en chef, ou à sacrifier indifféremment, Généraux, Officiers & Soldats, lorsque leur intérêt personnel les en sollicite; qui n'ayant, au contraire, pour bouffole unique, que la gloire du Maître, le bien de l'État & le salut de ses concitoyens; cet homme dis-je, animé par de semblables véhicules, élevé au-dessus de sa sphere par le degré d'utilité dont il pourroit être dans un jour d'action; éclairé par les leçons d'un Général habile; plein de zèle, lorsqu'il s'agiroit de faire exécuter ses ordres; plein de feu dans les circonstances où il faudroit saisir aux cheveux l'occasion de faire charger à propos l'Infanterie, ou la Cavalerie; plein de sagesse enfin, & froid comme le marbre dans les circonstances où il seroit dangereux de se laisser emporter au zèle inconsidéré des Troupes, ou des Généraux, à qui leur valeur ne permettroit pas de distinguer les conséquences, ou l'absurdité d'une charge prématurée.

Cet homme, dis-je, qui auroit un coup-d'œil assez sûr pour que le Général pût s'en fier à ses lumieres, comme aux siennes propres, seroit à même de concourir, de la maniere la moins équivoque, à ses succès; puisque tandis que dirigeant à la droite des opérations intéressantes, en envoyant, à la gauche, ou au centre, dont il seroit inquiet, un homme qui s'y transporteroit ventre à terre, le Général pourroit être assuré, ou d'avoir des nouvelles promptes de ce qui s'y passe, ou que s'il étoit besoin de prendre une résolution, telle que celle de faire avancer la réserve, ou partie de la seconde ligne, pour donner un coup de collier à propos, cet Officier, par la considération accordée à la charge de Sergent, ou de Maréchal de Bataille, seroit à même quelquefois de tirer le plus grand avantage de ces fortes de circonstances, où il est toujours si nécessaire de savoir prendre à propos son parti, d'autant qu'il n'y auroit pas à craindre pour le Général de l'Armée, que tel Chef que ce pût être osât résister à un ordre intimé par un homme qui, sur un refus, ou le moindre tâtonnement, pourroit lui-même, au nom du Général de l'Armée, enlever les Troupes, & les mener à la charge; ce qu'il ne feroit jamais toutefois, sans envoyer aussi-tôt lui rendre compte, & de sa démarche, & de l'objet qui auroit pu donner lieu au refus de marcher, qui lui auroit été fait.

Mais comme il n'est pas à présumer, vu l'autorité confiée au Sergent ou Maréchal de Bataille, non par le droit de sa charge, mais en ce qu'il ne seroit censé parler

qu'au nom du Général, qu'aucun Officier supérieur hasardât de se refuser à une proposition de charger qui lui seroit intimée par lui, le Général de l'Armée seroit au moins assuré de l'exécution des ordres dont il le rendroit dépositaire; ce qui éviteroit les contestations, les ordres éludés, le manque de volonté, & mille autres inconvéniens pareils à ceux que nous avons vu plus d'une fois arriver dans les Batailles qui se sont données de nos jours, & si un de nos Officiers-Généraux les plus distingués étoit interrogé sur ce qu'il pense de l'utilité de ma proposition, pourvu toutefois que le choix de celui qui seroit destiné à remplir de pareilles fonctions, fût fait sans partialité & avec connoissance de cause, comme je suis sûr que dans une affaire d'une assez grande importance, il a su, de son propre choix, s'en créer un sur le champ de bataille, qui a répondu à la marque de confiance qu'il lui avoit donnée, j'ai lieu de croire, d'après le compte qu'il rendroit des avantages qu'il en a retirés, qu'on sentiroit la conséquence dont il peut être pour les suites d'une action, qu'un Général d'Armée, tandis qu'il est à une demi-lieue de l'endroit où sa présence seroit nécessaire, eût un homme intègre qui pût lui suppléer, & faire agir, d'après ses intentions, tous les ressorts qu'il seroit utile de faire jouer, soit ensemble, séparément ou successivement, & qui prît soin de faire, à toute minute, porter des détails de ce qui se passe.

Un homme de cette trempe, seroit, sans doute, d'une utilité extrême à un Général d'Armée, & ce ne peut être que la crainte de donner une autorité trop étendue à un Officier que l'on croiroit capable d'en abuser, ou le manque de confiance de la part du Général d'Armée, dans la personne qu'on lui donneroit pour Sergent, ou Maréchal de Bataille, qui puissent faire rejeter une proposition, dont les avantages sont aussi incontestables, & qui pourroient, dans le cours d'une campagne, se multiplier à l'infini: mais quoique l'humanité soit susceptible d'erreurs, cependant il faut présumer qu'il est encore des Citoyens vertueux, & ne pas mépriser ses semblables, au point d'imaginer qu'il soit impossible de trouver parmi des Militaires, dont le zèle est éprouvé, quelqu'un d'assez honnête, pour sentir qu'il seroit indigne du choix qu'on auroit fait de lui, & qui plus est, de voir le jour, si, désigné une fois pour remplir des fonctions aussi intéressantes, il étoit capable, soit d'outrager les bornes qu'on lui auroit prescrites, soit de chercher à nuire, pour se faire valoir aux dépens d'autrui, soit enfin de sacrifier les Troupes, pour servir son ambition uniquement, dans des circonstances où le bien général ne l'exigeroit pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette place n'est rien moins qu'indifférente, & que pour bien la remplir, il faut, à la vérité, plus que des talens ordinaires, & qu'indépendamment du zèle, de la valeur & de l'acquit, il faut un coup-d'œil sûr, de l'honneur, nulle ambition, & une probité à toute épreuve.

DES BATAILLES,
CHARGES, OU COMBATS.

(XXII. PLANCHE.)

Quoique la Cavalerie, dans ses simulacres, doive chercher à se rapprocher de la réalité des combats le plus qu'il est possible, cependant le terrain plus, ou moins favorable, des circonstances impossibles à prévoir, la supériorité de l'ennemi dans l'une des deux armes, l'espèce & la qualité des Troupes qu'elle auroit à combattre, les tourbillons de poussière, le soleil, placé d'une manière plus, ou moins avantageuse, les fumées de la mousqueterie, si, avec le vent contre soi, elle avoit de l'Infanterie à attaquer, le bruit de l'artillerie; tant de choses enfin peuvent contribuer au désordre dans une charge réelle, qu'il seroit inconsideré de prétendre donner une idée du vrai, en prescrivant des principes, pour les exercices de paix, qui puissent être exactement assimilés aux circonstances variées qu'entraîne la réalité des combats.

Tout ce qu'on peut faire, c'est de donner de la vraisemblance au tableau, & cette esquisse, telle imparfaite qu'elle puisse être, si toutefois elle est bien traitée, peut former, enhardir & habituer la Cavalerie à tirer parti des différentes positions où elle doit nécessairement se trouver dans un jour d'action.

Le grand point des charges de la Cavalerie, est de l'accoutumer à les faire dans tous les terrains possibles: on devroit conséquemment éviter les plaines rasées, & dégarnies d'obstacles, avec autant de soin qu'on les recherche; ce qu'on ne fait, sans doute, que pour briller davantage dans les exercices, ou simplement parce que cela est plus commode; mais si le desir de s'instruire est le véritable motif de celui qui a de la Cavalerie à faire manœuvrer, il doit en user différemment.

Les pentes, les bois, les côteaux, les Villages, les ruisseaux, tout est bon pour les charges de Cavalerie, pourvu que les Troupes soient suffisamment instruites; que leurs Chefs sachent les conduire en gens de guerre, & que les obstacles qui se présenteroient sur les divers terrains, dont il vient d'être question, ne soient pas insurmontables.

Si les Cavaliers sont instruits, ils sauront que dans les mouvemens de charge en avant, tels accélérés qu'ils puissent être, ils ne doivent jamais outrepasser leurs Commandans d'Escadrons, à moins qu'il n'arrive à ceux-ci, ou à leurs chevaux, quelque accident qui les oblige à rester en arriere.

Si les Officiers ont l'habitude des manœuvres, ils sauront commander à leurs Troupes, les mouvemens propres à leur faire surmonter, de maniere, ou d'autre, tous les obstacles qui pourront se rencontrer.

Et si les Officiers-Généraux ont le talent nécessaire, ils sauront, quoique dans un terrain d'où ils ne pourroient appercevoir les Escadrons voisins, la ligne une fois ébranlée au trot, ou au galop, diriger ceux qui seroient à leurs ordres, de maniere à entretenir, au milieu des obstacles, le même degré de vitesse qu'ils avoient maintenu avant de les rencontrer.

Il suffit qu'ils puissent être suivis de quatre Cavaliers seulement, & qu'ils gardent exactement la ligne perpendiculaire, pour que l'ordre général puisse se maintenir; c'est l'affaire de tous les autres Cavaliers de droite & de gauche, de se rallier à cette clef de meute, parce que si au-delà de l'obstacle, le Général s'apperçoit qu'il forme sur la parallèle une perpendiculaire trop avancée, il arrête aussi-tôt, pour donner à ses gens le tems de se reformer.

De même que celui des Généraux qui se trouveroit au centre d'une aile, & qui appercevroit un obstacle dont sa droite ou sa gauche pourroient être embarrassées, commenceroit, dès avant l'obstacle, à ralentir la course de ses Escadrons, pour donner à ses voisins le tems de dépasser l'obstacle, & tâcheroit de n'amener la ligne à hauteur des premiers Cavaliers qui l'auroient dépassé, que quand il prévoiroit que le reste seroit prêt à être reformé, & que la totalité conséquemment seroit en état de fournir une nouvelle carrière.

Il pourroit même profiter de ce moment de relâche pour rétablir l'ordre & l'alignement parmi ses Escadrons, s'il s'appercevoit qu'il ne fût pas aussi exact qu'il devoit l'être.

Cette esquisse suffira, sans doute, pour faire concevoir la nécessité indispensable dont il seroit d'accoutumer la Cavalerie à manœuvrer sur tous les terrains possibles, sans, pour cela, se mettre au hasard, par un zèle inconsidéré, d'estropier les hommes & les chevaux, en exigeant d'eux plus qu'ils ne peuvent, c'est-à-dire, en ne sachant pas distinguer le possible d'avec l'insurmontable.

Quoique la proposition de mettre la Cavalerie sur trois rangs soit d'espèce à trouver infiniment de contradicteurs, je crois cependant si nécessaire d'en faire usage dans de certains cas, & sur-tout pour les charges en muraille faites par un grand nombre d'Escadrons à la fois, que je ne puis m'empêcher d'insister au moins pour qu'on l'accoutume à manœuvrer par fois de cette maniere, mille circonstances à la guerre pouvant déterminer un Général d'Armée à choisir cet ordre de préférence, lequel, sans doute, pourroit devenir dangereux pour les Troupes qui le prendroient pour la première fois dans un jour de bataille.

Ce seroit vainement que l'on prétendroit suppléer à l'ordonnance des trois rangs, par l'usage qu'on pourroit se proposer de faire de l'excédant des quatre-vingt-seize Ca-

valiers qui doivent, en suivant mon projet de composition pour la Cavalerie, former les Escadrons de ligne.

On croira peut-être avantageux de composer un troisieme rang de cet excédant, ou utile de le partager en deux Troupes, lesquelles, placées en arriere des Escadrons, devroient s'ouvrir à droite & à gauche, pour prendre en flanc ceux qui leur seroient opposés.

Mais, outre que cet excédant ne sera pas toujours composé de quarante-huit Cavaliers par Escadron, & que ce qui s'en manqueroit, rendroit ce troisieme rang boiteux dans toutes les parties de la ligne, c'est que, d'un autre côté, pour remplir l'objet de prendre en flanc les Escadrons ennemis, si, au lieu d'un troisieme rang, on formoit deux Troupes de ce même excédant, il faut supposer que la ligne ennemie aura des intervalles d'un Escadron à l'autre; car si elle arrive en muraille, ce qui est très-vraisemblable, dès ce moment il ne faut plus songer qu'à la renverser, & pour lors il est à présumer que de deux lignes qui vont se rencontrer, dont l'une aura un ordre mince & des intervalles entre ses Escadrons, tandis que l'autre, mise sur trois rangs, seroit pleine également dans toutes ses parties, ce sera celle qui sera la plus épaisse, qui trouvera le plus de jours par où elle pourra pénétrer, qui aura personnellement, par sa profondeur, plus d'hommes & de chevaux à renverser, & qui offrira conséquemment à l'ennemi plus d'obstacles à vaincre, en faveur de laquelle la victoire se décidera sans doute, pour peu qu'elle soit bien conduite.

Mais comme c'est au Général d'Armée à décider cette question, il suffit de se précautionner contre les événemens qui peuvent arriver, & si l'on convient qu'il peut se rencontrer telle circonstance où il soit nécessaire que la Cavalerie se mette sur trois rangs, il n'y a pas d'apparence qu'on se refuse à établir, comme une chose de nécessité, qu'elle prenne l'habitude de manœuvrer indifféremment des deux manieres, c'est-à-dire, tantôt sur deux, & tantôt sur trois rangs, à l'exception toutefois des Troupes de cinquante Maîtres qui, dans tous les cas, ne doivent jamais combattre que sur deux de hauteur.

L'on ne parlera plus des principes d'alignemens, si nécessaires pour la marche en bataille, attendu qu'on vient de les traiter d'une maniere assez détaillée dans un article séparé, pour regarder comme superflu d'en parler encore.

Mais comme le pas oblique a été traité plus succinctement, & que cependant il embrasse une partie des plus essentielles de la grande Tactique de la Cavalerie, on croit indispensable d'en rappeler l'usage, parce que c'est précisément ici que les principes de cette manœuvre savante doivent trouver leur véritable place.

On suppose donc une aile ébranlée pour aller à la charge, la premiere ligne en muraille, composée de trente Escadrons, suivie d'une seconde dans l'ordre, tant plein que vuide, & de moitié moins forte que la premiere, les deux lignes aux ordres, *ainsi que cela devoit toujours être*, du même Officier-Général; cette aile, partie d'une distance de quinze, seize à dix-huit-cents pas, ayant parcouru l'espace de deux cents pas, d'abord

lentement, huit cents autres au trot, dans une direction parallèle à l'ennemi, enfin n'ayant plus, pour le joindre, que huit cents pas, ou environ, qu'elle doit faire au galop, c'est alors, & même beaucoup plutôt, si l'ennemi avoit entrepris de lui épargner la moitié du chemin, que par le commandement de *pas oblique à droite, ou à gauche*, l'on pourroit d'autant plus aisément parvenir à le déborder de plusieurs Escadrons, qu'à une certaine distance, il est presque impossible qu'il puisse distinguer l'obliquité, & conséquemment l'objet de ce mouvement, & que ce n'est qu'au moment où il va être joint, & où, par conséquent, il se trouve dans l'impossibilité de le parer, qu'il peut commencer à s'apercevoir du danger qui le menace.

Quoi qu'il en soit, dès que le Général, qui conduit la ligne attaquante, s'aperçoit que le nombre d'Escadrons qu'il veut jeter sur le flanc de l'ennemi, est en dehors de la perpendiculaire, sur laquelle, de sa personne, il doit toujours se maintenir, pour voir l'effet du mouvement dont il est le principal mobile, c'est alors, c'est-à-dire, à cent, ou cent cinquante pas de l'ennemi, que par le seul mot, *en avant*, il redresse toute sa ligne, & que tous les Cavaliers, à la fois, mettant les éperons dans le ventre de leurs chevaux, les serrant entre leurs jarrets & les soutenant de la main gauche, chacun d'eux doit, en portant la pointe de son sabre à hauteur du visage de son adversaire, fondre sur lui comme le foudre.

Mais, comme par la direction du pas oblique, il est censé qu'on perd, par la gauche de la ligne, ce qu'on gagne de terrain par la droite, il est indispensable qu'il y ait, en arriere de l'extrémité de l'aile gauche, une certaine quantité d'Escadrons en colonne qui remplacent successivement, sur la perpendiculaire connue, la portion de Cavaliers qui l'auroient abandonnée.

Maintenant, dans la supposition où la ligne ennemie viendroit à être enfoncée, il est nécessaire d'établir des principes, pour tâcher de maintenir le plus d'ordre possible, dans la confusion que doivent nécessairement occasionner deux lignes ennemies, enchevêtrées l'une dans l'autre, ou qui, étant réciproquement renversées dans quelques points, pourroient être victorieuses dans d'autres.

Jusqu'ici je n'ai rien vu d'écrit qui puisse donner à la Cavalerie, ni aux Officiers-Généraux aucunes notions sur cet objet, qui est cependant si capital, que c'est delà que peuvent dépendre les effets les plus avantageux, ou les suites les plus funestes.

On ne fauroit donc trop s'attacher à fournir à la Cavalerie tous les moyens qui peuvent la conduire, par degrés, à tirer assez de parti d'un premier succès, pour pouvoir le rendre décisif; mais ce ne fera pas en laissant l'arbitraire aux jeunes Coloels qui serviront à la prochaine guerre, ou à nos jeunes Officiers-Généraux, dans la maniere de diriger les mouvemens des Corps qu'ils auront à leurs ordres, lorsqu'après une charge heureuse, il fera question de suivre l'ennemi, qu'on pourra se flatter de tirer, d'une circonstance favorable, le même parti qu'on pourroit s'en promettre, si ces mêmes Officiers joignoient, au zèle & à la valeur dont ils sont animés, l'instruction & les con-

noissances que l'établissement des camps pourroit leur procurer, & si des raisons d'administration, ou d'économie privent le Militaire François de cette école salutaire, il faudroit, au moins, que l'on travaillât à un réglemeut qui pût faire connoître, tant aux Troupes, qu'aux Officiers-Généraux, la maniere dont chacun doit se conduire pendant l'action, en conséquence des divers événemens auxquels on doit s'attendre en pareille circonstance.

Ce réglemeut, qui prévoiroit les cas principaux qui peuvent & doivent arriver dans une charge de Cavalerie, suppléeroit à l'inexpérience d'une partie des membres qui la composent, par les différens tableaux qu'il mettroit sous les yeux, lesquels seroient combinés, d'après les vraisemblances, ou les possibilités.

En effet, la méthode que l'on pourroit proposer, pour achever la défaite d'une ligne de Cavalerie ennemie, supposée battue, ne doit pas être la même, si elle se soutient encore en quelques endroits, que si elle est par-tout entièrement rompue & mise en fuite.

Les mesures à prendre, pour mettre sa propre Cavalerie à même de se rétablir d'un premier désordre, peuvent varier de même, en raison des précautions prises à l'avance, pour éviter qu'un premier échec ne tourne en une défaite absolue.

D'une autre part, les précautions à prendre pour envoyer en regle à la poursuite de l'ennemi, si l'on vient à le renverser, doivent varier de même, en proportion des ressources plus, ou moins favorables que peuvent lui fournir le terrain, ou les dispositions plus, ou moins savantes, de la part du Général auquel on auroit affaire.

Dans une autre circonstance, si l'aile d'Infanterie ennemie, la plus voisine de celle de Cavalerie qui se feroit engagée dans un combat, se trouve victorieuse au moment où son aile de Cavalerie viendroit à être enfoncée.

Si une Cavalerie de réserve se trouve à portée de prendre en flanc votre aile victorieuse, au moment où elle s'abandonneroit à la poursuite des fuyards.

Si l'aile de Cavalerie ennemie supposée battue, se trouve avoir derrière elle un bois bordé d'Infanterie & d'Artillerie.

Si enfin, en cas de malheur, le point de retraite est indiqué en arriere de la gauche, & que l'ennemi parût avoir un commencement de succès vers le centre, tandis qu'on seroit soi-même victorieux à la droite.

Tous ces différens cas pouvant se prévoir, il semble, qu'au moyen des études qu'on devoit faire dans les camps de paix, on pourroit être à l'avance muni de toutes les précautions utiles à employer pour parer à de semblables inconvéniens, ou pour tirer parti des moindres circonstances dont les combats sont susceptibles; ce qui fait que ceci est également propre aux exercices auxquels on peut instruire la Cavalerie dans les tems de repos, ainsi qu'à ce qu'on peut exiger d'elle à la guerre, dans la réalité des combats.

Dans

Dans le cas donc où une ligne de Cavalerie auroit un succès égal dans toute son étendue, & où il seroit question de poursuivre l'ennemi, je préférerois, à ce que prescrit l'Ordonnance de 1766. à cet égard, la méthode dont on va donner le détail, pour envoyer la Cavalerie victorieuse à la poursuite des fuyards.

Si c'est un corps nombreux qui plie devant un autre, sur trois Escadrons, on devoit en faire partir un, lequel seroit marqué à l'avance, pour s'attacher à poursuivre l'ennemi sans relâche, dès l'instant même où il commenceroit à tourner le dos, & aussi-tôt que cet Escadron auroit pu se désenchaîner, & qu'il se seroit porté seulement vingt pas en avant de la ligne, le premier rang suivroit seul sa direction horizontale, le second & troisième, s'il y en avoit un, ainsi que je crois que cela devoit être, s'étendroient, par le tête à botte, à droite & à gauche en même-tems; savoir, le second rang à droite, & le troisième à gauche, en gagnant toujours, quoique diagonalement, du terrain en avant, jusqu'à ce qu'ils eussent pris, l'un par la droite, & l'autre par la gauche, assez de distance, pour que la totalité de l'Escadron se trouvât sur un seul rang; ce qui étant initié sur tout le front de la ligne, en prenant toujours de même un Escadron sur trois, formeroit un rideau de Cavaliers sur un seul rang qui poursuivroit l'ennemi en règle, ou du moins avec autant d'ordre que le tumulte & la chaleur des têtes animées par le combat pourroient le permettre, & si par le tems que prendroit ce mouvement préparatoire, les Cavaliers des second & troisième rangs se trouvoient à trop de distance des ennemis mis en fuite, pour pouvoir se servir de leurs sabres, ils entretiendroient leur déroute, en lâchant successivement contre eux leurs coups de pistolets, ainsi que leurs coups de mousquetons, en observant de ne les tirer que de loin en loin, pour prolonger leur terreur le plus long-tems qu'il seroit possible.

De cette sorte, la ligne précédée de ce rideau de tirailleurs, & continuant de marcher en ordre & aussi alignée qu'elle le pourroit, suivroit au grand trot, mais jamais au galop, afin de conserver plus d'ensemble, & pour que le Lieutenant-Général qui la commanderoit, pût l'arrêter au moment où la justesse de son coup-d'œil lui en indiqueroit la nécessité.

Si, dans ces entrefaites, des Troupes en ordre se faisoient appercevoir, les second & troisième rangs des Escadrons envoyés à la poursuite de l'ennemi, se replieroient par les mouvemens contraires en arriere de leurs premiers rangs, lesquels, de leur côté, après s'être arrêtés, auroient le plus grand soin de s'aligner dans la direction en avant des intervalles que la ligne auroit conservés, de sorte qu'elle pourroit reprendre en passant tous ces Escadrons détachés, & être à même, étant réunie, de fournir une seconde charge, si l'occasion le requéroit.

Dans la supposition où l'une de vos ailes de Cavalerie auroit culbuté celle qui lui seroit opposée, si l'aile d'Infanterie ennemie qui seroit le plus à portée de cette aile victorieuse, se trouvoit au contraire prête à remporter sur votre Infanterie le même avantage, comme il deviendroit plus important alors d'arrêter ses succès, que de

s'acharner à la poursuite des fuyards de la Cavalerie battue, il devoit être établi que le Régiment, ou tout au moins les deux Escadrons les plus proches de cette Infanterie, se jetteroient à corps perdu sur elle, & la prendroient à dos ou en flanc, abandonnant aux autres le soin d'entretenir la déroute des ennemis, & si le Lieutenant-Général de Cavalerie voyoit qu'il fût besoin d'un plus grand nombre d'Escadrons pour remplir l'objet essentiel de mettre l'Infanterie ennemie en désordre, il faudroit qu'il fût convenu d'un signal, au moyen duquel le Lieutenant-Général pût être sûr de rassembler, tant de première, que de seconde ligne, la quantité d'Escadrons qu'il croiroit nécessaires pour venir à bout de cette Infanterie, supposée prête à renverser la vôtre; de cette sorte, en réunissant contre elle les efforts des deux armes à la fois, au lieu de s'abandonner en totalité après l'aile de Cavalerie qui se seroit mise en fuite; faute qui arrive presque toujours en pareil cas; il est à présumer que les apparences de succès de cette même Infanterie, se changeroient bientôt en une défaite presque certaine, & c'est ainsi qu'une Cavalerie, attentive au commandement, & qui est bien conduite, peut non-seulement remporter personnellement un avantage, mais en outre contribuer également à rétablir les affaires qui, au premier aspect, paroïtroient les plus désespérées. Or, cet avantage est trop réel, pour que les Officiers qui voudront bien y réfléchir, ne sentent pas l'inconséquence dont il est de s'abandonner avec trop de chaleur à la poursuite des vaincus; d'autant qu'indépendamment de ce que cet usage peut devenir funeste, puisque souvent les vainqueurs sont ramenés plus vite qu'ils n'ont été, c'est que quand même on n'éprouveroit pas ce désastre, si tandis qu'une de vos ailes triomphe, l'autre vient à être mise en fuite, & que le centre aussi soit renversé, il en résulte que, malgré l'avantage dont l'aile victorieuse est enorgueillie, le reste de l'Armée n'en est pas moins dispersé, la bataille n'en est pas moins perdue, & que les vainqueurs n'en sont pas moins exposés à éprouver à leur tour une reconduite d'autant plus cruelle, qu'enflés de leurs succès, ils étoient moins dans le cas de prévoir que l'issue en deviendroit aussi défavorable.

Mais pour continuer de traiter par ordre, les suites que peut avoir la charge d'une aile de Cavalerie, je dirai, à l'égard de la seconde ligne, qu'au moment où quelques Escadrons de la première se seroient rués sur l'Infanterie ennemie, ceux qui se trouveroient derrière eux, en seconde ligne, se mettroient aussi-tôt au galop pour regagner l'espace qui sépare la première ligne d'avec la seconde, & se trouver à même de les remplacer dans la première le plutôt possible; ou, s'il en étoit besoin, de concourir avec eux à la défaite de l'Infanterie ennemie, supposée prête à remporter la victoire sur celle qui lui seroit opposée, en se rabattant sur elle, pour la charger en flanc, tandis que les Escadrons de la première ligne la prenoient à dos.

On dira, peut-être, que c'est peu présumer de l'intelligence des Officiers-Généraux, chargés de ces différentes parties de première & de seconde ligne de Cavalerie, que de leur prescrire le parti qu'ils doivent prendre en pareille circonstance; mais on

répondra qu'outre que la rareté des charges de Cavalerie en bataille rangée, peut permettre de douter que nos Officiers-Généraux puissent, à un renouvellement de guerre, être tous également en état de prendre de ces partis, qui, par leur à propos, deviennent décisifs; c'est que si plusieurs d'entr'eux étoient en état de donner des leçons sur un objet aussi intéressant que celui dont il est question, il suffiroit qu'il pût s'en rencontrer un seul, à qui une semblable instruction pût procurer des lumieres, & fournir les moyens de rendre un service aussi essentiel à l'État, que celui de contribuer au gain d'une bataille, pour qu'il ne fût pas très-inconsequent de rejeter le principe, tant de fois proposé, de faire, dans des camps de paix, des simulacres de pareilles opérations, & de rédiger un code pour le service de campagne, tant de l'Infanterie, que de la Cavalerie, où l'on indiqueroit clairement ce que les Officiers-Généraux auroient à faire, du moins dans les circonstances les plus intéressantes des fonctions dont ils doivent s'acquitter dans les affaires générales, où ils pourroient avoir de gros Corps à conduire.

Mais, en attendant ce travail, dont je chercherai, s'il a lieu, à profiter comme un autre, j'espère qu'on ne désapprouvera pas que je continue de faire encore quelques suppositions, toujours relatives au même objet.

Si, par exemple, un corps de Cavalerie de réserve se trouvoit à portée de charger en flanc une aile victorieuse qui se feroit abandonnée à la poursuite des fuyards; comme il seroit intéressant d'entretenir la dérouté des vaincus, les Escadrons, chargés particulièrement de ce soin, ne quitteroient prise qu'au moment où ils appercevroient qu'ils courroient risque eux-mêmes d'être pris en flanc par le Corps de réserve dont il vient d'être question.

Si, l'ayant outre passé, ils n'avoient plus ce même risque à courir, ils poursuivroient leur pointe; mais le quart, ou le tiers de la ligne, le plus à portée, seroit halte; & par un changement de front central, la gauche en arriere, & la droite en avant, si l'on avoit à faire face à gauche, ce Corps se présenteroit de front à l'ennemi, tandis que le reste de la droite, supposée n'être pas nécessaire pour ce nouveau combat, ou continueroit de poursuivre l'aile mise en fuite, ou se mettroit en potence sur le flanc de la ligne nouvellement formée, par le changement de front dont on vient de parler, tant pour observer ce qui se passeroit dans la partie vers laquelle la Cavalerie battue dirigeroit sa retraite, que pour défendre, au besoin, le flanc de la ligne qui viendrait de changer de front, à dessein de faire face au Corps ennemi qui seroit venu au secours de l'aile qui auroit été renversée: & dans la supposition où l'aile de Cavalerie, censée battue, auroit derriere elle un bois bordé d'Infanterie & d'Artillerie; comme il est à presumer que cette ligne d'Infanterie auroit préparé des jours pour laisser écouler les fuyards, & que si la ligne victorieuse les suivoit avec trop d'acharnement, elle se verroit bientôt soumise à un feu qui la détruiroit d'autant plus inmanquablement, qu'elle pourroit arriver en désordre, il seroit établi que les seconds & les troi-

siens rangs des Escadrons, chargés de la poursuite, se repleroient de droite & de gauche sur eux-mêmes, pour se reformer en Escadron, aussi-tôt que le front de la ligne ennemie commenceroit à être découvert, & qu'ils viendroient repasser dans les intervalles que la ligne amie leur auroit conservés, pour se remettre en bataille sur leur emplacement primitif, d'où la ligne s'ébranleroit en entier pour charger. Si le Lieutenant-Général, qui la commanderoit, jugeoit nécessaire, au bien général, de s'engager dans un nouveau combat, ou bien elle resteroit en panne, tant pour remplir l'objet essentiel de contenir la ligne de Cavalerie battue, si elle venoit à se rallier, que pour en imposer à celle d'Infanterie, dont elle étoit soutenue, si elle faisoit mine de vouloir s'avancer, ou enfin, pour être à même, après avoir tenu ce Corps de réserve en échec, d'obéir au premier ordre du Général en chef, s'il jugeoit convenable de l'employer à toute autre destination.

Si cependant, en cas de malheur, le point de retraite étant indiqué, je suppose, en arriere de la gauche de l'Armée, l'ennemie venoit à avoir un commencement de succès vers le centre, tandis qu'on seroit soi-même victorieux à la droite, c'est alors que le Général commandant l'aile droite de Cavalerie devoit faire connoître, par un signal dont il seroit aisé de convenir, la nécessité de ne se porter en avant qu'avec les plus grands ménagemens, c'est-à-dire, avec le plus d'ordre & le plus d'ensemble possible, afin de se trouver toujours en mesure d'obéir dans l'instant même au premier ordre qu'il seroit dans le cas de recevoir de la part du Général de l'Armée.

Si, par une autre supposition, la droite de l'Infanterie ennemie se trouvoit séparée de votre gauche par quelque obstacle insurmontable, & dont on ne pût même s'approcher assez, pour pouvoir s'atteindre à coups de fusils, & que vous déterminant à marcher pour le joindre, vous le fissiez par le côté de votre droite où il seroit abordable, cette résolution du Général de l'Armée étant prise & communiquée au Lieutenant-Général commandant l'aile droite destinée à appuyer l'Infanterie dans son attaque, ou à faire agir la Cavalerie pour son propre compte au moment où l'occasion lui deviendroit favorable; c'est en pareil cas, si le hazard fait que le Général en chef ne préside pas lui-même au début de cette principale attaque, soit parce qu'un mouvement imprévu de l'ennemi l'appelleroit ailleurs, ou parce que la confiance qu'il auroit dans les deux Chefs qui commanderoient, l'un l'aile d'Infanterie, & l'autre celle de Cavalerie attaquantes, lui donneroit l'assurance, en se reposant sur eux de l'exécution de ses ordres, de pouvoir se transporter vers son centre, pour y faire quelque mouvement habile, qui pût donner le change à l'ennemi; c'est alors, dis-je, que le Lieutenant-Général commandant l'aile de Cavalerie attaquante, pourroit faire usage de toutes les ressources de son coup-d'œil & de son génie, & recueillir d'une manière bien précieuse, par les services qu'il seroit en état de rendre, dans cette occasion, le fruit des peines qu'il se seroit données pour s'instruire, tandis que d'une autre part, la Cavalerie, ainsi que l'Infanterie à qui la première serviroit alternativement de bouclier & de lance, jouiroient de même du

fruit des travaux & de l'expérience de ce Chef, à qui la conservation de tant de milliers d'hommes seroit confiée, puisqu'à l'égard de la Cavalerie, avec un coup-d'œil précis & le tact juste, il pourroit, par des positions bien prises, la tenir à l'abri jusqu'à ce que le combat fût engagé de la part de l'Infanterie, lui laisser conséquemment prendre de l'avance, en raison du tems qu'il faudroit, tant pour développer ses Escadrons, que pour leur faire regagner la distance que l'Infanterie auroit pu prendre sur eux, & ajouter à ce calcul, s'il en étoit besoin, la combinaison du tems qu'il lui faudroit pour joindre la Cavalerie ennemie au-delà du champ de bataille de l'Infanterie, avoir deux Escadrons de sa seconde ligne en colonne par peloton ou par division derrière le premier Escadron de sa droite, afin de prendre à dos & en flanc le premier des Bataillons ennemis qui se trouveroit le plus à portée de lui, & si la circonstance faisoit que le terrain où il joindroit la ligne de Cavalerie ennemie, fût seulement cinquante à soixante pas au-delà de l'alignement des deux Infanteries combattantes, c'en seroit assez, pour qu'il pût employer utilement les deux Escadrons qu'il auroit eu la précaution de disposer dans l'ordre dont il vient d'être question.

C'est dans ce cas aussi où l'Infanterie participeroit, de la manière la plus intéressante pour elle, à l'avantage incalculable qu'il y auroit que la Cavalerie fût instruite aux grands mouvemens dont elle est susceptible; puisqu'étant en état de prendre dans l'instant toutes les formes qu'on voudroit lui donner, & d'ailleurs d'exécuter, avec une égale sûreté, tous les ordres qu'elle pourroit recevoir, en profitant de ces facilités pour la tenir à l'abri, au lieu de se hâter de la mettre en bataille, dans la crainte de quelque confusion, afin de ne la faire paroître que peu de minutes avant le moment où il faudroit la mettre en ligne pour la faire agir; il résulteroit, d'une précaution aussi sage, que dans la circonstance où il seroit nécessaire qu'elle vînt au secours de l'Infanterie, elle y arriveroit pleine, & à même par conséquent de faire en sa faveur de bien plus grands efforts que si elle arrivoit en partie détruite par le canon auquel elle auroit été très-inutilement exposée, sans compter que si elle avoit à agir contre la Cavalerie ennemie uniquement, on pourroit, dès en la mettant en bataille, au moyen du principe de la Wurff-manœuvre, lui donner tout d'un tems une direction qui lui procureroit l'avantage de prendre une position diagonale sur le flanc de l'ennemi.

Que de même, si la totalité de cette aile, avant de se mettre en ligne, se trouvoit partagée en plusieurs colonnes, celle qui seroit le plus à l'extrémité, pourroit encore, au moyen du principe du tête à botte, s'étendre tout-à-fait au-delà du flanc droit de la Cavalerie opposée.

Et qu'enfin si la Cavalerie ennemie venoit à être renversée, en suivant le principe proposé pour la poursuivre en règle, ou pourroit être assuré de ne rien donner au hazard, en se servant de la première ligne en entier pour remplir cet objet, tandis qu'on pourroit, en même-tems, se servir des Escadrons de seconde ligne les plus à portée de l'endroit où se passeroit le combat de l'Infanterie, pour l'aider à vaincre la résistance

des Bataillons ennemis, ou profiter vous-même des premiers succès que les vôtres auroient remportés.

Rarement, dans les affaires générales, les Troupes sont-elles animées de cet esprit de fraternité, qui devoit cependant à jamais regner entre les deux armes. Si, par exemple, une aile de Cavalerie se trouve menacée d'une attaque prochaine, occupée de sa propre affaire, il lui paroît simple de croire que, pourvu qu'elle tienne ferme au canon, qu'elle charge avec intrépidité, & qu'elle ne donne point de relâche à l'ennemi qu'elle auroit mis en fuite, elle a pleinement rempli sa tâche, on pourroit même ajouter, avec éclat; mais ce n'est pas encore là, selon moi, où doivent se borner ses exploits, & sur-tout les vûes d'un Lieutenant-Général, qui joindroit à l'habileté, les qualités d'un citoyen.

L'Infanterie qu'il protège, doit lui inspirer l'intérêt qu'un pere doit prendre à ses enfans: son œil actif, sans cesse en mouvement, pour juger des dangers qui la menacent, & des conséquences, soit des dispositions, soit de la vigueur, de la mollesse, ou du ralentissement des attaques de l'ennemi, doit lui marquer la durée de son inaction, comme la minute où il doit s'élaner contre lui, ses instructions, données à l'avance, doivent être sacrées pour ceux qui les ont reçues; ses ordres momentanés doivent être clairs, ses mouvemens précis; mais une fois ébranlé pour charger, & sur-tout au moment de se joindre, chacun doit s'y porter avec tant de force & de rapidité, que la terre doit trembler sous les pieds des chevaux: intrépide dans la mêlée, le calme doit aussi-tôt se rétablir dans les têtes, dès qu'on ne voit plus que le dos de son ennemi; les Chefs, éviter les cris; les Cavaliers, observer le plus grand silence; les Escadrons, marqués pour aller à la poursuite de l'ennemi, partir comme autant de fleches; la ligne se rétablir & se réaligner en marchant; conserver, de la maniere la plus exacte, les intervalles des Escadrons détachés, pour qu'ils puissent facilement, au besoin, se remettre en ligne; principes qui tous devoient être mis en œuvre & assez familiers à chaque individu, pour que le Général de cette Cavalerie victorieuse, sans avoir à s'occuper de rétablir le désordre qu'une charge vigoureuse doit nécessairement occasionner, étant sûr du degré d'instruction des Chefs, ainsi que des Cavaliers qu'il auroit à ses ordres, pût se porter sur l'éminence la plus proche, pour juger d'abord si l'Infanterie, voisine de son flanc, n'a pas besoin d'assistance, & ensuite pour voir, autant que la poussiere, ou le soleil peuvent le permettre, si, dans tout le prolongement de la ligne, il ne se passe pas des événemens qui pourroient exiger, de sa part, qu'il arrêtât sur le champ la totalité de sa Cavalerie: car si, par exemple, l'aile ennemie qu'il auroit battue, saisie de la terreur qu'occasionne communément aux vaincus, une poursuite faite dans les regles & ensemble, s'étoit précipitée dans des marais, jettée dans des défilés, ou au travers de quelques trouées, par lesquelles elle ne pourroit plus revenir que sur un très-petit front, en supposant que l'aile victorieuse fût de quarante Escadrons, quelquefois dix, douze, ou quinze Escadrons mis en bataille vis-à-vis de ces

mêmes débouchés, seroient plus que suffisans pour empêcher le retour de l'ennemi, & alors de quelle gloire ne se couvriroit pas un Lieutenant-Général, qui, après avoir déjà remporté une victoire sur la Cavalerie qu'il auroit eue à combattre, songeroit encore à se rendre utile dans d'autres points !

En effet, s'il appercevoit une lisiere de bois ou un coteau, à la faveur duquel il pourroit se glisser, & dérober son mouvement à l'ennemi, qui est-ce qui l'empêcheroit, après avoir chargé un des Officiers-Généraux à ses ordres, de veiller à ce que la Cavalerie qu'il auroit rencoignée derriere les défilés dont il a été question, ne pût reparoitre, & après avoir laissé, pour remplir cet objet, quinze Escadrons ? qui est-ce qui l'empêcheroit d'en amener lui-même vingt-cinq, & de se diriger avec eux sur quelque point de la Bataille où, de tous les objets dont il auroit le choix, il pourroit préférer de remplir celui qui lui paroîtroit le plus important ?

Le plus sûr, dans la circonstance dont il est question, & où les défilés dans lesquels se seroit jettée l'aile de Cavalerie qu'il auroit mise en fuite, ne l'auroient éloignée du champ de bataille, en la poursuivant, que d'un quart de lieue, ou d'une demi-lieue, seroit de venir repasser derriere la seconde ligne de sa propre Armée, pour aller renforcer son aile droite de Cavalerie ; mais le plus brillant & le plus décisif, sans doute, si, par la justesse de son coup-d'œil & son expérience, il savoit juger sagement de l'état des choses, c'est-à-dire, s'il étoit assez sûr de ses yeux pour ne pas pouvoir mettre en doute que la victoire, du côté de l'Infanterie, se dispute par-tout avec vigueur, seroit de profiter du terrain que j'ai supposé lui être favorable, pour dérober la marche de ses Troupes, & de prendre sa belle, pour arriver inopinément sur les derrieres de la seconde ligne de l'Infanterie ennemie, & la charger dès en arrivant, sans balancer.

On laisse à juger des suites d'une pareille attaque faite par une Cavalerie déjà victorieuse, & des conséquences heureuses qu'elle pourroit avoir, tant par le désordre qu'elle occasionneroit dans la seconde ligne de l'ennemi, que par la terreur, ou tout au moins l'inquiétude qu'elle causeroit à la premiere, & de l'audace qu'elle inspireroit à sa propre Infanterie, qui se verroit secondée, ou secourue aussi à propos.

Voilà pourtant ce qu'on peut faire avec de la bonne Cavalerie. Quoi qu'il en soit, si l'exposé qu'on vient de faire des différens événemens qui peuvent arriver à la suite ou au moment d'une charge, ne paroît pas assez complet, il semble du moins devoir suffire pour prouver la nécessité de ne pas laisser une matiere aussi importante, dénuée, comme elle l'a été jusqu'ici, de toute instruction & de tout principe.

En attendant mieux, la vingt-deuxieme & dernière Planche, qui offre l'esquisse de la confusion d'un combat, tant d'Infanterie, que de Cavalerie, renferme un assez grand nombre de dispositions, d'événemens, ou de manœuvres intéressantes, pour donner une idée de ce que doit être une action générale. On espere que cela suffira pour persuader, dans des opérations de ce genre, où il faut tant de concert, pour en

déterminer le succès, de quelle utilité il doit être qu'au moins les Chefs sachent à l'avance ce qu'ils ont à faire, pour opérer tout le bien dont ils seroient capables, s'il n'étoit question que de zèle, de valeur & de bonne volonté.

DÉTAIL DE LA XXII. PLANCHE.

L'objet du Tableau qu'offre cette dernière Planché, est de donner un exemple de la conduite que la Cavalerie doit tenir dans les batailles, dans le cas où, ayant un avantage décidé sur celle qui lui seroit opposée, elle s'appercevoit que l'aile d'Infanterie, dont elle appuieroit le flanc, seroit, au contraire, menacée d'une défaite prochaine.

On a représenté en conséquence, sur le même Tableau, l'extrémité de deux lignes d'Infanterie, combattant l'une contre l'autre, comme on y fait voir aussi l'extrémité de deux ailes de Cavalerie, qui, avant le choc, se trouvoient également opposées l'une à l'autre.

Des quatre Bataillons qui ferment la gauche de la ligne ennemie, les deux premiers, marqués A. sont censés avoir fait perdre du terrain à ceux qu'ils ont vis-à-vis d'eux.

Le premier de droite de la ligne amie, marqué B. paroît, comme on le voit, avoir été mis dans le plus grand désordre.

Et le second, marqué C. dont la droite est déjà renversée, annonce un commencement d'échec, dont la fin peut devenir funeste à la totalité de cette aile d'Infanterie.

La Cavalerie, au contraire, sortie victorieuse du combat qu'elle vient de rendre sur le champ de bataille, marqué D. poursuit en ordre celle qu'elle a mise en fuite.

En venant de gauche à droite, le troisième des Escadrons qu'on voit en première ligne, lequel est indiqué par la lettre E, fait le mouvement tel que je l'ai proposé, pour être mis en usage dans les cas de poursuite de la part des Escadrons, qui, de trois en trois, sont destinés à être détachés après les fuyards; c'est-à-dire, qu'ainsi que le Tableau le représente, le premier rang de cet Escadron, qui s'est déjà désenchaîné, fuit sa pointe en avant, tandis que ses deux autres rangs sont en mouvement par le tête à botte, pour venir se placer à sa droite & à sa gauche, sur le même alignement, en même-tems que le reste de la première ligne est censé fuir au trot, en conservant chaque intervalle nécessaire à ces troisièmes Escadrons, pour qu'ils puissent y rentrer au besoin.

Le Commandant du quatrième Escadron, marqué F, voyant la route que prennent les fuyards de la ligne ennemie, & calculant, par la quantité qu'il en reste à s'écouler, qu'en se portant en entier par le tête à botte à droite, fait de la part de ses
trois

trois rangs à la fois, il peut, au bout de cent, ou de cent cinquante pas, se trouver à même de charger en flanc une partie de ces fuyards, & de les culbuter sur un Corps de réserve ennemi; marqué G, que l'on voit adossé à un bois; ce Commandant d'Escadron prend aussitôt son parti, & fait ce mouvement de son chef, s'il n'y a pas quelque Officier supérieur à portée de le lui indiquer; parceque s'il est digne de la place qu'il occupe, & qu'il soit capable de bien mener son Escadron, il doit être en état de juger, tant du coup décisif qu'il va porter à l'ennemi, que du peu de risque qu'il court en le faisant, de déranger l'ordre général du reste de la ligne: car si ce dernier événement pouvoit arriver, comme l'ensemble dans les charges est ce qu'il y a de plus précieux à maintenir, tout Commandant d'Escadron sage doit éviter d'en faire de particuliers, si les suites qui pourroient en résulter, étoient capables de nuire à l'ordre général.

Dans ces entrefaites, le Commandant de l'Escadron de première ligne le plus voisin de l'aile d'Infanterie ennemie, lequel est marqué H, s'apercevant du risque que court le premier Bataillon qui ferme la droite de la ligne, & sentant qu'il peut rendre à la cause commune un service des plus essentiels, en allant lui porter un prompt secours, commence par faire faire halte à son Escadron, lui fait faire par quatre demi-tour à gauche, (qui est le mouvement de tous le plus convenable à la circonstance,) en ce qu'il est le plus presté, & qu'il lui fait gagner du terrain vers l'objet sur lequel il doit se diriger, & il se porte ensuite à toutes jambes par le pas oblique à droite, sur les derrières du Bataillon ennemi qui s'est avancé, en raison du désordre qu'il a mis dans les rangs de celui qui lui est opposé.

Au même instant, & comme de concert, le Commandant du premier Escadron de gauche de la seconde ligne marqué I, sentant l'utilité dont il peut être aux succès ultérieurs du combat, d'arrêter les premiers avantages de l'Infanterie ennemie, dont il n'est pas à douter qu'elle ne cherche à se prévaloir, fait faire un demi à gauche à la totalité de son Escadron, & se porte de même à toutes jambes sur le flanc gauche de ce Bataillon.

A l'égard du premier Bataillon de la ligne amie qui avoit plié, & dont les Officiers font tous leurs efforts pour empêcher la fuite totale, la Compagnie de Grenadiers marquée K, qui en couvre la retraite, s'apercevant des secours inespérés qui lui arrivent, se remet en présence, & fait feu sur l'aile gauche du Bataillon ennemi, qui va être chargé à dos & en flanc par la Cavalerie.

D'une autre part, la colonne marquée L, dont on a appuyé l'aile gauche de seconde ligne de l'Infanterie ennemie, dans l'objet, en la déployant, de remplir l'intervalle qui est entre les deux lignes, voyant le mouvement imprévu de cette Cavalerie, s'ébranle & fait tirer son canon sur elle, en attendant qu'elle puisse s'en approcher assez, pour pouvoir y joindre le feu de sa mousqueterie.

Sur cet exposé seul, dont on n'a pu donner une plus ample démonstration, vu le peu d'étendue d'une feuille de papier comparée avec l'immensité de terrain qu'occu-

pent deux grandes Armées mises en bataille l'une vis-à-vis de l'autre, on doit juger de quelle utilité il peut être, qu'à commencer depuis le premier Lieutenant-Général de l'Armée, jusqu'au dernier Commandant de Bataillon, ou d'Escadron, chacun sache ce qu'il doit faire en telle, ou telle circonstance, & l'utilité sur-tout dont il seroit pour le bien général, que l'Infanterie & la Cavalerie, tant de part que d'autre, après avoir rempli leur tâche dans les combats qui leur sont personnels, pussent n'être occupées, aussitôt après, que du désir de se porter des secours mutuels; car tant que cet esprit de concorde, de fraternité & d'union n'animerait pas tout ce qui compose les deux armes, il y a plus que mille contre un à parier, qu'on n'obtiendra jamais de ces succès, qui peuvent seuls immortaliser les Troupes, ainsi que les Généraux.

En attendant, comme il est de fait que l'Infanterie ne peut pas plus se passer de la Cavalerie, que celle-ci ne peut se passer de l'Infanterie, je vais encore proposer un moyen, que je considère comme infiniment propre à décider du succès dans des combats aussi importants, que le sont les batailles générales, dont les résultats sont si intéressants, que souvent l'issue, plus, ou moins favorable qu'elles ont, peut décider de l'affermissement, ou de l'ébranlement des Couronnes, comme elles peuvent également influer à jamais sur le repos, ou sur le malheur des Nations.

Ma proposition est donc d'établir le mélange des deux armes, dans celle des deux ailes de Cavalerie qui seroit le plus en mesure de charger, soit parce que le Général de l'Armée le jugeroit le plus convenable aux circonstances, ou parce qu'à l'autre de ses ailes, il trouveroit trop d'obstacles pour pouvoir raisonnablement l'entreprendre, en même-tems que militairement il ne pourroit, de ce côté, oser se dégarnir de sa Cavalerie, pour l'employer à renforcer celle où il croiroit devoir faire ses plus grands efforts.

Dans cette supposition, en voulant établir le mélange des deux armes, je n'entends point parler de ces pelotons de Mousquetaires placés dans les intervalles des Escadrons, ainsi que cela se pratiquoit du tems de M. DE TURENNE, & ainsi que le célèbre M. DE MONTÉCUCULI le propose dans ses Mémoires, parce qu'indépendamment de ce qu'en maintes occasions on a reconnu le foible de cette ordonnance, c'est qu'en supposant qu'elle pût convenir à une ligne de Cavalerie, qui seroit disposée avec des intervalles, on s'ent bien qu'aujourd'hui, puisque toutes les Cavaleries de l'Europe semblent s'être données le mot pour adopter l'ordre en muraille, ces sortes de pelotons de Fusiliers ne sauroient plus avoir lieu; mais ce que je voudrois, & que je croirois infiniment plus utile, seroit, dans les Armées sur-tout, qui, étant inférieures en Cavalerie, seroient supérieures en Infanterie, qu'on placât intermédiairement, entre les deux lignes de Cavalerie, une, ou deux colonnes d'Infanterie, composées, soit de quatre, soit de six Bataillons.

Un corps de cette conséquence, dont la composition est si facile, qu'elle peut s'opérer en moins de trois minutes, & qui, malgré tous les empêchemens qu'il entraîne avec lui, peut se mouvoir en tout sens avec autant de sûreté, que de célérité, pourroit, selon moi, être de la plus grande ressource, soit que l'aile de Cavalerie à laquelle il seroit attaché, fût triomphante, ou qu'elle vint à être renversée, parce que, dans ce dernier cas, les vainqueurs qui, dans la poursuite des vaincus, auroient à prêter le flanc à une Infanterie ainsi disposée, seroient soumis à un feu d'autant plus consolant pour ceux qui se verroient forcés de fuir, que, d'une part, il s'opéreroit presque à bout touchant, sur ceux des Escadrons victorieux qui, enflés de leurs succès, s'obstineroient à les poursuivre avec trop de chaleur, ou que, si le voisinage de cette colonne les forçoit à s'en écarter, la portion d'Escadrons qui se verroit délivrée de ceux qui les poursuivoient, auroit bientôt la possibilité de se rallier à la queue de cette même colonne, dont les flancs, garnis d'un feu d'artillerie & de mousqueterie, seroient d'autant plus à redouter pour les vainqueurs, que tous les coups qui en partiroient, pour peu qu'ils fussent tirés horizontalement, rencontreroient indubitablement quelques-uns d'entr'eux, & comme cela ne pourroit manquer d'y mettre du désordre, six, ou huit Escadrons qui se seroient ralliés à la queue de cette Infanterie, & qui, en se partageant à droite & à gauche, prendroient à revers les Escadrons victorieux, suffiroient, si ce n'est pour rétablir entièrement une affaire qui auroit eu un début aussi inquiétant, du moins pour empêcher qu'elle n'eût des suites aussi funestes, que, sans une pareille ressource, on devoit s'y attendre.

Et quant au ralliement, dont on ne croira peut-être pas l'exécution aussi facile que je le suppose, comme j'ai la meilleure opinion possible de notre Cavalerie, & que ce n'est que lorsque nos Troupes ne voient point de précautions prises, & qu'au lieu de dispositions & de ressources préparées en cas d'événemens, elles ne voient que du flottement & de l'incertitude dans ceux qui les guident, qu'en perdant tout espoir de se remettre en ordre, elles s'abandonnent à une fuite décidée; je ne doute pas, dans la circonstance dont il s'agit, c'est-à-dire, où la Cavalerie se verroit appuyée par un corps d'Infanterie disposé dans un ordre respectable, que les Cavaliers ne vinssent d'eux-mêmes s'y rallier, tant par la crainte du déshonneur dont ils sentiroient qu'ils se couvroient, en abandonnant leur Infanterie, que par la gloire qu'ils verroient qu'il y auroit à acquérir pour un Régiment, qui, après s'être rallié, s'ébranleroit aussi-tôt, pour charger ensuite les vainqueurs en flanc, ainsi qu'il est démontré qu'on pourroit le faire.

Dans le cas, au contraire, où la Cavalerie de cette même aile seroit victorieuse, de quelle ressource ne seroit pas ce Corps, supposé de quatre, ou de six Bataillons, qui, traînant avec lui, dans un ordre fait pour être respecté, les huit, ou les douze pieces de canon qui leur seroient attachés, pourroit, après le succès de sa Cavalerie, ve-

nir contribuer à ceux de l'aile d'Infanterie la plus voisine, ou à son appui, si elle se trouvoit avoir besoin de secours, ou s'acheminer enfin sur la direction de la retraite de la Cavalerie mise en fuite, pour occuper quelque poste important sur les flancs ou sur les derrières de la bataille, & changer, selon la circonférence du moment, sa forme de quarré long, pour se mettre, si cela étoit nécessaire, dans l'ordre d'étendue, ou tout simplement en colonne par Bataillon, si l'à propos exigeoit l'une, ou l'autre de ces dispositions, d'autant que la décomposition de cette colonne est encore plus facile que sa formation; puisque si elle n'est composée que de quatre Bataillons, il ne faut pas deux minutes, pour, de la totalité, pouvoir en former quatre petites colonnes, d'un Bataillon chacune?

Quelle confiance, au reste, ne donneroient pas à la Cavalerie ces sortes de redoutes mobiles, surtout si, au lieu d'une, le terrain ou l'excédant des Bataillons qu'il seroit nécessaire d'employer dans le prolongement de la ligne, permettoit qu'on put en former deux? Cela priveroit, à la vérité, le corps de bataille de huit ou de douze Bataillons, selon le choix qu'on feroit de celle des deux colonnes de quatre ou de six dont il vient d'être question: ce dont je puis répondre, c'est de la célérité de la formation de cette colonne, de l'activité de ses mouvemens, de la possibilité de trouver dans les corps de réserve qu'elle renferme, des secours prompts & applicables à une infinité d'événemens que le hasard ou les circonstances peuvent amener, & quant à la difficulté d'en faire entendre les dispositions préparatoires, je puis, sur cela, avancer qu'ayant obtenu la permission d'en faire l'essai avec six Bataillons, auxquels on m'avoit aussi permis d'attacher des piéces de canon du parc, je suis parvenu à en opérer la formation presque en aussi peu de tems que j'en avois calculé la possibilité, & cela sans avoir même voulu prévenir aucun Chef de corps, ni aucun Officier d'Artillerie, de ce que j'allois leur faire exécuter; ce à quoi je ne me suis cependant refusé que dans l'objet de pouvoir juger, en faisant à l'improviste une pareille disposition, de la nature des difficultés qui pourroient s'y rencontrer, dans le cas où j'aurois réellement besoin de la faire: & comme j'ai vu que, malgré l'empêchement volontaire que j'avois apporté à sa réussite, en ne voulant pas à l'avance en donner l'explication, elle n'en avoit pas moins été exécutée en fort peu de minutes, & à très-peu de choses près, dans l'ordre exact que j'aurois désiré, je crois être fondé à croire qu'elle peut être employée très-utilement à la guerre.

Quoi qu'il en soit, les quatre faces en sont presque également imposantes, tant par le feu de mousqueterie qui doit en sortir, que parce qu'elles ont chacune deux piéces de canon qui les défendent.

Que les quatre angles sont occupés par les quatre Compagnies de Grenadiers.

Qu'au besoin, le canon de la face opposée peut, avec la plus grande facilité, venir renforcer celle qui se trouveroit le plus en presse.

Qu'indépendamment de cet avantage, il y a, dans l'intérieur de la colonne, des divisions assez fortes pour pouvoir, au besoin, renforcer les angles, ou appuyer les faces, si elles venoient à foiblir.

Et qu'enfin, depuis le Général jusqu'aux Tambours, chacun y a sa place marquée de maniere à ce que, pendant la marche en avant, en arriere, ou sur ses flancs, je même ordre peut toujours s'y maintenir.

Je pourrois ajouter que cette même colonne peut, avec la plus grande facilité, passer des défilés, & se rétablir au-delà avec une égale promptitude.

Au reste, comme j'ai, plus d'une fois, entendu dire à feu M. le Maréchal DE SAXE, qu'une des choses qui l'étonnoient le plus, étoit que depuis qu'on faisoit la guerre, on n'eût encore trouvé aucune forme à donner à un corps composé de quatre ou de six Bataillons, qui pût être assez bien ordonnée, pour le mettre en état de traverser, avec tout son attirail de guerre, une plaine rase, devant un corps de Cavalerie proportionné, sans que ce même corps d'Infanterie ne crût courir le plus grand risque d'être taillé en pieces, s'il osoit l'entreprendre, & comme depuis cette époque, je n'ai rien vu mettre en usage qui soit capable d'inspirer à l'Infanterie plus de sécurité en pareille circonstance, les réflexions que j'ai faites sur l'utilité dont il pourroit être que quelqu'un travaillât à résoudre ce problème, ont donné lieu à différentes combinaisons de ma part, pour tâcher de me mettre à portée, si je me trouvois dans la nécessité de disposer, soit quatre, soit six Bataillons, dans un ordre assez respectable pour en imposer à une Cavalerie nerveuse, par laquelle je devrois être attaqué, si j'avois devant elle une plaine à traverser. A force de me retourner, pour trouver la place des divers attirails qu'entraîne après lui un corps de cette espèce, parmi lesquels il s'en trouve d'infiniment embarrassans, tels que sont les pelotons des drapeaux, les tambours, la musique, les canons, les avant-trains, les chariots composés, les chevaux de main, & même ceux que montent les Officiers supérieurs, Majors ou Aides-de-camp, j'ai senti qu'avec de semblables empêchemens, supposé qu'ils fussent placés extérieurement, l'on ne pouvoit cheminer, disposé en masse, sans se priver en partie du peu de feu que peuvent fournir les flancs de quatre ou de six Bataillons disposés en colonne par division en ordre serré.

Et que de même, si l'on formoit de petites colonnes particulieres de ces quatre, ou de ces six Bataillons, qu'on enteroit l'une sur l'autre, en leur faisant suivre différentes lignes perpendiculaires, pour tirer des feux de la tête, ou de la queue de chacun de ces Bataillons, pour défendre le prolongement de leurs flancs respectifs, ces mêmes attirails gêneroient toujours, de quelque maniere qu'on pût les arranger, puisqu'ils étendroient une partie des feux; je n'ai donc vu de ressource que dans le carré long, lequel, sans une disposition préparatoire qui fixe la place de chacun, ne peut renfermer, avec



sûreté, tous les attirails que quatre, ou six Bataillons armés en guerre doivent nécessairement entraîner à leur suite, ni remplir l'objet essentiel de disposer chaque chose, de manière à ce que les Troupes qui auroient à les conserver, ou à les défendre, n'en fussent point embarrassés; j'ai pensé, de même, qu'il étoit impossible que l'ordre pût se maintenir dans la marche, seulement cinq minutes avec tous ces empêchemens, si je ne trouvois le moyen de les enfermer & de les entourer de feu; c'est ce qui fait qu'au lieu de petites colonnes d'un Bataillon, entées l'une sur l'autre, ainsi que cela a été proposé, ou que l'on disposeroit de manière à ce qu'elles formassent un carré long, ce qui reviendroit presque à ma proposition, avec la différence qu'on n'en tireroit pas, à beaucoup près, autant de feux, que la formation en feroit plus difficile; qu'elle prendroit un tems plus considérable; que l'ordre dans la marche seroit infiniment plus difficile à y maintenir, & qu'enfin au lieu d'une continuité de fusils, de bayonnettes & de pieces de canon, répartis sur les quatre faces, cette disposition présenteroit une infinité d'ouvertures, dont la Cavalerie ne tarderoit pas de profiter; j'ai fini par me persuader que la composition d'une colonne, telle que celle dont on peut voir le Tableau à la fin de cet Ouvrage, étoit la seule dont on pût tirer un parti raisonnable, d'autant que je puis répondre que deux principes déjà connus & usités parmi nos Troupes, fussent pour en entretenir les distances, conserver les alignemens & y maintenir l'ordre, en marchant de tel côté qu'on le juge à propos, & que de plus un seul commandement, fait au centre, ou à une des extrémités, soit de pied ferme, ou en marchant, peut suffire pour la faire mouvoir, l'arrêter, ou en changer la forme à volonté.

Tout ce que je demande, au reste, c'est qu'on me mette à même, par des essais, de démontrer la facilité de sa formation, ainsi que les divers avantages dont elle est susceptible, & si elle est d'une exécution aussi prompte, & qu'elle soit aussi facile à manier que je le maintiens, & que je le prouverai, quand on voudra, pourvu qu'on me donne des Troupes qui répondent à l'opinion que j'ai de leur intelligence, j'ai lieu de croire qu'on n'hésitera pas à s'en servir dans les occasions, où, comme il a déjà été dit, un corps d'Infanterie, dénué de Cavalerie, auroit à passer une plaine dans laquelle une quantité proportionnée d'Escadrons s'opposeroient à son passage, & qu'ensuite on sentira tous les avantages qu'on pourroit retirer dans les batailles, d'en former une, ou deux de cette espèce, pour renforcer celle des ailes de Cavalerie qu'on prévoiroit être la plus exposée, ou qui seroit la plus en mesure de combattre; ce qui produiroit le double avantage d'avoir, en arriere de la première ligne d'Infanterie, un certain nombre d'Escadrons, qui, étant placés par une main habile dans quelque enfoncement, ou à l'abri de quelques rideaux en arriere du centre, ou des ailes de cette même Infanterie, feroient à même, en les faisant paroître & se déployer à tems, de remplir plus d'un objet utile dans le cours d'une action.

Enfin,

Enfin, quand même un seul de ces corps d'Infanterie disposé en colonne, comme on vient de le dire, viendrait à être abandonné par toute la Cavalerie, quoique dans le cas livré entièrement à ses propres forces, & séparé du reste de l'Armée par une assez grande distance, il seroit toujours assez imposant dans telle place qu'il occuperoit, pour donner infiniment d'inquiétude à l'ennemi, & pour mettre un frein à l'ardeur de la Cavalerie sur-tout, qui, sans un porte-respect aussi imposant, ne manqueroit pas, après avoir remporté un avantage décidé sur celle qui lui seroit opposée, de la poursuivre avec cette chaleur à laquelle on s'abandonne presque toujours quand on n'a plus à faire qu'à des gens qui tournent le dos; mais toutes les fois qu'on laisse derrière soi un corps d'Infanterie avec du canon qui peut se placer avantageusement, & s'opposer à votre retour, de manière à vous faire acheter trop cher le foible avantage de courir à outrance après des gens qui fuient devant vous, & dont la plus grande partie finit presque toujours par vous échapper, un Général sage, & qui, si les choses étoient dans l'ordre, devroit toujours être le maître d'arrêter ses gens quand il le voudroit, doit y regarder à deux fois, avant de s'abandonner à poursuivre des Escadrons qui peuvent trouver un terrain qui leur soit favorable, s'y rallier, revenir à la charge, & remporter à leur tour un avantage qui seroit d'autant plus à redouter, qu'il faudroit se désordonner, pour éviter le corps d'Infanterie en question, ou se voir, en repassant, soumis à un feu de flanc très-meurtrier, tant d'artillerie, que de mousqueterie, & si, comme je viens de le dire, le Lieutenant-Général qui commanderoit une aile de Cavalerie, & qui, après une charge heureuse, se verroit dans l'impuissance de poursuivre ce premier avantage, sans se mettre au hasard de ne plus savoir comment s'en revenir, étoit assez respecté des Troupes, pour que ses ordres fussent scrupuleusement exécutés, il n'auroit, selon moi, rien de mieux à faire, que de réunir tous ses efforts contre tel corps que ce fût qui s'opposeroit à la réussite de son premier dessein, & s'il y trouvoit un obstacle insurmontable, ce seroit à sa sagacité à lui prescrire, si, en partageant ses Troupes, il y en auroit assez de la moitié, tant pour empêcher le retour de la Cavalerie battue, que pour tenir en bride le corps ennemi qui lui en auroit imposé; parce qu'alors avec l'autre moitié, il lui seroit encore possible de se transporter ailleurs où il pourroit être infiniment plus utile; que si, sans réflexion ou manque d'une autorité suffisante, il s'étoit laissé entraîner à la fougue & à l'effervescence, tant de ses Colonels, que de ses Commandans d'Escadron, qui, en raison de leur jeunesse & de la durée d'une longue paix, n'auroient pas encore acquis l'expérience nécessaire pour savoir que c'est bien moins la quantité de gens qu'on tue dans les batailles, qui fait remporter des victoires, que la sagesse, le coup-d'œil & l'à propos avec lequel on fait tous ses mouvemens, lesquels ne peuvent toutefois, je le répète, avoir de succès décisifs, qu'autant qu'ils sont concertés entre les deux armes, & que les choses, une fois convenues, s'opèrent religieusement, tant de part, que d'autre.

Mais ceci m'entraîne au-delà des bornes que je me suis prescrites, puisque je serois tenté de placer ici mon sentiment, sur un objet intéressant qui divise l'Infanterie, & qui fait qu'on semble hésiter pour savoir si l'ordre de profondeur est, ou non à préférer à l'ordre d'étendue, dans le cas où elle auroit à combattre en bataille rangée: mais quoique dans l'une, ou l'autre de ces circonstances, la Cavalerie pût y jouer un rôle intéressant, cependant comme je ne me suis pas engagé à donner un Mémoire sur l'Infanterie, en annonçant au Militaire, un Traité sur la Cavalerie, je crois avoir rempli ma tâche; je ne dis plus qu'un mot. C'est que si, comme on veut me le faire craindre, les Troupes viennent à se persuader que le résultat de l'Ouvrage qu'on vient de lire, ne peut tendre qu'à les assujettir & à multiplier leurs travaux, je n'ai d'autre réponse à faire à une interprétation aussi défavorable, que de répéter qu'il faut de nécessité travailler pour s'instruire, parce que sans instruction, les Troupes ne doivent s'attendre à cueillir que de vains lauriers, & que sans étude, nul ne peut se rendre digne de commander à ses semblables: au reste, je me féliciterai toujours d'avoir parlé en Citoyen qui chérit sa Patrie, & qui, avant de finir sa carrière, auroit voulu la voir en état de tirer parti de tous ses avantages.

F I N.

Catalogue de Livres militaires, imprimés chez les Freres *Walther* à Dresde.

BONAMICI (CASTRUCCI) Commentarii de rebus ad Velitras gestis & de bello Italico; cum Indice geographico & militari, 8. maj. 1779.

Conseils d'un Militaire à son Fils, par Mr. le Baron d'A***, Colonel au Service de France, 8. 1784.

Dictionnaire militaire, ou Recueil alphabetique de tous les Termes propres à la Guerre, sur ce qui regarde la Tactique, le Génie, l'Artillerie, la Subsistance des Troupes & la Marine, (par Mr. DESBOIS). Nouvelle Edition, revue, corrigée & considerablement augmentée par Mr. le Chevalier d'EGGERS, 2, Vol. gr. 8. 1751.

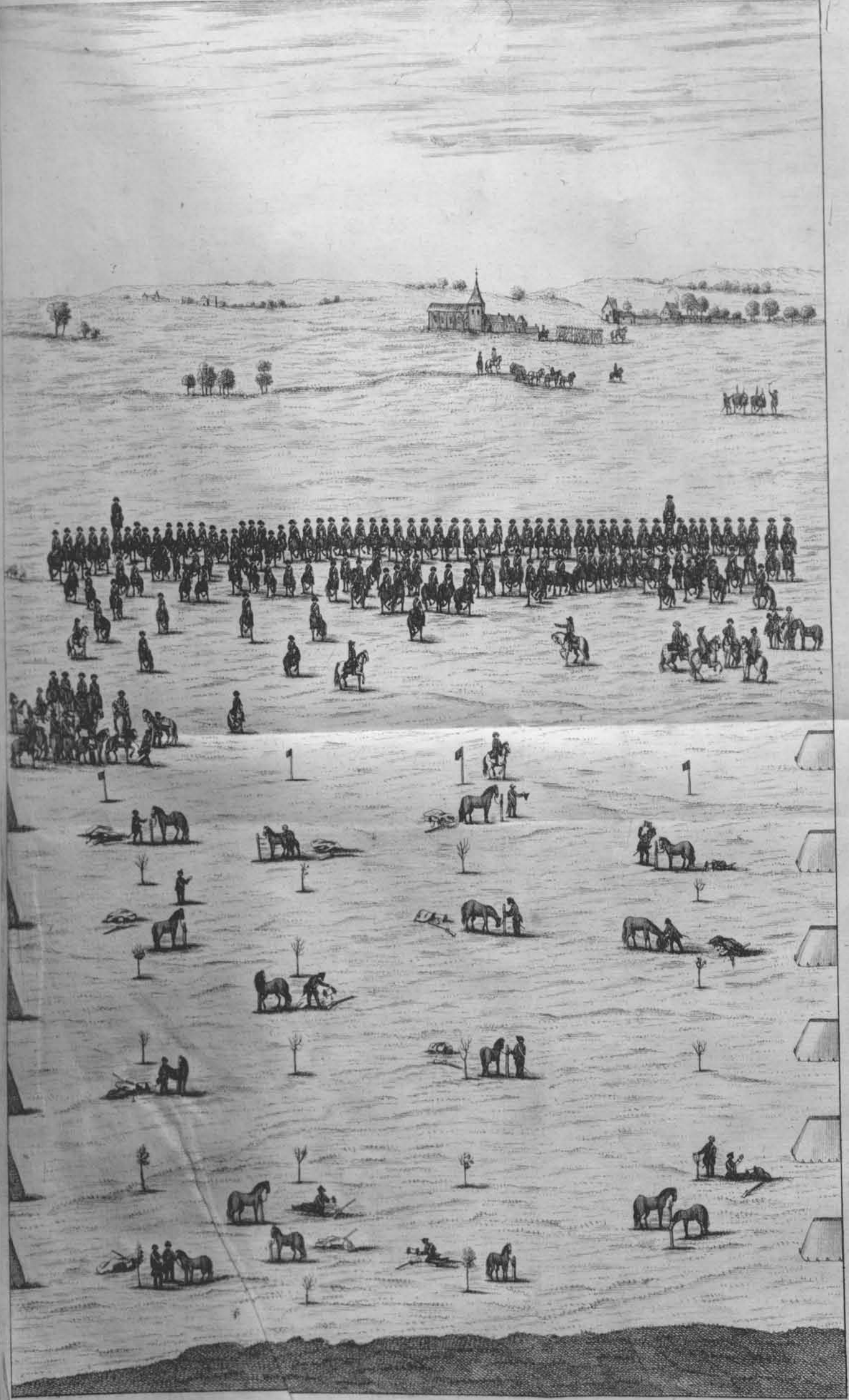
École de la Fortification, ou les Elemens de la Fortification permanente, réguliere & irréguliere, pour servir de Suite à la Science des Ingenieurs de Mr. de Belidor, par Mr. DE FALLOIS, avec 20 Plans, gr. 4. 1768.

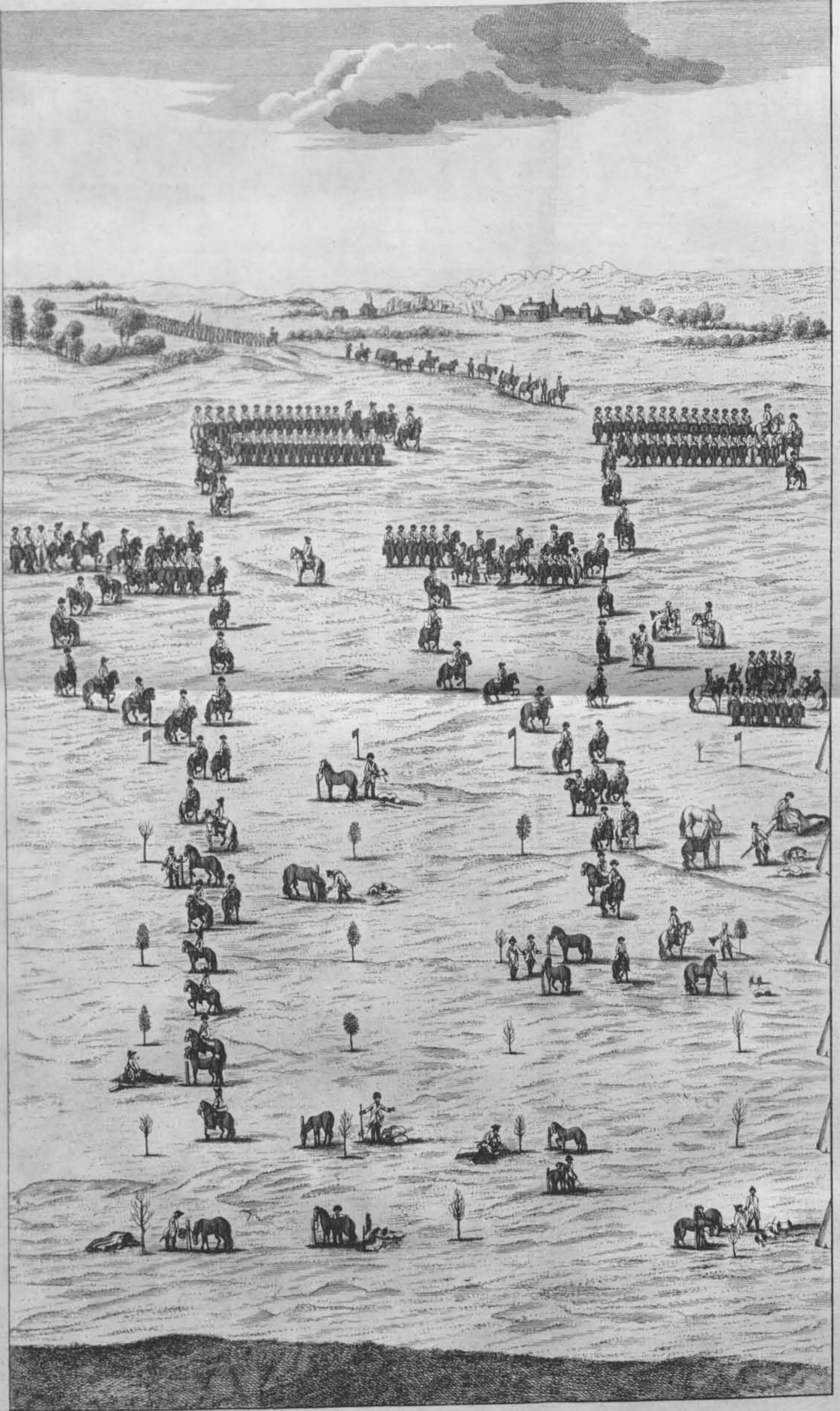
Elemens de Tactique pour la Cavalerie, par Mr. MOTTIN DE LA BALME, avec Fig. 8. 1783.

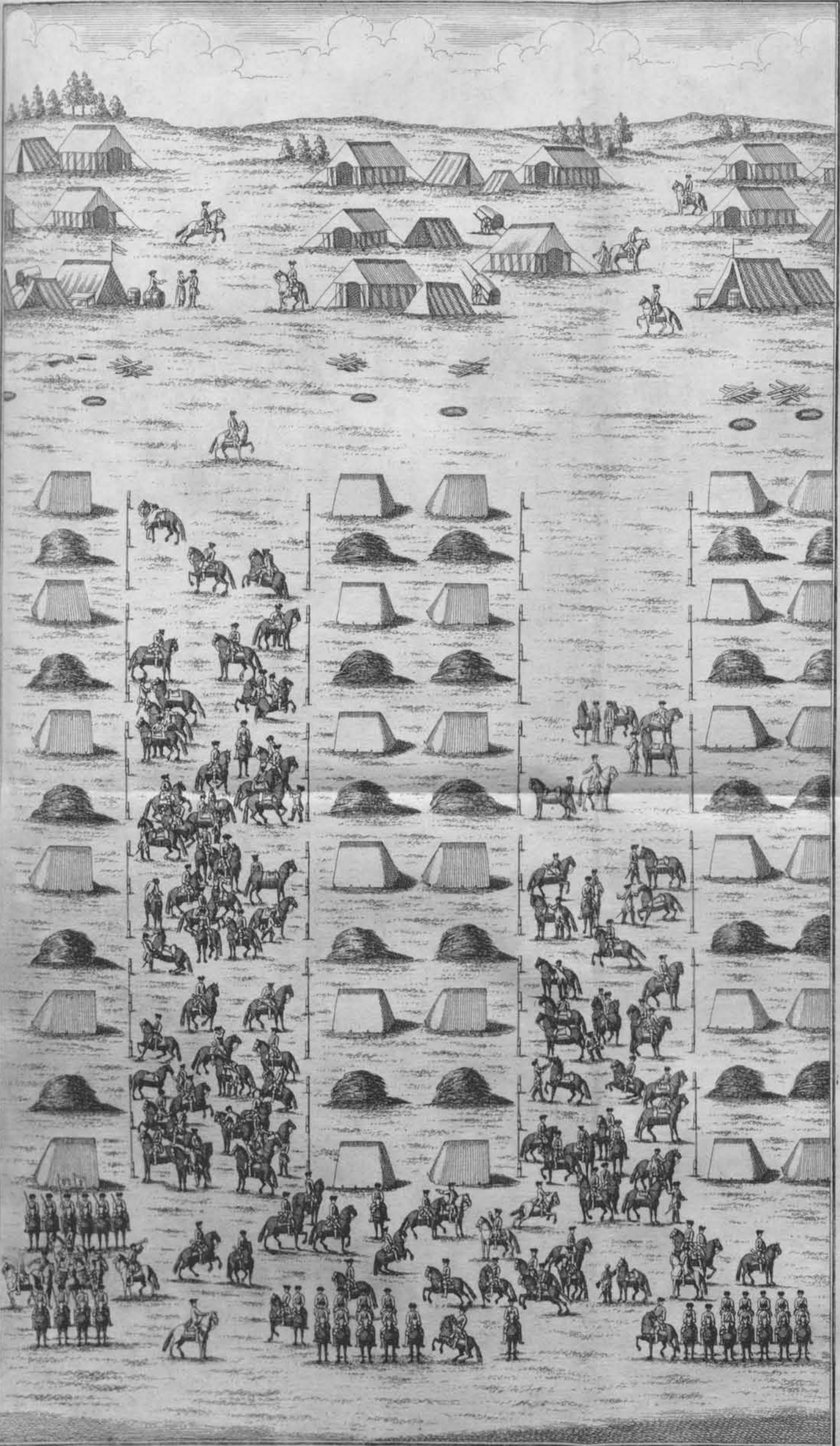
Elemens de la Tactique de l'Infanterie; ou Instruction d'un Lieutenant-Général Prussien (DE SALDERN) pour les Troupes de son Inspection, avec Plans, 8. 1783.

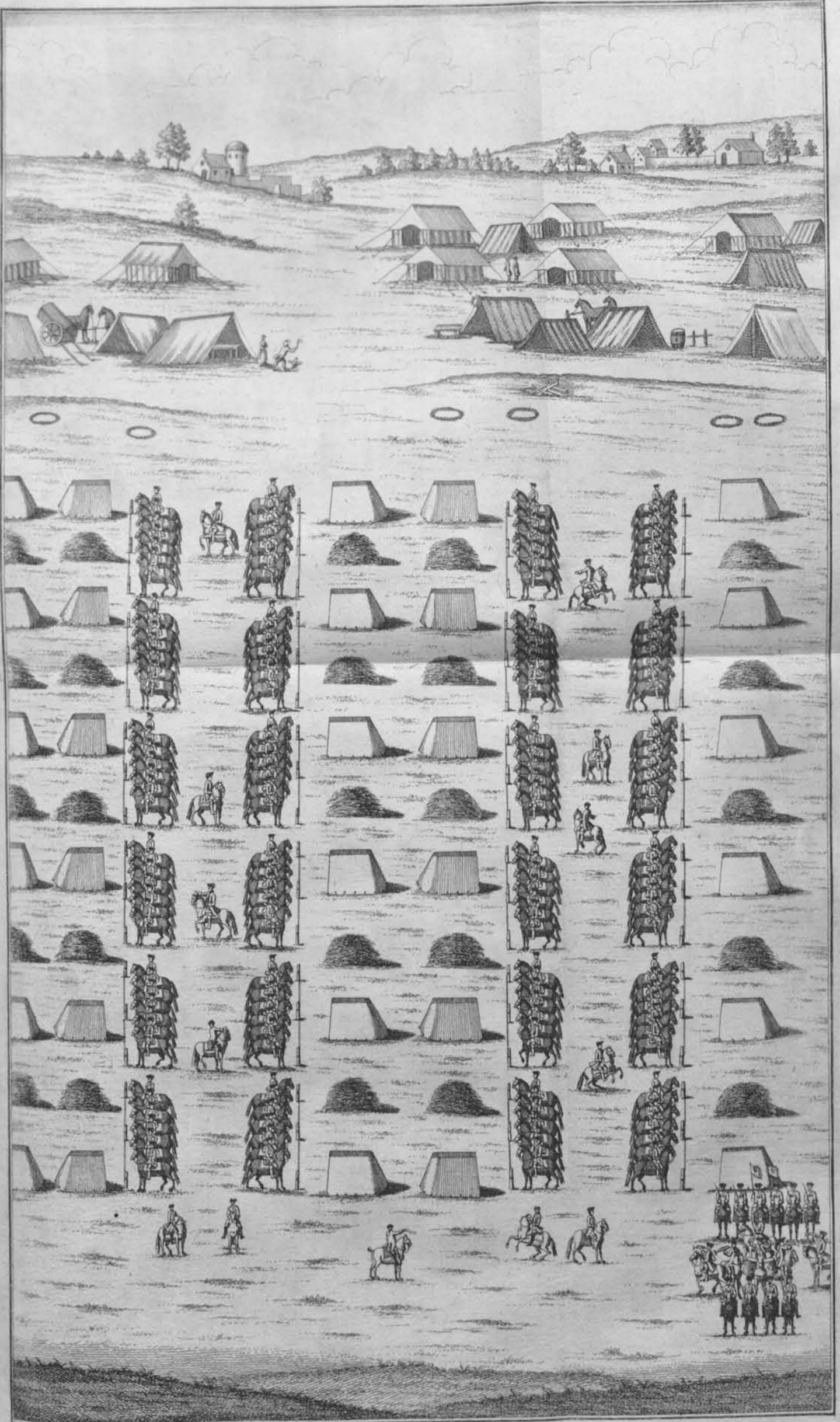
- Essai d'une Théorie d'Artillerie, par Mr. le Chevalier d'ARCY, avec Fig. gr. 8. 1766.
- Histoire de Charles XII. Roi de Suede; par Mr. DE VOLTAIRE. Nouvelle Edition. 8. 1780.
- Lettres sur la Fortification; touchant le *Plagium litterarium* des Ingenieurs; le fameux dessein du Sieur RIMPLER & l'Utilité de l'Analyse dans le Genie par Mr. GLASER, avec Fig. 4. 1736.
- Melanges de Remarques, sur-tout sur César & autres Auteurs militaires, anciens & modernes, par Mr. le Général-Major DE WARNERY, 8. 1782.
- Précis de la Retraite de l'Armée Saxonne de son Camp de Pirna, 4. 1756.
- Prejugés & Fantaisies militaires par un Officier Autrichien, (le Prince DE LIGNE,) 2 Tomes, 8. 1783.
- Relation de la Campagne de 1756. tant en Boheme, qu'en Silesie & qu'en Saxe, (par MAIN DE MAITRE,) 4. 1757.
- Remarques sur l'Essai général de Tactique de Guibert, par Mr. le Général-Major DE WARNERY, 8. 1782.
- La Vie de Gaspard de COLIGNY, avec ses Mémoires sur ce qui se passa au Siège de St. Quentin, 8. 1783.

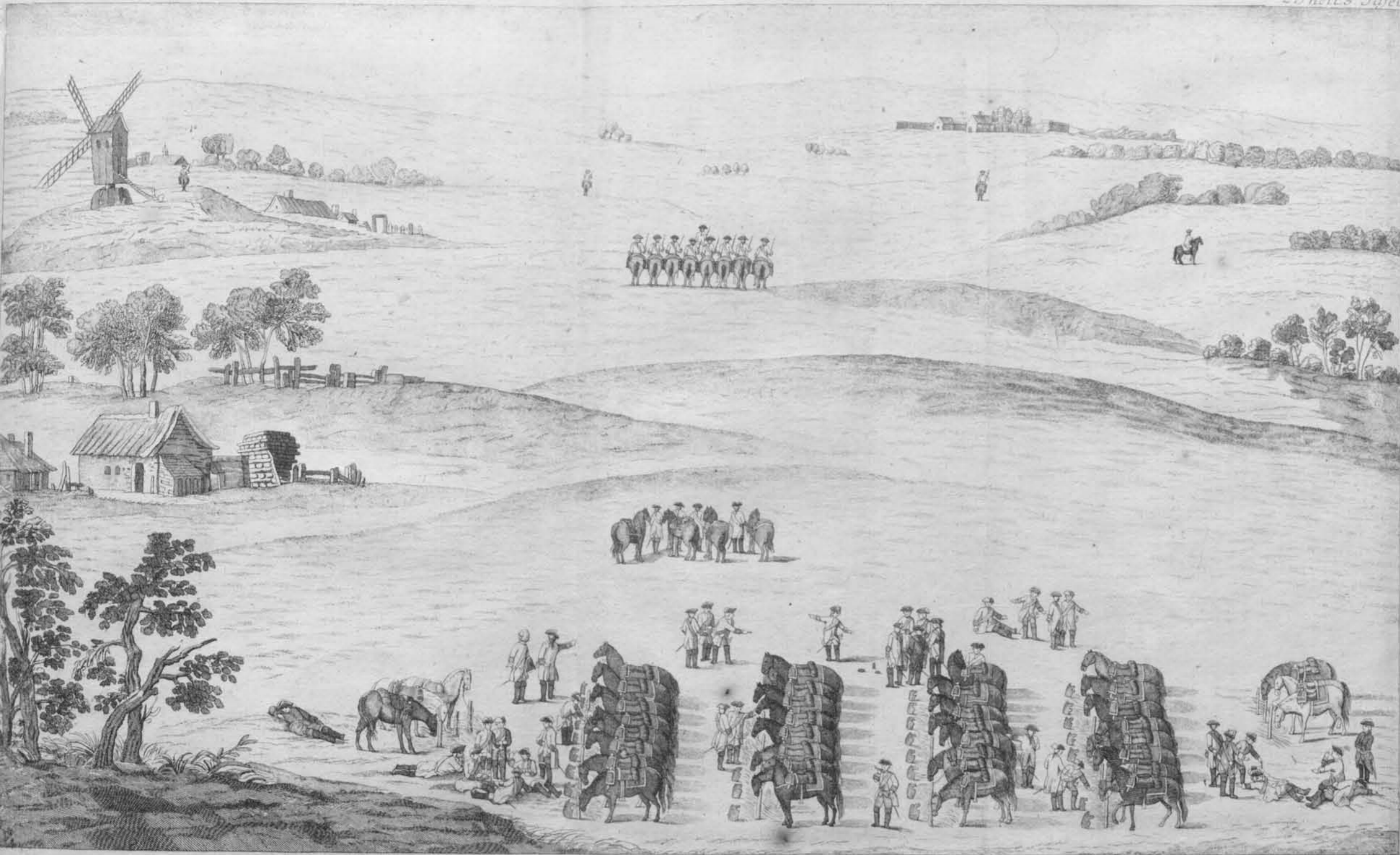


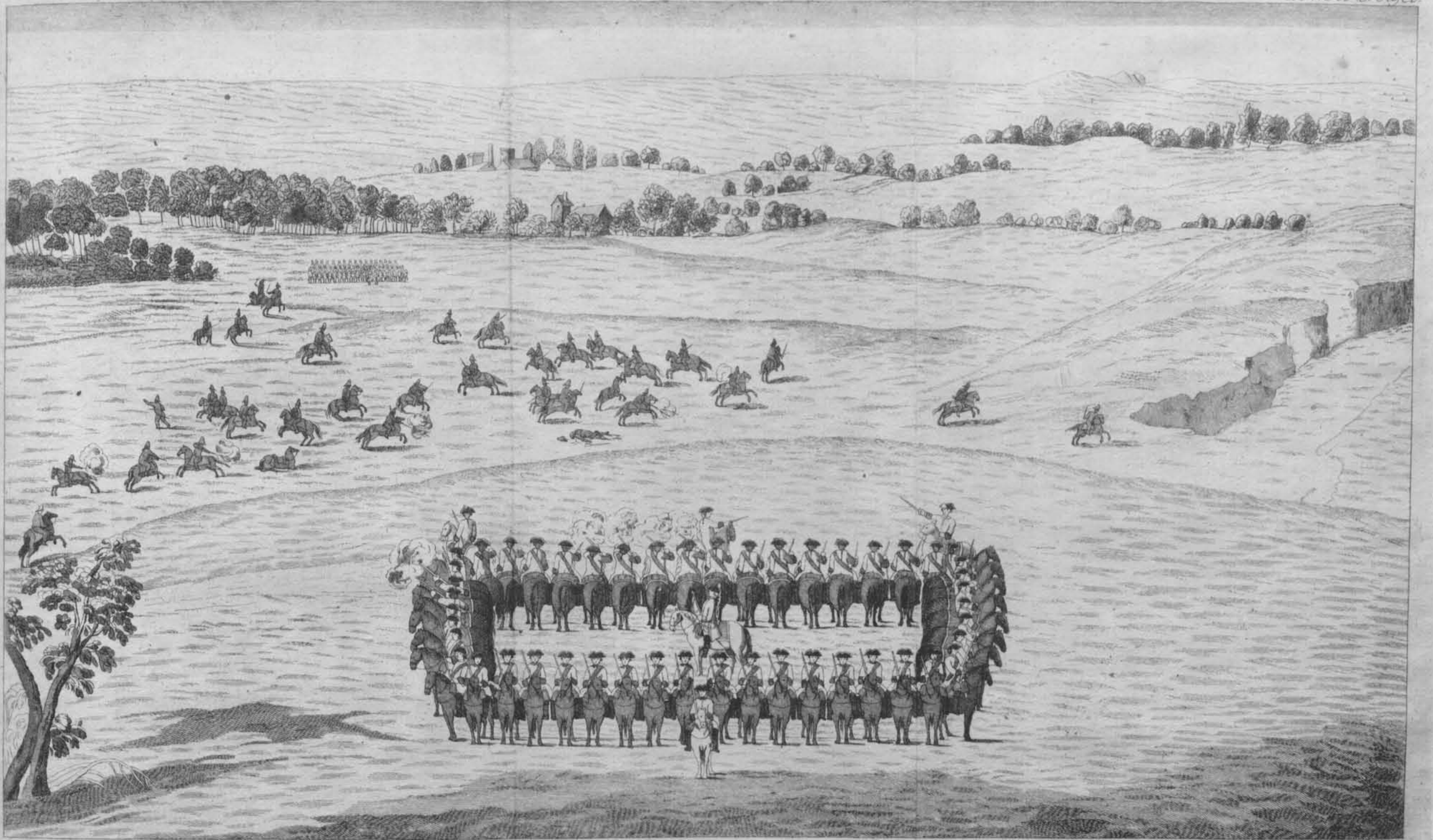


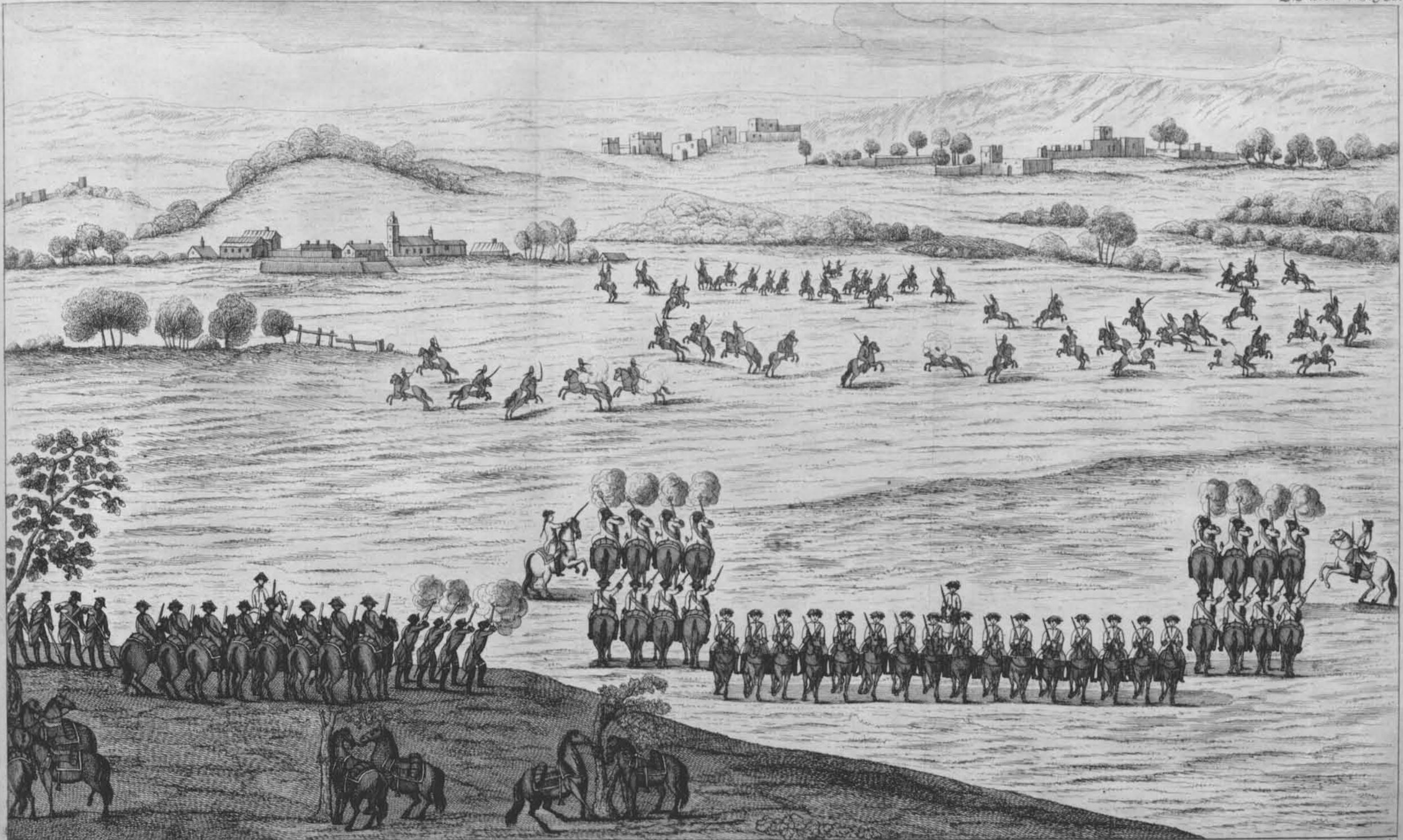


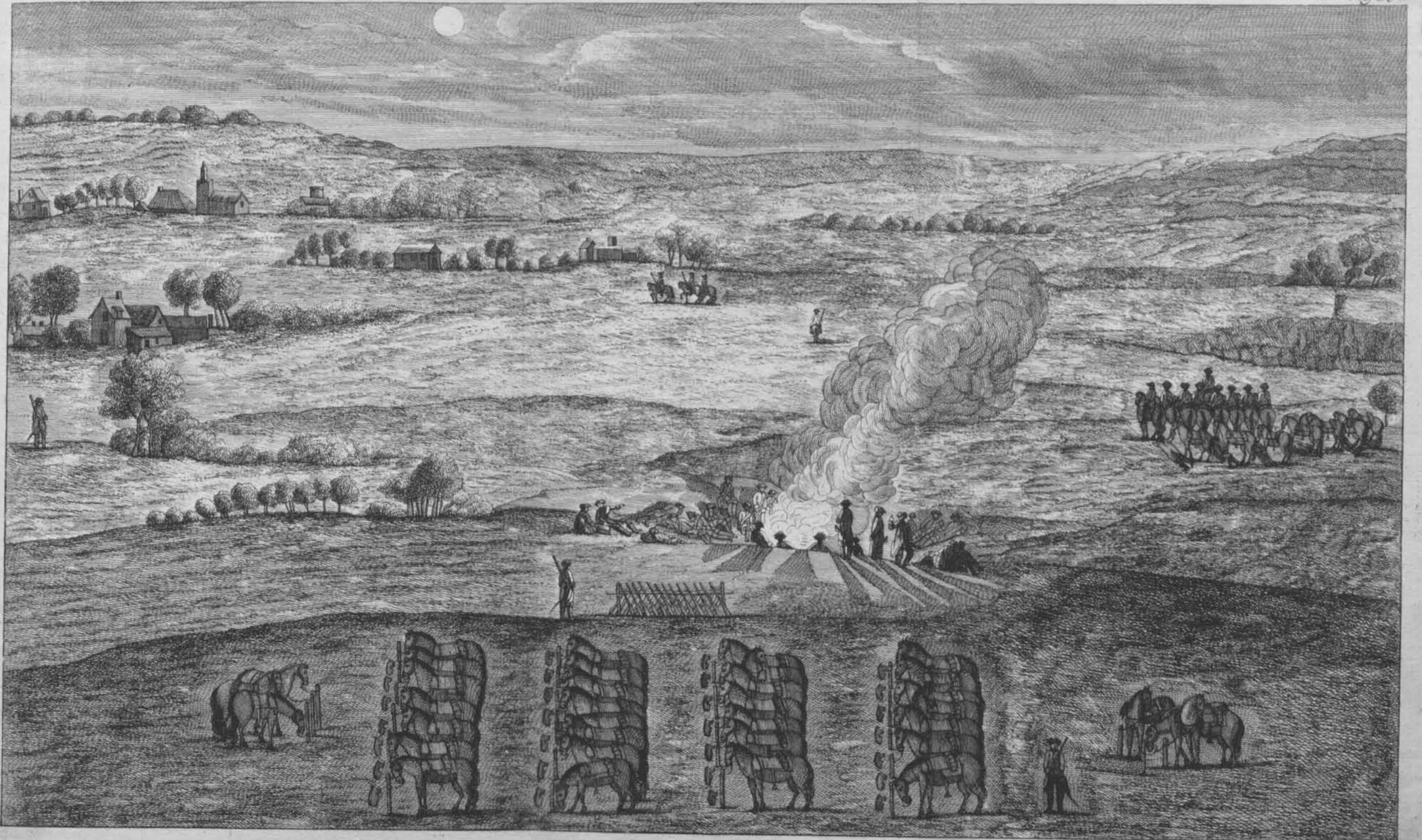




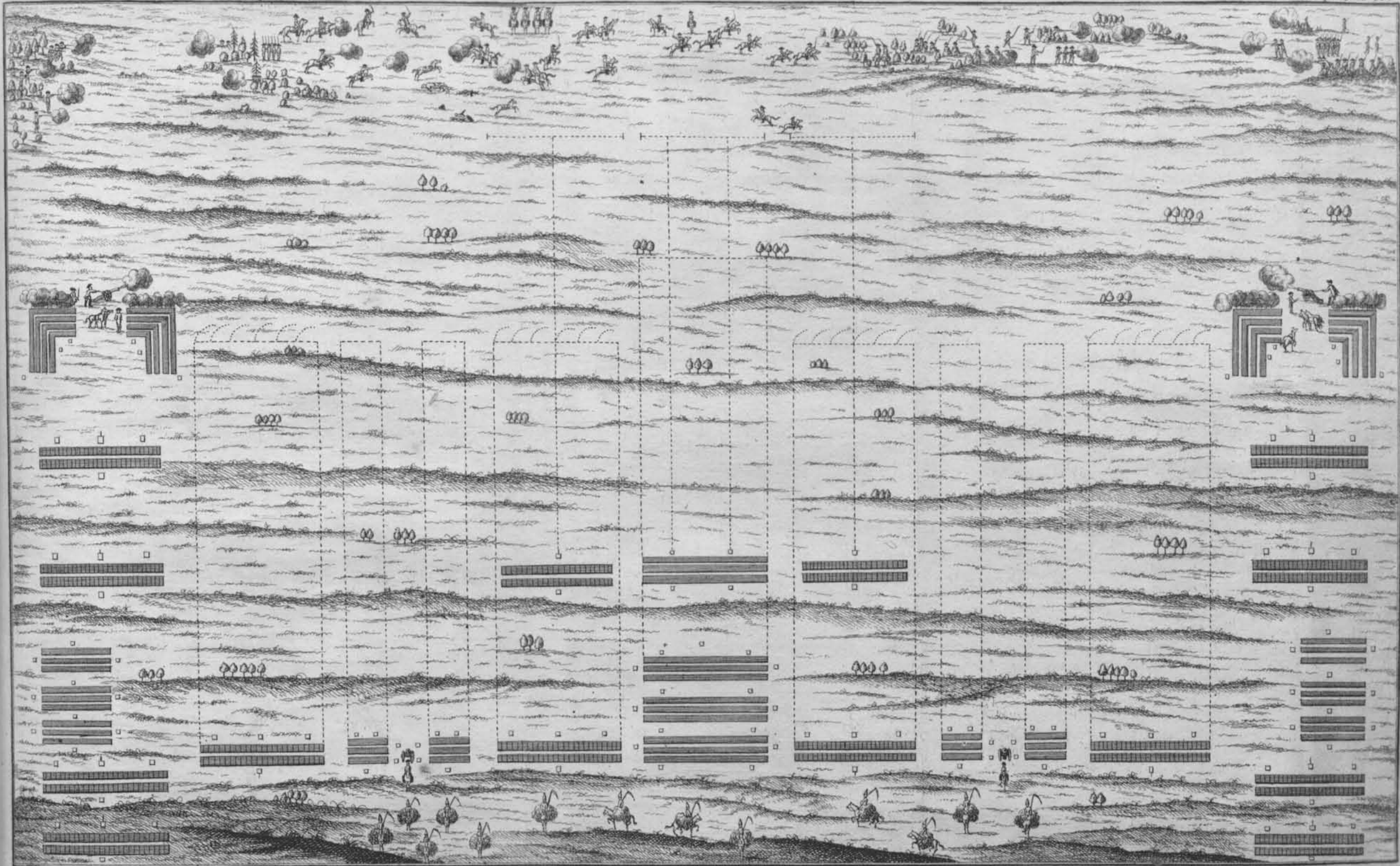


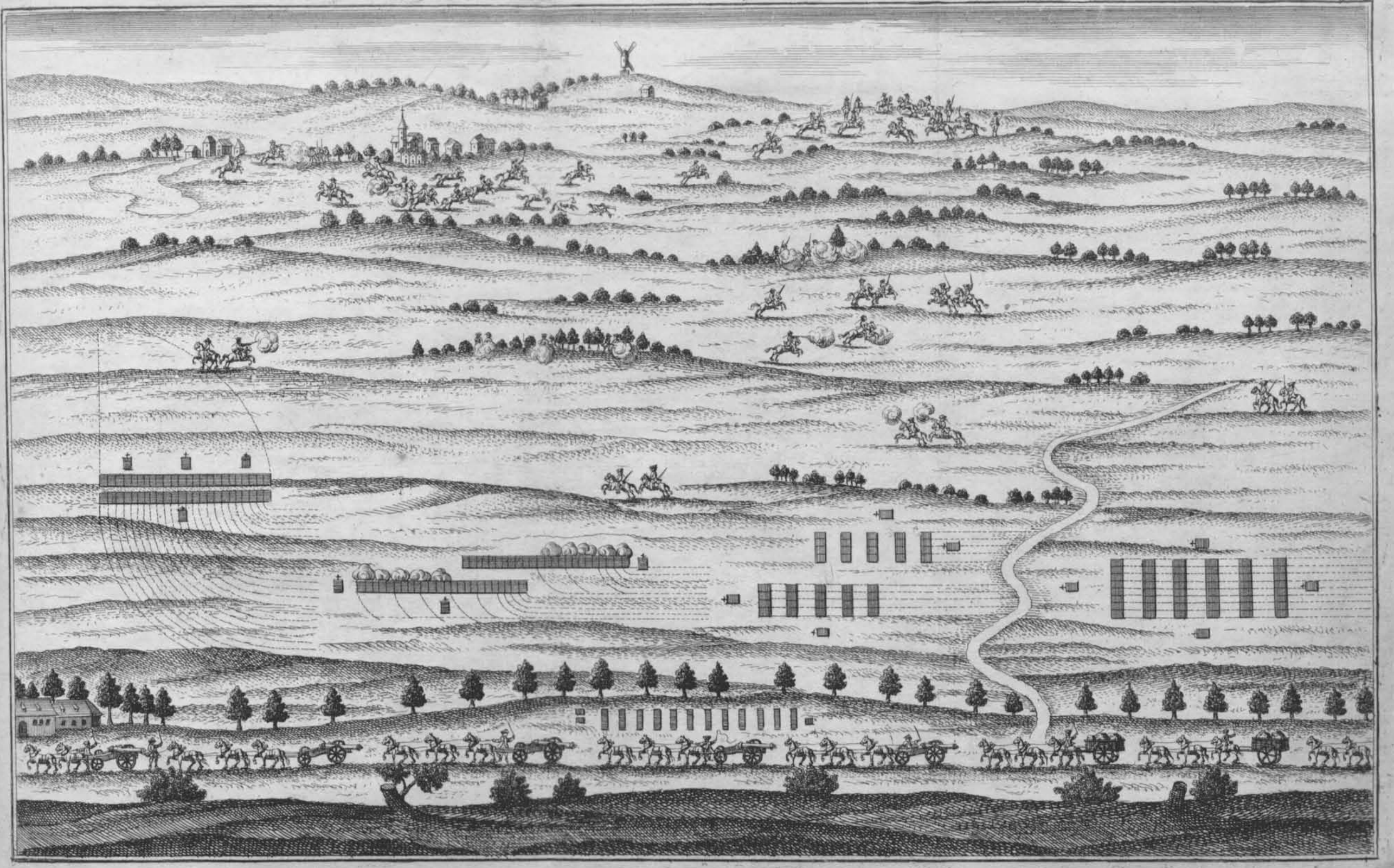


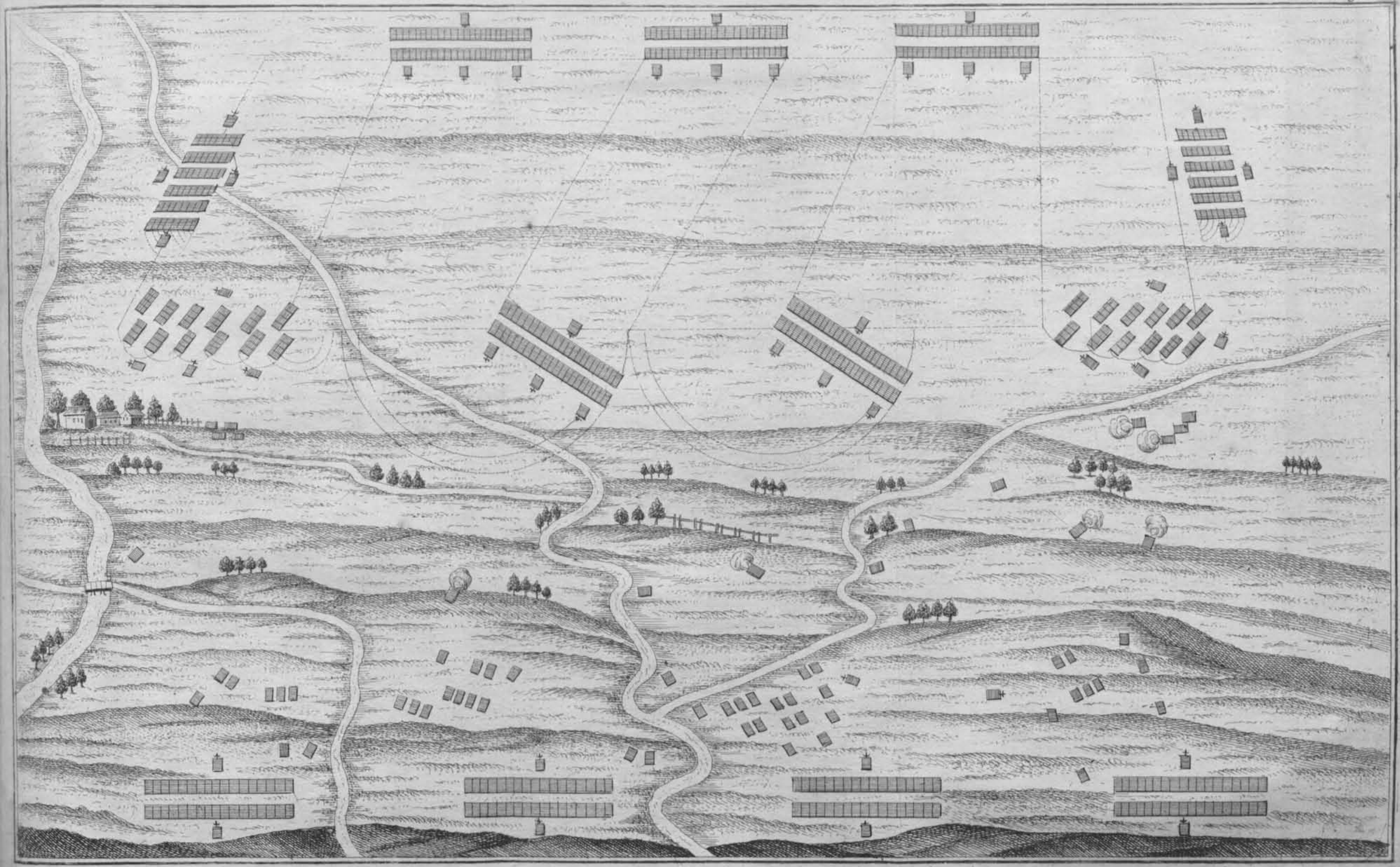


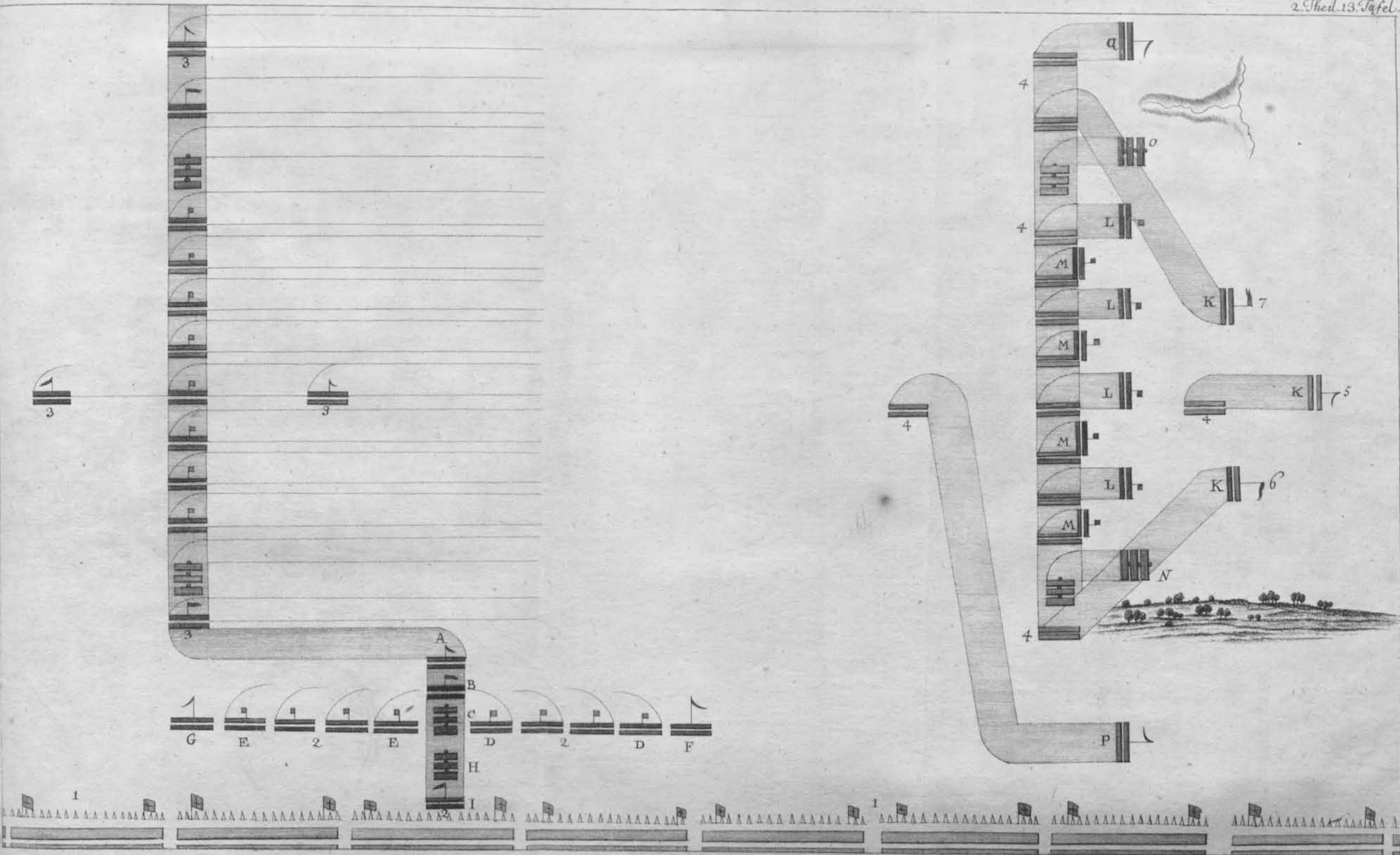


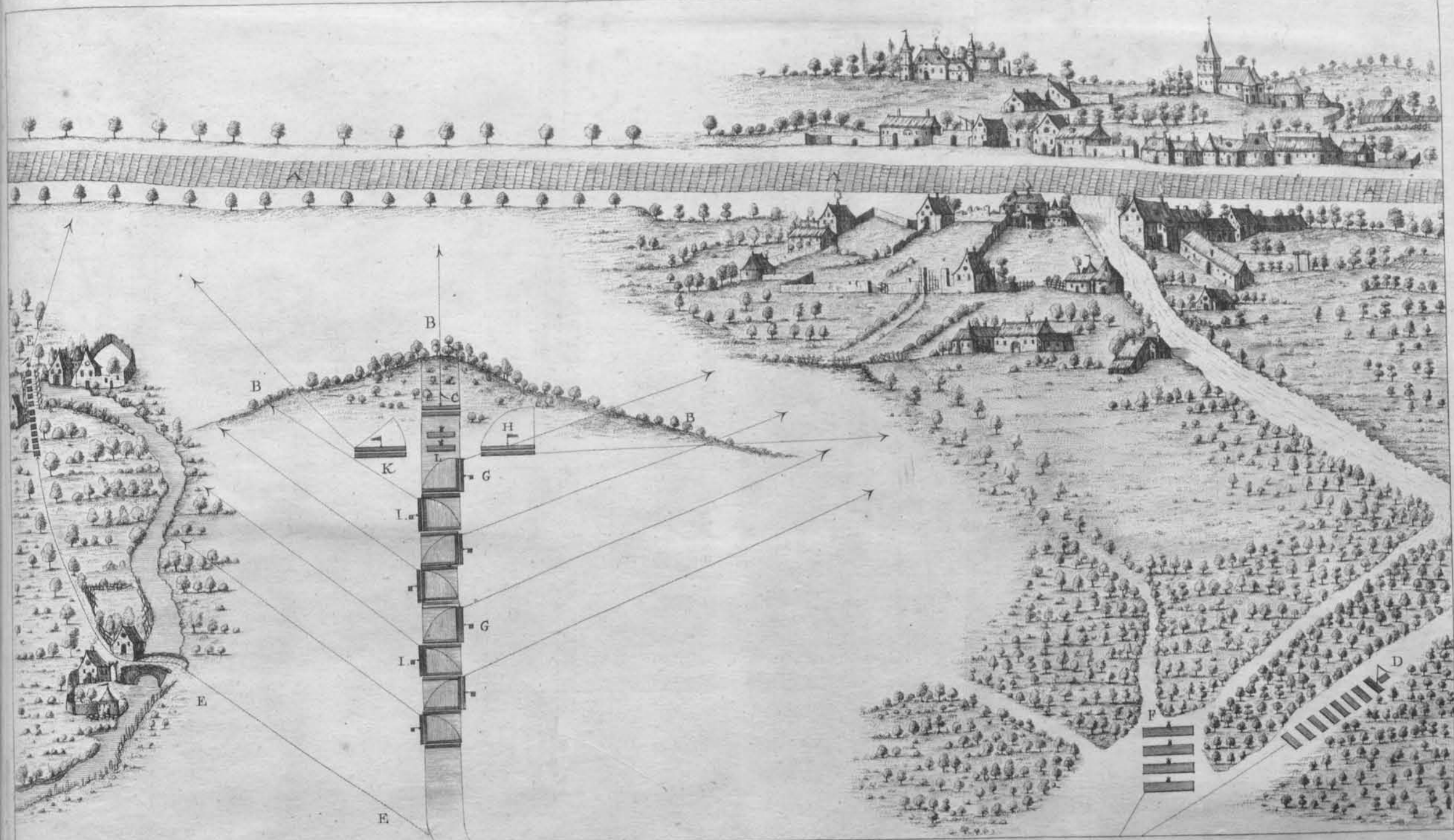


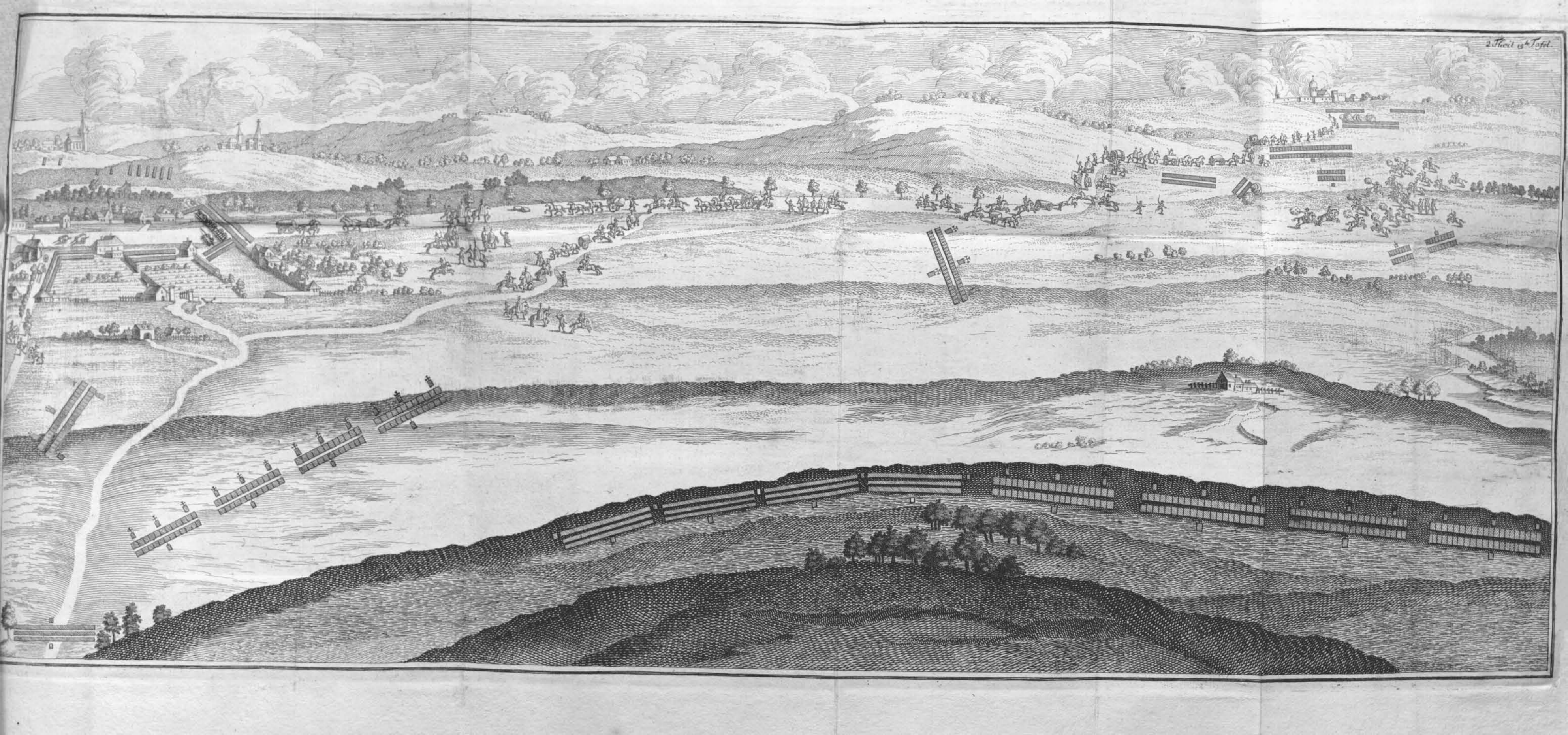




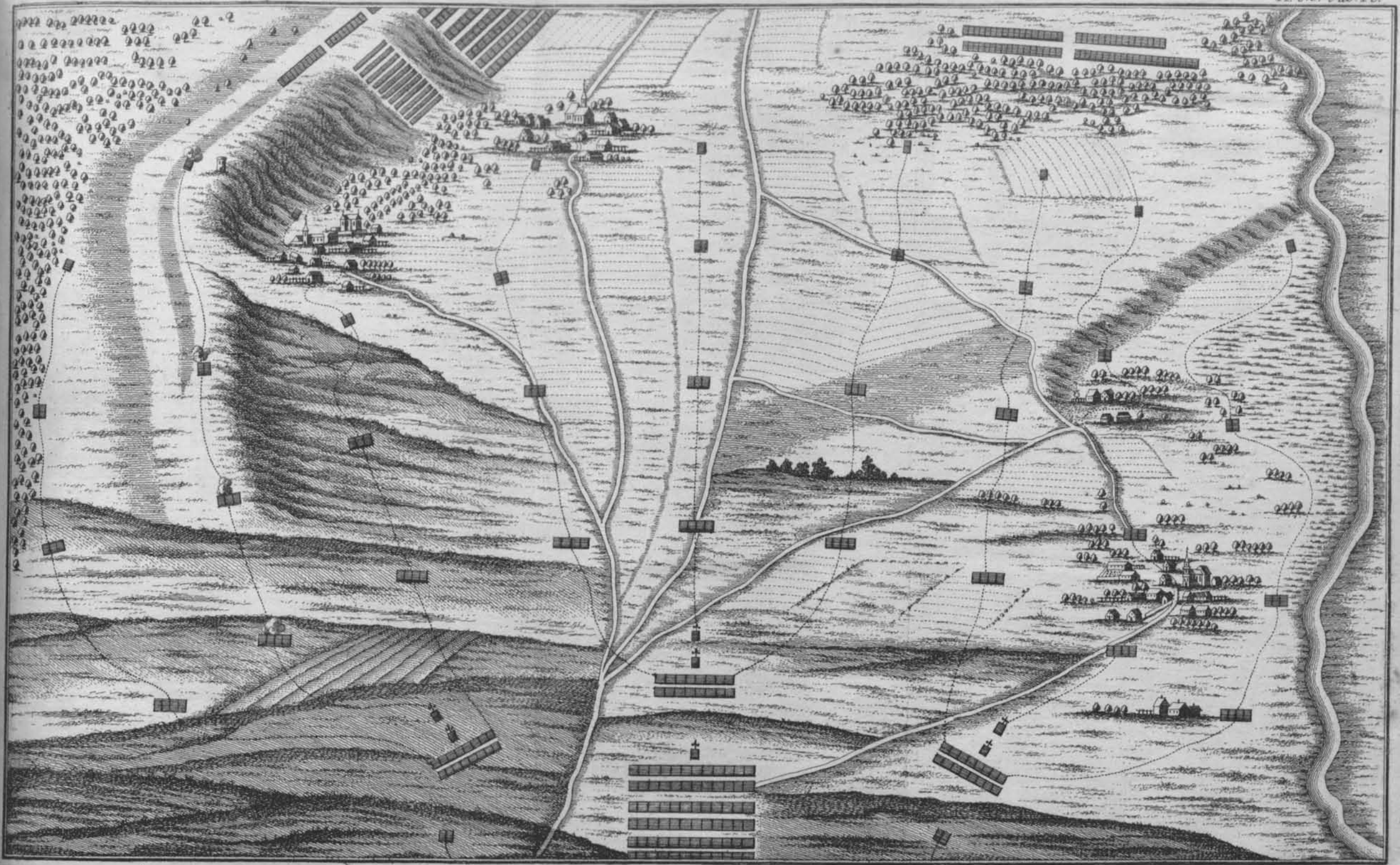


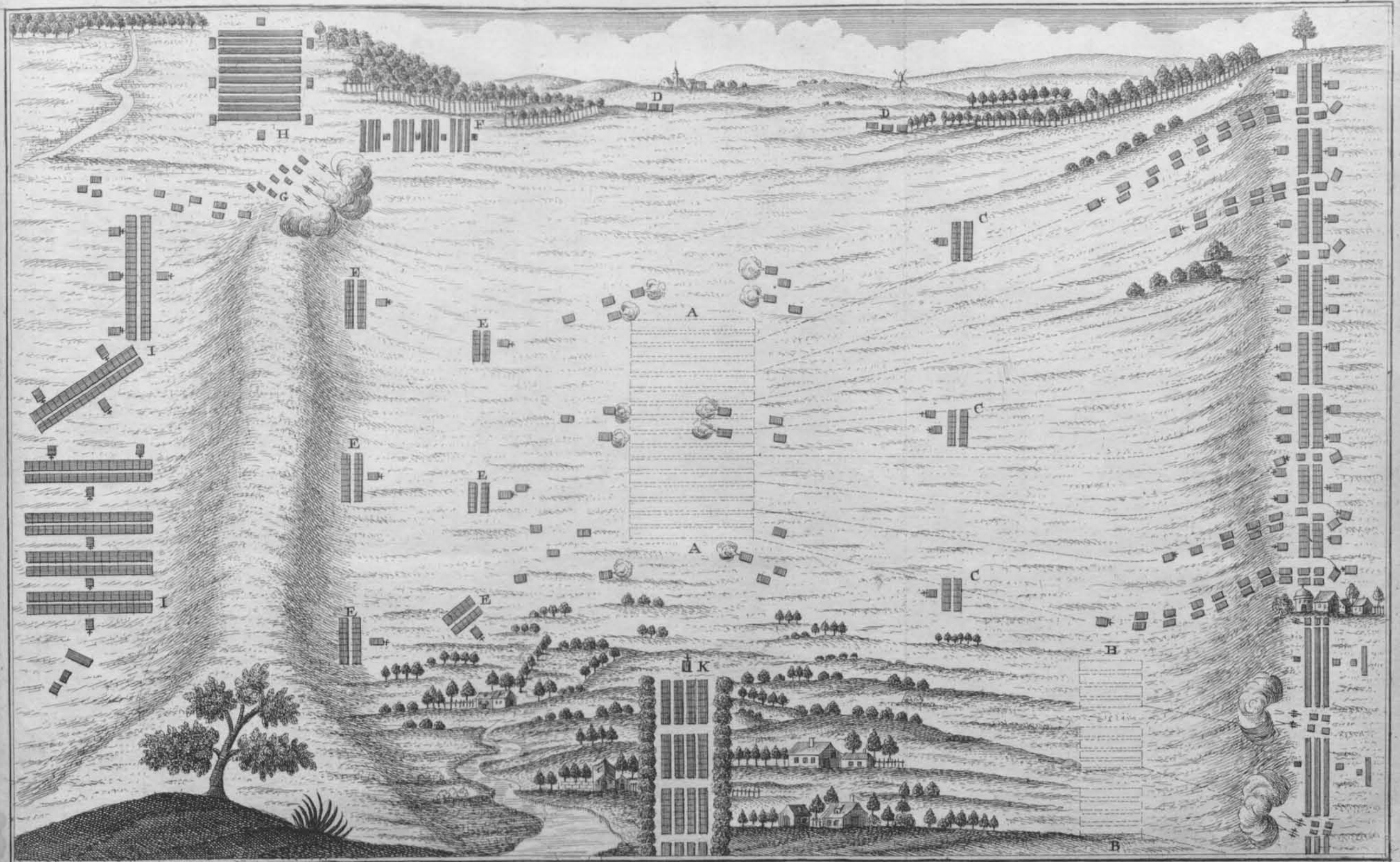


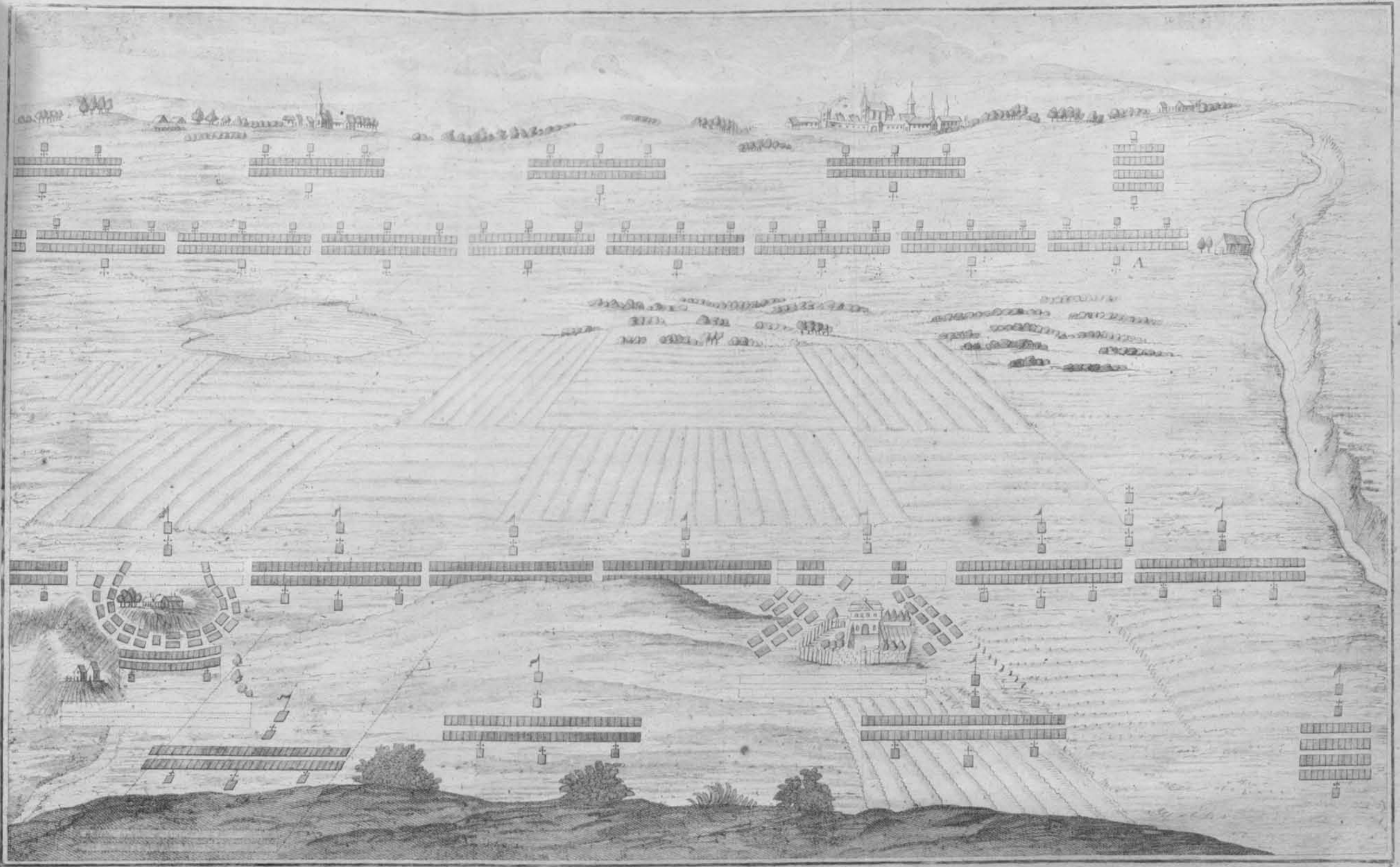


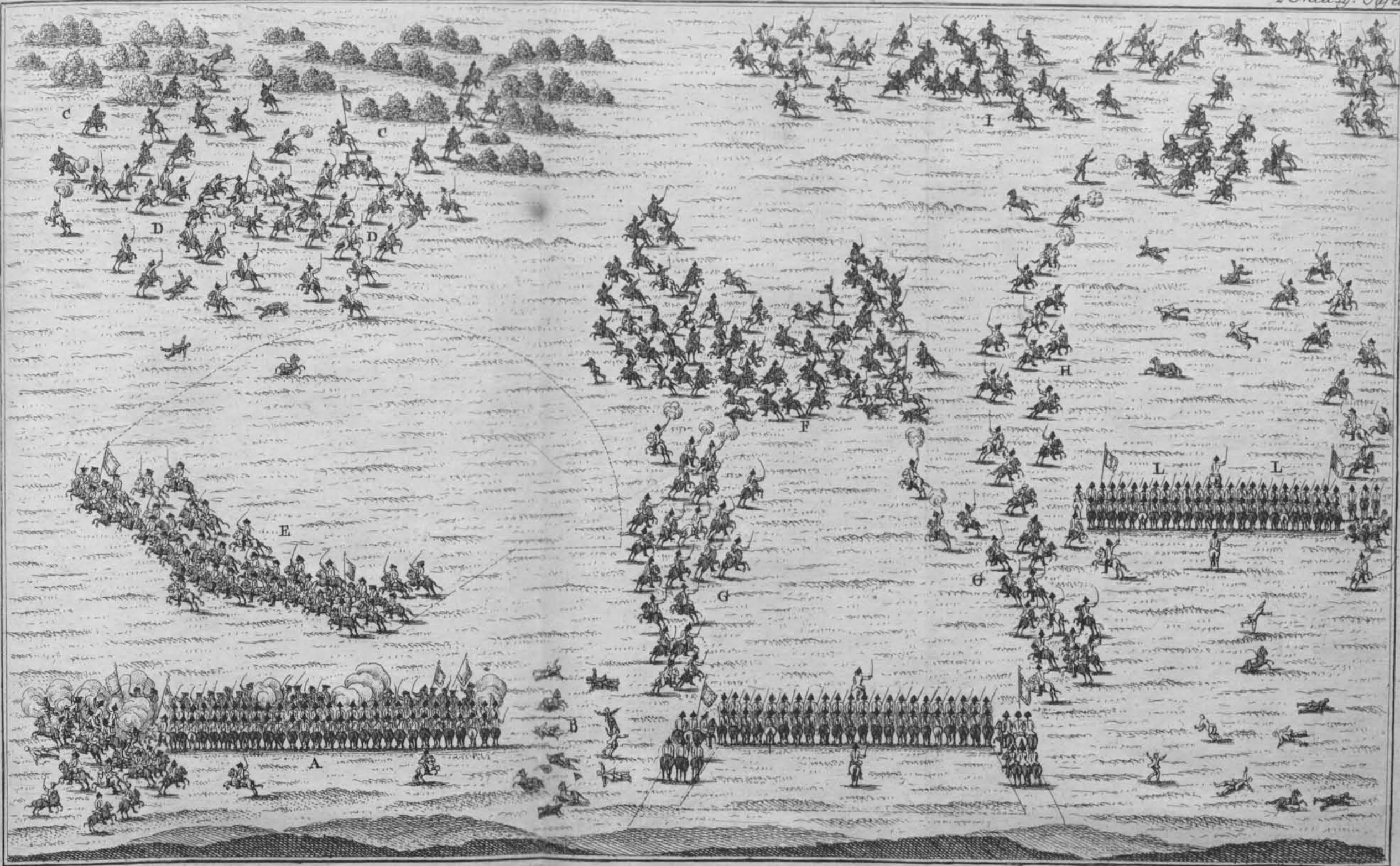


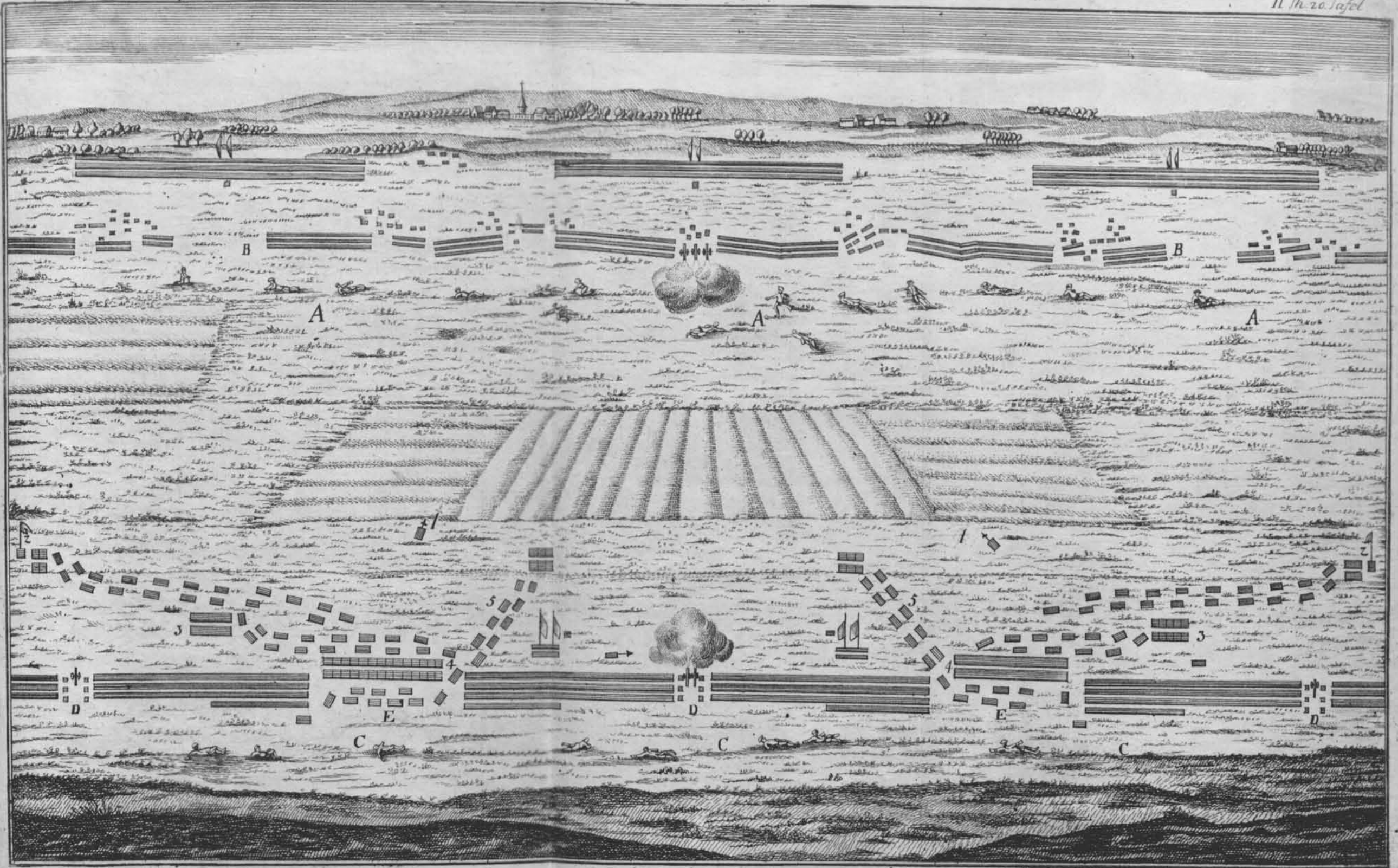


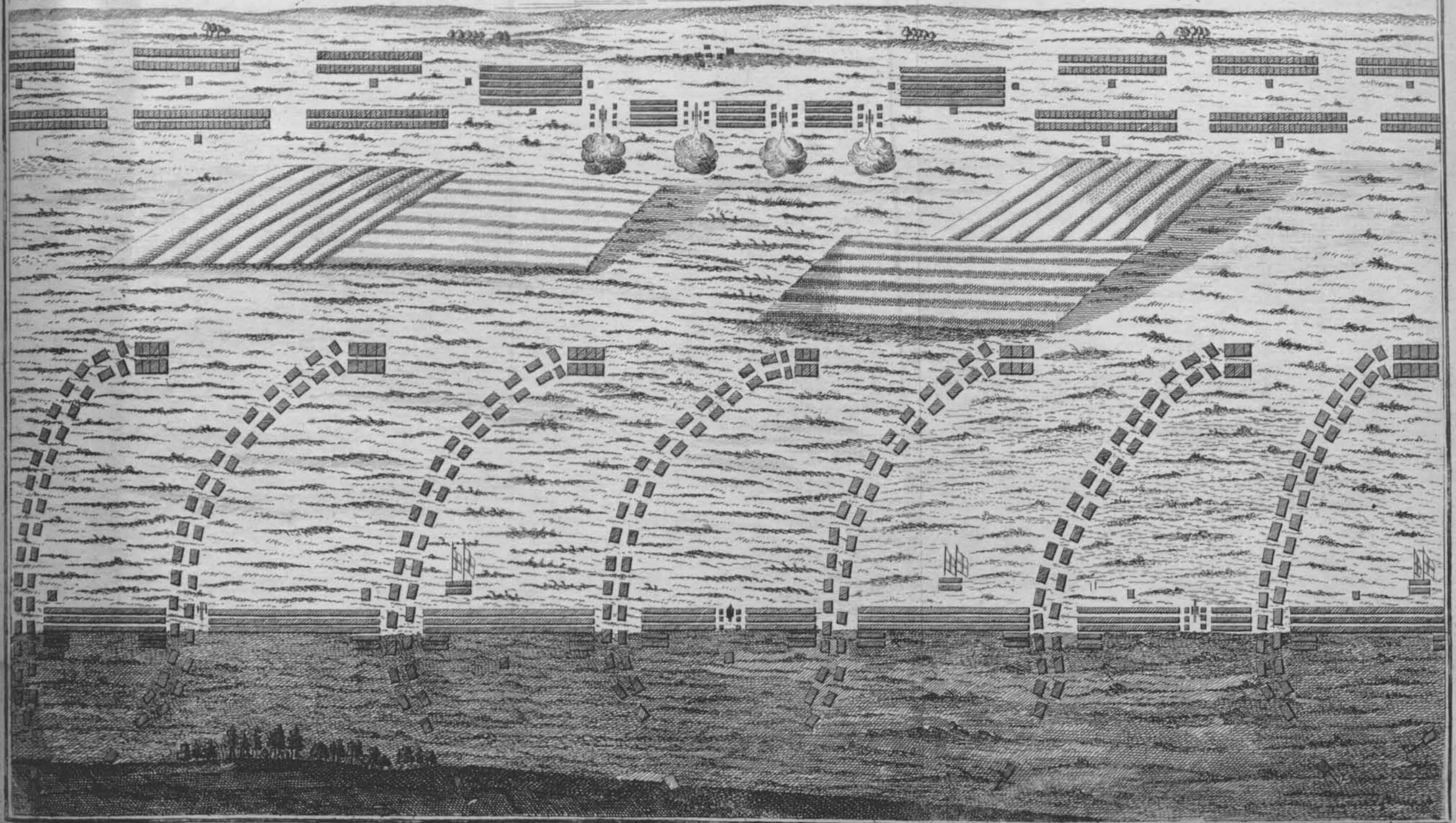




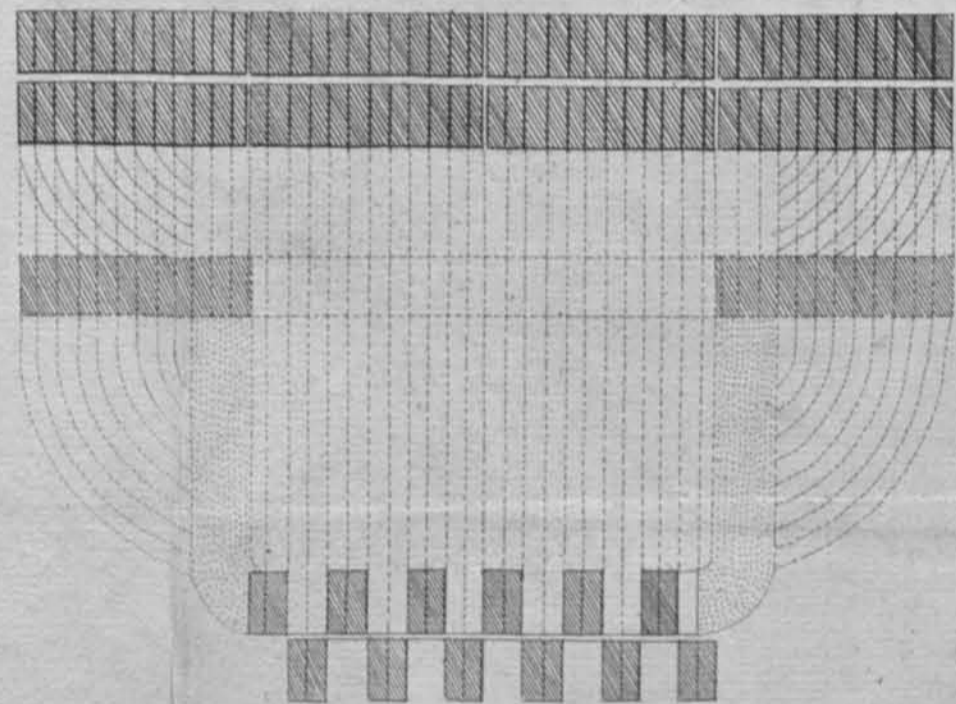
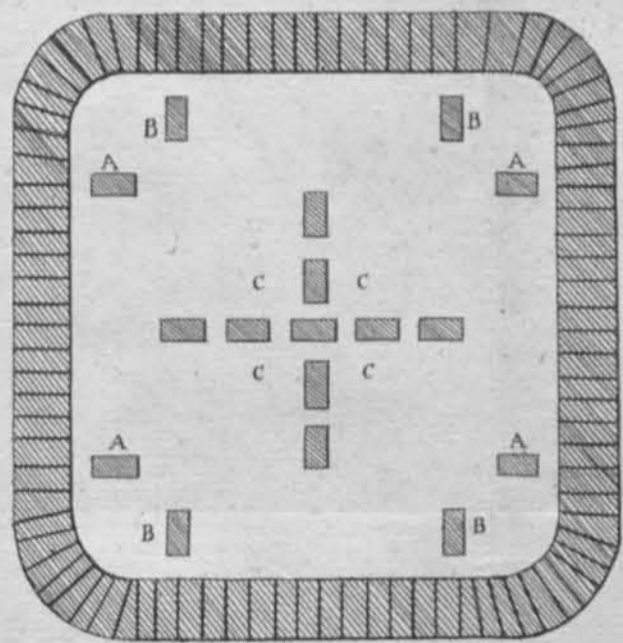
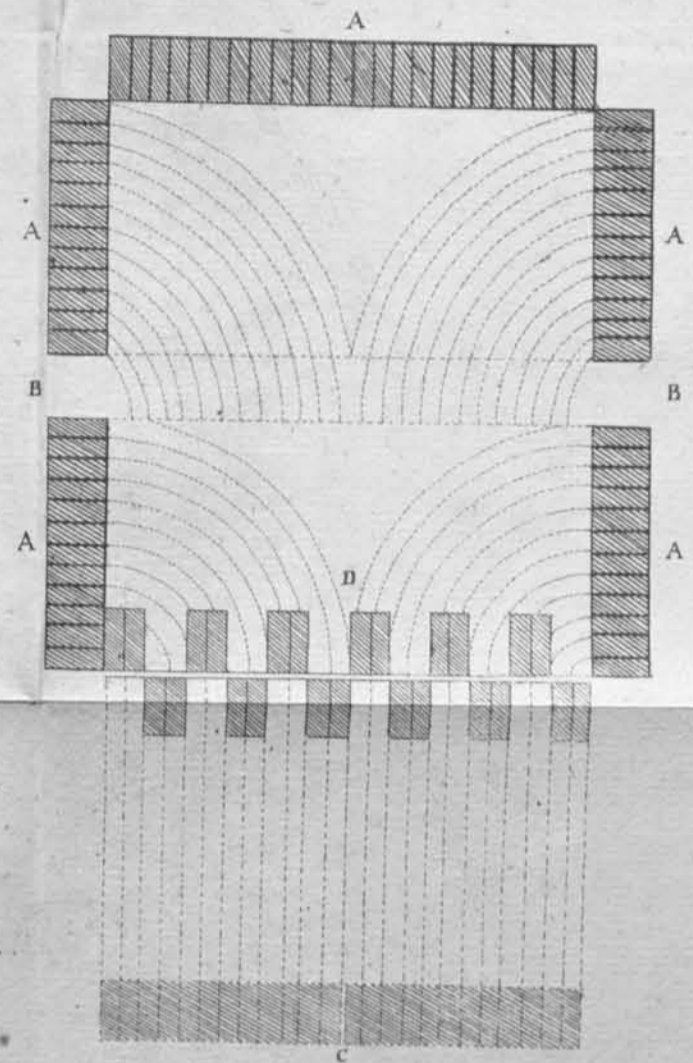
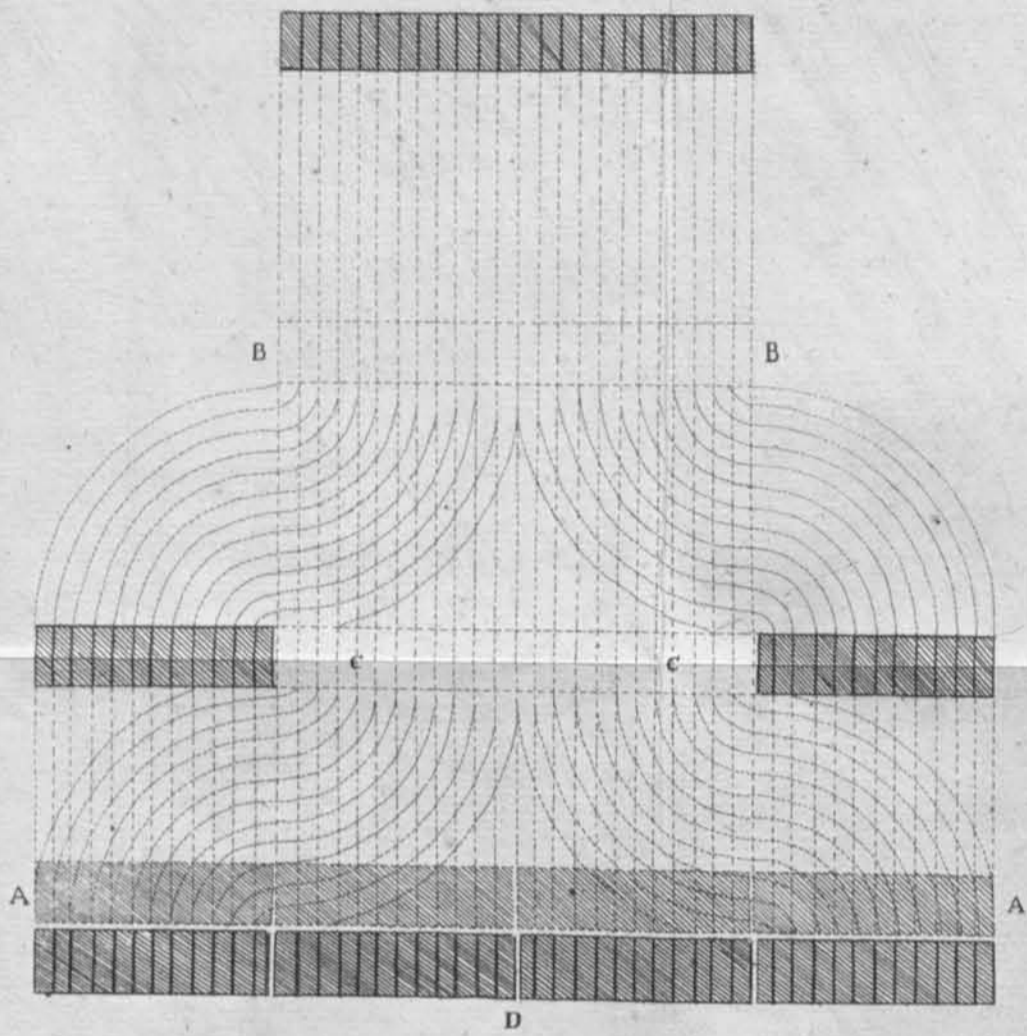


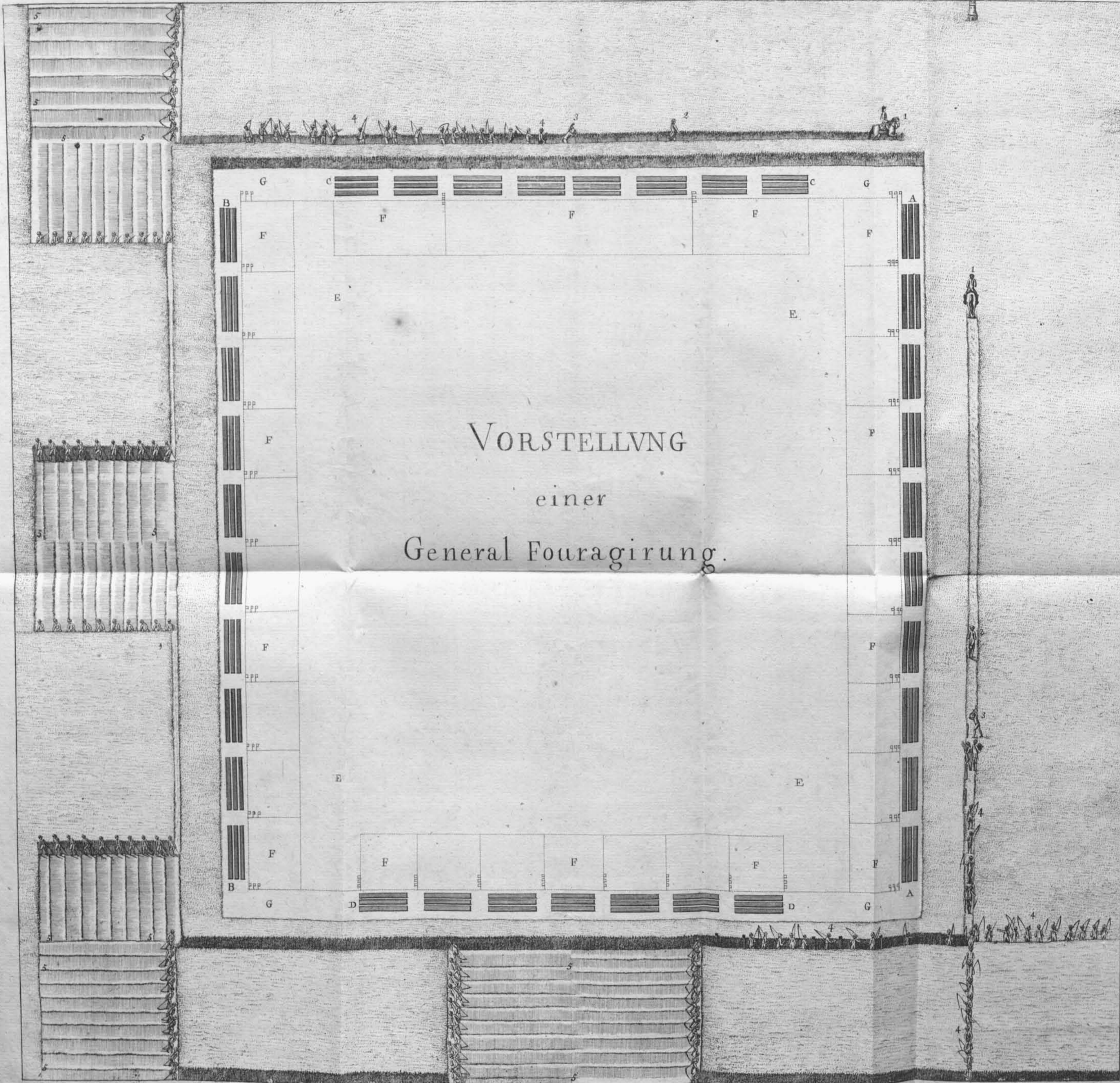






A.





VORSTELLUNG
einer
General Fouragierung.

